



Stéphane MARTIN
juniori & amicis.

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

JOURNAL

DE

MÉDECINE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

D É D I É

*A Monsieur AMELOT DE
CHAILLOU , Intendant de
Bourgogne , &c.*

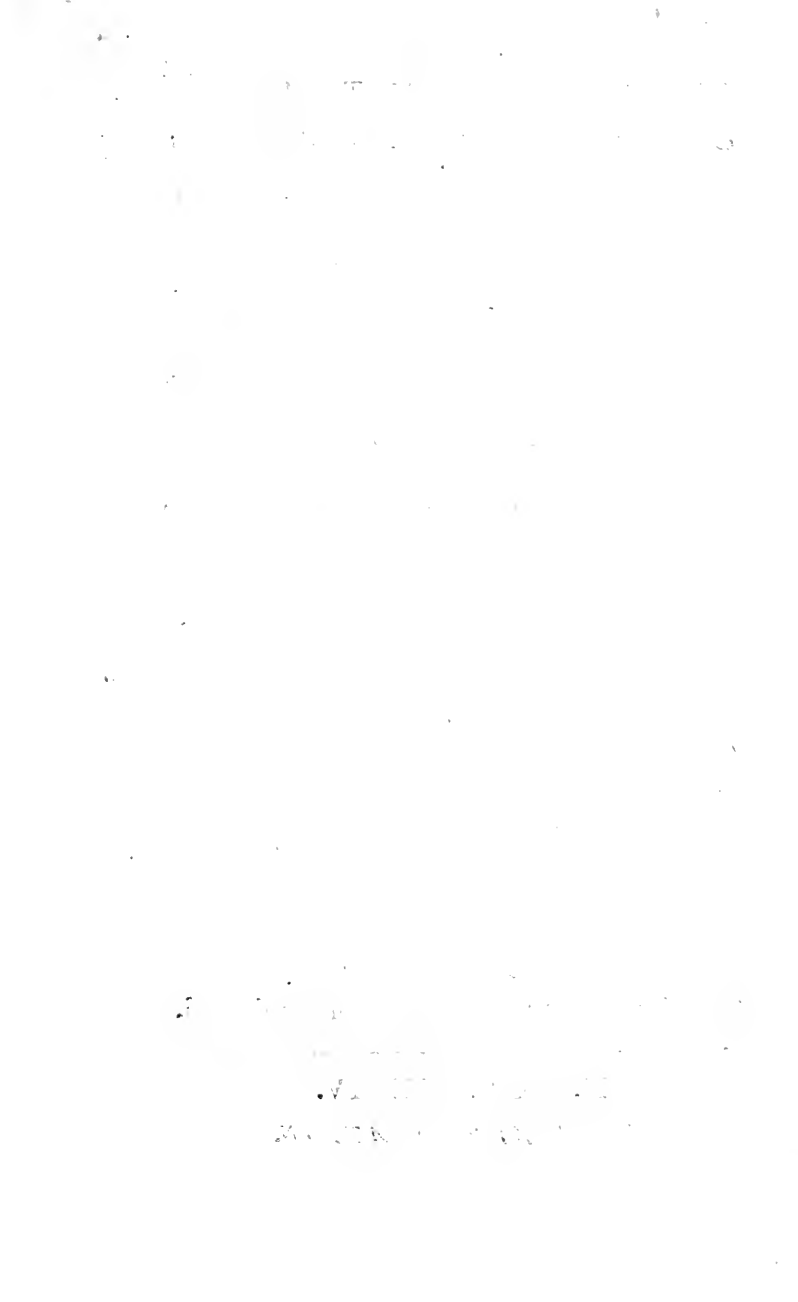


A D I J O N ,

Chez L. N. FRANTIN , Imprimeur du Roi,

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION.





A M O N S I E U R

AMELOT DE CHAILLOU ;

Maître des Requêtes , Intendant
de Bourgogne , Honoraire de
l'Académie des Sciences , Arts
& Belles-Lettres de Dijon, &c.

*M*ONSIEUR,

*S*i la reconnoissance publique at-
tache quelque gloire aux travaux &
aux succès des Savans & des Ar-
tistes , elle n'en accorde pas moins

aux soins de ceux , qui chargés de veiller au maintien de l'Ordre général, ne peuvent que les aimer & les encourager.

Vous avez déjà mérité l'amour de nos Concitoyens par votre goût pour tout ce qui tend à l'utilité publique, & pour tout ce qui intéresse le bonheur de l'humanité. Vous daignez encore exciter le zèle de ceux qui courent la carrière des Sciences ; puissent ces sentimens , auxquels je dois l'avantage de faire paroître cet Ouvrage sous vos auspices, ajouter aux titres que vous avez à la confiance & à la reconnoissance publique !

Le Journal Anglois de Médecine intéresse en plus d'une manière les progrès de notre Art. La pratique des Médecins Anglois tranche tellement

sur la nôtre , leur doctrine est si différente de celle que nous suivons dans une infinité de circonstances , que l'Art doit nécessairement retirer les plus grands avantages des discussions qui feront disparoître ces différences fondamentales , & qui ramèneront les deux Nations , les plus savantes de l'Europe , à une maniere uniforme d'envisager les mêmes objets. C'est dans l'espérance de cette heureuse révolution que j'ai entrepris ce travail auquel vos bontés m'encouragent.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur.

G. MASUYER , D. M. &c.

AVERTISSEMENT.

LE Cahier de ce Journal, qui vient de paroître à Londres, est traduit & s'imprime actuellement. Il fera public dans six semaines, au plus tard.

Nous publierons ainsi de suite les quatre Cahiers qui ont paru cette année en Angleterre.

Les Souscripteurs pourront payer d'avance le prix de la souscription, qui est de 15 livres, ainsi qu'il est énoncé dans le Prospectus, ou bien attendre qu'ils aient reçu leurs huit Cahiers, comme ils aimeront mieux. Il suffira qu'ils envoient leur adresse, le plus exactement possible, & que leurs lettres soient affranchies.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux ; un Manuscrit intitulé Journal de Médecine , traduit de l'Anglois , par M. Masuyer, D. M. de l'Université de Montpellier, Agrégé au College des Médecins de Dijon ; & Associé à l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de cette Ville ; & je crois que l'impression en sera utile aux progrès de l'art de guérir. A Dijon, ce 13 Octobre 1785, *Signé*, MARET, Censeur royal.

JOURNAL DE MÉDECINE

DE LONDRES,

POUR L'ANNÉE 1785,

1^{re}. PARTIE.

SECTION PREMIERE.

ESSAIS ET OBSERVATIONS.

1. *Observations sur l'usage de l'Opium dans les cas d'affections invétérées, qui reconnoissent pour cause un principe hétérogène capable d'entretenir une irritation destructive, communiquées au D^r. Simmons, par M. Alexander Grant, ancien Chirurgien des Hôpitaux militaires de Sa Majesté, pendant la dernière guerre de l'Amérique septentrionale.*

De la traduction de M. Ronfy, Chirurgien.

EN 1779 j'eus occasion d'observer à New-York, dans l'Hôpital général de Sa Majesté, les bons effets de l'opium, dans plusieurs affections qui, dans leur principe, avoient été vénériennes, & n'avoient point cédé au mercure.

Il me tomba en même temps entre les mains un grand nombre de Soldats évidemment attaqués de tous les symptomes qui accompagnent cette irritabilité morbifique dont je parle , & qui pourroit bien appartenir à des causes différentes ; mais tous les malades qui en étoient affectés , avoient commencé ou fini le traitement par les préparations mercurielles.

Quelque variées que fussent ces affections ; & quelques changemens qu'elles eussent subi lorsqu'elles étoient entretenues par cet état , qui , après bien des réflexions & des raisonnemens , m'a toujours paru un état d'irritabilité morbifique (morbid irritability), toutes ces affections , dis-je , qui provenoient du virus vénérien , ont été diminuées & enfin parfaitement guéries , en soulageant les douleurs qu'elles causoient , & en procurant du repos au malade.

Je dois remarquer ici qu'en général les Soldats sont plus difficiles à guérir des maladies vénériennes que les autres individus , ce qu'on peut attribuer à leur ignorance , à leur peu d'exactitude , ou au desir qu'ils ont de prolonger leur maladie , & de faire échouer les secours ordinaires.

D'après les recherches & les essais que j'ai

faits sur les circonstances de cette maladie, où l'on peut employer l'opium avec le plus de succès, il paroît que l'on doit sur-tout s'en servir dans les cas où les ulcères sont d'un mauvais caractère, s'étendent ou restent dans le même état; lorsque la suppuration est fautive, & les douleurs considérables, lorsque le malade ne repose point ou très-peu, & lorsque les topiques, dont on s'est servi jusqu'alors, n'ont été d'aucune utilité. On peut ajouter, lorsque le pouls est vif, ce qui est inséparable de cet état, il donne pour-lors jusqu'à cent, cent-vingt pulsations par minute, & même quelquefois plus.

Lorsque j'administrerai l'opium pour la première fois dans ces cas, je vis avec satisfaction que j'avois procuré deux choses principales au malade, le calme & le sommeil; c'est ce qui arrive toujours dans les premières vingt-quatre heures, ou au plus tard dans deux jours. Encouragé par ce succès, je continuai l'usage de ce remède, augmentant ou diminuant les doses, selon qu'il en étoit besoin, supprimant en même temps tout-à-fait les préparations mercurielles, tant internes qu'externes.

Sans entrer en discussion sur les propriétés

de l'opium, je pense qu'il me suffira de faire connoître les bons effets de ce remede, & de circonftancier les cas dans lesquels je m'en fuis fervi, pour être autorifé à en confeiller l'ufage dans une maladie, l'une des plus terribles dont l'homme puiſſe être affecté.

Pour ce qui regarde la maniere d'agir de l'opium fur l'économie animale, dans ces cas ; je dois observer que fon effet eft très-prompt, fur quelques malades, mais que fur d'autres, il eft plus lent : en général, il modere la circulation du ſang, au point de réduire quelquefois le pouls à cinquante ou même quarante pulſations par minute, ce qui n'eſt cependant pas toujours néceſſaire pour la guérifon du malade ; ce ralentifſement du pouls dépend en grande partie de la diſpoſition du ſujet à l'irritabilité, diſpoſition à laquelle je fais principalement attention ; car j'ai toujours remarqué que la diminution de l'irritabilité produiſoit les plus heureux effets fur la ſurface des ulceres.

Les effets de ce remede, dans quelques cas, ont été preſque ſubits ; je puis rapporter l'obſervation d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui avoit un bubon à chaque aine. On avoit ouvert ces bubons, & on les avoit traités ſuivant la méthode ordinaire,

mais ils restoient ulcérés depuis cinq mois. Pendant cet espace de temps, on avoit fait un grand nombre de frictions auxquelles on avoit employé trois onces d'un fort onguent mercuriel, ce qui paroissoit devoir suffire pour opérer la guérison, d'autant plus que ce jeune homme avoit suivi un régime convenable, & qu'on n'avoit rien négligé pour assurer le succès du traitement. Les accidens étant toujours les mêmes, on eut recours aux bains & aux purgatifs réitérés. Au bout de trois semaines de ce nouveau traitement, qui non-seulement n'avoit point maigri le malade, mais qui lui avoit laissé toutes ses forces, les ulceres se trouverent d'un mauvais caractère, les bords étoient calleux, la suppuration ichoreuse & accompagnée de beaucoup de douleur, de sorte que ce jeune homme ne pouvoit presque plus dormir. Ce fut à cette époque que je commençai à lui administrer l'opium; le premier soir je lui en fis prendre un grain & demi, après l'avoir mis à une diete sévère, & je pansai les ulceres de la maniere la plus simple. Le lendemain il n'y eut aucun changement, & j'augmentai d'un demi-grain la dose de l'opium. Le jour suivant, le malade étoit encore dans le même état, mais le quatrième

j'observai que les ulcères prenoient un meilleur coup d'œil , & dès ce moment tout alla de mieux en mieux , jusqu'à ce que la guérison fût parfaite , sans que pendant les trois semaines , au bout desquelles les deux ulcères se trouverent cicatrisés , je fusse obligé d'avoir recours à d'autres remèdes , ni d'augmenter la dose de l'opium. Il est bon de remarquer que chez tous les malades que j'ai traités , j'ai soigneusement évité l'usage des topiques capables de gêner , en quelque façon que ce pût être , les parties affectées. Un cataplasme de mie de pain & de lait , bien fait , suffit dans les commencemens , ensuite on emploie la charpie sèche & le cérat. Mais s'il y a un fungus , je préfère à tout autre topique la solution d'extrait thébaïque ou extrait aqueux d'opium , dans un cataplasme fait avec le gruau d'avoine & appliqué à froid immédiatement sur la plaie.

Les phénomènes que l'on observe pendant l'usage de l'opium , sont curieux & intéressans. Les premiers symptômes favorables sont la cessation de la douleur & le sommeil , ensuite l'affaïssement de la surface de l'ulcère , qui se remarque bientôt , lorsque l'irritabilité est diminuée. La cessation du resserrement spasmodique des

environs de la plaie permet aux parties d'entrer dans le relâchement , & la cure se termine par le rapprochement des bords de l'ulcere ; ce que j'ai cherché à favoriser fans avoir recours aux topiques stimulans , & souvent par le moyen ordinaire de la régénération de la peau.

J'ai observé que , dans plusieurs cas , la guérison s'opéroit , sans que la surface de l'ulcere prît une couleur vermeille , comme on le voit ordinairement dans ceux qui sont prêts à se cicatrifer. Je m'estime fort heureux que M. Wier, Chirurgien des Hôpitaux militaires de Sa Majesté , m'ait permis de le citer comme ayant observé les mêmes phénomènes que je viens de rapporter. Je ne suis pas moins charmé de pouvoir appuyer mes Observations du témoignage de M. Forster , qui est également Chirurgien des Hôpitaux militaires de Sa Majesté , & dont je respecte les talens. Je lui ai communiqué en dernier lieu mes idées , il les a vérifiées , & il a observé les mêmes changemens , & toutes les modifications avec lesquelles j'ai tâché de les décrire.

C'est ordinairement vers le troisieme , le quatrieme ou le cinquieme jour , que j'ai vu les ulceres prendre un meilleur coup d'œil.

En général, j'ai toujours commencé à employer l'opium dans ces cas, à la dose d'un grain & demi, pour le premier soir. J'augmentois ensuite cette dose soir & matin, jusqu'à ce que j'eusse obtenu le succès que je desirois. Lorsque j'ai voulu entretenir le malade dans un état de tranquillité toujours égale, & lui épargner les agitations, j'ai donné l'opium en deux temps, c'est-à-dire, matin & soir, & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les malades ne m'en paroissent pas plus appesantis, que s'ils n'avoient rien pris; il survenoit cependant quelquefois un certain embarras, qui continuoit ou cessoit, suivant que la constitution du malade s'habituoit au remède, ou que j'en augmentois ou diminuois la dose. J'avoue que je me trouvois fort heureux, lorsque les choses se passoient ainsi, car je ne me suis jamais apperçu que cet appesantissement fit aucun mal. Outre son effet intérieur, l'opium dispose un malade d'un esprit inquiet à observer le régime qui lui convient, & à se conformer à ce qu'on lui prescrit. J'ai aussi remarqué qu'il est utile de lui laisser ignorer quel est le remède dont il fait usage.

Le tremblement qui survient quelquefois, ne m'a jamais obligé de diminuer la dose de

l'opium, & je n'ai fait aucune attention particulière à cet accident, à moins que le malade ne se soit trouvé disposé à la constipation. Alors un purgatif a toujours produit le plus grand effet.

La préparation dont je me suis invariablement servi pour tous mes malades, est l'extrait thébaïque. Lorsque je n'ai pu l'administrer sous forme solide, j'ai toujours préféré d'en dissoudre la dose ordinaire dans un verre d'eau, au lieu de la teinture, ou de quelque autre préparation.

Je ne déterminerai pas précisément jusqu'à quelle dose on peut porter ce remède. Je pense que le plus souvent la maladie sera guérie, lorsque l'on sera parvenu à quatre ou six grains par jour. J'en ai donné quelquefois jusqu'à huit, & dans un cas extraordinaire, j'ai porté cette même dose jusqu'à vingt-quatre grains par jour, en la divisant en cinq prises. Le malade étoit âgé de cinquante ans. Je lui administrai ce remède à vingt-quatre grains, dans l'espace de six semaines, & je le continuai encore quelques jours à cette dose; mais voyant que c'étoit sans aucun avantage sensible, je m'en tins là. Cependant ce remède produisit quelque bien, j'en jugeai par deux sinus que je fus obligé d'ouvrir, qui don-

nerent une suppuration louable, & qui se cicatriferent. Le malade n'en éprouva aucun mauvais effet, excepté quelques étourdissemens, qui disparurent par le moyen d'un léger purgatif. Le pouls du malade étoit très-précipité avant qu'il fit usage de l'opium ; mais il diminua de vitesse, jusqu'à ne plus donner que cinquante, & même quarante pulsations par minute. J'ose même assurer que si j'avois continué à lui administrer ce secours, j'aurois obtenu une guérison parfaite.

J'ai été confirmé dans cette opinion, par une maladie du même genre, que j'ai eu occasion de traiter dernièrement. C'étoit un ulcere dans la bouche, qui duroit depuis trois mois, & qui avoit tous les signes patognomiques d'un cancer commençant. J'ai eu la satisfaction de le guérir complètement, par le moyen de l'opium & de la ciguë, joints ensemble. Je voyois ce malade (le Major Saint Clair) conjointement avec le D^r. Garthshore : du premier instant que nous le vîmes, nous fûmes d'accord sur les moyens curatifs, & nous n'eûmes point occasion de nous écarter de notre plan. Avant que de commencer l'usage de ces remedes, le malade souffroit beaucoup, & son pouls donnoit jusqu'à cent vingt

pulsations par minute, cette vitesse du pouls diminua dès le troisieme jour. Le dixieme, l'ulcere prit une meilleure apparence, & enfin un mois après, il étoit parfaitement rétabli (1).

Les purgatifs doux sont souvent nécessaires pendant l'usage de ce remede, quoique administré à petite dose, sur-tout lorsque le malade est sujet à la constipation, & j'ai éprouvé qu'en général il suffisoit d'une petite dose de sel de Glauber, parce qu'elle opéroit, sans m'obliger à interrompre l'usage de l'opium. Ainsi lorsque le deuxieme jour le malade avoit mal à la tête, à raison de la constipation, je remédiois promptement à cet accident, par le moyen d'un purgatif léger, & j'ai toujours remarqué qu'à mesure que la constitution s'habituoit à l'usage de ce remede, la douleur de tête diminuoit ; que généralement le ventre devenoit libre ; qu'il n'y avoit jamais de diarrhée qui durât plus de deux ou trois jours, & cela, sans qu'il en résultât aucun inconvénient.

Il n'est pas rare de voir la sécrétion de la salive, ainsi que celle de l'urine, augmentées

(1) Ce malade fit usage pendant son traitement d'une décoction de quatre onces de felsepareille par jour,

par l'usage de l'opium. Cet accident ne dépend pas d'une plus ou moins grande quantité du remède, car il survient quelquefois dans les six premiers jours du traitement; mais ni l'un ni l'autre de ces symptômes ne m'a jamais paru fâcheux dans aucun temps, & ils ne m'ont jamais obligé d'interrompre l'usage du narcotique, car les malades qui en ont été affectés, n'ont pas été guéris en moins de temps que ceux qui ne l'ont pas éprouvé.

Pour ce qui regarde le régime, il faut observer que, jusqu'à ce que j'aie procuré quelque repos, j'insiste sur une diète sévère, & à mesure que les malades se trouvent mieux, j'ajoute à leur nourriture, suivant que leurs forces le permettent, tantôt un peu de viande; tantôt un peu de *rum* ou de vin.

D'après les observations que je viens de faire, on comprendra facilement que je suis porté à restreindre l'usage de l'opium, dont les bons effets ne sont point équivoques à un état avancé de la vérole, ou à cet état que j'ai désigné sous le nom de (*morbid irritability*) irritabilité morbifique, état d'irritation contre nature; état contre lequel le mercure n'offre que des secours impuissans, & dans lequel il paroît même être nuisible. Cette irritabilité

peut être l'effet de plusieurs causes différentes, & on peut mettre en question, si dans les cas où j'ai administré l'opium, il y avoit un atome de virus vénérien. Quoi qu'il en puisse être, les bons effets de ce remede sont hors de doute. On se persuadera facilement que je ne donne point l'opium comme un spécifique, dans les cas de vérole récente, ni dans les cas où il reste un atome de virus vénérien; puisque chez le dernier malade que j'ai eu occasion de traiter, il y avoit une telle complication, que je joignis le mercure à l'opium, pendant les trois dernières semaines de son traitement, & malgré cela, je ne suis pas encore parvenu à le guérir parfaitement de cet état d'irritation contre nature.

La maladie dont je parle, étoit un ulcere au gosier, d'un mauvais caractère, qui fut confié à mes soins, il y a environ six mois. Le malade étoit un homme d'une constitution délicate, âgé de trente-trois ou trente-quatre ans. — Lorsque je le vis pour la première fois, il étoit presque dans le marasme, & passoit alors au mercure. Il avoit commencé ce traitement depuis deux mois. En l'examinant, je lui trouvais plusieurs ulcères dans le fond de la gorge, sur-tout un très-considérable sur l'amigdale

gauche; — il éprouvoit aussi des douleurs très fortes à la partie antérieure de la jambe, dont le périoste étoit gorgé. — Il avoit une éruption à la poitrine, — son pouls battoit cent trente fois par minute, — enfin il étoit extraordinairement agité, & n'avoit point dormi depuis quelques semaines; — je fis entièrement cesser le traitement qu'on avoit suivi jusqu'alors. Je ne lui ordonnai aucun remède pour ce jour-là, si ce n'est un grain & demi d'opium pour le soir. Je lui en ordonnai un seulement pour le jour suivant. A ma seconde visite, il prévint toute question en s'écriant : « je suis un homme tout différent de ce que j'étois hier, je n'ai point eu de douleurs » cette nuit, & j'ai bien dormi. » Ce fut là le premier pas vers la guérison. J'augmentai par la suite la dose d'opium, jusqu'à lui en faire prendre trois grains le soir, & deux le matin.

Le second jour il fit usage des vapeurs d'eau chaude, au moyen d'une machine fumigatoire, ce qu'il réitéra de temps en temps avec beaucoup d'avantage.

Le troisieme jour les ulcères parurent se déterger, & ils allerent de mieux en mieux jusqu'au vingt-quatrieme qu'ils furent entièrement cicatrisés. — Le cinquieme j'observai que

son pouls étoit dans l'état naturel , & il ne se déranger plus pendant le reste de son traitement.

Huit jours après qu'il eut commencé l'opium ; il lui survint une salivation qui dura onze jours. Les quatre premiers il cracha environ une pinte par vingt-quatre heures. Cet accident ne l'obligea point à garder le lit , car il se promenoit & reprenoit des forces. Je lui fis prendre une forte décoction de quatre onces de falsepareille , ce qui produisit de légères sueurs. Je continuai ce traitement pendant six semaines , & pour plus grande sûreté , je lui fis faire usage , les trois dernières semaines , d'un demi-grain de mercure calciné mêlé avec l'opium. Pendant la première quinzaine l'éruption disparut , & la tumeur du périoste donna lieu à l'application d'un vésicatoire.

Le vingtième jour du traitement , je commençai à diminuer la dose de l'opium , & regardant le malade comme guéri , je ne lui en donnai plus qu'un grain par jour. Depuis le vingt-quatrième jusqu'au trente-deuxième , je le purgeai assez fréquemment , parce qu'il étoit naturellement constipé. Cependant , malgré cela , il n'a pas interrompu l'usage de l'opium.

Je demande à présent qu'il me soit permis

de rapporter le plus brièvement possible, les cas suivans.

I. William Rockett, du détachement des Gardes qui étoit en Amérique, pendant la dernière guerre, âgé de trente-sept ans, avoit des ulcères à chaque amigdale, ou, pour mieux dire, sur toute la surface du gosier, avec des douleurs cruelles dans les os. Ces symptômes existoient depuis trois mois, pendant lesquels on lui avoit administré les préparations mercurielles, & les remèdes d'usage en pareil cas.

Il étoit d'un tempérament délicat, & son pouls donnoit de cent vingt à cent trente pulsations par minute. Le premier soir je lui ordonnai un grain & demi d'opium.

Le troisième jour, ne voyant pas qu'il fût dans un meilleur état, j'augmentai d'un grain.

Le lendemain, les ulcères parurent moins mauvais, & le malade étoit mieux à tous égards.

Le huitième jour il parut foible, mais sa gorge entra dans le relâchement. je discontinuai l'opium & je lui fis prendre le quinquina à forte dose, c'est-à-dire autant que son estomac en put supporter. Je lui prescrivis en même temps un gargarisme astringent.

Le

Le dixieme jour , il fut obligé d'abandonner le quinquina , qui lui occasionnoit des nausées : les douleurs des os étant revenues avec violence , je lui ordonnai deux grains d'opium pour le matin.

Le jour suivant il fut beaucoup mieux.

Le douzieme , comme il étoit dans le même état , j'augmentai la dose d'opium d'un grain , pour la matinée , & je continuai sur ce plan jusqu'au cinquante-deuxieme , sans augmenter ni diminuer. Lorsque tout me parut se disposer pour le mieux , & que la douleur des os fut entièrement dissipée , je supprimai les deux grains du matin.

La semaine suivante , tous les ulceres furent cicatrisés , & le malade *recouvra* ses forces de jour en jour. Je lui fis continuer l'opium à un grain , pendant encore une quinzaine , & enfin il sortit de l'Hôpital parfaitement guéri.

Il se passa plus de quinze jours de ce traitement avant que le pouls du malade revînt à son type naturel. Il arriva souvent ensuite qu'il ne donnoit pas soixante pulsations. Ce cas est un des premiers de ceux où j'ai suivi cette méthode, en 1779 , & M. Rush , Chirurgien de la seconde Division des Grenadiers-Gardes à cheval , ancien Chirurgien de la

Brigade des Gardes de l'Amérique septentrionale, &c. a été témoin de ce traitement.

II. Thomas Wells, âgé de trente-six ans, d'un tempérament fort & pléthorique, avec un poulx plein, avoit de petits ulcères aux amigdales, avec une ophtalmie ; on l'avoit fait saliver sans succès. Je le mis à une diète sévère, & lui ordonnai un grain d'opium soir & matin.

Il alla de mieux en mieux jusqu'au sixième jour. J'augmentai la dose d'un grain le soir, & je continuai ainsi jusqu'au quatorzième ; alors la gorge se trouva guérie, & les yeux considérablement foulagés.

Le seizième, je supprimai l'opium le matin, & comme le malade étoit beaucoup mieux, j'en supprimai encore un grain pour le soir. Le vingt-troisième, il n'y avoit plus d'inflammation, & il étoit parfaitement bien.

Enfin, le trentième je supprimai entièrement l'opium, & le malade sortit de l'Hôpital.

Le 7 Avril 1782, je fus appelé pour voir John Blewers, Marin, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament pléthorique. Il avoit des chancres sur le gland, & le prépuce dans un état gangréneux. Il souffroit des douleurs atroces. Son poulx battoit cent vingt fois par

minute, & sembloit toujours augmenter de vitesse. Il avoit eu deux salivations à la suite des frictions mercurielles.

Je commençai par lui donner deux grains d'opium le soir, & un le matin.

Le lendemain il me dit qu'il avoit passé une bonne nuit, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-temps. Le neuf, il étoit dans le même état, je lui ordonnai alors deux grains pour le soir & autant pour le matin.

Le dix il reposa très-bien, — le onze la douleur étoit beaucoup diminuée, & l'escarre commençoit à se former sur le prépuce.

Le douze il n'étoit pas si bien, ce qui m'engagea à porter l'opium à la dose de trois grains le soir, & autant le matin.

Le treize il étoit mieux ; le quatorze, l'escarre se détacha entièrement du prépuce. Le quinze il étoit en très-bon état, & il continua ainsi jusqu'au dix-huit Mai. Ce jour-là les ulcères parurent prêts à se cicatrifer. Je restreignis alors l'opium à la dose de quatre grains par jour ; — le vingt & le vingt-un, j'en supprimai encore deux grains. — Le vingt-cinq il étoit très-bien. Malgré cela, je continuai à lui en faire prendre un grain par jour, pendant une semaine.

Outre les cas dont j'ai parlé, j'ai eu la satisfaction de guérir parfaitement, par cette méthode, dix autres malades, parmi lesquels il y en avoit six qui étoient affectés d'ulceres invétérés aux aines; un, dont le gland étoit chancreux, & trois qui avoient des ulceres à la gorge & aux amigdales.

Comme j'ai remarqué que toutes les fois qu'il existe un fungus, la solution d'extrait thébaïque, dans un cataplasme de gruau d'avoine, est préférable à tout autre topique, sur-tout si on l'applique froid; je vais rapporter, pour preuve de son efficacité, les cas suivans, dans lesquels je n'ai pu observer aucune trace du virus vénérien, malgré les plus exactes recherches.

I. Isaac Pratt, âgé de vingt ans, avoit un très-grand ulcere à la partie antérieure de la jambe droite, avec un fungus calleux, d'un pouce de hauteur, situé sur le bord de la plaie. Cet ulcere, qui lui étoit survenu après une longue fièvre intermittente, avoit commencé par une inflammation accompagnée de petites pustules blanches. Il augmenta ensuite considérablement, & lorsque je vis le malade pour la première fois, il y avoit déjà plus de treize mois qu'il le portoit. On l'avoit mis à

l'usage du quinquina, & des autres remèdes qui avoient paru les plus convenables ; on avoit aussi varié les topiques ainsi que l'appareil , sans avoir pu produire aucun changement favorable à l'ulcère. Quoique le sujet eût recouvré sa santé, à l'égard des fonctions naturelles , la suppuration étoit ichoreuse , & les douleurs très-fortes ; il avoit cependant des intervalles de tranquillité , & le pouls ne se dérangeoit que lorsque le malade souffroit. Conjecturant que l'irritabilité morbifique pouvoit être la cause du mauvais caractère de l'ulcère , j'abandonnai la méthode dont on s'étoit servi jusqu'alors pour les pansemens , & j'appliquai sur l'ulcère un cataplasme de gruau d'avoine , préparé avec la solution d'extrait thébaïque , à la dose de trois drachmes , dans huit onces d'eau froide. Je le pansai ainsi deux fois par jour , & je commençai à lui donner intérieurement un grain d'opium soir & matin. — Nous étions alors au 25 Février 1780.

Le vingt-huit ne voyant aucun changement , je portai la dose d'opium à deux grains le soir , & autant le matin.

Le trois Mars les choses étant au même état , j'augmentai encore la dose , & lui fis prendre trois grains d'opium soir & matin. Ce même

jour , je jugeai à propos de le purger.

Le cinq, on commença à s'appercevoir d'un changement favorable.

Pendant les cinq jours suivans, les progrès furent lents, mais sensibles. En appuyant mon doigt sur le fungus, je le trouvai beaucoup moins dur qu'auparavant, je purgeai une seconde fois le malade, & il continua à bien aller jusqu'à la fin d'Avril.

Il prit constamment la même dose d'opium, c'est-à-dire trois grains. De temps en temps, & suivant que les circonstances l'exigeoient, je lui fis prendre une petite dose de sels, qui, lorsqu'ils sont bien dissous, ne manquent jamais leur effet.

Le trois Mai, le fungus avoit totalement disparu, & l'ulcere étoit prêt à se cicatrifer.

Le cinq, je réduisis la dose d'opium à deux grains par jour. — Le sept, je n'en donnai qu'un grain, — & le huit je le supprimai tout-à-fait.

Le vingt, l'ulcere fut parfaitement cicatrisé, je ne cessai l'usage du cataplasme, que six jours avant la cicatrisation, & pendant ces six jours je me servis de créat.

Huit mois après, j'eus occasion de voir cet homme, & il me dit que sa jambe étoit en aussi bon état que lorsqu'il étoit sorti de l'Hô-

pital. — Cet ulcere se guérit, sans avoir pris dans aucuns temps ce coup d'œil vermeil des autres ulceres qui se cicatrisent.

Ce cas, ainsi que plusieurs autres semblables, que j'ai eu occasion de remarquer, joint aux observations de mes Collegues MM. Forster & Wier, doivent paroître suffisans pour prouver qu'on peut obtenir une guérison parfaite, sans que les plaies prennent ce caractère, que l'on dit être *l'état de santé des ulceres*; ils doivent rendre plus circonspect sur l'usage des topiques stimulan, dont on se sert, dans l'intention de procurer ce coup d'œil, car autant que je puis en juger, on prolonge la maladie par ce moyen.

II. Le seize Mars 1780, Abraham Elstone, âgé de quarante-un ans, fut reçu à l'Hôpital général. Il avoit un ulcere qui occupoit toute la surface du menton, & le côté gauche de la mâchoire inférieure, avec un fungus d'un demi-pouce de hauteur, très-sensible au toucher, & rendant une matiere ichoreuse. Le malade étoit dans cet état depuis six semaines. Il m'apprit que deux fois dans sa vie il avoit eu un engorgement des glandes maxillaires, mais que cet accident s'étoit promptement dissipé. — Le Chirurgien qui lui donnoit ses soins, avoit attribué cette maladie au virus scrophu-

leux , & l'avoit traitée en conséquence sans succès, car l'ulcere avoit continué à s'étendre, & étoit devenu très-douloureux , par la présence de la barbe. — J'ordonnai un grain d'opium soir & matin , & je pansai l'ulcere avec le cataplasme froid, comme dans le cas précédent. — Je continuai ce traitement jusqu'au vingtième jour , mais sans aucun avantage , quoique j'eusse augmenté la dose de l'opium , jusqu'à en faire prendre quatre grains soir & matin.

Cependant le vingt-cinq , cet ulcere offrit un meilleur aspect. J'augmentai l'opium jusqu'à la dose de cinq grains soir & matin.

Depuis le vingt-cinq Mars jusqu'au trois Avril , le malade se plaignit beaucoup moins , & depuis le quatre jusqu'au huit , le fungus diminua sensiblement.

Le vingt-trois , la suppuration étoit louable , & le fungus étoit presque effacé.

Le vingt-cinq , le fungus n'existoit plus , & les parties étoient dans un parfait relâchement.

Quinze jours après , l'ulcere fut entièrement cicatrisé , & j'abandonnai le cataplasme , mais je continuai l'usage de l'opium jusqu'au vingt-trois Mai. A cette époque , j'en diminuai peu à peu la dose , & il sortit de l'Hôpital le douze

Juin, parfaitement guéri ; dix-huit mois après, j'eus la satisfaction de le voir dans le meilleur état possible.

Saint Albans, Street, 15 Décembre 1784.

II. *Observation sur une plaie à la gorge, traitée avec succès par M^r. Thomas Payne, Chirurgien à Londres, communiquée au D^r. Simmons.*

LE vingt-trois Septembre 1784, à six heures du matin, je fus appelé pour voir T. D. âgé de trente-cinq ans. Il s'étoit coupé la gorge avec un rasoir, dont il avoit fixé la lame avec sa jarretière. L'incision avoit cinq à six travers de doigt d'étendue, commençoit au côté gauche, & avoit une profondeur très-considérable, car le muscle mastoïdien de ce côté-là étoit coupé en grande partie, ainsi que les muscles inférieurs du cartilage thyroïde. La substance membraneuse du larynx étoit coupée entre les cartilages thyroïde & cricoïde. La blessure avoit la même direction du côté droit, mais n'étoit pas aussi profonde, ainsi elle formoit à peu près un tiers de cercle ; — son pouls étoit à peine sensible, car il avoit au moins perdu les

trois quarts de son sang ; l'air passoit avec sifflement à travers la blessure , entre les cartilages thyroïde & cricoïde. Dans le premier moment , il se refusa aux soins qu'exigeoit sa blessure ; je vins enfin à bout de l'engager à me laisser mettre un appareil à sa plaie. Je me servis des agglutinatifs , des compresses & du bandage , adopté en pareil cas , &c. (L'hémorragie ne demandoit aucune attention particulière.) Je le mis ensuite au lit , dans la situation la plus favorable à son état.

Dans ce moment , je regardai sa blessure comme mortelle ; mais lorsque , sur les onze heures , je vins lui faire une seconde visite , je trouvai son poulx étonnamment relevé. Il jouissoit alors de toute sa raison , & il étoit disposé à faire tout ce qu'il falloit pour recouvrer sa santé.

Le soir du même jour il me pressa beaucoup de lui dire franchement ce que je pensois de son état. Je lui fis espérer sa guérison , pourvu qu'il observât exactement tout ce que je lui prescrirois. Après avoir examiné l'appareil , je ne jugeai pas à propos d'y toucher , j'ordonnai seulement une potion anodine.

Le vingt-quatre Septembre , il passa une assez bonne nuit , — le soir il eut de la fièvre , —

& le vingt-cinq, à cinq heures du matin, on vint me chercher, parce que la garde s'étoit imaginée qu'il perdoit son sang. Après avoir levé quelques pieces de l'appareil, je trouvai que ce n'étoit pas du sang, mais seulement l'humeur séreuse qui s'écoule d'une plaie récente. Le soir, après avoir entièrement levé l'appareil, j'appliquai sur la plaie un digestif léger, & par-dessus un emplâtre agglutinatif. — Je prescrivis une fomentation, pour humecter l'appareil le lendemain matin, auparavant de le lever.

Le vingt-six Septembre, il avoit passé une assez bonne nuit, mais le matin il avoit l'esprit extrêmement agité. Comme il étoit constipé, je lui ordonnai un minoratif qui n'eut aucun effet. Je lui fis donner un lavement purgatif très-actif.

Le vingt-sept Septembre il eut une bonne nuit, & la plaie alloit aussi bien que je pouvois l'espérer; je lui fis prendre une dissolution de sels dans une décoction de quinquina.

Les vingt-huit, vingt-neuf & trente Septembre, il alla très-bien. — Le premier Octobre, je trouvai qu'il avoit considérablement dérangé son appareil pendant la nuit. — Le deux, ceux qui le veilloient, me dirent qu'ils n'avoient

point entendu le bruit que faisoit ordinairement l'air, en passant à travers la plaie, & le malade me dit lui-même que si *cela continuoit, il feroit son chemin.*

Le trois Octobre, tout alloit bien, & le matin il me dit qu'il n'avoit, ni senti, ni entendu passer l'air à travers sa blessure. Le quatre, la suppuration étant louable, j'aperçus une portion du cartilage thyroïde, mais elle n'étoit pas dénudée de son périchondre ; la plaie étoit belle, & les chairs commençoient à revenir.

Il continua à aller de mieux en mieux chaque jour. Le vingt-six Octobre, il quitta la ville, pour aller prendre l'air dans une campagne, à soixante milles, avec quelques-uns de ses amis. Sa plaie étoit alors de la largeur d'une piece de douze sols (four pence) ; le quatre Décembre, son frere m'écrivit que la cicatrice étoit parfaitement formée, & que ses affections nerveuses étoient beaucoup diminuées.

Les topiques dont je me suis servi, sont premièrement les agglutinatifs, les compresses, le bandage, &c. ensuite, les fomentations, les digestifs, le cérat, l'eau camphrée, les escharotiques, la charpie seche, suivant que les circonstances l'exigeoient : les trois premières semaines, j'ai toujours fait usage de l'emplâtre

agglutinatif, pour favoriser la réunion des levres de la plaie, & j'ai eu la plus grande attention de maintenir la tête dans la même position, par le moyen d'un bandage, & par la situation du corps.

Les remedes, tels que la potion anodine, les minoratifs & les lavemens purgatifs, ont été employés toutes les fois qu'il y a eu indication à leur usage ; mais la décoction de quinquina a été continuée jusqu'à ma dernière visite.

Dans le commencement, on ne lui accorda pour toute nourriture que de l'eau d'orge & du lait mêlés ensemble ; la troisieme semaine, je lui permis d'y ajouter un peu de soupe, & la quatrieme, de manger un peu de viande, & de prendre du bouillon.

J'avois ordonné à la garde, sur-tout dans le commencement, de ne lui donner à boire qu'une once à la fois, toutes les trois ou quatre heures, à moins qu'il ne demandât avec instance, & de se servir d'un biberon. J'insistai sur ce moyen, afin de maintenir cette plaie dans le plus grand repos possible, car le cartilage thyroïde éprouve un mouvement considérable dans la déglutition.

P. S. j'ose espérer que la connoissance de

cette observation pourra être de quelqu'utilité aux personnes de l'art, & à la Société en général, en apprenant au Public de quel succès a été suivi ce traitement : c'est dans cet espoir, Monsieur, que je prends la liberté de vous la communiquer. Je serai trop récompensé, si les moyens que j'ai employés sont approuvés & pratiqués avec un succès semblable à celui que j'ai obtenu.

Brook-Street Grosvenor-square, le 19 Décembre 1784.

III. *Description de l'état d'un homme, dont le corps étoit couvert de tumeurs enkistées, par M^r. John o Donnel, Chirurgien à Chelmsford en Essex.*

THOMAS Barker, de Clavering, en Essex, âgé de trente-cinq ans, portoit, depuis huit ans, sous le menton, une petite tumeur de la nature des loupes, à laquelle il n'avoit jamais fait la moindre attention. Quelque temps après, il lui survint une autre tumeur du même genre, à la nuque, & très-peu de temps ensuite, ses deux bras, depuis les épaules, jusques aux poignets, furent couverts de tumeurs de même

espece. Enfin, le tronc & les extrémités inférieures se trouvèrent attaquées de la même maladie, & devinrent très-difformes.

Au moment où j'écris, la loupe sous le menton est grosse comme la tête d'un enfant de huit ans, d'une figure conique, dont la base est en haut. — Ses bras ont acquis un volume prodigieux; — les tégumens de la poitrine sont à demi gonflés, & cependant divisés vers le sternum, de manière qu'ils représentent deux poches ou vessies à moitié remplies d'un fluide assez transparent. — L'abdomen forme une tumeur si considérable, depuis le nombril, il est si flasque & si volumineux, qu'il tombe jusqu'à la moitié des cuisses, — ce qui incommode beaucoup le malade, qui est obligé de relever son ventre avec ses mains lorsqu'il veut uriner pendant la nuit. — Pendant le jour, l'abdomen est soutenu par les haut-de-chausses. Le dos est dans le même état que l'abdomen; chaque côté, depuis le col jusqu'aux fesses, ne forme qu'une tumeur; de sorte que si le malade se couche sur un côté, la tumeur du côté opposé passe par dessus l'épine. — Le scrotum, à sa partie inférieure, est extraordinairement tuméfié, & le périnée l'est au point que, lorsque le sujet est debout, il a l'apparence

d'un second *scrotum*. Enfin , toutes les parties de son corps (les mains, les pieds, la verge & les tégumens du crâne exceptés,) sont tellement distendues , qu'il a à peine la figure humaine lorsqu'il est nud.

Le sujet, quoique maigre & délicat , puisqu'il ne pesoit que soixante-dix à quatre-vingt-dix livres avant sa maladie , avoit toujours joui d'une bonne santé, il étoit d'une humeur agréable , & jamais il ne s'étoit livré à des travaux pénibles.

Lorsque ces loupes parurent, & même quelques années auparavant, il s'adonnoit aux liqueurs fortes; — il déjeûnoit ordinairement avec quelques tranches de bœuf , & quelques verrees de biere forte; il soupoit également avec beaucoup de viande, quantité de biere forte , ou , le plus souvent, avec de l'eau chargée d'epices. Il avoit le ventre très-libre, & depuis son enfance il alloit régulièrement à la selle trois ou quatre fois le jour , & quelquefois davantage. Dès les premiers temps de sa maladie , il respiroit très-difficilement lorsqu'il gardoit la chambre, & la poitrine ne pouvoit faire ses fonctions librement , qu'au grand air.

Il fut mis en prison pour dettes à Chelmsford ;

ford, il y a environ neuf mois ; il y fut attaqué de phitisie & il est actuellement dans le dernier degré de cette maladie.

Il a eu cinq enfans pleins de santé, quatre avant sa maladie, & le cinquieme depuis l'éruption de ces loupes. Les quatre premiers sont venus au monde dans l'espace de cinq ans, & le dernier sept ans après, c'est-à-dire six ans après le commencement de sa maladie.

P. S. C'est le malade lui-même, & sa femme, qui m'ont donné ces détails, le 16 du mois dernier, & depuis ce temps le malade est mort. — Je n'ai jamais pu obtenir, de son épouse, la permission d'ouvrir aucune de ses tumeurs. Elles étoient toutes de l'espece de celles qu'on appelle meliceris, quoique plusieurs au toucher paroissent ne contenir qu'une humeur aussi fluide que le *serum*.

Clemsford, le 11 Février 1785.

IV. *Observation sur une Demoiselle qui avoit avalé une épingle, par M. Samuel Gillam Mils, Chirurgien à Greenwich, dans le Comté de Kent.*

LE vingt-trois Novembre mil sept cent quatre-vingt, je fus appelé auprès de Miss. D. de Greenwich, âgée de dix-neuf à vingt ans,

d'une fibre délicate , & d'une grande fenfibilité ; elle fe plaignoit d'un ferrement de poitrine , accompagné d'une toux & d'un enrouement confidérables. Ces accidens furent foulagés par la faignée.

Le huit Décembre , elle fe plaignit de douleurs au côté gauche , & éprouva quelques fympômes d'hystéricifme , auxquels elle étoit déjà fujette. On me dit auffi qu'elle n'avoit jamais été bien réglée , & que le flux menftruel manquoit depuis fix femaines.

Conjecturant que ces fympômes venoient de la fuppreffion des regles , je formai un plan de traitement pour en procurer l'écoulement ; mais l'après-midi elles parurent à la maniere accoutumée.

Le dix elles cefferent , & dans l'après-dîner Miff. D. fut faifie de fpafmes à la tête & à la face , accompagnés de violens fympômes d'hystéricifme. Dans les intervalles que lui laiffoient fes fouffrances , elle fe plaignoit d'une douleur atroce , au deffous du fein , du côté gauche. Un jour , en bâillant , elle rendit plein une cuiller à thé de fang caillé , mêlé avec du mucus , qui refsembloit à du pus , & la femaine fuivante , elle ne fut jamais plus de trois ou quatre heures fans éprouver des convulfions au vifage ou à la tête , & des accès d'hysté-

ricisme. Au bout de dix jours environ des plus cruelles douleurs, elle eut une attaque d'hydrophobie, qui dura près de quarante-huit heures. Pendant tout ce temps, elle eut la plus grande horreur des fluides, & lorsque je lui humectois les levres avec du pain trempé dans du vin ou de l'eau, elle éprouvoit une agitation universelle. Après cette attaque d'hydrophobie, elle tomba en démence, & bientôt après devint sourde. Elle ne vouloit prendre que de mes mains, les remèdes & les alimens qui lui étoient nécessaires; elle fourioit continuellement, & ne s'occupoit que des amusemens les plus puériles. Elle se couchoit horizontalement, & pour peu que l'on voulût changer cette position, elle jetoit des cris qui lui étoient arrachés par les plus vives douleurs. Ce ne fut que plus de quinze jours après la cessation de l'hydrophobie, qu'elle recouvra la raison & l'ouïe. Ces facultés lui revinrent tout-à-coup. Depuis le commencement de sa maladie, on n'avoit pu suivre un plan régulier de traitement. Elle avoit été purgée en différens temps avec les sels neutres, unis aux amers, avec le féné, la rhubarbe & le calomel, suivant qu'ils paroïssent devoir produire un plus ou moins grand effet. On lui avoit fait prendre les ca-

thartiques & les antispasmodiques les plus puissans, mais sans aucun avantage sensible. L'application réitérée des vésicatoires ne lui avoit pas été plus utile.

Peu après que la raison lui fut revenue, elle fut attaquée de convulsions au diaphragme. Pendant ces convulsions, la déglutition ne se faisoit qu'avec la plus grande difficulté, & elle n'avoit pas plutôt pris sur elle d'avaler quelque boisson, qu'elle étoit aussitôt rejetée. Pendant ses accès, la respiration étoit si précipitée & si courte, qu'elle se faisoit entendre des chambres voisines, les portes fermées. La saignée dissipoit presque toujours ces symptomes. Aussi étoit-on obligé de la répéter, quelquefois il suffisoit d'une cuillerée de sang pour faire cesser le spasme; souvent on en tiroit jusqu'à quatre onces, rarement fix. Ces convulsions revinrent pendant plusieurs jours à une heure réglée, & la malade étoit prévenue de leur approche long-temps avant qu'elle en fût affectée, parce qu'elle sentoit la douleur du côté augmenter, avec un mouvement d'ondulation dans cette partie; à la fin, il lui devenoit presque impossible de faire le moindre mouvement, sans s'exposer à être suffoquée, & elle se plaignoit souvent que son côté lui sembloit cloué au lit.

Quinze jours s'étant écoulés depuis les premières convulsions, les regles de la malade parurent, & furent plus abondantes qu'à l'ordinaire. Tandis qu'elles coulerent, la respiration ne fut point gênée ; mais immédiatement après qu'elles eurent cessé, les spasmes revinrent, & continuerent pendant un mois, une & deux fois par jour, avec un grand mal d'estomac, sans cause apparente. Ce mal d'estomac duroit plusieurs heures. J'ai observé que les jours où la malade l'éprouvoit, elle n'étoit point affectée de spasmes au diaphragme, & jamais cette indisposition n'occasionna ses spasmes, que quand on lui a fait prendre quelque remede ou quelque nourriture qui lui ont donné des nausées, ou l'ont fait vomir. Pendant les trois semaines suivantes, je ne fus obligé de la saigner que deux ou trois fois ; mais au bout de ce temps, les convulsions revinrent presque tous les jours pendant une quinzaine. Le vingt-trois Mars mil sept cent quatre-vingt-un, elle fut attaquée d'une oppression de poitrine & d'un enrouement considérables, fort ressemblans aux accidens qui m'obligèrent à la saigner dans le commencement de sa maladie. Comme, sur la fin de Janvier, elle avoit eu quelques symptomes que

l'on attribua à un rhume, & qui parurent pour-lors avoir occasionné la difficulté de respirer, je craignis qu'il ne lui en arrivât autant, & je la saignai par précaution. Le soir, il lui survint des vomissemens violens, au milieu de l'un desquels elle s'écria qu'elle avoit rendu quelque chose qui l'avoit déchirée. J'examinai le bassin dans lequel elle avoit vomi, j'y trouvai un peu de phlegme mêlé avec des matieres muqueuses, un peu plus épaisses qu'à l'ordinaire. Mais comme la malade persistoit toujours à dire qu'elle avoit rendu quelque chose qui lui avoit occasionné des douleurs atroces, je rompis plusieurs portions de cette matiere muqueuse avec mes pinces, & je trouvai dans l'une, une épingle blanche, courbée dans son milieu, & un peu ternie. Après cet événement, elle passa une assez bonne nuit; mais les quatre jours suivans, elle eut de continuelles envies de vomir.

La malade avoit avalé cette épingle le treize Août 1779, je crus alors qu'elle ne tarderoit pas à recouvrer sa santé. Depuis quelque temps je soupçonnois que cette étonnante maladie pouvoit bien dépendre de la présence d'une épingle; je me l'étois persuadé, parce qu'en parcourant les transactions philosophiques, j'a-

vois lu (volume 59) qu'une jeune fille ayant avalé trois épingles, avoit éprouvé les mêmes accidens.

Les spasmes du diaphragme cessèrent jusqu'au sept Avril. Ce jour-là, la malade ayant été heurtée dans son lit, la douleur du côté augmenta, & la difficulté de respirer reparut.

Depuis le sept Avril jusqu'au neuf Mai, elle n'eut que trois attaques. Le huit Mai elle rendit une pleine cuiller à thé de sang caillé, mêlé avec une matiere muqueuse. Le 10, elle fut saisie d'une grande oppression & d'un grand enrouement. Le lendemain, dans l'après-dîner, ces symptomes ayant beaucoup augmenté, elle fut saignée. Deux heures après la saignée, les spasmes du diaphragme étant survenus, je fus obligé de répéter l'opération.

Le douze Mai, l'oppression étoit aussi forte que le jour précédent. Les convulsions du diaphragme revinrent pendant la nuit, & la malade fut saignée. Immédiatement après la saignée, l'oppression, l'enrouement & les spasmes se dissipèrent; mais les spasmes étant revenus le lendemain, elle fut encore saignée.

Le dix-huit on la promena dans une chaise à bras, pour la premiere fois, depuis le commencement de sa maladie : à dater de ce jour,

jusqu'au vingt-quatre Juin, elle eut neuf attaques de spasme au diaphragme.

Le vingt-trois Juin au soir, elle fut saisie d'une douleur cruelle au côté, & tout le long du *sternum*. Au bout d'une demi-heure de cette douleur, elle perdit connoissance, & resta en cet état pendant trois quarts d'heure, après lesquels la douleur cessa aussi promptement qu'elle avoit commencé.

Le vingt-quatre Juin, à six heures du matin, on la transporta à la distance d'un mille, dans une machine imaginée pour elle. Elle étoit tombée dans un état d'insensibilité que le grand air dissipa, comme par enchantement, mais la difficulté de respirer survint aussi-tôt. On la fit cesser, en mettant la malade au lit, & en la saignant. Les dix jours suivans, elle eut de continuelles envies de vomir.

Sur ces entrefaites, elle prit du rhume, & il y eut une légère suppuration à la gorge. Un nouvel accident vint encore la tourmenter, il lui survint des douleurs au côté gauche de la tête & de la face. Ces douleurs venoient ordinairement sur les trois heures après midi, & se soutenoient avec violence jusqu'à six & sept heures du matin. Elle s'en étoit déjà légèrement ressentie avant son déplacement;

mais depuis la fin de Juin jusqu'à la fin d'Août ; elles furent de la plus grande violence ; elles étoient atroces au moins tous les deux jours. Lorsque l'on parvenoit à calmer cette douleur de la face & de la tête par quelque topique, les douleurs que la malade ressentoit au côté, augmentoient sur-le-champ, & le soulagement qu'on a procuré à la tête, a évidemment occasionné deux fois la difficulté de respirer. Depuis le six Juillet jusqu'au six d'Août, on fut obligé de la saigner six fois. —

Sur la fin d'Août, les douleurs de la face commencèrent à diminuer, & au commencement de Septembre, nous crûmes qu'elle en étoit tout-à-fait délivrée ; mais il lui survint une violente douleur à la hanche gauche ; accompagnée de spasmes si considérables ; qu'elle étoit forcée de tenir sa jambe dans des situations qu'on auroit eu de la peine à imaginer. Les bains chauds, loin de la soulager, parurent augmenter le mal au point qu'elle les quitta au cinquième, dans cette idée.

Le douze Septembre, je la mis à l'usage du mercure calciné & du soufre doré d'antimoine. Ce traitement fut suivi avec exactitude, & le premier Octobre la malade se trouva soulagée d'une manière sensible, les

douleurs cessèrent , ou à peu près , & elle parut aller de mieux en mieux.

Le douze Novembre elle se plaignit d'une douleur au côté, en se couchant, & elle eut une légère syncope. Les spasmes du diaphragme revinrent pour la seconde fois depuis le cinq Septembre. Je recommençai, ainsi que je le desirois depuis quelque temps , les remèdes altérans que j'avois été obligé d'interrompre pendant une quinzaine de jours, à raison des douleurs d'estomac qui revenoient très-souvent après dîner. Malgré ces fréquentes douleurs d'estomac, la malade continua à bien aller jusqu'au vingt-quatre. Ce jour là , je remarquai que la face étoit gonflée, & la partie postérieure de la bouche légèrement enflammée. Je suspendis alors le traitement par le mercure , & il se passa environ trois semaines avant qu'elle fût guérie de cette espece de catarre. Pendant ces trois semaines, elle eut de violentes douleurs à la face. Je lui fis prendre la poudre de james, à petite dose, comme altérant. Le vingt Décembre, la douleur du côté augmenta sans aucune cause apparente, & les spasmes du diaphragme reparurent.

Le jour de Noël elle se trouva assez rétablie pour pouvoir prendre l'air dans sa voi-

ture, pour la premiere fois, depuis qu'elle étoit tombée malade, & elle supporta beaucoup mieux les mouvemens qu'on ne pouvoit s'y attendre.

Le quatorze Janvier mil sept cent quatre-vingt-deux, elle éprouva encore des spasmes au diaphragme. Elle n'avoit interrompu ses promenades que depuis deux ou trois jours, & tous les jours elle reprenoit des forces sans recouvrer toutefois le sommeil & l'appétit. Une legere diarrhée qui augmentoit insensiblement, nécessita la suppression des poudres : à dater de l'instant de cette suppression, jusqu'au vingt-deux, elle eut trois accès de spasme au diaphragme, savoir : le seize, le dix-sept, & le vingt-deux. Ce dernier jour, sur le soir, elle se plaignit d'un resserrement de poitrine considérable. Ce symptome ayant fait beaucoup de progrès, le vingt-trois je fus obligé d'avoir recours à la saignée; elle la demanda elle-même, & j'eus le plaisir de la trouver considérablement soulagée le lendemain.

Le vingt-huit Janvier elle fut très-incommodée par des envies de vomir qui augmentèrent pendant les quatre jours suivans, au point qu'elle ne put garder aucune espece de nourriture, en quelque petite quantité qu'elle

en prit. Son poulx étoit alors plus foible qu'il n'avoit jamais été pendant sa maladie, & je craignis beaucoup qu'elle ne succombât. Pendant la nuit, les spasmes de la tête revinrent avec tant de violence, qu'il lui fut impossible, pendant plusieurs heures qu'ils durèrent, de tenir sa tête une seule minute en repos, sans éprouver des secouffes considérables. —

Pendant tout le cours de sa maladie, elle avoit fait usage de la teinture thébaïque, en se couchant. La dose de ce remede avoit été portée successivement jusqu'à quatre-vingt-dix gouttes; mais lorsqu'elle parut se trouver mieux, je ne lui en fis plus prendre que cinquante. Je jugeai alors qu'il étoit nécessaire de recourir à la premiere dose, & le trois Février, voyant que les spasmes de la tête continuoient avec violence, je lui fis prendre quatre-vingt-dix gouttes de sa teinture thébaïque, deux heures avant l'accès, & quarante-cinq lorsqu'il commença.

Le six Février les spasmes commencerent à diminuer, & elle fut si tranquille, qu'elle garda la nourriture qu'on lui fit prendre. Je fis continuer la teinture thébaïque. Le neuf, les spasmes diminuerent sensiblement; mais la malade fut réveillée dans l'après-midi par une douleur

considérable au côté, & je fus obligé de la saigner pour la dernière fois, entre onze heures & minuit. Son état s'améliora ensuite, au point qu'elle put entreprendre, le dix Avril, un voyage de plus de deux cents milles, à la partie orientale de l'Angleterre, & j'ai eu le plaisir d'apprendre qu'elle étoit arrivée très-peu fatiguée. L'exercice lui avoit fait beaucoup de bien, car il lui avoit procuré le sommeil & l'appétit. Elle avoit pris régulièrement quatre-vingt-dix gouttes de teinture thébaïque chaque nuit.

Pendant tout le cours de cette extraordinaire maladie, Miss. D. n'avoit jamais cessé d'éprouver au côté gauche une douleur fixe entre la septième & la huitième côte, à deux doigts environ du sternum. Lorsque cette douleur augmentoit, elle occasionnoit toujours la difficulté de respirer; mais ce symptôme, ainsi que les spasmes, devenoient bien plus considérables, lorsque la malade étoit surprise par quelque bruit, tel que celui du tambour, du canon, ou d'une porte qui se fermoit ou s'ouvroit avec rapidité. Quoiqu'elle demeurât à trois cents verges environ de l'Eglise, lorsqu'on sonnoit, elle éprouvoit des spasmes à la poitrine. Elle a eu le genre nerveux si irritable pendant un certain temps, que le pétilllement

du charbon, dans le feu, suffisoit pour lui faire éprouver un tremblement général. Le plus léger mouvement renouvelloit son point de côté, & depuis le neuf Décembre mil sept cent quatre-vingt, jusques au dix-huit Mai suivant, il fut impossible de lui faire prendre dans son lit, ou sur un sofa, une autre position que l'horizontale. Lorsqu'il falloit la transporter du lit au sofa, ou du sofa au lit, quoiqu'on se servît du drap de dessous, & qu'on la portât avec tous les soins imaginables, cette opération lui occasionnoit toujours une grande difficulté de respirer. Toutes les fois qu'elle prenoit quelque purgatif, ou quelqu'astringent, l'effet de ces remedes étoit toujours accompagné & suivi de spasmes.

Pour la guérir de toutes ces douleurs, j'essayai différens remedes, mais sans succès, parce que l'affection continuelle de l'estomac s'opposoit à ce qu'on les administrât assidument. Ceux dont j'ai déjà fait mention plus haut, tels que le kina, à petites, & quelquefois à grandes doses, les fleurs de zinc, l'éther, le musc, & les autres antispasmodiques la soulagerent beaucoup dans différens temps de sa maladie. Je lui fis prendre plusieurs fois l'émétique, mais inutilement; les dissolutions salines

me parurent beaucoup plus efficaces. J'ai employé les sang-sues , les ventouses , les sinapismes , contre ses douleurs d'estomac , mais sans en obtenir plus de succès que des vésicatoires. J'ai aussi tenté l'électricité pendant quelque temps : la malade crut en être soulagée ; j'ai toujours pensé que ce soulagement apparent étoit l'effet de la distraction que lui caufoit l'usage de ce remède. Seulement ai-je remarqué que , lorsque je lui donnois des commotions , quelque légères qu'elles fussent , lorsque je lui tirois des étincelles ; ou lorsque je procurois un fort courant du fluide électrique , les yeux de la malade étoient baignés de larmes & perdoient la faculté de voir. Je l'ai fait mettre dans des bains chauds , avant & même pendant les attaques de spasme. Lorsqu'elle étoit dans l'eau , elle se trouvoit soulagée ; mais le spasme revenoit dès qu'on la remettoit dans son lit. Pour parer à cet inconvénient , on avoit mis la baignoire près du lit : malgré cette précaution , les mouvemens que la malade étoit obligée de faire pour sortir du bain , rappelloient toujours la difficulté de respirer. Je lui ai administré , en différens temps de sa maladie , sa teinture thébaïque , à aussi haute dose qu'elle a pu la sup-

porter. Elle en a pris jusqu'à cent cinquante gouttes , & quoique je me fois hafardé à la porter jusques - là , je n'ai pu ni prévenir , ni même modérer , d'une maniere sensible , les accès du spasme. Tous les remedes qui excitoient la moindre nausée , occasionnoient toujours les convulsions du diaphragme. Les narcotiques , quoique pris au moment du coucher , ne produisirent point de sommeil ; mais ils procuroient un état assez tranquille , & je suis persuadé que la malade ne doit son rétablissement qu'à l'exaétitude avec laquelle elle prenoit chaque jour quatre-vingt-dix gouttes de teinture thébaïque ; je suis d'autant plus porté à le croire , que les convulsions n'ont pas manqué de revenir deux fois de suite , ainsi que je l'ai observé , lorsqu'on a voulu diminuer cette dose. Quoique les saignées n'aient jamais manqué de diminuer les spasmes , elles n'ont pu cependant les prévenir ; mais ce qui m'a paru le plus extraordinaire , c'est que , malgré son extrême foiblesse , la malade n'est jamais tombée en syncope , lorsque je lui ai ouvert la veine. Souvent j'espérois , pendant cinq à six heures , que la poitrine se dégageroit sans avoir recours à la lancette ; mais j'ai toujours été trompé dans mon attente. La douleur d'esto-

mac

mac a souvent succédé aux saignées. Elle duroit plusieurs heures, pendant lesquelles la malade ne pouvoit prendre, ni remèdes, ni nourriture : souvent après que le spasme du diaphragme étoit passé, il survenoit un resserrement spasmodique à la mâchoire. On ne pouvoit le faire cesser, qu'en introduisant dans la bouche, à travers les dents, qu'on avoit limées à cet effet, plein une cuiller à thé, de quelque liqueur agréable. Quelquefois cet état duroit deux ou trois heures.

Quoique pendant cette maladie le pouls ait été constamment vif & fort, il n'a jamais été ni plein, ni dur, & la malade n'a jamais eu de fièvre. J'ai attribué ces phénomènes à l'épuisement. Il est très-remarquable que son pouls n'étoit que peu altéré par le spasme, & que la saignée ne lui faisoit éprouver aucun changement. Quoique la malade ne transpirât point, sa peau n'étoit pas constamment sèche, ni toujours à un degré de chaleur au dessus de celui de la chaleur animale. Ses mains & ses pieds étoient ordinairement si froids, qu'on étoit obligé de les lui envelopper de flanelles échauffées, ou de vessies pleines de liqueurs chaudes. Elle étoit naturellement constipée ; mais la constipation ne l'incommodoit pas à

un certain point, si ce n'est lorsqu'elle prenoit des remèdes, ou lorsqu'elle s'écartoit du régime prescrit. Le caillot du sang reposé paroissoit fort petit, relativement à la quantité de sérosité dans laquelle il nageoit : il étoit communément ramassé en forme de bouton, & paroissoit assez solide. Ce caillot ressembloit à celui que j'ai souvent observé chez les malades attaqués d'une légère pleurésie. Les règles de la malade n'ont paru que deux fois pendant le cours de sa maladie, comme je l'ai déjà dit plus haut.

V. Observation. Remarques sur une grossesse extra-utérine, communiquées au D^r. Simmons, par M^r. Richard Moyle, Chirurgien à Marazion, en Cornouailles.

ALSEY Penmear, pauvre femme, demeurant dans une Paroisse voisine du lieu de ma résidence, après une grossesse de trois ans, s'aperçut d'une tumeur considérable à l'ombilic. Cette tumeur s'étant ouverte comme elle franchissoit une haie, il en sortit, pendant une année, une grande quantité de matieres différentes, telles que des os de fœtus à moitié

décomposés. La santé de cette femme ne fut cependant point altérée ; la plaie se cicatrifa complètement, & la malade continua à se bien porter.

Au mois de Janvier 1779 (environ trois ans après la cicatrification de la plaie) il reparut une nouvelle tumeur dans le même endroit de l'abdomen. Cette tumeur augmenta par degrés jusqu'au vingt-huit Février, & elle s'ouvrit encore à la suite de quelques mouvemens forcés. Il en sortit environ une verge d'intestin, à travers une très-petite ouverture. — Quelques jours après, ayant été appelé, je trouvai l'intestin très-gonflé, sec, & dans un état gangréneux, occasionné par l'étranglement que lui avoient fait éprouver les bords de la plaie étroite à travers laquelle il s'étoit échappé. — Les autres symptômes qui accompagnoient cet état, tels que le vomissement des matières fécales, le hocquet, les frissons, le pouls foible & formicant, me firent augurer que la malade ne tarderoit pas à mourir ; mais je fus grandement trompé, car elle survécut encore douze jours, à dater du moment où j'avois porté ce pronostic, & pendant ce temps, la nature eut encore assez de force pour séparer toute la portion gangrénée de l'in-

testin, & les matieres fécales prirent leur écoulement par la plaie, un jour ou deux avant la mort.

Marazion, le 15 Décembre 1785.

VI. Observation. Remarques sur l'efficacité de l'Ether vitriolique, pour dissiper la goutte de l'estomac, par James Lind, D. M. de la Soc. R. de Londres, Médecin à Windsor, Associé au College Royal de Médecine d'Edimbourg, communiquées au D^r. Simmons, par M^r. Joseph Banks, P. de la S. R.

J'AI fait dernièrement l'épreuve d'un remede ; qui, sur cinq différens particuliers, a subitement fait cesser la goutte à l'estomac, & qui a produit le même effet chez quelques-uns de ces malades, à plusieurs reprises. Le succès que j'ai eu dans chaque accès, est si satisfaisant, qu'il me fait présumer que si ce remede n'est pas infallible, il est assez sûr pour l'employer avec confiance dans cette maladie.

Le remede dont je veux parler, est l'éther vitriolique. Une cuillerée à thé de ce remede, dans un verre d'eau, (ou, comme je le prescris ordinairement, dans une once de julep

camphré, avec une demi-once d'eau simple de menthe poivrée,) n'a jamais manqué de faire cesser la douleur dans l'instant, tandis que les esprits ardents, l'opium & les autres remèdes usités dans ces cas, n'ont pas produit l'effet qu'on en attendoit. L'éther m'a réussi, lors même qu'il n'avoit été précédé par aucun autre remède. Comme cette pratique, quoique recommandée par quelques Auteurs, ne me semble pas assez connue, je vous prie de la communiquer au Public, elle peut être utile à ceux qui ont le malheur d'être affligés de cette dangereuse maladie.

Windfor, 23 Février 1785.

VII. *Observation sur les effets de la Digitale-pourprée dans l'Hydropisie.*

Nous avons eu occasion de rapporter, il y a quelque temps (1), les expériences faites à Edimbourg sur la digitale-pourprée (autrement appelée gantelée), dans l'hydropisie. On a administré cette plante, qui depuis

(1) Voyez tome 2.

à été admise dans la Pharmacopée d'Edimbourg ;
de la manière suivante.

R. fol. digital. Flore purp. ʒ ij.

Aqu. bullient. ℥. j.

Macerentur loco tepido, vase clauso ;
horas sex, dein cola.

La dose de cette infusion étoit depuis une demi-once jusqu'à deux onces, quatre fois par jour. Par une lettre du D^r. Karr, Médecin à Hungtingdon, au D^r. Garthshore, que ce dernier nous a communiquée, nous apprenons que ces expériences n'ont pas eu par-tout le même succès. Le D^r. Karr, qui, dans le long séjour qu'il a eu occasion de faire à l'Infirmerie Royale d'Edimbourg, a été à portée de suivre ces expériences, s'exprime ainsi : — « Je » suis fâché de vous apprendre que les essais » faits avec la digitale-pourprée, sont fort » peu concluans en sa faveur : quoique j'aie » vu employer ce remède très-souvent dans » l'hydropisie de poitrine, ainsi que dans plu- » sieurs autres hydropisies, je ne me souviens » pas qu'il en ait guéri une seule. Il est vrai qu'en » général il a augmenté la sécrétion de l'u- » rine, & diminué l'épanchement séreux ; mais » les maux qu'il a causés ensuite, ont été si » terribles, que les malades se sont tou-

« jours refusés à en continuer l'usage ».

Dans le courant de l'année dernière, le Dr. Simmons prescrivit la décoction de cette plante sèche à un grand nombre d'hydropiques, qui étoient alors à l'Hôpital-général de Westminster : elle ne lui parut pas avoir beaucoup d'efficacité. Ayant appris dernièrement qu'un Médecin de Derby avoit employé avec le plus grand succès la décoction de cette plante fraîche, il s'est déterminé à faire de nouvelles expériences avec cette plante sèche, mais à plus haute dose qu'auparavant, parce que la saison ne permettoit pas de se la procurer fraîche (on étoit alors au mois de Mars). Ce qui l'a encouragé à ces nouveaux essais, c'est qu'il a appris qu'un gentilhomme de la plus grande considération, affecté depuis longtemps d'une hydropisie de poitrine, avoit été considérablement soulagé par l'usage de ce remède. Il l'avoit pris à la dose de quatre grandes cuillerées de la décoction préparée par l'ébullition de quatre onces de la plante fraîche, dans une quarte (1) d'eau réduite à une pinte, à cette dose. Le remède ne purgea pas le ma-

(1) La quarte d'Angleterre est une mesure qui revient à peu près à une pinte de Paris.

lade, mais il excita de si fortes nausées, qu'elles ne furent totalement apaisées qu'au bout de deux ou trois jours, quoiqu'on ne le réitéroit point. On remarqua cependant que les nausées ne commencerent que douze heures après avoir pris le remede, & elles ne cessèrent que lorsque la sécrétion des urines, qui fut considérable, eût commencé à se faire.

Le D^r. Simmons faisoit dans ce temps-là une nouvelle épreuve de cette plante, à l'Hôpital de Westminster, sur un homme de cinquantedeux ans, qui y étoit entré le douze Mars mil sept cent quatre-vingt-cinq. Ce malade étoit sujet, depuis plusieurs années, à une toux & à une grande difficulté de respirer. Ces symptomes étoient considérablement augmentés depuis quelque temps; ils étoient accompagnés d'un pouls fort vif, & d'autres symptomes très-fâcheux. Ses mains & ses pieds étoient œdemateux depuis quinze jours. Il ne pouvoit se tenir couché, & depuis quelque temps il ne rendoit qu'une demi-pinte d'urine par vingt-quatre heures.

Le douze Mars, à dix heures du matin, le malade prit quatre grandes cuillerées à bouche de la décoction faite par ébullition de trois onces de la plante sèche, dans une pinte &

demie d'eau, réduite à une pinte, & avant midi il rendit une pinte & demie d'urine : il en prit encore, ainsi qu'on lui avoit ordonné ; deux grandes cuillerées, & le soir la quantité d'urine fut de quatre quarts plus forte que celle du matin.

Le treize & le quatorze il continua la même dose (six cuillerées à bouche). Malgré cela, il ne rendit jamais plus de trois pintes d'urine par jour. Le 15 il prit encore la même dose ; mais ce jour-là elle lui occasionna des nausées suivies de vomissemens, qui n'eurent aucune suite & ne durèrent pas long-temps. Le 16 au soir, au moment où nous écrivons ce traitement, nous trouvons que, depuis hier, jour auquel le malade a pris la dernière dose de ce remède, il a rendu neuf pintes d'urine. L'œdème des mains est entièrement dissipé, celui des jambes & des pieds beaucoup diminué ; mais les autres symptômes laissent toujours craindre pour les suites. On doit s'y attendre dans une maladie aussi grave, & dont l'hydropisie n'est qu'un épiphénomène. Ainsi, quelque soit l'événement, les effets que nous venons de rapporter, n'en prouvent pas moins la vertu diurétique de la digitale.

On peut observer que la digitale - pour-

prée n'agit pas comme purgatif, puisque le malade n'est allé qu'une seule fois à la selle depuis qu'il la prend. Il est aussi très-remarquable, qu'excepté la dernière dose, ce remède n'a point excité de nausées chez lui, quoiqu'il en ait occasionné à plusieurs individus, auxquels on l'a administré à plus petites doses, ce qui ne l'a point empêché d'agir sur quelques-uns comme un puissant diurétique, comme dans le cas du gentilhomme dont nous avons parlé plus haut, chez lequel on a remarqué que la sécrétion de l'urine a été augmentée long-temps avant que les nausées se soient fait sentir.

Ces faits semblent prouver que la propriété diurétique de la digitale-pourprée ne dépend pas précisément du mal-être qu'elle occasionne; il faut cependant attendre que l'expérience ait prononcé sur ce point, & qu'elle ait décidé si cette propriété diurétique est due à la qualité nauséabonde de la plante, & à quel point elle en dépend. S'il paroïssoit que le mal-être qu'elle excite, ne tendît en aucune manière à augmenter la sécrétion des urines, & que, comme nous le soupçonnons, les nausées ne soient dues qu'à la virulence de la plante, qui est considérablement diminuée en

la faisant sécher, la digitale-pourprée sèche seroit préférable à la fraîche. Comme quelques-uns de nos Lecteurs peuvent se trouver disposés à essayer les effets de cette plante dans l'hydropisie, nous les prions de vouloir bien communiquer les faits qui pourroient déterminer le degré de confiance qu'elle mérite. Nous croyons devoir recommander de mettre en usage les plus grandes précautions, sur-tout si on emploie cette plante fraîche, parce qu'on la met au nombre des plantes vénéneuses, & qu'elle pourroit produire des accidens graves & mêmes funestes, si elle étoit administrée imprudemment.

De la traduction de M. Ronfy , Chirurgien.



SECONDE SECTION.

OUVRAGES DE MÉDECINE.

ÉLÉMENTS de Médecine-Pratique, par William Cullen, D^r. M. Professeur de Médecine-Pratique en l'Université d'Édimbourg, premier Médecin de Sa Majesté pour l'Écosse, du College Royal de Médecine d'Édimbourg, des Sociétés Royales de Londres & d'Édimbourg, &c. &c. IV^e. Édition, corrigée & augmentée, in-8°. 4 vol. chez Elliot, à Édimbourg.

De la traduction de l'Éditeur.

DANS la Préface de cette nouvelle Edition ; le savant Auteur de cet Ouvrage fait quelques réflexions sur les différens systêmes de Médecine qui ont prévalu jusqu'ici, & particulièrement sur ceux de Stahl, Hoffman & Boerhaave. Le principal objet de ces réflexions paroît être de faire voir que ce sont les idées puisées dans une pathologie humorale qui ont dominé jusqu'ici, & qui ont presque toujours donné lieu à une théorie fausse & imparfaite.

En parlant du système de Stahl, le D^r Cullen observe « que cette doctrine si généralement répandue, que la nature guérit les maladies, & cette méthode d'Hypocrate si vantée, &c. ont eu les plus funestes effets pour la Médecine, en ce qu'elles ont retenu les Médecins dans les bornes d'une pratique pusillanime, & arrêté ou découragé tous les efforts de l'Art. »

En rendant compte du système d'Hoffman; notre Auteur cite, pour en donner une juste idée, les paroles d'Hoffman lui-même, & il les tire du tome 3, sec. 1, chap. 4 de sa Médecine rationnelle systématique (*Medicina rationalis systematica*).

Dans ses discussions sur le système de Boerhaave, le savant Professeur d'Edimbourg rend la plus grande justice à cet illustre Médecin; mais en même temps il relève les défauts de son système, particulièrement ceux de sa doctrine sur les divers états des fluides du corps humain.

Dans cette même Préface l'Auteur examine, à la lueur du flambeau d'une saine critique, l'Ouvrage de feu M. Lieutaud (*Synopsis universæ Medicinæ*); & il en fait voir les défauts essentiels.

Le Professeur d'Edimbourg termine cette

Préface par les Observations suivantes; que nous rapporterons dans ses termes , parce qu'elles donnent une idée du plan de l'Ouvrage. « J'ai tâché , dit-il , de recueillir au-
 » tant de faits relatifs aux maladies du corps
 » humain , que les bornes d'un Ouvrage , tel
 » que celui-ci , ont pu me le permettre ; mais
 » je ne me suis pas contenté d'exposer les
 » faits , j'ai cherché à m'élever , par leur
 » moyen , à la connoissance des causes , & à
 » établir une méthode de traitement plus sû-
 » re , plus éclairée. En suivant ce plan , je me
 » flatte d'avoir laissé de côté toutes les hypo-
 » theses , & tout ce qu'on appelle théorie.
 » J'ai également tâché d'établir plusieurs
 » points généraux de doctrine , tant phyiolo-
 » gique que pathologique ; mais je puis dire
 » avec confiance qu'ils naissent tous de la
 » *généralisation* des faits , ou qu'ils ne sont que
 » des inductions de la plus forte analogie , en-
 » sorte que si quelqu'un rejette ou combat ma
 » doctrine générale , il faut qu'il rejette aussi
 » les faits sur lesquels elle est appuyée , ou
 » qu'il démontre que je me suis trompé , soit
 » en les classant , soit dans l'application que
 » j'en ai faite. J'ai voulu laisser quelque chose
 » à désirer , mais j'ai cherché à prévenir les

» suites de ces imperfections , en prouvant par
 » les faits que les causes que j'ai désignées
 » comme causes premières , sont vraiment
 » telles , & que les inductions que j'en ai tirées , ainsi que les raisonnemens que j'ai pu
 » faire , sont justes. Enfin , pour prévenir toutes les erreurs , en proposant une méthode
 » de traitement , je n'en ai proposé aucune
 » qu'après avoir scrupuleusement examiné celle qui m'a paru d'autant mieux confirmée
 » par l'expérience , qu'elle étoit plus conforme à mon système.

» J'ai tâché de former sur ce plan un système de Médecine , qui puisse embrasser
 » toute la suite des faits relatifs à cette science ,
 » qui puisse les classer dans un ordre préférable à celui dans lequel ils l'ont été jusqu'ici , & désigner en même temps tous ceux
 » qui nous manquent pour établir des principes généraux. Ce système , ainsi que les
 » autres , peut avoir besoin par la suite , de changemens ; mais je suis convaincu que
 » l'on est sur une meilleure voie pour faire des progrès en Médecine , qu'on ne l'étoit avant Hoffman. L'étude des affections ,
 » des mouvemens & des puissances motrices de l'économie animale , est sans contredit

» le fil qui doit nous conduire dans nos re-
 » cherches sur les maladies. Ces recherches
 » sont difficiles ; mais il faut les tenter , ou
 » abandonner la matiere. J'ai donc suivi les
 » principes généraux d'Hoffman exposés dans
 » le passage que j'ai cité , & si je les ai éten-
 » dus dans leur application , si je les ai
 » corrigés , si j'ai plus fait , si j'ai cherché à évi-
 » ter toutes les hypotheses de la pathologie
 » humorale qui ont défigurè son systême ,
 » & tous les systêmes qui ont dominé jus-
 » qu'ici , j'espère que l'on me pardonnera d'en
 » avoir voulu établir un qui peut d'ailleurs
 » paroître neuf. »

Dans le corps de l'Ouvrage, outre plusieurs additions importantes , on rencontre un grand nombre de corrections dans le style , des changemens , &c. qui forment un tout plus clair & plus développé. La cause prochaine de la fièvre , au sujet de laquelle tout le monde fait que l'Auteur nous a donné une nouvelle doctrine , est beaucoup mieux déterminée dans cette dernière Edition. Le D^r. Cullen suppose avec Hoffman , que le spasme des extrémités des vaisseaux a lieu dans toute sorte de fièvre ; mais il prétend qu'au lieu d'être , ainsi qu'Hoffman l'a imaginé , l'effet de la cause éloignée de

de la fièvre, il est dû au *vis medicatrix naturæ* : les raisons en faveur de cette opinion sont présentées sous un nouveau jour. — On rencontre aussi beaucoup de choses nouvelles au sujet de la doctrine de l'atonie des extrémités capillaires des vaisseaux, & au sujet de la différence entre la fièvre & ses causes.

En parlant de la cause éloignée de la fièvre, l'Auteur a ajouté plusieurs observations nouvelles, concernant le frisson. Ces observations sont précédées par une distinction curieuse & nécessaire, entre le pouvoir absolu & le pouvoir relatif du froid.

Il a beaucoup ajouté à ce qu'il avoit dit sur l'inflammation du poumon dans les Editions précédentes, & il a mis à la suite un nouveau chapitre sur la fausse pleurésie, dans lequel, après avoir parlé de la critique, ou plutôt de la censure de M. Lieutaud, sur les différentes histoires que Sydenham & Boerhaave nous ont laissées de cette maladie, il en donne lui-même la description telle qu'il l'a observée, & telle qu'il présume l'avoir été par Sydenham, Boerhaave, Van-Swieten, Morgagni, & par Lieutaud lui-même.

Dans le chapitre sur l'ophtalmie & l'hépatitis, entr'autres additions, il a donné l'histoire des

différentes causes éloignées de ces maladies, & en parlant de la dernière, l'Auteur a ajouté quelques observations sur l'hépatitis chronique.

Voilà quelques-unes des additions principales que nous avons observées en comparant attentivement le premier volume de la dernière Edition, avec le premier volume de la troisième. Dans le second & le troisième, les additions ne sont pas moins nombreuses, ni moins intéressantes.

Le quatrième volume commence par les affections spasmodiques des fonctions naturelles, qui sont contenues dans le troisième volume de l'Édition précédente, & qui sont : *pyrosis*, *colica*, *cholera*, *diarrhoea*, *hysteria*, & *hydrophobia*. Dans le reste de ce volume, l'Auteur parle des maladies dont il n'avoit pas encore fait mention, suivant l'ordre qu'il a adopté pour sa *Synopsis Nosologiæ methodicæ*. Il commence par les désordres des facultés intellectuelles, ou *vesaniæ*. Les maladies comprises dans cette classe sont distinguées en affections des personnes éveillées, & affections des personnes endormies. Le Dr. Cullen pense que l'on doit considérer celles des personnes éveillées, en tant qu'elles produisent des faux jugemens; il appelle celles-là *délire*, & en tant qu'elles proviennent de la foiblesse ou de l'imperfec-

tion du jugement; il appelle celles-ci (*fatuïty*) imbecillité; il commence par le délire, & il observe qu'on peut le définir : un faux jugement dans une personne éveillée, provenant des fausses perceptions de l'imagination, ou des faux souvenirs, qui produisent ordinairement des dispartes. Ce délire, ajoute notre Auteur, est de deux espèces; dans la première il se trouve compliqué, 1°. avec la fièvre (*pyrexia*), 2°. avec les affections comateuses; dans la seconde espèce, le délire existe indépendamment de ces complications. C'est ce qu'on appelle *folie*; & c'est à cette maladie que l'Auteur s'arrête dans cet endroit de son Ouvrage.

Cet article renferme les recherches les plus ingénieuses & les plus curieuses sur la folie en général. Dans ces recherches, l'Auteur fait le plus grand usage de sa doctrine sur les divers degrés de mobilité des nerfs, & sur la puissance nerveuse. Les différens états qu'il désigne par les termes *d'excitement* & de *collapsus*, ne sont jamais, ainsi qu'il l'observe, plus remarquables que dans la veille & le sommeil. Dans ce dernier état, lorsqu'il est complet, le mouvement & la mobilité cessent entièrement dans tout ce qu'on appelle les fonctions animales, ou, comme il s'exprime, ces fonc-

tions sont dans un état de *collapsus*, très-différent de celui dans lequel elles sont pendant la veille, chez une personne en santé. Il considère ce dernier état comme un état d'excitement complet.

Pour prouver que le délire est souvent occasionné par l'inégalité de l'excitement du cerveau, le Docteur Cullen cite pour exemple de l'inégalité d'excitement, l'état intermédiaire entre la veille & le sommeil, pendant lequel on éprouve plus ou moins de délire, ou bien pendant lequel on rêve; il observe de plus que le *collapsus* dans le sommeil, est plus ou moins complet, & que le sommeil le plus léger est celui pendant lequel on a le plus de songes; que c'est par cette raison que les songes ont sur-tout lieu vers le matin; lorsque le sommeil le plus profond est dissipé; & enfin que les songes sont en général excités par des impressions désagréables. — C'est à cette inégalité d'excitement que notre Auteur est disposé à attribuer les phénomènes de la folie, & il pense que les différentes densités qu'ont observées Morgagny, Meckel, & plusieurs autres, dans les cerveaux des maniaques, confirment sa doctrine à ce sujet.

En parlant des essais du D^r. Arnauld, sur

les distinctions à faire entre les différentes especes de folie, le D^r. Cullen observe que les distinctions proposées par cet Auteur ne paroissent désigner que des variétés, & que ces variétés ne peuvent introduire en pratique que de légères différences. Notre Auteur se contente de rapporter les différens états de folie, à la manie & à la mélancolie ; mais il convient que ces deux genres ne peuvent pas embrasser toutes les especes de démence.

Le Professeur d'Edimbourg commence ce qu'il a à dire sur la manie, par une description de ses symptomes, & il pense que ces symptomes indiquent , ainsi que les causes éloignées de la maladie, dont il parle ensuite, un excès considérable, & une grande inégalité d'excitement dans le cerveau, & par conséquent la méthode de traitement la plus convenable.

Après quelques remarques sur les remèdes employés contre la manie, le D^r. Cullen traite de la mélancolie, que l'on a presque toujours considérée comme un commencement de folie, ainsi qu'il la définit dans sa Nosologie. — Mais il paroît douter ici si l'on a eu raison, & il est disposé à croire que les limites entre la folie absolue ou complete, &

la folie commençante, n'ont pas été assez bien désignés pour pouvoir déterminer l'instant où cette affection commençante peut être considérée comme une espee particuliere de maladie, différente de la folie complete ou absolue.

Quand la folie n'est, ni tout-à-fait commençante, ni tout-à-fait complete, c'est-à-dire, lorsqu'elle est accompagnée d'instans de raison, & qu'elle est plutôt gaie que sombre; l'Auteur pense qu'il faut la distinguer de la manie & de la mélancolie, sur-tout si elle se rencontre avec un tempérament sanguin. Il observe que l'on doit distinguer la folie mélancolique, sur-tout en ce qu'elle se rencontre chez des personnes d'un tempérament mélancolique, & en ce qu'elle est accompagnée de terreurs sans fondement, mais on ne peut pas plus fâcheuses. Quoi qu'il en soit, comme le tempérament est le même dans la mélancolie & dans l'hypocondriacisme, le Dr. Cullen pense qu'il est inutile de chercher à déterminer comment on peut distinguer les deux maladies dans tous les cas.

La dernière classe de maladies que notre Auteur considère, est celle des cachexies. Les bornes de cet Ouvrage ne nous permettent pas

de le suivre dans toutes les espèces qu'il a placées dans cette classe ; nous nous contenterons donc de dire quelque chose de ses opinions , sur les écouelles & la vérole ; il regarde la première comme une maladie héréditaire en général, & qui se propage plutôt par le vice des pères que par celui des mères ; mais il n'est pas sûr que cela ne vienne pas de ce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes scrophuleux mariés , que de femmes. Le D^r. Cullen pense que cette maladie dépend d'une constitution particulière du système lymphatique ; mais il combat la doctrine des Écrivains qui ont prétendu qu'elle venoit des maladies vénériennes.

L'Auteur observe que nous n'avons encore aucune méthode de traitement assurée pour la cure des écouelles. Comme on a employé dans cette maladie les eaux minérales de toutes sortes , il pense que l'eau pure fait dans ces cas les plus grands frais de la guérison , — il n'a point remarqué que l'eau de la mer fût plus efficace que les autres. — Il n'a jamais vu de guérison opérée par le kina feul ; mais il a éprouvé , dans bien des cas , les bons effets du suc exprimé du pas-d'âne. Il a employé quelquefois utilement la ciguë , pour

dissiper les engorgemens invétérés ; mais elle a échoué dans d'autres circonstances, & il n'a jamais observé qu'elle disposât les ulcères scrophuleux à se cicatrifer. L'Auteur n'a jamais éprouvé de bons effets du mercure, ou de l'antimoine, sous quelque forme qu'il les ait employés ; & quand il y a un léger mouvement de fièvre, il a vu les plus mauvais effets du mercure. Il lui a paru que les bains froids avoient produit plus de succès que tous les autres remèdes qu'il a eu occasion de voir employer.

Lorsque les tumeurs écrouelleuses paroissent tendre à la suppuration, le Dr. Cullen nous avertit de ne pas chercher à la favoriser par l'application des cataplasmes, parce que ces tumeurs disparaissent quelquefois spontanément, mais non pas lorsque l'inflammation est commencée, & il pense que le virus scrophuleux devient plus âcre exposé à l'air.

Dans le traitement des ulcères scrophuleux, le Dr. Cullen observe que les escharrotiques réussissent rarement, qu'au contraire ils les étendent le plus souvent. Il recommande l'application des compresses d'eau froide pendant le jour, & d'un liniment léger pendant la

nuit. Il a trouvé l'eau de la mer trop irritante, en général.

Au sujet de la vérole, notre Auteur annonce qu'il se bornera aux remarques générales qui peuvent éclaircir certains points de pathologie & de pratique. Il est convaincu que le même virus qui produit la gonorrhée, produit aussi les chancres & la vérole. Il pense que la gonorrhée est en général une affection locale, dépendante de l'inflammation de l'uretre, qui peut souvent exister sans communiquer le virus aux autres parties du corps humain. Mais quand l'inflammation s'étend à un certain point, la suppuration commence, l'ulcere se forme, & la vérole en peut être la suite.

Le D^r. Cullen a rencontré des écoulemens de l'uretre ressemblans à ceux des gonorrhées virulentes, chez des personnes chez lesquelles il n'y avoit pas de raisons pour soupçonner une affection vénérienne, & il nous dit que ces apparences de virulence se rencontrent souvent chez les malades qui ont des écoulemens opiniâtres, sans qu'ils se soient exposés de nouveau à cet accident; les excès dans les plaisirs de l'amour, & la crapule, sont les causes les plus ordinaires de ce symptôme.

Dans le plus grand nombre de gonorrhées, le Dr. Cullen pense que l'usage de l'opium, soit en injection, soit pris intérieurement, est très-utile. — Quand les symptômes de l'inflammation sont tombés, il recommande les injections des liqueurs légèrement astringentes, ainsi que les injections mercurielles. Parmi ces dernières, celle qu'il a trouvée la plus utile, est une solution de sublimé corrosif, assez délayé pour ne point occasionner une violente démangeaison. Il n'a pas retiré un grand avantage des injections huileuses & mucilagineuses, pendant le temps de l'inflammation.

L'Auteur pense que l'usage du mercure est indispensable dans les chancres ; il veut qu'on les fasse cicatrifier de bonne heure , parce que les symptômes de la vérole lui ont paru plus graves , à proportion de ce que les chancres avoient suppuré plus long-temps. Il parle de l'application du précipité rouge sous forme de poudre sèche , comme du plus puissant moyen de les guérir.

Pour ce qui est des diverses préparations mercurielles , l'Auteur pense que leur choix est indifférent le plus souvent. La meilleure manière de les administrer , suivant lui, consiste à choisir celles de ces préparations qui passent

le moins facilement par les selles, c'est pour-
quoi il préfère les frictions en général. Il
pense que l'on doit employer le mercure jus-
qu'à ce que la bouche en soit sensiblement af-
fectée, & qu'il faut en continuer l'usage en-
core pendant quelque temps, après que tous
les symptômes ont disparu.

Le Dr. Cullen observe que l'on a souvent
employé le sublimé corrosif avec avantage;
mais il pense qu'il exige que l'on en continue
l'usage plus long-temps que des autres prépa-
rations. Il pense aussi que ce remède a souvent
échoué lorsque le malade s'est exposé au grand
air pendant son usage.

L'Auteur est persuadé que dans le plus
grand nombre de cas, le mercure bien manié
est un remède sûr & presque infailible; quant
aux autres moyens que l'on a proposés pour
guérir cette maladie, il se contente de dire
que la décoction de *mezereon* lui a paru avoir
contribué à la cicatrisation de plusieurs ul-
cères qui avoient résisté au mercure.



II. *Abhandlung von der erzeugung der eingeweidewurmer und der mitteln wider dieselben. Traité sur la génération des vers intestinaux, & sur les moyens de les détruire, par M. E. Bloch, D^r. M. à Berlin, Membre des Sociétés d'Histoire naturelle de Berlin, Dantzich, Halle, &c. in-4°. à Berlin, 1782, 51 pages avec 10 planches.*

LA Société Royale des Sciences de Copenhague avoit proposé un prix pour la meilleure Dissertation sur l'origine des vers intestinaux, & sur les moyens de les détruire. Ce prix a été adjugé à l'Auteur du Traité que nous venons d'annoncer, & dont nous allons rendre compte.

L'Ouvrage de M. Bloch est divisé en trois sections. Dans la première, il parle des diverses espèces de vers, & les classe dans un ordre systématique ; dans la seconde, il traite de leur origine ; & dans la troisième, il propose les moyens de les détruire.

Les vers intestinaux, suivant l'Auteur, constituent une classe particulière du règne animal, que l'on peut placer dans le système de Linné, à côté des testacées. Ces vers sont

en général plats ou ronds , & l'Auteur distingue trois genres des premiers , ou des plats , qui font le *ligula* , le *fasciola* & le *tænia*. Il dit du *ligula* , que c'est un vers sans articulation , & qui ressemble à un ruban : les especes qu'il faut rapporter à ce genre , font , le *ligula piscium* & le *legula avium*. Il distingue le *fasciola* par ses deux orifices ou sucoirs , au moyen desquels il s'attache aux intestins , & dont l'un est placé à l'une des extrêmités , & l'autre sous le ventre ; les deux especes qu'on peut rapporter à ce genre , font , 1°. le *fasciola hepatica* , LINN ; & , 2°. le *fasciola Lucii* , de MULLER.

Dans sa description du *tænia* , l'Auteur remarque que le col de ce vers se termine par un petit nœud qui forme la tête , & auquel il y a quatre orifices ou sucoirs. Il observe que chaque articulation du *tænia* a ses ovaires , & un ou deux tubes pour loger les œufs. Ces tubes ont leur origine dans l'ovaire même , & se terminent aux côtés de l'insecte. Chaque articulation contient un grand nombre d'œufs , qu'il est facile de broyer ; mais l'Auteur n'a pu satisfaire sa curiosité au sujet de la manière dont se fait leur fécondation.

Outre les quatre orifices ou sucoirs qui se remarquent à la tête du *tænia* , M. Bloch a

observé qu'il y avoit plusieurs especes de vers du même genre, qui étoient pourvues d'une trompe qu'ils faisoient agir en divers sens, & c'est sur l'absence ou la présence de cette trompe, qu'il a fondé sa division de ce genre : en *Tæniæ armatæ* & *Tæniæ inarmatæ*. Il a classé sous cette dernière division, les seize especes suivantes. 1°. *Tænia lanceolata* ; 2. *Tænia lanceolata nodosa* ; 3. *Tænia rectangulum* ; 4. *Tænia articulis rotundis* ; 5. *Tænia lineata* ; 6. *Tænia villosa* ; 7. *Tænia articulis convideis* ; 8. *Tænia collo longissimo* ; 9. *Tænia cylindricea* ; 10. *Tænia tenuis nodis instructa* ; 11. *Tænia levis* ; 12. *Tænia capite truncato* ; 13. *Tænia collari nigro* ; 14. *Tænia vasis nutriticis distinctis* ; 15. *Tænia cucumerina* ; 16. *Tænia lata hominis*. — Les especes des *Tæniæ armatæ* sont, 1. *Tænia tricuspidata* ; 2. *Tænia collo brevissimo* ; 3. *Tænia canina* ; 4. *Tænia cucurbitina*. (*TÆNIA SOLIUM* Linn.)

L'Auteur divise les vers ronds en huit genres, dont il dispose les noms, & les diverses especes, dans l'ordre suivant.

I. *Vermis vesicularis*.

1. *Vermis vesicularis tæniæ formis*;

2. ————— *eremita*.

3. ————— *socialis*.

II. *Echinorynchus*.

1. *Echinorynchus gigas*.
2. *Echin. capite & collo armato*.

III. *Ascaris intestinalis*.

1. *Ascaris lumbricoides*.
2. ——— *acus*.
3. ——— *vermicularis*.
4. ——— *papillofus*.

IV. *Trichuris*.V. *Gordius*.

1. *Gordius intestinalis*.
2. ——— *viviparus*.
3. ——— *harangum*.

VI. *Chariophyllus*.VII. *Cuculanus*.

1. *Cuculanus viviparus*.
2. ——— *convideus*.

VIII. *Chaos intestinalis*.

1. *Hirudo intestinalis*.
2. *Chaos intestinalis cordiformis*.

Dans la seconde section de son Ouvrage , l'Auteur prouve que les vers intestinaux sont destinés, par la nature , à vivre dans le corps des autres animaux. Entr'autres raisons qu'il emploie pour soutenir son opinion , il observe qu'ils se rencontrent chez les fœtus de divers animaux , dans la matrice , qu'ils résistent aux

forces digestives de l'estomac, & qu'ils meurent infailliblement, lorsqu'ils sont hors du corps qui les a nourris. Il est parvenu, à la vérité, à en conserver quelques especes dans l'eau & dans le lait, pendant l'espace de cinq ou six jours; mais il n'a jamais pu en conserver plus long-temps. Plusieurs animaux, ainsi qu'il le remarque, ont des especes de vers qui leur sont particulieres, & qui ne vivent point chez d'autres. Enfin, pour dernière preuve de sa doctrine, il ajoute qu'ils n'ont point d'yeux, parce qu'ils ne sont point destinés à jouir de la lumière; qu'ils n'ont point d'antennes, parce que leur situation ne leur laisse aucun danger à éviter.

Quant aux effets des vers sur le corps animal, M. Bloch observe qu'en général ils ne sont dangereux que lorsqu'ils sont en assez grand nombre, ou assez gros, pour empêcher de prendre une nourriture suffisante.

Dans la troisième section, l'Auteur traite des moyens de détruire les vers, & il propose pour cela les remèdes que les meilleurs Praticiens recommandent en général dans ces sortes de cas.



III. Wenceslai Trnka de Krozowitz, S. R. I.
Equitis, Medicin. Doct. in Reg. Univers.
Budensi Pathologiæ Prof. P. O. *Historia
Febris hæctica omnis ævi observata Medica
continens.* in-8°. Vindobonæ, 1783, 415
pages.

L'AUTEUR de cet Ouvrage a rassemblé,
comparé avec sagacité, un grand nombre
d'observations sur la fièvre hectique, & com-
pilé les Ecrivains, tant anciens que modernes,
qui en ont parlé.

Supposant, avec le plus grand nombre
d'Auteurs systématiques, que la fièvre hec-
tique peut être idiopathique, il distingue cette
maladie en deux especes, dont l'une est,
suivant lui, *protopathique* ou première, & l'autre
deutéropathique ou secondaire. Quoi qu'il en
soit de cette distinction, nous n'en sommes pas
moins d'avis avec le D^r. Cullen, que la fièvre
hectique est toujours produite par une affec-
tion locale, le plus souvent par une suppu-
ration interne. Malgré cela, cependant, &
malgré quelques autres objections que l'on
peut faire avec fondement contre la doctrine

de cet Ouvrage, on doit dire qu'il ne peut être que très-utile.

Il est divisé en deux parties. Dans la première, l'Auteur traite de la nature & des variétés de la fièvre hectique, & dans la seconde, il en expose le traitement. Il confirme dans cette dernière partie l'efficacité de l'agarie contre les sueurs colliquatives des Phtisiques. L'Auteur administra d'abord ce remède sur l'autorité de Dehaen (*Rat. Med.* p. 12, c. 6, §. 6) à la dose de dix grains à l'heure du coucher. Depuis ce temps-là, il a répété ses expériences, & s'est convaincu de l'efficacité de ce remède pour réprimer les sueurs, sans augmenter les évacuations par les selles.



IV. *Observations-pratiques sur les affections vénériennes les plus invétérées*, par F. Swediar, D. M. in-8°. chez Johnson, à Londres. 1784, de 233 pages (1).

IL n'est pas de branche de Médecine qui ait fait autant de progrès dans ces derniers temps, que le traitement des maladies vénériennes. Si les effets de cette maladie sont en général moins violens & moins funestes aujourd'hui qu'autrefois, c'est probablement à ces progrès de l'art qu'il faut l'attribuer. L'Auteur de l'Ouvrage dont nous allons parler, pense que les affections vénériennes sont non-seulement moins fréquentes, mais encore que leurs symptômes sont moins violens dans cette ville que dans toutes les autres capitales de l'Europe. La raison de cette différence est

(1) Cet Ouvrage a été traduit en François par M. Gibelin, Docteur en Médecine, Membre de la S. médicale de Londres.

A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, in-8°. 1785.

principalement due, suivant lui, aux soulagemens que les personnes du peuple, attaquées de cette maladie, trouvent dans les Hôpitaux.

» Nos Médecins & Chirurgiens, dit-il, ne se
 » croient pas autorisés à faire les plus cruels
 » reproches aux malades, ou à les laisser souffrir pour plaire à l'Être suprême, en se
 » rendant les instrumens de sa vengeance. Ils
 » ne se croient pas destinés par la providence
 » à les punir au lieu de les soulager, ainsi
 » que j'en ai vu plusieurs, même dans les
 » grandes villes du Continent. Nos Magistrats
 » & notre Police ne réleguent point ces malheureux au fond d'une prison, ou d'un
 » Hôpital qui ressemble plutôt à une prison
 » qu'à un Hôpital. Au contraire, ils leur offrent
 » tous les secours possibles. Dans les autres
 » contrées, où le gouvernement suit un plan
 » différent, où les malades n'ont aucune consolation, où ils sont exposés à mourir de
 » faim pendant leur traitement, ou bien où
 » ils n'osent déclarer leurs maux à temps ;
 » j'ai souvent vu cette maladie à son plus
 » haut période, & avec des symptômes presque
 » qu'inconnus dans ce pays-ci. En un mot,
 » que l'on fasse le tour de l'Europe, en observant
 » servant seulement les maladies vénériennes,

» soit dans les Hôpitaux, soit dans les mai-
 » sons particulieres, & l'on se formera, par
 » ce moyen, aussi bien que par toutes les
 » autres observations, quelles que soient celles
 » que l'on puisse faire, une juste idée du pro-
 » grès des différens peuples dans la science du
 » gouvernement. »

Après quelques observations sur la vérole & sur ses différens symptomes, le D^r. Swediar traite de la gonorrhée. Il réfute ceux qui prétendent que la vérole & la gonorrhée sont dues à deux especes de virus, & rapporte le témoignage du Capitaine King, pour faire tomber l'affertion des Auteurs qui ont avancé que dans les Isles de la mer du Sud, ceux qui ont la vérole, n'ont jamais de gonorrhée. Le Capitaine King a assuré l'Auteur qu'il a vu plusieurs habitans de ces Isles avoir la chaude-pisse.

Dans les cas de chaude-pisse, tombée dans les bourfes, le D^r. Swediar recommande les bains chauds, les lavemens & les opiatiques comme les remedes les plus sûrs & les plus prompts. — Il distingue les ulceres vénériens en ulceres qui dépendent d'une simple affection locale, & en ulceres qui proviennent d'une affection générale. Il rejette l'usage in-

térieur du mercure dans les premiers cas. — Il pense qu'il faut toujours chercher à résoudre les bubons, pourvu qu'il n'y ait point encore eu de signes de suppuration. En général, il laisse à la nature le soin d'ouvrir ceux qu'il faut faire suppurer. Mais si on pense qu'il soit nécessaire d'avoir recours aux caustiques, il recommande les plus doux, suivant la méthode de M. Plenck.

Dans la vérole confirmée, lorsqu'elle est bien caractérisée, l'Auteur paroît préférer les frictions, & les bains chauds, suivant les circonstances. Il pense que la salivation est non-seulement inutile, mais nuisible.

Après avoir traité des maladies vénériennes en général, l'Auteur passe à la description de quelques affections vénériennes, qui exigent un traitement particulier, telles que l'ophtalmie, les ulcères du gosier, les éruptions cutanées, &c. Il parle aussi de la complication des maladies vénériennes avec d'autres virus, & des cas où le mercure seul échoue. On trouve, dans son Ouvrage, un grand nombre d'observations très-judicieuses sur tous ces objets.



V. *Doctrine & pratique d'Hippocrate en Médecine & en Chirurgie , avec des remarques , par FRANCIS RIOLLAY , M. B. in-8°. à Londres , chez CADELL , 1783 , de 273 pages.*

LE principal objet de M. le Clerc , dans son Histoire de la Médecine , étoit de faire un tableau général de l'état de cette Science , au temps d'Hippocrate. Le but du livre dont nous allons rendre compte , est de déterminer à quel point l'étude des Ouvrages du pere de la Médecine est utile aujourd'hui , & d'abrégé en même temps le travail des Médecins , en les délivrant en grande partie des détails minutieux , & en leur sauvant les obscurités , les contradictions & la confusion qui défigurent ses excellens Ecrits.

Cet Ouvrage est divisé en deux parties , dont chacune est sous-divisée en deux chapitres. Dans la première partie , le D^r. Riollay passe en revue les Ouvrages de Chirurgie , & dans la seconde , les Ouvrages de Médecine d'Hippocrate. Il a supprimé (pour de fort bonnes raisons , qu'il détaille) le système de l'Auteur grec , sur la génération , & cinq ou six petits Traités sur la nature des enfans , leur den-

rition , leur anatomie , &c. Il a donné un **ex**trait plus ou moins long de tous les autres Ouvrages du pere de la Médecine , suivant le cas qu'il en fait , & leurs liaisons avec son plan.

Dans ses remarques sur les jours critiques , il fait plusieurs réflexions judicieuses , pour prouver que la doctrine reçue sur cet objet , n'a pas de fondement dans la nature.

Le D^r. Riollay a préféré de donner une traduction du premier livre des Epidémies , pour mettre ses Lecteurs à portée de se former une idée de la maniere dont Hippocrate décrit , plutôt que de faire un extrait des sept livres qui composent cet Ouvrage , quoiqu'il soit le plus célèbre de l'Auteur grec. Il paroît au D^r. Riollay , que l'idée que nous nous sommes formé d'Hippocrate , ne marque point notre discernement , ou ne prouve pas en faveur de notre habileté dans le traitement des maladies. Il accorde avec raison qu'une bonne description des maladies qui naissent , soit de la contagion , soit d'une disposition particulière de l'athmosphère , & qui se répandent au loin sans aucune différence essentielle dans les symptômes , est un Ouvrage véritablement utile ; mais que d'aller , remarquant minutieusement les variations d'un barometre , pour

donner un Journal exact des maladies régnantes, & de publier ensuite ce Journal sous le nom d'Epidémies, ce n'est pas rendre un plus grand service à la Médecine, que de publier les registres d'enterremens.

Au sujet des aphorismes d'Hippocrate, le Dr. Riollay remarque qu'en général ils font voir dans leur Auteur une profonde connoissance des maladies, & une admirable habitude d'observer; mais qu'en même-temps ils laissent appercevoir une précipitation peu philosophique à transformer en loix générales de la nature, des faits particuliers. « Quelques-uns de ces aphorismes, observe-t-il, sont si justes, qu'ils paroissent être le résultat de la plus longue expérience; tandis que d'autres sont si faux, qu'ils paroissent être d'une autre plume. Plusieurs, ajoute le Dr. Riollay, sont incertains; d'autres (il désigne en particulier les quatre premiers de la cinquieme section) sont absurdes, & il y en a un grand nombre d'inintelligibles. »

D'après toutes ces remarques, le Dr. Riollay conclut qu'Hippocrate n'a que peu contribué à l'avancement de nos connoissances sur les maladies, ou à la découverte des remèdes essentiels. Il pense que c'est probable-

ment à l'ignorance où nous sommes sur l'état de la Médecine, avant lui, & à la découverte que l'on a faite que ses Ecrits étoient la source où les Arabes avoient puisé leur doctrine, qu'il faut attribuer la réputation extraordinaire dont il jouit parmi nous. Quoiqu'il en soit, il reconnoît en même temps que les Ouvrages de cet ancien, au milieu d'une grande quantité de choses inutiles ou superflues, prouvent un génie observateur, un esprit vigoureux, une maniere de penser grande & belle, & une candeur qui ne se dément point.



V . *Histoire de la matiere médicale, contenant en abrégé l'Histoire naturelle des substances naturelles & artificielles que l'on emploie en Médecine, de leurs préparations pharmaceutiques, & de leurs vertus médecinales, d'après ce que l'expérience & les inductions tirées des qualités sensibles ou extérieures des remedes, nous apprennent de plus sûr à leur sujet, par William Lewis, M. B. de la S. R. de Londres. Troisième Edition, avec de nombreuses additions & corrections, par John Aikin, in-4°. chez Johnson, à Londres, 1784, 691 pages.*

COMME il s'est écoulé un temps considérable depuis la publication de l'excellent Ouvrage du D^r. Lewis, on a cru qu'il étoit utile d'en donner une nouvelle Edition, afin d'y faire entrer les additions & corrections que les progrès de la Médecine & de l'Histoire naturelle ont rendu indispensables. L'Histoire de la matiere médicale a été confiée, à cet effet, aux soins du D^r. Aikin, connu depuis long-temps des Médecins par ses Ecrits : cet Auteur a tâché de remplir les intentions des Editeurs de la maniere suivante.

A tous les articles des végétaux il a ajouté

les noms de Linné. Il a aussi corrigé tous les renvois à la Pharmacopée d'Edimbourg, sur la dernière Edition de cet Ouvrage, tant ceux où le catalogue étoit cité, que ceux où l'on renvoyoit aux préparations pharmaceutiques. Il a ajouté plusieurs articles nouveaux, parmi lesquels sont tous les nouveaux remèdes reçus dans le catalogue de la Pharmacopée d'Edimbourg, & ceux qui ont paru avoir été recommandés avec assez de fondement par les derniers Auteurs de Médecine (1).

Il a puisé dans les mêmes sources & dans les notes du D^r. Lewis lui-même sur son propre Ouvrage, plusieurs faits & observations relatives aux anciens articles qu'il a ajoutés. Toutes ces additions sont marquées par un astérisque.

En ajoutant à cet Ouvrage, le D^r. Aikin,

(1) Les nouveaux articles que l'on a ajoutés, sont, l'air fixe, le *nasturtium pratense*, la racine de columbo, la fougère mâle, le *flammula Jovis*, *geoffrea jamaicensis*, *lichen islandicus*, *lobelia syphilitica*, *œnanthe crocata*, *peruvianus cortex ruber*, *cinchona caribæa*, *pulsatilla nigricans*, *quassia*, *radix lopeziana*, *rhododendron chrysanthemum*, *spigelia*, *stramonium*, *viola tricolor*, *winteranus cortex*, *aconitum napellus*, *curfuta hippocastanum*.

ne s'est pas permis d'y rien supprimer, quoique quelques articles soient aujourd'hui retranchés de la matière médicale, & quoique les connoissances en Médecine théorique aient subi de grands changemens depuis le temps où l'Auteur écrivoit. Ainsi, cette nouvelle Edition est encore à toute sortes d'égards l'Ouvrage du Dr. Lewis dans son entier.

VII. *Observations sur un cas extraordinaire de rupture de l'utérus, par André Douglas, M. D. Membre du College de Médecine de Londres, Médecin & Accoucheur à la Charité des femmes en couche, instituée en 1757, in-8°. à Londres, chez Johnson, 1785, de 74 pag.*

LA malade qui fait le principal sujet de cet Ouvrage, étoit une pauvre femme à sa quatrième grossesse. Elle étoit âgée de trente ans, d'une petite stature & d'une constitution délicate, mais d'une assez bonne fanté. Le 11 Septembre 1784, elle ressentit de légères douleurs, & le lendemain, lorsque l'Auteur fut appelé pour la voir, il la trouva dans une agitation extraordinaire, & se plaignant d'une douleur atroce dans la région du pubis. Il y avoit huit heures que les membranes

étoient rompues, & les douleurs étoient revenues régulièrement depuis ce temps-là. Mais la tête du fœtus, quoiqu'on la sentît bien, n'étoit point engagée dans le détroit du bassin, & chaque fois que les douleurs revenoient, elles obligeoient la malade à faire les mêmes contorsions que si elle avoit eu une violente colique, & ces contorsions étoient très-différentes de celles que font faire les douleurs de l'accouchement. Quoi qu'il en soit, son pouls étoit calme & régulier, elle ne se plaignoit que de sa douleur dans la région des os pubis. Lorsque les femmes sont dans cet état, nos Auteurs ne voient point de raison qui puisse engager à hâter l'accouchement. M. Douglas se contenta donc de recommander à la malade de se tenir fraîchement, & de donner à la Sage-femme quelques autres avis que les circonstances sembloient exiger.

Sur les neuf heures, dans la même matinée, la Sage-femme lui dit que la malade avoit rendu du sang par le vagin, mais qu'il n'en couloit plus; que les douleurs étoient plus fortes depuis une heure ou deux, & qu'elles paroissoient avoir un peu avancé l'accouchement, mais qu'elles avoient cessé à six heures & demie. Après quoi des envies de vomir

Étoient survenues avec une soif inextinguible.

L'Auteur trouva la malade pâle, défigurée, le visage couvert d'une sueur froide. Son pouls étoit à peine sensible, sa respiration étoit courte & gênée, accompagnée d'anxiété, & elle ne se plaignoit d'autre chose que de sa douleur à la région de l'os pubis.

En l'examinant suivant la méthode ordinaire, il ne put rien distinguer, si ce n'est une substance ronde & mobile, qu'il crut être la tête de l'enfant. Mais en introduisant sa main dans la matrice, cette substance lui échappa, & en la suivant, il pénétra dans une cavité qui ne ressembloit en rien à celle de *l'utérus* : « Je fus alors, dit-il, bien étonné. En examinant tout ce qui étoit autour de ma main avec précaution, je compris que j'étois dans la cavité de l'abdomen. L'enfant étoit placé sur le devant, l'utérus contracté comme une boule oblongue, à la partie postérieure, & les intestins suspendus au dessus de mes doigts. On peut aisément juger quel fut mon embarras, sans espoir de soulager cette malheureuse femme, d'après ce que l'on fait de ces cas, ne pouvant consulter aucun de mes Confreres, & obligé de me déterminer dans le moment sur le parti que j'avois à prendre. »

Comme l'enfant se trouvoit sous sa main ; l'Auteur se décida à délivrer la malade sur-le-champ , ce qu'il exécuta sans beaucoup de difficulté. En cherchant les pieds du fœtus , il rencontra le placenta qui étoit aussi dans la cavité de l'abdomen ; mais il étoit si bien collé aux intestins , qu'il fut obligé d'introduire sa main une seconde fois pour le détacher : cet incident lui fournit une nouvelle occasion de s'assurer encore mieux de ce qui se passoit. L'utérus lui parut déchiré transversalement à sa partie antérieure & inférieure , un peu plus haut que l'endroit de son insertion avec le vagin , & il étoit beaucoup plus contracté qu'il ne croyoit devoir l'être si peu de temps après l'accident. L'hémorragie n'étoit pas plus considérable que dans un accouchement ordinaire ; les douleurs , à la partie inférieure du bas-ventre , dont la malade s'étoit plainte avant d'être délivrée , étoient toujours les mêmes. Dans la vue de la soulager , l'Auteur ordonna un opiate , recommanda que l'on tint la chambre de l'accouchée fraîche & bien aérée , & pour boisson ordinaire , il lui prescrivit une décoction de menthe ou d'orge : — le lendemain (13 Septembre) la malade étoit bien , les nausées & les vomissemens étoient moindres ;

moindres , & elle ne se plaignoit plus du bas-ventre , mais de la poitrine , dans un endroit correspondant au cœur. Le pouls étoit vif & petit , mais régulier. Sur le soir les vomissemens revinrent avec violence , & accompagnés de beaucoup de chaleur & d'agitation. Ces symptomes se terminerent sur le matin , le 14 Septembre , par une sueur abondante , & la malade dormit quatre heures.

Le 15 Septembre son pouls étoit fort & donnoit environ cent pulsations par minute. Sur le soir elle eut deux selles , & elle se plaignit de tranchées. Les urines avoient bien coulé dès l'instant de l'accouchement.

Le 17 il lui survint une diarrhée pendant la nuit , avec une douleur violente qui occupoit tout le canal intestinal jusqu'au creux de l'estomac. Elle se plaignit aussi d'une douleur qui s'étendoit d'un ilium à l'autre. Le ventre étoit distendu & presque dur , le pouls étoit vif & plein (il donnoit cent dix pulsations par minute) , elle avoit soif & paroissoit menacée de délire. On lui fit une saignée de huit onces , & elle prit une dissolution purgative dans l'eau de menthe , avec quelques gouttes de laudanum.

Le 18 elle n'avoit plus de délire , & les

douleurs de l'abdomen diminuerent immédiatement après la saignée : elle n'eut qu'une felle pendant la nuit , mais son pouls fut plus vif qu'il n'avoit encore été (il alla jusqu'à cent vingt pulsations dans une minute). On continua la solution purgative.

Le 19 la malade n'avoit eu que deux felles pendant les 24 heures , elle avoit dormi quelques heures pendant la nuit. La langue étoit humide , le pouls étoit plus fort & plus ferme que le jour précédent. (Il alloit à cent seize pulsations.)

Le 20 , comme les douleurs & la diarrhée étoient revenues pendant la nuit , on lui fit donner un lavement avec un opiate le matin , après quoi les douleurs ni la diarrhée ne revinrent plus. Le pouls étoit à quatre-vingt-seize pulsations , & le 24 elle fut assez bien pour se lever. Le 29 son pouls étoit ferme & régulier , & ne donnoit que soixante & douze pulsations. Ces particularités sont extraites du Journal de cette maladie , fait par l'Auteur lui-même , il continue ce Journal jusqu'au 27 Octobre , jour auquel la malade fut en état de se promener chez elle , & se trouva parfaitement rétablie. En l'examinant , on n'appercevoit rien au toucher , qui différât beaucoup de

ce qu'on observe dans l'état naturel, & qui pût donner une idée de ce qui avoit occasionné cette douleur aux os pubis, dont elle s'étoit plainte si constamment, & dont on ignoroit la cause.

La malade ne prit, pendant la première semaine, d'autre nourriture que du petit-lait, du lait & du gruau d'orge. Les dix jours suivans, on lui donna de plus un jaune d'œuf battu dans de l'eau avec un peu de sucre. La troisième semaine elle commença à faire usage d'un peu de bouillon, d'une soupe légère, & dans la suite on lui permit par degrés, de prendre un peu de nourriture.

Ce fait est suivi d'extraits de différens cas de même nature, recueillis dans divers Ouvrages, ou communiqués à l'Auteur par ses amis.

Ces observations donnent lieu à beaucoup de réflexions judicieuses sur cet objet, à l'égard desquelles nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage même. Nous nous contenterons de citer les conclusions suivantes, que l'Auteur pense pouvoir déduire des faits qu'il a rapportés.

1^o. Dans un cas de rupture de la matrice, où le fœtus est passé dans la cavité de l'abdo-

men ; on ne doit point considérer cet accident , comme ne laissant aucune ressource.

2°. Le danger dans ces fortes de cas consiste encore plus dans la lésion des viscères , occasionnée par le séjour de l'enfant dans la cavité de l'abdomen , que dans la rupture même de l'utérus.

3°. Le danger sera proportionné au temps que le fœtus aura resté dans l'abdomen , & à la disposition du sujet à l'irritabilité , disposition qui domine toujours dans ces cas.

4°. L'accouchement est le seul moyen de sauver la malade , & par conséquent il faut la délivrer le plutôt possible.

Quoiqu'on puisse tirer ces conséquences de tout ce que l'Auteur a avancé , il reconnoît ingénument , que dans ces fortes de cas , les circonstances peuvent souvent obliger les Accoucheurs à s'écarter des principes généraux. Quoi qu'il en soit , il est toujours encourageant de pouvoir penser , qu'au milieu de tant de dangers accumulés , il reste encore quelque espoir de sauver la malade : comme il paroît que c'est à la promptitude avec laquelle l'accouchement se fait , que l'on doit cette lueur d'espérance , il est de la plus grande importance de pouvoir déterminer de bonne

heure si réellement cet accident a eu lieu.
C'est pourquoi le Docteur Douglas a tâché
de nous mettre sous les yeux toutes les cir-
constances qu'il a pu recueillir, pour nous
aider à prononcer dans ces occasions.

C A T A L O G U E.

I. **E**SSAI sur l'utilité de la Chymie, & sur
ses applications aux divers besoins de la vie,
traduit de M. *Torbern Bergman*, Professeur de
Chymie à Upsal, &c. in-8°. chez Murray, à
Londres, 1783, de 163 pages.

II. Réflexions sur le relâchement du corps
humain, & sur le mauvais emploi du quina
dans ce cas & dans plusieurs autres, in-8°. chez
Nicoll, à Londres, 1783, 101 pages.

III. *Johannis Brunonis, M. D. de Medi-
cinâ Prælectoris, Societatis Medicæ Præsidarii
Antiquariorum apud Scotos ab Epistolis latinis,
Elementa Medicinæ, Editio altera plurimum
emendata, & integrum demùm Opus exhi-
bens, in-8°. Edimburgi, tom. 2, 1784; tom.
1, pag. 200; tom. 2, pag. 227.*

IV. Traité sur les Ecouelles, où l'on dé-

montre que cette maladie n'est point héréditaire, dans lequel on en désigne les vraies causes, & où l'on indique une méthode plus sûre pour les guérir, par Thomas White, Chirurgien de l'Hôpital de Londres, in-8°. chez Murray, à Londres, 1784, 110 pages.

V. Traité sur les Cancers, suivi d'une nouvelle méthode plus heureuse pour les opérer, particulièrement les cancers des mamelles & des testicules. Méthode au moyen de laquelle on diminue considérablement la douleur, on hâte la guérison & l'on prévient la difformité des cicatrices, par Henri Fearon, Chirurgien de l'Hôpital de Surrey, in-8°. chez Johnson, à Londres, 1784, 77 pages.

VI. Observations sur l'Economie animale, sur les causes & le traitement des maladies, par John Gardiner, D. M. Président du College royal de Médecine & de la Société royale d'Edimbourg, in-8°, chez Creech à Edimbourg, 1784, 458 pages.

VII. Nouvelle Symptomatologie, par John Berkenhout, D. M. in-8°. chez Baldwin à Londres, 1784,

VIII. Considérations sur les différens moyens de corriger l'air infect & non renouvelé, avec des remarques sur la contagion qui a exercé

ses ravages dans la prison de Maidstone, par Thomas Day, Chirurgien, avec un appendice, contenant quelques expériences sur la maniere de renouveler l'air dans les petites chambres, & de prévenir la fumée, in-8°. chez Black, à Maidstone, 1784.

IX. Observations de Médecine, avec des remarques, par R. W. Stack de Bath, D. M. chez Johnson, à Londres, 1784, in-8°.

X. Traité sur l'influence de la Lune dans les fievres, par Francis Balfour, D. M. Chirurgien au service de la Compagnie des Indes orientales, in-8°. chez Elliot, à Edimbourg, 1785.

XI. Oratio coram Societate Physicâ, die quo primùm ad ædes novas dedicandas convenit, quam habuit Thomas Addis Emmet, D. M. ejus nec-non Societatum Reg. Med. Nat. hist. & specul. Præses annuus, in-8°. chez Elliot, à Edimbourg, 1785.

XII. Essai sur la Jaunisse, dans lequel on examine la propriété des eaux de Bath dans cette maladie, & dans quelques autres affection du foie, par William Corp, D. M. Membre de la Société royale d'Edimbourg, Médecin de la Charité de Bath, in-8°. chez Autwel, à Bath, 1784.

XIII. Rapport du Dr. Benjamin Franklin, & des autres Commissaires chargés par le Roi de France, de l'examen du Magnétisme animal, traduit du François, avec une introduction historique, in-8°. chez Johnson, à Londres, 1785, 108 pages.

XIV. Essai sur le caractère d'un Médecin, & sur la manière dont on doit le considérer, accompagné de commentaires & d'observations sur plusieurs sortes d'indispositions, par Robert Bath, in-8°. chez Laidler, à Londres, 1785, 209 pages.

XV. *Dissertatio medica inauguralis de Mirabile, quæ caput inter & partes generationi dicatas intercedit, sympathia.* Authore Jano Peterfen Michell, Amstelædamensi, in-4°. Lugd. Batav. 1781, pag. 74.

XVI. L. M. A. Caldanii in Patavino Lyæo Medicinæ Theoreticæ & Anatomix Professoris publici Primarii, &c. *Institutiones Physiologicæ & Pathologicæ*, edidit præfatus est, indicemque addidit Edvardus Sandifort, Medicinæ Anatomæ, & Chirurgiæ in Academiâ Batavâ, quæ Leidæ est, Professor, &c. in-8°. tome 2, 1784.

XVII. Antonii Scarpa, dudum in Mutinensi, nunc in R. Ticin. Archigymn. Anat. &

Chirurg. Operat. Profess. Oratio de promovendis anatomicarum administrationum rationibus ad Tyrones habita in Audit. Magn. Archygn. cum Trad. Anat. Munus pub. auspiciaretur , VI. kal. Decemb. ann. 1783, in-4°. Paviæ.

XVIII. Rapport de l'un des Commissaires chargés par le Roi , de l'examen du Magnétisme animal , in-4°. à Paris , 1784 , 54 pages.

Le Roi a nommé deux Comités à Paris , pour faire des recherches sur le Magnétisme animal ; nous avons rendu compte du rapport de l'un de ces Comités dans notre volume précédent (1). Il étoit composé de plusieurs Membres de la Faculté de Médecine & de l'Académie des Sciences. L'autre Comité étoit composé de Membres de la Société royale de Médecine, Nous n'avons pas rendu compte de ce dernier rapport ; car quoiqu'il soit favorablement écrit , nous avons cru qu'il étoit inutile d'entrer dans aucun détail à ce sujet , parce qu'il est conforme au premier sur les points essentiels. Le rapport dont nous parlons , peut être considéré comme une protestation de M. An-

(1). Vol. 5. page 266.

toine de Jussieu, de la Société royale de Médecine, &c. M. de Jussieu paroît être bien intentionné, mais un peu trop crédule.

XIX. Lettre d'un Bordelois au Pere Hervier, en réponse à celle que ce Savant a écrite aux Bordelois, à l'occasion du Magnétisme animal, in-8°. Bourdeaux, 1784, 16 pages.

XX. Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, à M. Court de Gebelin, en réponse à celle que ce Savant a adressée à ses Souscripteurs, & dans laquelle il fait un éloge triomphant du Magnétisme animal, in-8°. Bourdeaux, 1784, 67 pages.

XXI. Lettre à M. Deslon, Médecin, &c. in-8°. à Paris, 1784, 27 pages.

Cette lettre, dont le Comte de Fontette-Sommery est Auteur, est en faveur du Magnétisme animal.

XXI. Lettre de Figaro au Comte Almaviva, sur la crise du Magnétisme animal, avec des détails propres à fixer enfin l'opinion sur l'inutilité de cette découverte, in-8°. à Paris, 1784, 45 pages.

Cette piece est une faillie parisienne, aux dépens de M. Mesmer & du Magnétisme animal.

XXIII. L'Antimagnétisme, ou origine,

progrès ; décadence , renouvellement & réfutation du Magnétisme animal , in-8°. à Paris , 1784 , 252 pages.

XXIV. Antidotarium Collegii Medici Bononiensis , editum anno 1783 : Editio novissima , in quâ locupletissimus adjectus est index virium ac usuum medicamentorum , in-4°. Venice , 1783 , 240 pages.

XXV. Bemerkungen uber einige einfache und Zusammengesetzte Arzneymittel , ou Observations sur plusieurs plantes & sur les remèdes composés , par Conrad Monch , Affecteur du College de Médecine , & Apothicaire à Cassel , in-8°. à Francfort , 1781.

XXVI. Critische Nachrichten von kleinen Medicinischen schriften , &c. ou Essai de critique sur les Dissertations de Médecine , publiées dans les Universités d'Allemagne & dans plusieurs autres , pendant l'année 1780 , par Christian-Godefrey Grunner , Professeur de Médecine à Jena , &c. vol. 1 , in-8°. à Leipzig , 1783.

Les Universités hors de l'Allemagne , sur lesquelles l'Auteur étend sa censure dans ce premier volume , sont Leyde , Utrecht , Upsal ; Lund , Copenhague & Kiel.

XXVII. Mémoires de la Société des Scien-

ces physiques de Laufanne, vol. 1, pour l'année 1783, in-4°. Laufanne, 1784, 322 pages.

XXVIII. Dizionario di Chimica, &c. ou Dictionnaire de Chymie, traduit du François, de P. J. Macquer, avec des additions & des notes, par J. Ant. Scopoli, in-8°. à Pavie, 1783.

Nous n'avons pas encore vu cette traduction du Dictionnaire de Macquer, mais on nous a dit qu'elle étoit parfaitement exécutée. Il n'y en a encore que cinq volumes de publiés. Le cinquieme volume finit par l'article nitre.

XXIX. Des Maladies des Créoles en Europe, avec la maniere de les traiter ; & des observations sur celles des gens de mer, & sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds, par J. J. de Gardanne, Docteur Régent de la Faculté de Médecine à Paris, &c. in-8°. Paris, 1784, 228 pages.

XXX. Mémoires & Observations de Chymie, par M. de Fourcroy, D. M. de la Faculté de Médecine de Paris, &c. Ils font la suite des Elémens de Chymie (1), publiés

(1) Voyez le 4^{me}. vol, page 332.

par l'Auteur en 1782, in-8°. à Paris, 1784,
447 pag.

XXXI. *Positiones Chemico - Medicæ de Aere vitali, seu dephlogificato, tanquam novo sanitatis præsidio, ab Authore Alexandro Poulle*, in-12. Montpellier, 1784, 84 pag.

XXXII. *Antonii Michelitz, Phil. & Med. Doct. &c. Disquisitio Physiologica causarum respirationis, &c.* in-8°. Prague, 1783, 72 p.

XXXIII. *Petri Camper, M. D. &c. Observationes circa Mutationes quas subeunt calculi in vesicâ, ex Belgico Sermone in Latinum translatae, à Josepho Szombathy, M. D.* in-4°. Pest, 1784, 16 pag.

XXXIV. *De præcipuis morborum Mutationibus & Conversionibus Tentamen medicum, Authore A. C. Lorry, D. M. P. Editionem post Authoris fata curante J. N. Hallé, D. M. P.* in-8°. Paris, 1784.

XXXV. *Nouveaux Elémens de Matière médicale, extraits des Leçons publiques de M. de Lamure, ancien Professeur de Médecine dans l'Université de Montpellier, recueillis & mis en ordre par M. M—, M. D.* in-4°. à Paris, 1784, 482 pages.

XXXVI. *Précis chymique sur les principes de la formation de l'acide nitreux, Ouvrage*

qui a remporté le prix de la Société royale des Sciences de Copenhague en 1776, par M. Thouvenel, D. M. Correspondant du College royal des Médecins de Nancy, &c. in-4°. à Copenhague, 1784, 32 pag.

XXXVII. Apparatus medicaminum tam simplicium quàm præparatorum & compositorum in praxeos adjumentum consideratas, volumen tertium Authore Jo. Andreâ Murray, M. D. Equite Ord. R. de Wafa, Conf. R. Aul. Prof. Med. & Bot. Ord. in Acad. R. Gotting. &c. in-8°. Gottingæ, 1784, 572 pages.

XXXVIII. Handbuch der praktischen arzneiwissenschaft zum gebrauch für angehende Aerzte, ou Abrégé de Médecine-pratique à l'usage des jeunes Médecins, par Samuel Gottlieb Vogel, D. M. &c. vol. I. in-8°. Stendal, 1781.

XXXIX. Mémoires & Observations sur un nouveau moyen de prévenir & d'éviter l'aveuglement qui a pour cause la Cataracte, par M. Marchan, Oculiste de Nîmes, &c. in-8°. à Nîmes, 1784, 24 pag.

XL. Vermium Intestinalium præsertim Tæniæ humanæ brevis Expositio, Authore Paulo Christiano Friderico Wernero, Med. Bacca-

laureato, in-8°. Lipsiæ, 1782, cum tabulis æneis.

XLI. Sylloge Selectiorum Opusculorum argumenti medico-practici, collegit & edidit Ern. Godofr. Baldinger, Phil. & Med. Doct. Ord. Med. Gottingens. Primar. & senior Med. Pract. P. O. &c. vol. VI. in-8°. Gottingæ, 1784, 360 pag.

XLII. Elenchus Fungorum conscribit Aug. Jo. Georg. Carol. Batsch. Philosop. Doct. Accedunt Icones 57 fungorum nonnullorum Agri Jenensis, secundum naturam, ab Authore depictæ, æri incisæ & vivis coloribus fucatæ, à J. S. Capioux, in-4°. Halæ Magdeburgicæ, 1783.

XLIII. Bernard Ramazzini Abhandlung von den Krankheiten der Künstler und Handwerker, &c. ou Traité de Bernard Ramazzini, sur les Maladies des Marchands, revu & corrigé, avec des additions, par J. C. Gottlieb Ackermann, M. D. &c. in-8°. Stendal, 2 vol.

XLIV. Jo. G. Roederer & Car. G. Wagleri Tractatus de Morbo mucofo, denuò recusus, annexâque præfatione de Trichuridibus novo vermium genere, editus ab Henrico Augusto Weisberg, Prof. Med. & Anat. Gotting. cum tabulis æneis, in-8°. Gottingæ, 1783, 331 pages.

XLV. Mémoire sur l'Electricité médicale ; qui a remporté le prix adjugé au mois d'Août 1783 par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Rouen , par M. Marat , in-8°. à Paris , 1784 , 111 pag.

XLVI. Analyse de l'eau minérale de Fruges ; par Pierre de Ribaucourt , Apothicaire à Abbeville , 1783 , 28 pag.

XLVII. Phil. Conrad. Fabricii , M. D. Sereniss. Ducis Brunsvic. & Luneburg. à Consiliis Aulicis , Med. Prof. Publ. Ordin. Facultatis Med. Helmstädiensis Præsidis , &c. Animadversiones varii argumenti medicas ex Scriptis ejusdem minoribus collegit notisque adjectis edidit Georg. Rudolph. Lichtenstein , Med. Prof. in-4°. Pars I. Helmstad , 1783 ; 140 pag.

XLVIII. De Morbis Nervorum eorumque frequentissimâ ex abdomine origine , Authore Joanne Heineken , M. D. in-4°. Gottingæ , 1783 , 70 pag.

XLIX. Institutionum Medicinæ practicæ tomus primus , Authore Jos. Baptistâ Borfieri , in-4°. Milan , 1784.

L. Extrait de la Correspondance de la Société royale de Médecine , relativement au Magnétisme

Magnétisme animal , par M. Thouret , in-4º.
à Paris , 1785 , 74 pag.

LI. Des Spécifiques en Médecine , par M.
Gastellier , D. M. Médecin ordinaire du Duc
d'Orléans , Membre de la Société royale de
Médecine de Paris , &c. in-8º. à Paris , 1783 ,
163 pag.

LII. Traité d'Ostéologie , par M. Bertier ,
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine &
Membre de l'Académie royale des Sciences ,
nouvelle Edition , à laquelle on a ajouté
trois Essais , par M. Hérissant , sur différens
points d'Ostéologie , in-8º. à Paris , 1783 ,
4 vol.

LIII. Dissertatio Medica de Sputis , Authore
Christiano G. F. Webel , M. B. in-4º. Lipsiæ ,
1783 , 42 pag.

LIV. Dissertatio Medica de Anthropophago
Bercano , Authore Francisco Gulielmo Anto-
nio Jacobo de Hatzfeld , M. D. in-4º. Jena ,
1781 , 28 pag.

F I N.

T A B L E.

PREMIERE SECTION.

ESSAIS ET OBSERVATIONS.

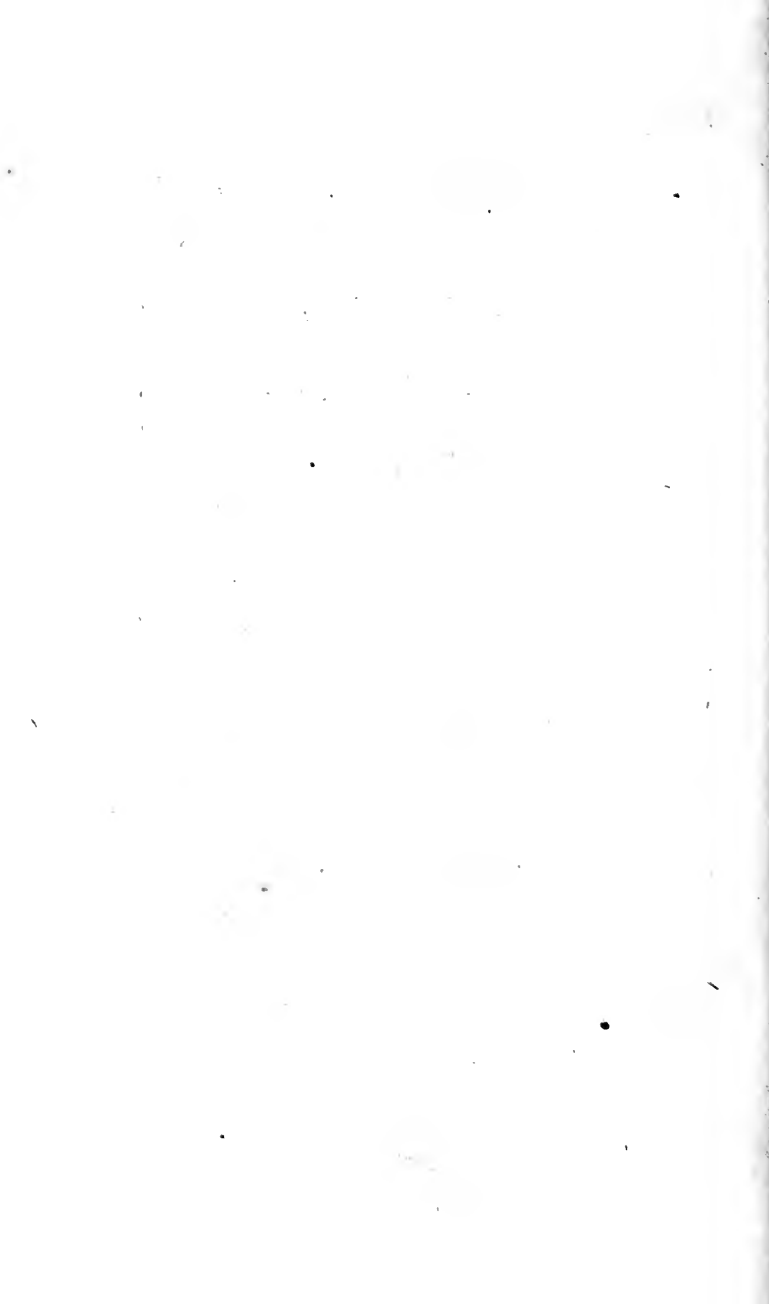
- O**BSERVATION sur l'usage de l'Opium dans les cas d'affections invétérées, qui reconnoissent pour cause un principe hétérogene capable d'entretenir une irritation destructive, par M. Alex. Grant, &c. Page 1
- Observation sur une plaie à la gorge, traitée avec succès, par M. Thomas Payne, &c. 25
- Description de l'état d'un homme, dont le corps étoit couvert de tumeurs enkistées, par John O Donel, 30
- Observation sur une Dlle. qui avoit avalé une épingle, par M. Samuel Gillam-Mils, &c. 33
- Remarques sur une grossesse extra-utérine, par M. Richard Moyle, &c. 50
- Remarques sur l'efficacité de l'Ether vitriolique, pour dissiper la goutte de l'estomac, par James Lind, &c. 52
- Observation sur la digitale pourprée dans l'hydropisie. 53

SECONDE SECTION.

OUVRAGES DE MÉDECINE.

ÉLÉMENTS de Médecine-Pratique , par William Cullen , &c.	Page 60
Traité sur les Vers intestinaux , par M. Bloch , &c.	76
Trenka de Febre heëtica.	81
Observations pratiques sur les affections vénériennes les plus invétérées , par F. Swedjar , &c.	83
Doctrine & pratique d'Hippocrate en Médecine & en Chirurgie , &c. par Francis Riollay , &c.	87
Histoire de la Matière médicale de Lewis , &c.	91
Observations sur un cas extraordinaire de rupture de l'utérus , par André Douglas , &c.	93
Catalogue.	101

Fin de la Table.



JOURNAL

DE

MÉDECINE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS;

DÉDIÉ

*A Monsieur AMELOT DE CHAILLOU,
Intendant de Bourgogne, &c.*

SECONDE PARTIE.



A DIJON,

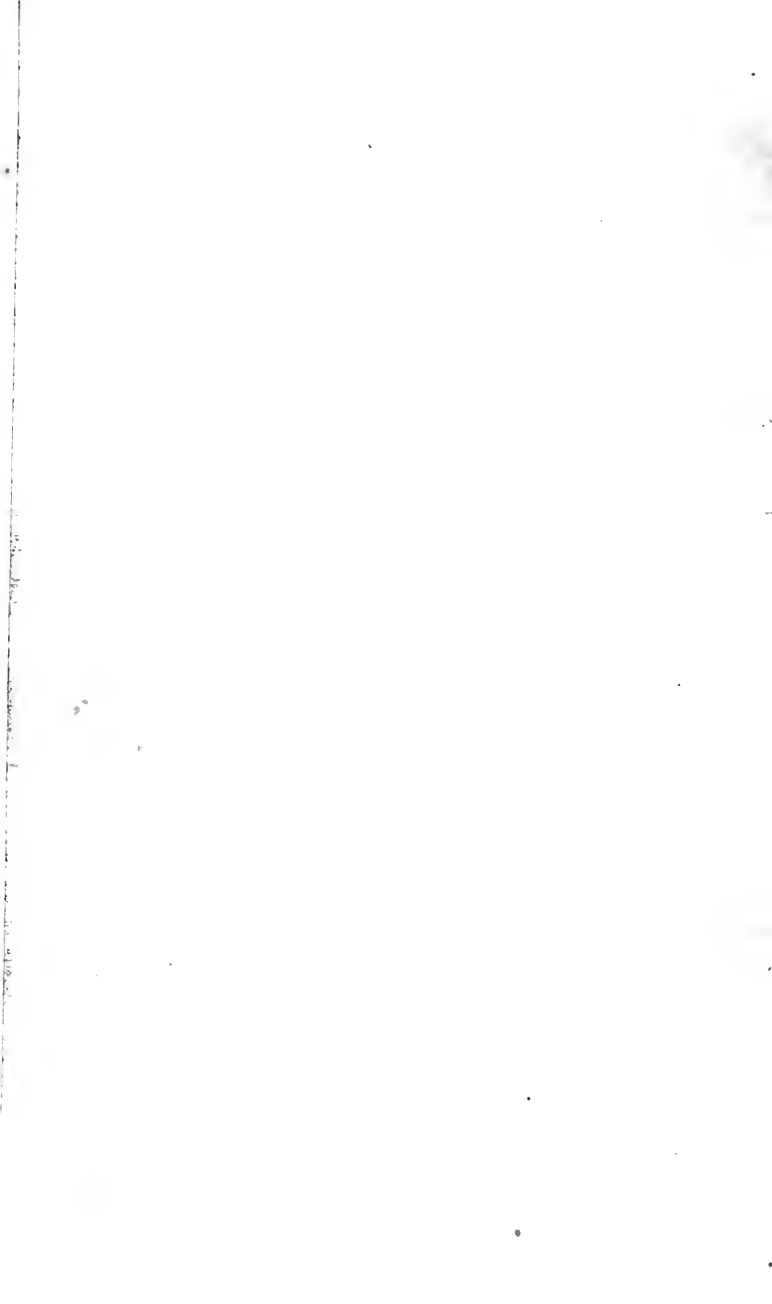
Chez { L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi.
MAILLY, Libraire, Place Saint-Fiacre.

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire;
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION,



JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1785.
II^e. PARTIE.

SECTION PREMIERE.

ESSAIS ET OBSERVATIONS.

- I. *Essai sur les bons effets du Mercure , dans les cas d'affections accompagnées d'hydrocéphale interne. Lettre de James Moseley, D. M. Médecin à Ludlow, au Dr. Simmons..*

QUOIQUE l'on ait recommandé depuis long-temps les mercuriaux dans les cas d'hydrocéphale interne, cependant ce n'est pas une méthode aussi généralement en usage qu'il seroit à désirer ; & comme un grand nombre de Médecins n'oseroient peut-être pas les employer à des doses assez fortes , lors même que l'expérience les rassure sur le succès de

ce traitement , le cas suivant fournira une preuve convaincante de la sécurité avec laquelle on peut employer ces remèdes , & de leur efficacité dans ces circonstances. Si vous croyez que cette observation mérite de trouver place dans votre Journal , je vous prie de vouloir bien l'y insérer.

Le 23 Septembre 1784 , je fus appelé auprès de l'enfant d'un fameux Négociant de cette Ville : cet enfant étoit âgé d'environ deux ou trois ans. On m'apprit qu'il avoit eu une fièvre très-vive pendant quatorze ou quinze jours ; cette fièvre étoit accompagnée d'un gonflement considérable de la face , & de violentes douleurs de tête ; il rendoit depuis deux jours ses urines goutte à goutte , & en ce moment il ne voyoit plus clair.

Je trouvai le pouls du petit malade lent , foible & irrégulier dans ses pulsations ; le visage étoit rouge , les pupilles excessivement dilatées ; elles n'étoient point sensibles à la lueur d'une chandelle , qu'on approchoit très-près du visage , & ne donnoient pas le moindre signe de contraction. En examinant la suture sagittale , elle me parut être dans un état d'écartement.

J'eus peu d'espoir de réussir ; mais convaincu

du peu de temps qui me restoit , & craignant tout pour le malade , je me déterminai à le mettre à l'usage des mercuriaux. En conséquence , j'ordonnai une friction sur les cuisses avec demi-dragme d'un fort onguent mercuriel , à répéter au bout de quatre heures ; j'ordonnai aussi un grain de mercure doux toutes les quatre heures , & un vésicatoire sur la tête.

Le lendemain matin (24 Septembre), les symptômes étoient les mêmes que la veille ; le malade n'avoit point eu de selles , & il avoit rendu ses urines goutte à goutte ; il avoit reçu deux frictions , & avoit pris quatre grains de mercure doux : il ne s'apperçut point du vésicatoire , qui n'avoit que très-peu mordu. J'ordonnai de nouvelles frictions avec une dragme d'onguent mercuriel & un grain & demi de mercure doux , toutes les quatre heures.

Le malade eut une mauvaise nuit , mais le 25 Septembre il y eut un mieux considérable. Les pupilles jouissoient de leur force de contraction , & le malade s'appercevoit lorsqu'il rendoit ses urines. Je supprimai les mercuriaux.

Le 26 Septembre, il continua à être mieux.

Du 26 au 27, il passa une mauvaise nuit ; le 27, il se trouva beaucoup plus mal. Les pupilles étoient plus dilatées & moins irritables. Je présumai que j'avois quitté trop tôt l'usage du mercure, & qu'il falloit y revenir. J'ordonnai en conséquence que l'on fît sur-le-champ une friction avec demi-dragme d'onguent mercuriel, & qu'on lui fît prendre un grain & demi de mercure doux ; je recommandai que l'on réitérât les mêmes remèdes sur le soir.

Le 28, les symptômes étant devenus plus fâcheux, j'ordonnai encore deux frictions de demi-dragme chacune, & un grain de mercure doux toutes les quatre heures.

Le 29 Septembre, nous eûmes une nouvelle lueur d'espérance : j'ordonnai encore une friction avec demi-dragme d'onguent mercuriel, un grain & demi de mercure doux pour le matin, & autant pour le soir.

Le 30, le malade alloit de mieux en mieux, & le 1^{er}. Octobre je cessai l'usage du mercure ; j'ordonnai le kina comme tonique, & je le continuai pendant quelques jours, après que l'on eut cessé les autres remèdes.

Pendant tout ce traitement, le malade fut constipé, & je n'osai faire cesser la constipa-

tion , crainte de faire passer le mercure par les felles.

Quant à ce qui regarde la nature de la maladie , je crois qu'il n'y a aucun doute que ce ne fût une vraie hydrocéphale interne , & il ne me paroît pas moins évident qu'il en faut attribuer la guérison au mercure. *L'aggravation* des symptômes du 27 au 28 , prouve clairement que j'avois cessé trop tôt l'usage du mercure. Le bon effet de ce remède , lequel , employé pour la seconde fois , fit disparoître les symptômes dès qu'il eut porté son action sur tout le système , me confirme encore dans cette opinion. Les symptômes désespérans avec lesquels cette maladie s'offroit , m'encouragerent à employer les mercuriaux à aussi hautes doses , & le succès qui suivit est une preuve de l'excellence de cette méthode , & de la sécurité avec laquelle on peut l'employer.

Il ne fera pas hors de propos d'observer que l'enfant n'a point rendu de vers pendant tout le cours de sa maladie , ni après ; qu'il n'y avoit point de mauvaise odeur dans la respiration , ni de rougeur dans les gencives , ni ptyalisme , ni aucun symptôme de salivation.

Je finis , en observant que le jeune malade continue à se bien porter , si ce n'est que la

pupille de l'œil droit semble un peu plus dilatée que celle de l'œil gauche ; mais la future sagittale est parfaitement resserrée.

Ludlow , le 24 Février 1785.

*II. Observation sur une Hernie étranglée , par
M. Edward Ford , Chirurgien de l'Hôpital
général de Westminster.*

R. W. âgé d'environ soixante ans , hydro-
pique & asthmatique , portoit depuis plusieurs
années une hernie , qui de temps en temps
étoit difficile à réduire. Il ne faisoit pas grande
attention à cette incommodité ; il se contentoit
de porter quelquefois un bandage fort mal
fait , jusqu'à ce qu'enfin , le lundi 22 Mars
1785 , sur les sept heures du soir , il se trouva
fort mal , & eut tous les symptomes qui ac-
compagnent la hernie étranglée. Il se plaignit
de mal d'estomac & d'envies de vomir ; il fut
constipé ; il eut un peu de fièvre ; le pouls fut
dur & vif , & la tumeur se trouva fort ten-
due. On essaya aussi-tôt de réduire la hernie ,
mais on y renonça bientôt , à cause de la

douleur que ces tentatives faisoient éprouver au malade.

On eut recours aux saignées abondantes , aux purgatifs en lavemens & par la bouche , aux fomentations chaudes sur la partie , pendant quelques heures ; mais comme on n'obtenoit aucun soulagement par ces moyens , on eut recours aux bains chauds , aux lavemens de tabac , & enfin à l'application de la glace. Tout cela fut inutile.

Le lendemain matin le poulx devint si foible , qu'on le sentoît à peine ; le corps étoit couvert d'une sueur froide & gluante ; le hockquet devint fréquent , la physionomie cadavéreuse , & la hernie , quoique moins tendue , étoit toujours irréductible. Le malade mourut sur les onze heures , environ seize heures après l'apparition des premiers symptomes.

Le jour suivant on fit l'ouverture du cadavre , & l'on trouva que le sac herniaire contenoit quatre pouces du jejunum très-enflammés , mais non point encore sphacelés , un gros morceau d'épiploon dans un état naturel , sans adhérences avec le sac , & environ une demi-pinte d'un serum jaunâtre : la contraction du tendon sur l'intestin étoit très-forte.

On pensera sans doute qu'il est inutile de

chercher à tirer des conséquences - pratiques d'un seul cas ; cependant il est certain , d'après ce que j'ai rapporté des progrès rapides de cette maladie , que l'on auroit eu raison de faire , dans cette circonstance , l'opération beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire. -

Cette observation peut également faire voir , que quoique l'omentum se trouve dans la hernie avec l'intestin , il ne prévient pas toujours l'étranglement , & que par conséquent ce n'est pas une raison pour différer l'opération dans ces cas , ainsi que l'ont avancé quelques anciens Auteurs.

Golden square , le 27 Mars 1785.

III. *Observation sur les effets du Camphre dans un cas de manie ; par William Oliver , D. M. Médecin extraordinaire de S. A. R. le Prince de Wales.*

LE 23 Février 1781 , je fus appelé pour voir un malade attaqué de manie depuis quelques jours. On lui administra les secours ordinaires dans ces occasions , mais sans succès ; jusqu'au mois d'Octobre, Pendant tout ce

temps-là , le malade n'eut que de légers intervalles de raison , quoique le D^r. Monro présidât à ce traitement.

Dans le commencement du mois d'Octobre , je proposai d'essayer le camphre : le D^r. Monro parut ne pas avoir grande opinion de ce remede , mais on s'en remit à mon avis , & le 16 Octobre , environ à midi , le malade prit une potion , dans laquelle on avoit fait entrer deux scrupules de camphre.

Le malade étoit dans ce temps-là plus tranquille qu'il n'avoit été depuis long-temps , car il se promenoit dans son jardin , jouoit aux quilles avec ses Gardes , & il n'étoit que rarement nécessaire de l'attacher.

Le lendemain , lorsque je l'allai voir , on m'apprit qu'un quart d'heure après avoir pris la potion camphrée , il étoit tombé sur le pavé , vers l'allée où étoient les quilles , & près de l'endroit où il avoit pris ce remede.

Les deux Gardes & son Domestique , qui étoient présents lorsqu'il étoit tombé , dirent qu'il étoit devenu pâle avant sa chute , qu'alors ils l'avoient pris , l'avoient rapporté dans son lit , & que bientôt après il étoit revenu à lui-même.

Le malade avoit eu la langue embarrassée

pendant toute sa maladie , & cette manie avoit même été précédée de plusieurs symptomes de Paralyfie.

Je ne répétai point le camphre ; on lui en présenta , mais il ne voulut pas en prendre ; dès ce même jour cependant il devint plus raisonnable , & sensiblement mieux. Il commença à prendre l'air tous les jours dans un carrosse ; il s'habilla à sa maniere ordinaire. Le 30 Octobre , il nous dit que ses sens étoient revenus pendant la dernière nuit , lorsqu'il étoit dans le lit , & que ce retour avoit été précédé par une révolution aussi rapide qu'un éclair. Dès-lors il quitta sa retraite , & on essaya sa guérison en le produisant dans différentes compagnies , & dans différentes maisons on fit des parties à cause de lui , dans sa propre maison. Il devint aisé , poli , & aussi naturel , à tous égards , qu'il l'avoit été. Il fit sa partie de *whist* plusieurs soirs de suite , avec toute la finesse qu'il avoit coutume d'y mettre. On congédia l'un de ses Gardes , & l'on tint l'autre à l'écart. On continua ainsi à chercher à l'amuser & à confirmer le rétablissement de ses facultés intellectuelles , par des compagnies qui lui fussent agréables , jusqu'au 21 Novembre qu'il alla à la campagne , où il se renferma

dans le commerce d'une famille tranquille , qui se réjouissoit de son rétablissement , & il reprit bientôt ses forces & son embonpoint.

Au mois de Février 1783 , ses affaires le rappellerent à Londres , où il suivit le Parlement ; je le vis à son arrivée , & je lui rendis de fréquentes visites : il étoit parfaitement bien.

Le 9 Avril suivant , il se plaignit de douleurs d'estomac , il devint triste , tomba dans le découragement & dans l'hypocondriac , & il parvint rapidement au plus haut degré de mélancolie. Il fut dans cet état pendant tout l'été. Pendant les mois de Juillet , d'Août & de Septembre , il fut nourri par ses Domestiques , & toutes ses évacuations parurent se faire sans qu'il s'en apperçut.

Il me parut alors que c'étoit à la dose de camphre qu'il avoit pris en 1781 , qu'il avoit été redevable de son rétablissement , & comme je n'avois personne , avec qui je fus dans le cas de consulter , je pris sur moi d'essayer une seconde fois ce remède , à la dose de deux scrupules , ainsi que le conseille Hoffman. J'ignore , en 1781 , le cas dans lequel ce Médecin l'avoit conseillé à cette dose.

Je le lui administrai moi-même le 15 Oc-

tobre 1783, & dans moins de dix minutes le malade chancela & tomba entre mes bras ; je le plaçai dans un fauteuil, où il se trouva mal & fit des efforts pour vomir, mais il ne rendit rien. Il lui prit un tremblement universel, ses yeux se fermerent, il pâlit, & il sortit de sa bouche un phlegme épais. Le pouls étoit foible, intermittent, tantôt vif, tantôt lent. Au bout de dix minutes environ, il devint rouge, sua, & rouvrit les yeux. Il rendit encore du phlegme par la bouche pendant environ trente minutes. La respiration devint laborieuse, bientôt après elle fut plus libre, & au bout d'une heure environ, après qu'il eut pris le remede, il se leva avec un peu d'aide, marcha d'abord, un peu en chancelant ; mais ayant recouvré l'usage de ses jambes, il marcha dans la chambre, les yeux fixes, comme quelqu'un qui est dans l'étonnement.

Après quelques minutes je le fis sortir de sa salle, & je me promenai une heure avec lui dans son anti-chambre. Pendant tout ce temps-là, il dit fort peu de chose, il demandoit où il étoit, & faisoit quelques autres questions. Je le quittai environ sur les deux heures. A trois, il descendit son escalier, se plaça naturellement à table, découpa un col

de mouton, s'entretint avec ceux de ses amis qui dînoient avec lui, & prit un assez bon repas.

Je le vis sur le soir, je le trouvai appuyé sur un fauteuil, assoupi, & continuant à rendre son phlegme. Il se coucha de bonne heure, mais il ne dormit point. Il eut une selle sur le matin.

Le 16, je le vis très-matin, je le trouvai à peu près dans la même posture, la tête penchée sur sa chaise, & rendant toujours du phlegme. Je le fis placer sur un sofa, & lui fis donner un couffin. Il fut dans cet état pendant toute la journée, il ne voulut rien prendre, on lui donna un lavement sur le soir, & il se coucha de bonne heure, il s'endormit bientôt; il lui survint une grande chaleur, le visage devint rouge, & il finit par avoir une sueur abondante, accompagnée d'une respiration aisée, & d'un pouls qui donnoit quatre-vingt-dix pulsations par minute.

Le 17, je le vis de grand matin, je le trouvai baigné de sueur, profondément endormi, le visage extrêmement rouge, & le pouls donnant quatre-vingt-cinq pulsations par minute. Il étoit précisément dans la même pos-

ture, que celle dans laquelle il s'étoit couché, il continua ainsi à fuer, & à dormir pendant toute la journée. Il n'avoit point sali son lit, & on lui donna sur le soir un lavement, dans lequel on avoit fait entrer la thé-rébentine.

Le 18, je l'allai voir sur les huit heures du matin, je le secouai & il s'éveilla. Il demanda aussi-tôt une décoction théiforme de fauge, & une rôtie seche, il but & mangea sans le secours de personne, la rougeur du visage n'étoit pas encore tout-à-fait dissipée, il étoit foible, la respiration étoit courte, & accompagnée d'une espee d'enrouement. Son pouls étoit foible, & donnoit environ quatre-vingt-quatre pulsations par minute. Ses amis craignirent pour lui, & firent prier le D^r. Warren de le venir voir. Ce Médecin le vit en effet le même jour sur le midi. Le lavement avoit opéré pendant la nuit, & le lit étoit plein de matieres qui avoient l'odeur la plus désagréable. On le leva, & on le nettoya. Pendant cette opération, il rendit encore une selle des plus fœtides. Il étoit presque en foiblesse. On le mit sur un sofa, & par le moyen des coussins, on le maintint dans une situation assez droite. Lorsque le D^r. Warren

le vit, il ordonna un vésicatoire entre les deux épaules. Le malade ne mangea que peu ce jour-là, il sommeilla sur son sofa, & il reposa très-bien pendant la nuit. On lui donna un lavement sur le soir, il parla peu, mais ne dit que des choses sensées.

Le 19, le vésicatoire mordit bien, & le lavement procura une selle au malade. Le pouls donnoit quatre-vingt-dix pulsations par minute. Le D^r. Warren fut d'avis que, puisque le camphre avoit produit quelque changement chez le malade, il falloit le continuer à la dose de dix grains, deux fois par jour : c'est ce qui fut exécuté. Ce jour-là, le malade prit un peu de nourriture. Sa respiration étoit encore courte, mais l'enrouement avoit disparu.

Du 19 au 20, il passa une mauvaise nuit; il sua beaucoup & se salit dans son lit; le D^r. Warren le vit encore, & prit congé.

Le 22, le camphre entretint la transpiration.

Le 23, le malade prit des forces, il sembla s'intéresser à la conversation, & joua aux cartes, l'appétit augmenta.

Le 3 Novembre, les forces étoient revenues, il fit un mille à pied pendant plusieurs

jours de fuite, & depuis le 15 Octobre, il n'avoit plus eu besoin de son Domestique à table. A la vérité, il mouilloit souvent son lit, mais il le salissoit rarement par les selles. Ce jour-là, le D^r. Warren le vit, & fut d'avis que ses forces lui permettoient d'entreprendre un voyage à la campagne, auquel il avoit été déterminé par les personnes qui l'environnoient; on pensoit que le séjour de la campagne étoit le moyen le plus propre pour le rétablissement de sa santé.

Il partit en conséquence le 5 Novembre dans une chaise de poste, il étoit gai, possédoit toute sa raison, & donnoit une description détaillée de tous les endroits par lesquels il passoit. Il but & mangea avec appétit. Cependant on appercevoit en lui quelque changement après le dîner, & il paroissoit encore quelques signes d'aliénation. Il fut dans le même état, ayant encore quelques instans nébuleux, mais il régla ses excrétiens pendant tout le voyage, à l'exception d'un jour où il les rendit sans s'en appercevoir, il jouissoit de toute sa raison jusqu'après le dîner. L'on s'appercevoit alors de quelques légères altérations; le 14, je le perdis de vue.

Il est remarquable dans ce cas, qu'en 1781

& 1783 , le camphre , à la dose de deux scrupules , chaque fois , opéra un changement sur le *sensorium commune* , & que les facultés intellectuelles revinrent au malade.

Je ne puis m'empêcher de regretter de ne pas avoir eu une occasion de répéter ce remède à la même dose de deux scrupules ; car je crois que l'on peut supposer avec raison , que ce secours qui avoit produit un changement aussi considérable , auroit pu , en le répétant , pourvu toutefois que les forces du malade l'eussent permis , rendre son état plus permanent , mais je ne voudrois pas le répéter dans un cas semblable , sans être témoin oculaire de ses effets. Je fus privé de cet avantage par la foiblesse de mon malade , lorsqu'il partit au bout de six mois.

Cette maladie fournit une preuve des inconvéniens qu'il y a d'emmener les malades à la campagne ; ce séjour n'est jamais favorable au rétablissement de leur santé , surtout lorsqu'ils sont chargés d'affaires importantes , & lorsque , comme celui dont nous parlons , ils s'y livrent tout entiers : dès qu'une fois leur esprit a été frappé , les objets importants ne peuvent que les rejeter dans le même état.

Une circonstance très-fâcheuse , qui fut une fuite de la retraite de ce malade , c'est qu'il fut conduit dans une vieille & triste maison , où une de ses connoissances intimes avoit été reléguée pendant plusieurs années, à raison de folie , & y étoit morte.

Les altérations qui survenoient au malade après le dîner , m'engagerent à recommander qu'on ne lui laissât jamais prendre un repas complet, mais qu'on lui donnât quelques alimens d'instans à autres. On négligea cet avis, & je pense que cette négligence ne contribua pas peu à aggraver les accidens. Je n'ai rien su de positif sur la maniere dont ce malade a été gouverné depuis le 14 Novembre , mais j'ai appris qu'on l'avoit enfermé.

Il arrive souvent qu'un concours de circonstances heureuses favorise nos succès, dans le traitement d'un grand nombre de maladies ; mais dans ce cas-ci , un concours de circonstances malheureuses semble s'être opposé au rétablissement du malade.

*Upper Charlotte street , Rhathbone place ,
le 29 Mars 1785.*



IV. *Nouvelles observations sur l'efficacité de l'Opium , dans les cas d'irritabilité morbifique , communiquées au Docteur Simmons par M. Alexandre Grant. ancien Chirurgien des Hôpitaux militaires de Sa Majesté , pendant la dernière guerre de l'Amérique septentrionale (1).*

PENDANT l'hiver de la même année 1779 ; où j'ai employé l'opium avec tant de succès dans les cas d'affections vénériennes invétérées , lesquelles avoient résisté au mercure ; on reçut à différentes fois dans l'Hôpital général , un grand nombre de malades qui avoient les extrémités mortifiées par le froid.

Cette espèce de mortification est un accident très-ordinaire dans les climats froids , particulièrement chez les Soldats , que le service expose à toutes les rigueurs de la saison. J'ai souvent vu des personnes dont le nez & les oreilles , mais sur-tout les oreilles , avoient été bouclées par le froid , lors même que les malades faisoient un exercice forcé , soit à pied , soit à cheval. Quelques constitutions paroissent

(1) Voy. page 1^{re}. de ce 6^e. vol.

être plus susceptibles & ressentir plus violemment que d'autres , les affections du froid.

Les parties du corps humain qui sont les plus exposées à être affectées par le gel , sont les doigts des pieds & des mains , le nez & les oreilles , ainsi que je viens de le dire. Quand ce ne sont que ces dernières parties qui sont affectées , les suites en sont rarement fâcheuses ; mais les doigts des pieds & des mains sont rarement gelés , sans qu'il s'ensuive la perte de quelque phalange.

Avant l'époque dont je viens de parler, j'ai eu plusieurs occasions de voir des cas de cette nature , & je les ai traités par la méthode généralement employée dans les cas de gangrene ou de sphacele ; mais d'après les succès que j'ai obtenus de l'opium dans les cas d'irritabilité morbifique , j'ai voulu faire de nouvelles épreuves avec ce remède , & en étendre l'usage à cette espèce de mortification dont il est question. Je l'ai donné en conséquence le plus promptement possible après l'accident , & avec le plus grand succès , car je n'ai jamais été dans le cas d'avoir recours à d'autres remèdes , tant que les symptômes qui accompagnent ces accidens, ont eu lieu.

Ces symptômes font en général une douleur excessive , un pouls vif & fort chez certaines personnes , la perte absolue du sommeil , la soif , les anxiétés , & souvent les nausées.

Avant que d'entrer dans le détail d'aucune cure particulière , je pense qu'il est bon de faire observer que dès que l'opium me paroît avoir produit l'effet que j'en attends , c'est-à-dire , lorsqu'il a diminué la douleur & ralenti la circulation , j'en cesse l'usage , & j'achève le traitement par la méthode ordinaire. L'on peut remarquer que dans ces cas , ainsi que dans les cas d'ulcères en général , on ne s'aperçoit d'aucun changement avantageux à la surface de l'ulcère , jusqu'à ce que les symptômes d'irritabilité soient diminués.

Lorsque l'irritabilité paroît n'être plus que locale , j'ai vu souvent la teinture thébaïque appliquée sur la surface des parties mortifiées , produire les meilleurs effets , même dans les cas les plus rebelles (1). Je l'ai ordinairement

(1) Je ne me souviens pas d'avoir vu produire à ce remède les moindres suites fâcheuses , en l'appliquant extérieurement ; je n'ai jamais vu qu'il ait affecté la tête ni les entrailles , & la douleur que l'on croit qu'il occasionne , ne se soutient pas après le premier ou le second pansement.

appliquée deux fois par jour , & quelquefois plus souvent , dans un cataplasme de gruaux d'orge. J'ai trouvé cette méthode préférable à celle des plumaceaux ou des compresses trempées dans la dissolution de ce même remède , parce que les linges ou la charpie se dessèchent promptement , s'attachent aux ulcères , occasionnent de la douleur , & retardent le relâchement de la partie malade , qui est le premier pas vers la guérison ; au lieu que le cataplasme , en entretenant l'humidité pendant plus long-temps , remédie à nombre de difficultés , & permet à l'opium d'agir. Cette méthode en général produit bientôt une amélioration sensible , & facilite le succès des autres topiques , quoique , dans certains cas , l'application de ce remède doive être continuée jusques sur la fin du traitement.

Je vais rapporter trois observations , choisies parmi un grand nombre d'autres , dans lesquelles l'opium administré intérieurement , a produit les meilleurs effets , & a eu la plus grande part à la guérison.

Dans la première , on pourra remarquer les bons effets de ce remède , administré immédiatement après l'accident ; dans la

seconde , je ne pus le faire prendre que sur la fin du second jour ; & dans la troisième , il ne fut employé que lorsque les autres méthodes eurent échoué.

I.

John Wood , âgé d'environ vingt-trois ans , fut apporté à l'Hôpital le matin 30 Décembre 1779 , ayant les deux pieds sphacelés par le froid. J'appris qu'il étoit tombé , & qu'il s'étoit fait une contusion qui occupoit tout le bras droit , qui étoit très-enflé & très-enflammé. Je lui fis prendre sur-le-champ un grain d'opium ; j'en ordonnai un autre grain pour le soir ; je recommandai qu'on réitérât la même dose le lendemain matin , & je fis appliquer des cataplasmes émolliens.

Le 31 , les envies de vomir n'étoient pas si fréquentes , & le malade paroissoit disposé à prendre du repos. Je fis continuer l'opium le soir & le matin.

Le 1^{er}. Janvier , le bras & les deux pieds étoient à peu près dans le même état , mais les vomissemens étoient considérablement diminués.

Le 2 , les vomissemens avoient cessé , le

malade étoit mieux à tous égards , & il y avoit des signes de la prochaine séparation de l'escarre.

Le 3 , le 4 , le 5 & le 6 , le malade étoit à peu près dans le même état : j'augmentai la dose d'opium pour le soir , jusqu'à deux grains. Le 7 , il étoit mieux. Le 9 , il étoit très-bien. Le 11 , le bras étoit parfaitement guéri , & les deux pieds étoient aussi bien qu'ils pouvoient être , car le malade ne se plaignoit d'aucune douleur , & reposoit bien. Du 11 au 14 , l'escarre tomba de dessus tous les orteils , excepté de dessus le petit doigt du pied droit ; le malade étoit d'ailleurs si bien à tous égards , que je diminuai d'un grain la dose d'opium pour le soir.

Le 20 , je coupai le petit orteil , qui avoit plus souffert que les autres , à son articulation au métatarse. Dans ce temps-là l'inflammation & le gonflement avoient totalement disparu. Je cessai l'usage des cataplasmes , & je traitai l'ulcère de la manière la plus simple.

Le 23 , je fis cesser la dose d'opium du matin , & le 25 , je le fis cesser entièrement. Dès ce moment , jusqu'au 13 Mars , auquel temps le pied droit fut parfaitement cicatrisé , le malade alla toujours de mieux en mieux ,

& le 22 , le pied gauche fut aussi parfaitement cicatrisé.

I I.

Le 3 Janvier 1780 , George Walker fut apporté à l'Hôpital , ayant tous les orteils des deux pieds sphacelés par le froid, jusqu'au métatarse. Le malade se plaignoit des plus violentes douleurs , & ne reposoit point. Je fis faire des fomentations , & appliquer des cataplasmes sur les parties ; je recommandai que l'on réitérât les mêmes pansemens sur le soir, sans aucun autre remède. — Le 5, comme le malade n'étoit pas mieux, j'ordonnai un grain d'opium pour le soir, & autant pour le matin. Le 6, il étoit un peu mieux. Le 7 & le 8, on ne s'apperçut que d'un léger changement; j'augmentai la dose d'opium jusqu'à deux grains soir & matin. Le 9, le malade étoit un peu mieux, & les escarres commençoient à se séparer. Le 10, le mieux se soutenoit. Le 11, le malade se plaint d'engourdissement dans les jambes & dans les cuisses, mais le pouls étoit très-bon, & les escarres continuèrent à tomber jusqu'au 25. Ce jour-là je coupai le gros orteil du pied droit, à sa jointure au

métatarse. Le malade étoit mieux , à tous égards. Le 1^{er}. Février, je discontinuai l'usage de l'opium pour le matin. Les ulcères se cicatrifoient déjà. Le 11 , je cessai tout-à-fait l'usage de l'opium , & depuis le 20 Février , le malade alla constamment de mieux en mieux. Le 18 Mars , il fut parfaitement guéri.

I I I.

Le 10 Février 1780 on amena à l'Hopital John Hedder, âgé d'environ 51 ans ; il avoit eu, le 25 du mois précédent, tous les orteils des deux pieds sphacelés par le froid , & le sphacele paroissoit s'étendre jusqu'à la cheville du pied. L'inflammation & le gonflement étoient très-considérables au dessus de la cheville du pied ; les douleurs étoient atroces, & le malade étoit privé de tout repos.

Depuis le 25 Janvier jusqu'au 10 Février , l'état de John Hedder avoit varié , tantôt au mieux , tantôt au pire ; il s'étoit souvent plaint de nausées , d'irritation des intestins ; ces symptômes étoient accompagnés d'un pouls foible & vif ; on avoit varié le traitement , suivant que les accidens avoient paru l'exiger. On avoit employé en différens temps les fo-

mentations , les cataplasmes , les digestifs , mais aucun de ces secours n'avoit produit un mieux soutenu. On fut d'avis d'abandonner la méthode que l'on avoit suivie : on fit prendre en conséquence au malade trois grains d'opium sur-le-champ , & on lui en ordonna deux grains pour le soir , à l'heure du coucher. On ordonna aussi que ces mêmes doses fussent répétées soir & matin , & que l'on appliquât sur la partie des émolliens. Le 11 , la douleur étoit considérablement foulagée ; le pouls étoit un peu plus fort , presque naturel , & le malade avoit un peu reposé la nuit précédente.

Le 12 , John Hedder fut bien ; il reposa ; le pouls étoit bon , & l'escarre paroissoit disposé à tomber. Le 13 , il étoit beaucoup mieux , & la suppuration étoit louable. Le 14 , les escarres étoient presque toutes tombées. Le 15 , le mieux se soutint. Le 16 , les escarres étant tombées , laissèrent les os à découvert. On coupa quelques orteils , les uns jusqu'au tarse , & les autres jusqu'au métatarse. Le 17 , le malade alloit bien , on commença à diminuer la dose d'opium , & le 3 Mars on la cessa tout-à-fait.

St. Alban's street , le 9 Mai 1785.

V. *Hidatides rendues par la bouche, & par une grosse tumeur au dos. Observation de M^r. J. Powell, Chirurgien à Brecon, communiquée à M^r. William Osborn, D. M. & par ce dernier au D^r. Simmons.*

UN riche Laboureur de la Paroisse de Lands-Puthet, dans le Comté de Brecon, me consulta, il y a quelques années, pour une grande tumeur de la nature des tumeurs enkistées, laquelle étoit située au dos, & s'étendoit depuis la portion supérieure de l'épaule droite, jusqu'à l'ileum du même côté. Cette tumeur incisée dans toute sa longueur, rendit cinq ou six quarts de matiere non élaborée, & une grande quantité d'hidatides qui nageoient dans ce fluide. La plaie parut aller assez bien pendant plusieurs semaines; mais le pus étoit si abondant, la santé & les forces du malade diminuerent au point que la fièvre hectique & la toux survinrent. Nous craignîmes pour ses jours : mais la nature eut recours à un moyen, au succès duquel l'art paroît avoir eu la plus grande part.

Au bout d'un mois environ , après que la tumeur eut été ouverte , le malade se plaignit d'un goût nauséabonde des plus défagréables. Je lui fis prendre l'émétique, ce remede opéra de la maniere ordinaire , & ne produisit aucun effet sensible ; mais peu après , le malade fut saisi d'un frisson qui fut bientôt suivi de sueurs froides & gluantes , la physionomie fut si effrayante , qu'au premier coup-d'œil il me parut mourant. Mais il survint par la bouche un écoulement d'une matiere semblable à celle qui avoit été évacuée par la tumeur , & cet écoulement continua pendant deux heures. Le malade reprit au bout de ce temps sa physionomie ordinaire , & dès-lors les symptomes diminuerent , la toux cessa avec la fièvre ; enforte qu'au moyen du kina & de la diete laiteuse , il fut parfaitement rétabli au bout de six semaines.



VI. *Sur une tumeur de la jambe, attribuée à la rupture d'une veine. Observation communiquée au D^r. Simmons, par M. James Pascoe, Chirurgien à Tregony, dans le Comté de Cornouailles.*

W. A. âgé de quatorze ans environ, fit une chute, qui lui occasionna une douleur à la jambe; mais cette douleur fut si légère, qu'il ne s'en plaignit presque pas. Je présume qu'il se passa quelques semaines avant qu'il en parlât à ses parens. Il parut enfin sur le tibia une petite tumeur dure. La peau n'étoit point décolorée. On fit d'abord peu d'attention à cet accident, & on abandonna le malade aux soins de quelques bonnes femmes du voisinage. A la fin, on consulta un Chirurgien, qui, voyant une tumeur assez considérable, douloureuse & encore dure, essaya d'abord, mais inutilement, différens remèdes, tant internes qu'externes, pour dissiper cette tumeur, ou pour la faire suppurer.

Dès ce moment, la santé de cet enfant s'altéra sensiblement, il tomba dans l'éthisie, & on appella un Médecin qui avoit suivi plu-

sieurs Universités, tant de ce Royaume que des Pays étrangers. Ce Médecin, auquel sans doute on ne parla pas de la cause de cette maladie, voyant une grande tumeur qui embrassoit toute la jambe, qui étoit à peine enflammée, mais extrêmement sensible au toucher, s'attendit à une suppuration très-abondante, & ordonna en conséquence de fortes doses de kina, pour préparer le malade à cette suppuration : il fit aussi appliquer un cataplasme émollient sur la tumeur. Dans ce même temps environ, on consulta par lettre un Chirurgien du voisinage, très-occupé & très-habile ; ce Chirurgien recommanda l'application d'un large caustique. Mes affaires m'appellant à la ville où demouroit le Chirurgien ordinaire de cet enfant, il me parla de la situation de son malade, & m'offrit de m'accompagner si je desirois le voir. Je le vis, & je jugeai au premier coup d'œil que l'opération étoit indispensable. Je trouvai le malade extrêmement amaigri, avec une tumeur qui s'étendoit sur toute la jambe, & qui paroissoit contenir un fluide. On appliqua le caustique ; mais lorsqu'on l'enleva, la tumeur ne rendit point de pus, mais un ichor sanguinolent.

Le Chirurgien ordinaire avoit lu dans les

Observations & Recherches en Médecine ; l'histoire d'une jambe malade , par M. Balfour , & il s'étoit imaginé que le cas de cet enfant étoit de même nature ; mais il me parut n'avoir pas eu la moindre idée de la maladie qu'il avoit à traiter ; ce qui est d'autant plus surprenant , qu'un Essai de M. Elfe dans le même Ouvrage (1) , lui auroit donné là-dessus toutes les lumieres qu'il pouvoit desirer. Peu satisfait de ce qui est rapporté dans l'observation de M. Balfour , je me mis à parcourir tous les Auteurs qui pouvoient me fournir quelques lumieres au sujet de cette maladie ; je lus , entre autres choses , le 50^e. chapitre de l'Ouvrage de Morgagni , *de Sedibus & Causis Morborum* , mais je ne trouvai rien de satisfaisant , jusqu'à ce que j'eusse lu l'Ouvrage de M. Elfe , dont je viens de parler. Il me sembla dès-lors qu'il n'y avoit pas de doute que cet enfant avoit eu une veine rompue ; & la maladie dont parle M. Balfour lui-même , quoiqu'il paroisse l'attribuer à la carie de l'os , n'étoit que l'effet de la rupture d'une veine , à la suite du coup que le malade avoit reçu.

(1) V. les Medical. Observ. and-inquir. vol. III , page 169.

Ainsi, dans l'un & l'autre cas, l'extravasation du sang étoit la cause de tous les désordres. Je retournai voir le malade avec son Chirurgien : les parens se refusèrent à l'amputation, & leur malheureux enfant ne tarda pas à être la victime d'une maladie que l'on auroit facilement prévenue, si on l'avoit connue à temps.

Le Chirurgien m'apprit qu'en disséquant la jambe du malade, il avoit trouvé deux pouces du péroné cariés : le reste de la tumeur contenoit du sang coagulé, & de l'ichor.

Il paroît, par les différentes observations que M. Elfe a eu occasion de faire, que la cause de ces tumeurs n'a jamais été connue assez tôt pour prévenir la carie.

Si vous croyez que cette observation puisse rendre les Chirurgiens plus attentifs, lorsqu'ils ont à traiter des tumeurs où la peau n'est point décolorée, & qui paroissent petit à petit après des coups aux jambes, ou à d'autres parties, je crois qu'il sera utile de l'insérer dans votre Journal.

Ne peut-on pas regarder la lenteur des progrès d'une tumeur de cette nature, comme un signe certain de la différence qu'il y a entre les tumeurs qui peuvent provenir de la rup-

ture d'une artere , & celles qui proviennent de la rupture d'une veine ?

Trégoni , le 10 Mai 1785.

VII. *Observations sur l'efficacité de la Digitale pourprée, dans les cas d'hydropisie, communiquées au D^r. Simmons par John Warren, M. D. Médecin de Taunton, dans le Comté de Somerset.*

COMME je m'intéresse beaucoup au sort de la digitale pourprée, dont vous avez donné une notice dans votre dernier cahier (1), & comme je crains, d'après ce que vous en rapportez dans cet article de votre Journal, que cette plante ait le même sort que le kina, dans le temps où l'on commença à l'employer, je suis bien aise de vous communiquer quelques observations sur les effets que j'ai obtenus de ce remède, parce qu'elles peuvent soutenir sa réputation, & le placer parmi les plus puissans secours que nous tirions du regne végétal.

(1) Voy. page 52 du premier cahier de notre traduction pour 1785.

Il y a environ six ans que j'essayai la digitale, sur le rapport très-authentique que l'on publia dans ce temps-là d'une hydropisie qui avoit été guérie par ce remède, administré par un Empirique, après que le malade eut été jugé incurable, par les Médecins qui le voyoient.

La première personne à qui je le fis prendre, étoit un homme d'un certain âge. Ce malade étoit tempérant, mais sa constitution avoit été altérée par un genre de vie sédentaire, & par une acrimonie scorbutique, qui avoit toujours dominé chez lui. Il avoit une anasarque & une hydropisie de poitrine depuis plusieurs mois, & l'ascite venoit se joindre à ces deux maladies, avec des progrès très-rapides, lorsque j'entrepris sa guérison. Depuis plusieurs semaines, il ne rendoit plus guère qu'une demi-pinte d'urine d'un rouge très-chargé, toutes les vingt-quatre heures, quoiqu'il ne pût s'empêcher, à raison de la soif qu'il éprouvoit, de boire au moins six fois autant dans le même espace de temps. On lui avoit fait prendre de temps en temps, pendant les progrès de cette maladie, quelques purgatifs actifs, tels que le jalap, les cristaux de tartre, l'élaterium ;

la gomme gutte , &c. mais fans en retirer aucun fruit : la foiblesse qui fuivoit leur usage étoit si grande , qu'à la fin il se détermina à ne plus y avoir recours. On tenta aussi , mais sans succès , les préparations de scille , que l'on emploie avec tant d'avantage dans ces circonstances. Les forces du malade étoient abattues , l'enflure & la difficulté de respirer étoient arrivées au point de le rendre incapable du plus léger exercice. Enfin , sa situation lui paroissoit désespérée , ainsi qu'à ses amis : ce fut dans ces circonstances que je lui ordonnai la décoction suivante :

*℥ Feuilles récentes de digitale pourprée ,
trois onces , faites - les bouillir dans
une livre & demie d'eau ; coulez , &
ajoutez à la colature eau de genievre ,
sirop d'écorce d'orange , de chacun une
once & demie : faites une mixture.*

Je lui recommandai d'en prendre deux cuillerées à bouche toutes les quatre heures , jusqu'à ce que le remede l'eût purgé , fait vomir , ou lui eût procuré un flux abondant d'urine. Le second jour après avoir commencé l'usage de cette décoction , le malade eut de grandes nausées , qui furent suivies de violens efforts pour vomir , & il survint bientôt après un

flux d'urine très-abondant. Dans le cours de trente - six heures , le malade rendit environ sept gallons d'eau & fut parfaitement guéri , sans autres secours que ceux qu'il put tirer de l'exercice , & d'un bon régime.

J'ai eu occasion d'employer la digitale dans un autre cas , très-propre à mettre son efficacité hors de doute , quoique le malade qui fait le sujet de cette observation , soit mort de cette même maladie. C'étoit aussi un homme d'un certain âge , non moins tempéré que le premier ; il avoit une anasarque & une ascite depuis plusieurs mois ; il ne rendoit que peu d'urine , d'un rouge très-foncé ; il avoit pris à peu près les mêmes remèdes que le précédent , & avec aussi peu de succès. Les jambes , les cuisses & l'abdomen étoient prodigieusement enflés ; il étoit incapable du plus léger mouvement. On lui administra la décoction de digitale le matin , & on la continua toutes les quatre heures. La nuit suivante , à neuf heures du soir environ , le remède commença à agir en faisant vomir , en purgeant le malade , & en excitant chez lui un flux d'urine des plus abondans ; mais par une inattention & une négligence inconcevables de la part de ceux qui l'environnoient , on ne songea pas même

à lui donner quelque cordial , pendant dix heures que dura l'action violente de ce remède ; & au bout desquelles l'infortuné malade périt dans l'épuisement & faute de soins, tandis qu'il pourroit aujourd'hui être une preuve vivante de l'excellence du remede dont nous parlons.

Le troisieme cas dans lequel j'ai eu occasion de faire usage de la digitale pourprée , a été celui d'une Dame de trente-six ans environ , à laquelle je soupçonnois une hydropisie de l'ovaire droit. L'épigastre droit chez cette malade avoit enflé par degrés pendant plusieurs mois, & la malade , pendant fort long-temps , n'avoit rendu que très-peu d'urine. Elle étoit considérablement amaigrie , & se laissoit aller au plus grand découragement. Plusieurs semaines avant que je la visse, elle avoit pris, mais sans succès, les pillules de scille, & le vinaigre scillitique , à aussi hautes-doses que son estomac les avoit pu supporter. Je lui ordonnai aussi-tôt la même décoction que ci-dessus ; elle eut son effet ordinaire , & la malade fut guérie au bout de quatre jours. Il y a environ cinq ans de cet événement , & tous les hydropiques que cette Dame m'a adressés depuis ce temps-là (ils sont en grand nom-

bre) peuvent rendre témoignage de la reconnaissance qu'elle fait éclater pour cette guérison , elle étoit convaincue que sa maladie eût été mortelle sans ce remede.

Depuis ce temps-là , j'ai constamment employé la digitale pourprée dans tous les cas d'hydropisie de poitrine , d'ascite , d'anasarque , & dans toutes les hydropisies des ovaires que j'ai eu occasion de traiter , sur-tout quand j'ai eu de bonnes raisons pour supposer qu'elles n'étoient point dues à une affection particuliere des viscères. Par la longue expérience que j'ai des effets de ce remede , je puis déterminer en général , avec assez de certitude , & *à priori* , les cas dans lesquels elle peut être utile : tels sont ceux qui me paroissent provenir originairement de la laxité des vaisseaux exhalans , laxité qui dépend de la foiblesse du système général , & qui constitue l'espece d'hydropisie la plus fréquente. Cet état du système , dans le principe , paroît être la même chose que cette affection que l'on a considérée comme une maladie particuliere , sous le nom de cachexie , mais qui doit être regardée , ainsi que l'observe avec raison le D^r. Cullen , comme le commencement d'une hydropisie générale , & qui constitue ce qu'on appelle la diathese hydropique. Je ne prétends

cependant pas avancer que la digitale pourprée n'a jamais échoué dans ces cas, je dois même avouer qu'elle a souvent trompé mes espérances; je me contente d'affurer que dans les cas de diathèse hydropique, j'ai obtenu de cette plante, des effets incomparablement plus avantageux que d'aucun autre remède : que j'ai souvent guéri par ce moyen des malades qui avoient essayé en vain tous les autres secours. Les effets de cette plante sont si différens de ceux que l'on obtient des hydragogues en général, avec lesquels il faut employer les toniques, que ce qui m'a le plus souvent surpris, a été que l'on obtint, avec la digitale pourprée, une guérison parfaite, sans avoir recours à cette seconde espèce de remèdes.

Les Médecins les moins versés dans la pratique, savent en général combien l'on est trompé sur les diurétiques, & combien leur effet est incertain; quoiqu'il paroisse que les intestins soient les issues les plus naturelles pour évacuer les fluides aqueux, surabondans dans les vaisseaux sanguins, & quoique l'augmentation de la sécrétion de ces fluides, portée à un certain degré, soit le moyen le plus propre pour exciter une absorption dans

les parties affectées d'hydropisie ; cependant , comme nous ne connoissons point de remedes qui produisent infailliblement cet effet dans tous les cas , il n'y a pas de doute que la digitale pourprée , quoique le remede le plus assuré dans ces circonstances , ne participe aussi de la *fallibilité* des remedes de sa classe (1).

Que le succès de ce remede ne soit pas infaillible , c'est ce qu'il ne sera pas difficile de comprendre , lorsque l'on viendra à réfléchir que les hydropisies reconnoissent le plus souvent pour causes éloignées , des maladies antérieures , & qu'il faut commencer par guérir ces maladies avec les remedes qui leur sont propres , ce qui souvent est très-difficile ; mais quand on ne peut pas remédier aux causes éloignées , la guérison de l'hydropisie devient bien plus difficile , & même impossible.

(1) Feu M. Darwin paroît avoir pensé , d'après les faits qu'il rapporte , que quand l'urine coule dans une juste proportion avec la boisson que l'on prend , & quand elle est d'une couleur naturelle (couleur de paille) , on peut porter un pronostic favorable. Je n'ai jamais pu découvrir si la digitale pourprée produisoit ses effets dans l'une de ces circonstances , plutôt que dans une autre. Voy. *Expér. pour établir la différence qu'il peut y avoir, entre les matieres muqueuses & mucilagineuses*, p. 105.

Est-il nécessaire , pour que ce remede produise son effet , qu'il agisse d'abord comme émétique ? C'est ce que je ne puis pas encore déterminer ; mais ce que j'ai constamment observé , c'est que je ne l'ai jamais vu produire une cure , ou opérer un soulagement remarquable , que dans les cas où il a d'abord agi comme émétique. Ce qui rend plus probable que l'action de la digitale sur l'estomac est nécessaire pour qu'elle réussisse , c'est que l'on a observé que les vomissemens spontanés ont souvent excité une absorption dans les parties affectées d'hydropisie , & ont évacué tout le fluide qui pouvoit y être contenu ; ce qui a engagé l'art à imiter la nature , & l'on a donné avec succès des vomitifs dans ces cas. Mais si la vertu diurétique de cette plante n'est pas intimement liée à son action émétique , ce seroit une découverte vraiment heureuse que l'on feroit , si l'on parvenoit à trouver une maniere de la préparer , & de l'administrer dépouillée de sa virulence ; car les vomissemens qu'elle excite sont en général si violens , & les maux de cœur qu'elle produit si cruels , que j'ai souvent éprouvé les plus grandes difficultés pour gagner sur mes malades d'y avoir recours une seconde fois , dans les cas de rechûte , quel-

que convaincus qu'ils fussent des admirables propriétés de ce remède , & quoiqu'ils convinssent qu'ils lui devoient leur existence.

Le fait suivant prouve , autant qu'un fait isolé peut prouver , que la digitale peut guérir sans porter son action sur l'estomac. Un Apothicaire ingénieux de cette Ville , qui depuis quelques années traite les hydropiques de la même manière que moi , m'a envoyé l'observation dont je parle. Il la rapporte en ces termes.

« Au mois de Mars dernier , je fus appelé
 » pour voir un petit garçon âgé de neuf ans ,
 » au plus haut période d'hydropisie. Le tronc
 » de ce malade étoit trois fois plus gros que
 » dans l'état naturel ; il avoit le scrotum à
 » peu près de la grosseur de sa tête , & ses
 » extrémités étoient enflées à proportion. Il
 » étoit malade depuis environ deux mois ,
 » pendant lesquels il avoit pris une grande
 » quantité de remèdes , mais sans aucun fruit.
 » Je lui ordonnai sur-le-champ une demi-once
 » de la merveilleuse décoction , car c'est ainsi
 » qu'il faut l'appeller (1) , à prendre deux
 » fois par jour. On ne s'aperçut que d'un

(1) La décoction de digitale ci-dessus.

» léger changement les deux premiers jours ,
 » mais le troisieme , le malade commença à
 » rendre une quantité prodigieuse d'urine ;
 » dans quarante-huit heures il en rendit vingt-
 » sept pintes , qui furent mesurées , & sa mere
 » me dit qu'elle croyoit qu'il en avoit encore
 » rendu plusieurs pintes pendant cet inter-
 » valle , que l'on n'avoit pu mesurer. On con-
 » tinua ce remede encore quelques jours ,
 » pendant lesquels on mesura l'urine. Elle alla
 » jusqu'à vingt-quatre quartes. Le malade pa-
 » rut enfin réduit à sa grosseur naturelle , &
 » depuis ce temps il a parfaitement recouvré
 » ses forces & sa santé La seule
 » chose que j'aie à remarquer dans ce cas ;
 » c'est que le malade n'eut point de maux
 » d'estomac : c'est le seul exemple que j'aie
 » dans ma pratique , d'une action aussi modé-
 » rée de la digitale , car en général les an-
 » goisses qu'elle produit sont aussi cruelles que
 » la mort. »

J'ai appris dernièrement qu'on avoit obtenu
 les mêmes succès de la teinture de digitale
 faite avec les racines de cette plante infusées
 dans l'esprit de vin. Si cela est , je conçois
 que les angoisses occasionnées par cette pré-
 paration , doivent être beaucoup moindres que

celles qui peuvent être occasionnées par celle dont nous nous sommes servis jusqu'ici ; car comme ce remède ressemble, à plusieurs égards, à la scille dans sa manière d'agir , & qu'on peut administrer la scille à plus haute dose & avec une fois plus d'avantage , lorsqu'elle est masquée par quelques aromatiques , il est aussi probable que les propriétés nauséabondes de la digitale peuvent être réprimées à un certain point , en l'administrant dans un véhicule spiritueux & aromatique. N'obtiendrait-on pas aussi les mêmes effets de l'extrait de cette plante , mêlé avec des substances analogues ?

Un Apothicaire d'une Ville voisine , & de ma connoissance , à qui j'ai recommandé d'essayer ce remède , m'a appris dernièrement qu'il venoit de guérir deux malades , en donnant les feuilles de digitale en substance. Sa manière de les préparer est de les broyer à la dose de cinq grains environ , avec dix grains de savon. On repete cette dose deux ou trois fois par jour , jusqu'à ce que le remède produise les évacuations qu'il a coutume de procurer. J'ai été assez généralement dans l'usage de donner les feuilles vertes , que l'on peut toujours très-facilement se procurer en été , & il m'a toujours été assez facile de m'en

procurer dans le voisinage , même en hiver ; il est vrai qu'elles ne sont pas alors aussi actives.

On ne peut rien conclure , suivant moi , contre la digitale , de ce que , suivant le rapport du D^r. Karr , la digitale pourprée a échoué au nord de l'Angleterre , ou qu'elle n'y a pas eu un succès aussi marqué qu'à l'est. En Ecoſſe , le ton que donne aux fibres la rigueur du climat , ne favorise point la diathèse hydropique. Ce qui me confirme dans cette opinion , c'est une observation que j'ai souvent faite pendant mon cours d'étude à Edimbourg , au sujet des hydropisies. Ces maladies y sont dans la classe des maladies qui guérissent très-rarement : *morbi rarissimè sanabiles*. Sur dix hydropisies , il y en a huit qu'il faut attribuer aux excès de boissons spiritueuses , & quelques-unes seulement qui proviennent des transpirations supprimées.

Il faut observer que toutes les fois que j'ordonne la digitale , j'ordonne en même temps un julep cordial , dont les malades prennent quelques cuillerées pendant le temps de la plus violente action du remède. Mais je n'ai jamais insisté sur l'usage de cette décoction , toutes les fois que son effet purgatif ou émé-

tique n'a pas été suivi, au bout de quelques heures, du flux d'urine.

D'après les succès que j'ai obtenus avec cette plante, je suis tellement convaincu que son efficacité est supérieure à celle de tous les autres remèdes dans la cure de l'hydropisie, que je suis persuadé qu'il suffira qu'on en fasse un essai assez général, pour la voir universellement adoptée dans cette maladie, comme un précieux don de la Divinité : *optimum donum Dei*. Je suis aussi très-convaincu que si les effets de cet excellent remède étoient demeurés inconnus entre les mains de quelqu'Empirique, il se feroit fait une réputation aussi étendue, & il auroit amassé autant de biens que ceux qui posséderent le remède de Liege pour la goutte, ou la fameuse poudre de James contre la fièvre.

Si vous jugez ces remarques dignes de trouver place dans votre Journal, vous pouvez en disposer.

Taunton, le 2 Mai 1785.



VIII. *Essai sur une espece d'Hydrocéphale qui se rencontre quelquefois dans les cas de manie ; par l'Auteur de ce Journal, le D^r. Samuel Foart Simmons, Médecin en chef de l'Hôpital St. Luc de Londres, &c. &c.*

IL y a une espece d'hydrocéphale qui , sans être absolument inconnue aux Ecrivains en Médecine , ne paroît pas avoir excité autant d'attention qu'elle en mérite. Dans cette maladie , on trouve l'eau épanchée , non - seulement dans les ventricules , mais aussi entre la pie-mere & la surface du cerveau.

Morgagni (*de Sedib. & Caus. Morb. lib. 1. epist. 8. sec. 3.*) parle de cet épanchement au dessous de la pie-mere , pour l'avoir observé , ainsi que Valsalva , dans plusieurs cas de ce qu'il appelle apoplexie séreuse , & dans deux cas de manie , mais il ne paroît pas y avoir fait grande attention dans le cas de manie , d'après ce qu'il insinue que la dureté du cerveau est le seul accident remarquable dans la tête des maniaques , & le seul qui mérite que l'on en parle.

Les

Les observations anatomiques faites sur les sujets morts de cette maladie, ne se rencontrent qu'en petit nombre, soit dans le célèbre Ouvrage de Morgagni, soit dans le Sepulchretum de Bonnet (1). Comme j'ai été dans le cas à l'Hôpital St. Luc d'ajouter quelque chose aux observations que nous avons à ce sujet, & comme j'ai eu lieu de soupçonner que cet épanchement étoit fréquent chez les fous, je l'ai considéré comme un phénomène capable de jeter un grand jour sur la pathologie de la manie, & j'ai pensé qu'il seroit utile de rendre compte au Public de mes observations à ce sujet.

PREMIERE OBSERVATION.

Un Cordonnier, âgé de quarante-un ans, dont les amis attribuoient la folie à la boisson, fut reçu en 1781 à l'Hôpital St. Luc. Dès le moment où il y fut entré, jusques quelques jours avant sa mort, il se porta assez bien, quoiqu'il dormît fort peu, & que son poul

(1) Bonnet ne parle que de six ouvertures de cadavres maniaques, & M. Morgagni n'en rapporte pas un plus grand nombre, si l'on en excepte le cas dont il est fait mention d'après Valsalva.....

donnât jusqu'à cent dix à cent vingt pulsations par minute. Il avoit l'air d'un homme à moitié ivre ; il parloit continuellement , étoit enjoué , quelquefois querelleur , mais jamais méchant. Après avoir passé environ six mois à l'Hôpital , il parut plus pesant qu'à l'ordinaire , & un peu stupide. Sa stupidité augmenta pendant une dizaine de jours , jusqu'à ce qu'un matin ses gardes le trouverent muet , & ayant un côté du corps paralysé. Au bout de deux ou trois jours il recouvra la parole , & l'usage de ses membres , en partie , mais il eut une rechûte , & mourut environ dix jours après la première attaque de paralysie.

A l'ouverture du cerveau (1) , on n'observa rien d'extraordinaire à la surface de la dure-mere ; mais lorsque l'on eut enlevé cette membrane , la pie-mere s'offrit à nos yeux avec un coup d'œil laiteux , qui parut être une suite de l'épaississement & de l'opacité qu'elle

(1) Cette ouverture de cadavre , ainsi que les suivantes , ont été faites par M. Cline , à l'exception de la cinquième , qui a été faite par M. Haighton , assistant de M. Cline au Cours d'Anatomie..... Dans la description de ce que l'on a eu occasion d'observer , je me suis borné à rendre compte de ce qui m'a paru être un effet de la maladie dont nous parlons.

avoit contractée. Au dessous de la pie-mere, on observa un épanchement d'un fluide limpide. Cette membrane étoit séparée du cerveau, au point que lorsque l'on eut enlevé la partie supérieure de ce viscere, qui fut coupée horifontalement, on put appercevoir la distance qu'il y avoit entre la pie-mere & le cerveau, à toutes les circonvolutions du viscere. Dans plusieurs endroits de l'hémisphere droit de cet organe où cet espace étoit le plus considérable, il y avoit au moins un quart de pouce de vuide.

La substance du cerveau parut avoir sa consistance naturelle, les ventricules latéraux contenoient environ quatre onces d'eau.

SECONDE OBSERVATION.

Une fille de trente-huit ans, dont la mere avoit été folle, fut reçue à l'Hôpital au mois de Juin 1783. Environ six semaines auparavant, étant à l'église, elle avoit été attaquée de douleurs que l'on prit d'abord pour des accidens d'hystéricisme, & le lendemain l'Apothicaire que l'on appella pour la voir, la trouva dans une grande agitation, avec la fièvre accompagnée de délire, un poulx vif & petit, &c. Lorsqu'elle fut reçue à l'Hôpi-

tal , son poulx donnoit jusqu'à cent vingt pulsations par minute , & il continua avec cette vitesse , plus ou moins , jusqu'à sa mort. Les yeux de cette malade étoient enflés , mais n'en paroissoient pas moins sains ; elle parloit peu , mais sans suite ; elle buvoit continuellement , on fut obligé de lui faire donner sa nourriture par sa nourrice. Elle devint de plus en plus insensible à tout ce qui l'environnoit , & enfin elle mourut dans la plus grande maigreur , au mois de Février 1784.

A l'ouverture du cadavre , la surface extérieure de la pie-mere présenta le même phénomène que dans l'observation précédente , quoiqu'à un moindre degré , car l'eau épanchée entre cette membrane & le viscere , étoit en moindre quantité. Les ventricules latéraux ne paroissoient pas contenir une plus grande quantité de fluide que dans l'état naturel , mais leur cavité étoit très-dilatée , ainsi que le passage de ces ventricules à l'*infundibulum*. Il paroissoit que c'étoient les ventricules qui avoient été distendus les premiers.

TROISIEME OBSERVATION.

Un Tailleur , âgé de cinquante ans , dont les affaires avoient été dérangées , se livra à

l'intempérance pendant plusieurs mois de suite ; il fit des excès de liqueurs spiritueuses , & devint tout-à-coup maniaque.

On l'apporta à l'Hôpital au bout de quatre mois environ de démence. C'étoit un homme grand , vigoureux , & qui avoit l'air d'être en bonne fanté. Son pouls ne donnoit que soixante pulsations par minute ; ses pupilles étoient dans un état naturel. Il parloit beaucoup , mais sans suite , & il dormoit fort peu. Il guérit au bout de quatre ou cinq mois de traitement à l'Hôpital , & il en sortit dans le mois de Juin 1783. Au mois de Novembre suivant , il eut une rechûte : on le rapporta à l'Hôpital un mois après ce second accident , dans un état bien différent de celui dans lequel il y étoit entré la première fois. Son pouls donnoit jusqu'à cent vingt pulsations par minute ; ses jambes étoient œdémateuses : & l'on fut obligé de lui donner sa nourriture. Il parut dans un état de stupidité qui laissoit peu de ressource , & il demeura dans cet état jusqu'à sa mort , qui arriva en Mars 1784.

On trouva une grande quantité d'eau entre la pie-mere & le cerveau , ainsi que dans nos premières observations. On en trouva aussi , quoiqu'en moindre quantité , entre cette mem-

brane & le cervelet. La substance du cerveau avoit acquis une consistance peu naturelle, ainsi que dans les cas décrits par Morgagni. Les ventricules latéraux contenoient environ trois onces d'eau.

QUATRIEME OBSERVATION.

Un Ouvrier, âgé de quatre-vingts ans, fut attaqué subitement de manie en Mars 1783, & reçu à l'Hôpital dans le mois de Juin suivant : voici ce que l'on nous apprit à son sujet. Il avoit déjà eu une attaque de cette maladie en 1745, mais il en avoit été guéri en peu de temps, & ne s'en étoit plus ressenti jusqu'à ce moment. La conjonctive étoit extraordinairement rouge au moment dont nous parlons, mais les pupilles étoient dans un état naturel. Son pouls donnoit quatre-vingt-quatre pulsations par minute : malgré cela, il se portoit bien, mais il parloit beaucoup, dormoit peu, étoit querelleur, & on fut obligé de le lier. Il demeura dans cet état pendant environ trois mois, au bout desquels il parla moins, mangea très-peu, maigrit, s'affoiblit, & mourut au mois de Décembre, environ six mois après avoir été reçu à l'Hôpital.

On observa la même opacité & le même épaisfissement de la pie-mere chez ce malade que chez les autres , avec un épanchement d'eau considérable entre cette membrane & la surface du cerveau. Les ventricules latéraux contenoient environ trois onces d'eau : on observoit un semblable épanchement au dessous de la pie-mere qui recouvre le cervelet : les carotides internes & les arteres vertébrales étoient ossifiées au dedans du crâne.

CINQUIEME OBSERVATION.

Un Quakre , âgé de quarante ans , ayant éprouvé quelque dérangement dans ses affaires , devint d'abord hypochondriaque , & peu de temps après maniaque. Il fut furibond pendant quatre ou cinq semaines , extravagant constamment , & dormant fort peu. Au bout de ce temps ses fureurs diminuerent , & lorsqu'il fut reçu à l'Hôpital , en Février 1785 , plus de deux mois après l'attaque de sa maladie , son poulx donnoit cent vingt pulsations par minute. Ses jambes étoient oedémateuses ; il étoit maigre & dans un état de stupidité. Dès ce moment il s'affoiblit de plus en plus , & mourut le mois suivant.

On remarqua chez ce malade les mêmes

phénomènes que chez les précédens, c'est-à-dire , un épaississement de la pie-mère, & un épanchement considérable à la surface du cerveau. Les ventricules latéraux ne contenoient qu'une petite quantité d'eau ; la substance du cerveau étoit très-ferme, & le septum lucidum paroissoit deux fois plus épais que dans l'état naturel.

SIXIEME OBSERVATION.

Un Aide-Chirurgien de vaisseau , âgé de trente ans , dont le frere avoit été maniaque , fut reçu à l'Hôpital en Septembre 1783. Il y avoit environ trois mois qu'il étoit fou , mais on ne peut rien savoir de particulier sur la maniere dont il avoit été attaqué de cette maladie. Dans le moment où il fut reçu , il parloit beaucoup & sans suite : il se rétablit au bout de sept mois , & se porta bien jusqu'en Février 1785. Il eut une rechûte dans ce temps-là ; & comme il se trouvoit sur un vaisseau dans le moment où la folie le prit , il se jeta dans la mer. On le ramena à l'Hôpital au commencement d'Avril. Son pouls donnoit cent dix pulsations par minute ; il déraisonnoit constamment , ne dormoit point , & avoit une forte diarrhée. Il étoit dans un état d'amai-

griffement si considérable, qu'on n'espéra point qu'il se rétablît.

On lui procuroit un peu de sommeil à force d'opium, & sa démente cessoit pour un instant; mais aussi-tôt que l'effet du remède étoit passé, il redevenoit aussi turbulent & aussi furieux qu'auparavant. On n'observoit rien de particulier à ses yeux, & son regard n'étoit point altéré. Il mourut le 3 Mai.

En l'ouvrant, on trouva la dure-mère dans un état naturel, mais la pie-mère étoit un peu opaque & légèrement épaissie : il y avoit un peu d'eau entre cette membrane & le cerveau. Les ventricules latéraux pouvoient contenir environ cinq onces d'eau; l'élargissement uniforme de ces cavités pouvoit faire soupçonner que l'épanchement s'étoit fait par degrés. La membrane qui revêt les ventricules & forme le *septum lucidum*, avoit acquis une épaisseur & une consistance assez forte pour pouvoir être soulevée avec le manche d'un scapel. La glande piréale étoit gonflée, d'une substance très-pulpeuse & très-douce.

Dans ce cas, ainsi que dans tous les autres; les communications des ventricules entre eux étoient dilatées : l'eau contenue dans les ventricules ne se coaguloit point par la chaleur.

Je présume que les faits précédens sont suffisans pour exciter l'attention des Médecins, & pour les conduire à des recherches ultérieures sur cet objet : mais ces faits ne sont point encore en assez grand nombre , & les phénomènes de la démence sont encore enveloppés d'une obscurité trop profonde , pour que nous puissions raisonner avec quelque certitude sur cet objet.

Quoi qu'il en soit, ces observations forment une portion si considérable des cas de manie où j'ai eu occasion d'ouvrir les cadavres morts de cette maladie, que je crois probable qu'un grand nombre de ceux qui subissent le même sort, offriroient le même épanchement.

Dans tous les cas que j'ai rapportés, la pie-mère, sans avoir le moindre signe d'inflammation, étoit plus ou moins épaisse & opaque; mais il me seroit bien difficile de dire si cette épaisseur de la pie-mère mérite d'être considérée comme une cause, ou comme un effet d'un excitemment morbifique du cerveau.

Que cet épanchement dépende de la dureté qu'acquiert le cerveau, c'est ce que l'on ne peut avancer, d'après ce que nous avons observé, que de ces six malades, il n'y en a eu que deux dont le cerveau ait été endurci.

Que ce même épanchement ait souvent lieu dans les cas de manie qui surviennent après des excès de boisson, cela paroît probable, d'après nos deux observations sur des malades dont les excès en ce genre avoient précédé la maladie, & par deux autres cas rapportés par Morgagni, dans lesquels cet épanchement a eu lieu. Mais de quelque cause que puisse provenir cette espece d'hydrocéphale, il est assez sensible que, dans les cas de manie, on doit chercher à modérer les congestions qui se font sur le cerveau, & diminuer autant qu'il est possible l'excitement de ce viscere, dans la vue de prévenir un épanchement, lequel, dès qu'une fois il est formé, ne peut, à ce que je pense, que devenir funeste.

Dans l'hydrocéphale interne des enfans, où l'eau n'est épanchée que dans les ventricules, nous avons quelques indices, quoique rarement caractéristiques, de cette maladie : mais dans l'espece d'hydrocéphale dont il est ici question, je n'ai pas encore pu découvrir des symptomes assez caractéristiques, pour pouvoir conjecturer avec quelque fondement que l'épanchement existe.

Air street, Piccadilly, le 8 Juin 1785.

SECONDE SECTION.

OUVRAGES DE MÉDECINE.

I. *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. LXXIV. pour l'année 1784, in-4°. à Londres, 521 pages.

I. **E**XPÉRIENCES sur l'Air, par Henri Cavendish, *Eq. de la Soc. royale*, &c.
 — Ces expériences, qui sont très-ingénieuses, ont été faites dans la vue de découvrir la cause de la diminution du volume de l'air athmosphérique combiné avec le phlogistique, & pour découvrir ce que devient l'air qui disparoît ou se condense dans cette opération.

On a supposé que l'air fixe étoit un résultat de la combinaison du phlogistique avec l'air athmosphérique, ou que ce gaz acide étoit simplement séparé de l'air commun dans cette opération; & c'est à l'une ou à l'autre de ces causes que l'on a généralement attribué la diminution de volume de l'air athmosphérique dont

s'occupe l'Auteur de cet Ecrit. Les premieres expériences de M. Cavendish tendent par conséquent à s'assurer si l'air fixe est réellement un produit de cette opération. Le résultat de ces recherches est , que la génération de l'air fixe n'est point le résultat de la phlogistication de l'air commun , mais que la diminution de cet air est due à la séparation qui se fait du gaz acide qui y est air contenu.

Après avoir décrit quelques tentatives inutiles , pour s'assurer de ce que devient l'air perdu par la phlogistication, l'Auteur expose quelques expériences qui sont concluantes.

M. Warltire a remarqué (1) qu'en mettant le feu à un mélange d'air commun & d'air inflammable , par le moyen de l'étincelle électrique , dans un vaisseau de cuivre , on s'ap-
percevoit toujours d'une diminution de poids , & qu'en répétant cette expérience sous des cloches de verre , le dedans de la cloche , quoique sec & net avant l'expérience , étoit humecté dans l'opération. Comme cette dernière expérience paroît à M. Cavendish très-propre à jeter de la lumière sur le sujet qu'il traite , il la discute avec soin.

(1) Voy. le second volume de ce Journal.

Il paroît , d'après les expériences qu'il a décrites , que quand on fait détonner un mélange de gaz inflammable & d'air atmosphérique combinés dans de justes proportions , presque tout l'air inflammable & un cinquième de l'air commun perdent leur élasticité , & se réduisent en eau pure.

Lorsqu'au lieu d'air commun, l'Auteur a mêlé de l'air déphlogistiqué avec le gaz inflammable , & qu'il a fait détonner le mélange , la liqueur qui s'est condensée dans cette opération , a consisté en un peu d'eau mêlée à une petite quantité d'acide nitreux. M. Cavendish a ensuite varié cette expérience : il a mêlé avec l'air inflammable de l'air déphlogistiqué tiré de diverses substances , en différentes proportions ; & il paroît résulter de ces expériences , que quand on met le feu à un mélange d'air inflammable & d'air déphlogistiqué combiné dans une telle proportion , que l'air consumé dans l'expérience ne soit que légèrement déphlogistiqué , la liqueur qui se condense dans l'opération ne contient que très-peu d'acide , mais toujours nitreux , de quelque substance que l'on ait retiré l'air déphlogistiqué. Mais si l'air est considérablement phlogistiqué , la liqueur qui en résulte n'est

point du tout acide , & ressemble à de l'eau pure : lorsque le mélange est fait dans cette proportion , il ne reste que très-peu d'air après l'explosion : il s'ensuit que presque tout l'air inflammable & l'air déphlogistiqué sont convertis en eau pure.

M. Cavendish offre ensuite quelques observations , qui tendent à faire voir que l'air vital n'est que de l'eau privée de son phlogistique , & que le gaz inflammable n'est autre chose que le phlogistique pur , ainsi que le D^r. Priestley & M. Kirwan le supposent : ou bien , ce qu'il regarde comme plus probable , l'air inflammable n'est que de l'eau phlogistiquée. Il pense avec M. Lavoisier & M. Schéele , que l'air phlogistiqué & l'air vital sont des substances absolument différentes , & que l'air commun est un mélange de ces deux fluides.

On paroïsoit fondé , d'après les expériences du D^r. Priestley , à croire que les acides nitreux & vitrioliques pouvoient se réduire en air déphlogistiqué : mais les expériences du D^r. Cavendish paroissent démontrer qu'il ne se convertit aucune portion de ces acides en air vital ; que dans la préparation de ce gaz , ils ne sont employés qu'à raison de la propriété qu'ils ont de dépouiller les

substances de leur phlogistique. M. Cavendish présente comme une forte preuve de ce sentiment, que le précipité rouge, l'une des substances qui fournit l'air vital en plus grande quantité, & qui est préparé par le moyen de l'acide nitreux, ne contient point d'acide.

II. *Remarques sur les expériences de M. Cavendish sur l'Air. Lettre de M. Richard Kirwan, Eq. de la Soc. roy. à Sir Joseph Banks, Bar. Président de la même Soc.*

III. *Réponse aux remarques de M. Kirwan sur les expériences faites sur l'Air, par Henri Cavendish, Eq. de la Soc. roy. &c.*

IV. *Replique à la Réponse de M. Cavendish, par Richard Kirwan, Eq. de la Soc. roy. —* L'opinion de M. Cavendish, suivant laquelle il ne s'engendre point d'air fixe dans les procédés que l'on emploie ordinairement pour le phlogistique, étant contraire à celle que M. Kirwan a avancée dans un des volumes précédens des Transactions philosophiques, ce dernier a voulu soutenir son sentiment. Nous renvoyons (1) nos Lecteurs à l'Ouvrage même, parce que les bornes de notre Journal ne nous permettent pas de rendre compte des raisons

(1) Volume 72.

que ces Savans ont apportées en faveur de leur opinion.

V. *Réflexions sur les parties constituantes de l'eau & de l'air déphlogistique, avec les détails de quelques expériences sur ce sujet, par M. James Watt, Ingénieur.* — Cet Ecrit est un essai vraiment ingénieux, qui tend à prouver que l'eau est composée d'air déphlogistique & de phlogistique, privés d'une partie de leur chaleur latente. C'est sur-tout sur ce dernier point que M. Watt diffère de M. Cavendish, qui doute s'il existe une chaleur élémentaire.

VI. *Essai sur un nouvel arbre de kina trouvé dans l'Isle Sainte-Lucie, par M. George Davidson.* — L'espece de *cinchona* que l'on décrit dans cet Essai, est à peu près de la forme d'un cerisier, rarement plus gros que la cuisse, & assez droit. Le bois en est léger & poreux, sans avoir rien de l'amertume & de l'astringence de son écorce.

Les feuilles sont larges, oblongues & opposées, conservant, ainsi que les fleurs & les graines, le goût amer de l'écorce. — Au commencement de la saison des pluies (au mois de Juin), l'arbre donne ses fleurs par petits bouquets : elles sont d'abord blanches, & deviennent ensuite pourprées ; les étamines

font au nombre de cinq , avec un seul *style* ; le *germe* est oblong , *biloculaire* & sillonné sur chaque face ; les graines sont ailées , & en grand nombre ; la corolle est *monopétale* avec ses orifices , divisés en cinq longs segmens.

L'écorce est d'un rouge plus léger que le kina rouge , prenant sur la couleur de la canelle. M. Davidson pense qu'elle est plus amère & plus astringente que celle des autres kinas ; il pense aussi que la bonne saison pour la recueillir est au mois de Mars , avant la floraison. — Infusée dans l'eau froide ou dans l'eau de chaux (ce sont les deux préparations dont il s'est servi) , elle donne une teinture d'un rouge foncé , qui possède à un haut degré l'amertume & l'astringence des autres kinas. Il l'a aussi donnée en substance depuis vingt jusqu'à trente grains , mais il n'a trouvé aucun estomac qui pût la supporter au-delà de vingt grains.

M. Wilson , rue Henriette , à qui M. Davidson a adressé la description de ce kina , remarque , dans une lettre au Dr. Monro , qui sert de Préface à l'essai de M. Davidson , que cet arbre est sans doute un *cinchona* , mais non pas le *cinchona officinalis* de Linné , dont l'écorce diffère de celle-ci en plusieurs choses.

Le *cinchona* de M. Davidson, observe M. Wilson, a une propriété émétique qui ne se rencontre pas dans l'autre kina ; sa teinture est d'un rouge foncé de vin de Bourgogne, & son extrait, dont il a obtenu quatre onces d'une demi-livre de l'écorce bouillie dans l'eau, tient davantage de l'amertume de la gentiane, que de celle du kina.

M. Wilson reconnoît que l'exposition des caractères botaniques de cette nouvelle espèce de kina, est due à Sir Joseph Banks, Bar.

« *Cinchona floribus paniculatis glabris ; laciniis linearibus , tubo longioribus ; staminibus exsertis ; foliis ellipticis , glabris .* »

VII. *Nouvelle méthode pour préparer une liqueur d'essai pour découvrir la présence des acides & des alkalis dans les mélanges chimiques, par M. James Watt, Ingénieur.*

VIII. *Observations sur un cas extraordinaire d'hydropisie de l'ovaire, par M. Philip. Meadows, Chirurgien des Hôpitaux de Norfolk & de Norwich.* — Nous avons déjà parlé de cet article, ainsi que du précédent, tome 5 de ce Journal.

On trouve, entre autres articles contenus dans ce volume, un *Journal météorologique pour*

*l'année 1782, dressé à Minehead, dans le Comté de Sommerfet, par M. John Atkins. — Une Lettre de Charles Blagden, D. M. Médecin de l'Armée, à Sir Joseph Banks, Bar. P. de la Soc. roy. sur quelques météores ignés observés depuis peu, avec des réflexions sur ces phénomènes. — Une description des dents du *Lupus anarrichas* de Linné, & de celles du *Chatodon* du même Auteur. On a ajouté à cette description un essai, dans lequel on tâche de prouver que les dents des poissons cartilagineux se renouvellent perpétuellement. Ces Mémoires sont de M. William André, Chirurgien. — Des observations & des expériences sur la terre pesante, par William Withering, D. M. — Un essai pour comparer le thermomètre à feu violent, qui est décrit dans le 72^e. volume des *Transactions philosophiques*, aux thermomètres ordinaires, par Josiah Wedgwood, de la Soc. roy. Potier de Sa Majesté. — Des observations sur une gelée du 23 Juin. Lettre de Sir John Cullum Bar. de la Soc. roy. à Sir Joseph Banks, P. de la même Soc. — Extrait d'un registre d'observations barométriques faites à Lyndon, dans le Comté de Rutland, en 1783, &c. par Thomas Barker, Eq. — Mémoire sur une nouvelle plante de la classe des *Fungus*, par Thomas Woodward, Eq.*

II. *Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1780, avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, &c. (1).*

III. *Observations sur les propriétés médicinales du Tabac, particulièrement sur ses propriétés diurétiques dans les cas d'hydropisie & de dysurie, avec quelques remarques sur l'usage des lavemens de Tabac dans le traitement de la colique; par Thomas Fowler, D. M. Médecin de l'Hôpital général du Comté de Stafford, in-8°. chez Johnson, à Londres, 1785, 84 pages.*

DÈS l'instant que le tabac fut introduit en Europe, en 1560, on lui attribua plusieurs propriétés médicinales; Sthal, en particulier, & quelques autres Médecins allemands le préconisèrent beaucoup : mais la manière dont les derniers Auteurs de Matière médicale en ont parlé en général, l'a fait exclure de

(1) Cet Ouvrage est trop connu en France, pour que nous nous y arrêtions.

la Pratique moderne. Ce discrédit du tabac n'a point empêché le D^r. Fowler de commencer des recherches plus exactes sur ses propriétés. Il résulte de ses expériences , qui sont en grand nombre , & qui sont racontées de maniere à inspirer la confiance , que le tabac , administré à l'intérieur avec méthode & avec les précautions nécessaires , est non-seulement sans inconvéniens , mais un remede efficace , particulièrement comme diurétique , dans les cas d'hydropisie & de dysurie. Cette propriété , parmi le grand nombre de celles qui lui sont attribuées , paroît à peine avoir été connue des autres Auteurs.

La forme la plus ordinaire sous laquelle le D^r. Fowler l'a administré , est celle-ci :

℥ Feuilles sèches de nicotiane de Virginie , une once ; eau bouillante , une livre.

Faites macérer pendant une heure dans un vaisseau fermé , passez ensuite avec expression ; retirez quatorze onces de cette liqueur , & ajoutez à la colature deux onces d'esprit de vin rectifié.

Outre cette infusion , le D^r. Fowler ordonne de temps en temps une teinture , un vin & un vinaigre de tabac , préparés en faisant infuser

une once des feuilles seches de la plante dans une pinte d'esprit de vin rectifié , de vin blanc d'Espagne , ou de vinaigre , pendant quatre jours. Il donne aussi une formule pour des pillules , qui consiste à mêler une dragme des feuilles en poudre avec une égale quantité de conserve de roses , & s. q. de gomme arabique , pour former une masse que l'on divise en soixante pillules.

Il donne en général pour un adulte , depuis soixante jusqu'à cent gouttes de l'infusion ci-dessus dans l'eau , dans un julep cordial ou tel autre véhicule approprié. Mais chez les malades très-irritables , il a vu vingt-cinq gouttes de cette infusion produire autant d'effet que cinq cents , chez des vieillards accoutumés au tabac. Pour un malade de dix ans , il a éprouvé que cinquante gouttes suffisoient , & vingt pour un de cinq. Il l'a rarement administré à des malades au dessous de cet âge.

L'effet immédiat de l'infusion est une sensation de chaleur dans le gosier , souvent suivie de ce même sentiment de chaleur à l'estomac , comme si le malade avoit bu du vin. Un autre effet général de ce remède , pris à des doses modérées , est un effet diurétique , accompagné d'un léger vertige ou étourdisse-

ment , ou fans cet accident. A haute dose , il est plus sûrement diurétique , souvent laxatif , presque toujours accompagné d'étourdissement , & souvent de nausées. Dans les cas où les malades éprouvent des douleurs , il est anodin. Chez quelques malades il occasionne un assoupissement , avec un sentiment de chaleur & d'inquiétude.

Le D^r. Fowler observe que sur cent cinquante malades auxquels il a administré ce remède , quatre-vingt-treize ont éprouvé son effet diurétique ; quarante en ont été purgés. Parmi ces cent cinquante malades , soixante & dix-neuf se sont plaints de vertiges , & soixante-deux ont éprouvé des nausées. Comme en général il l'a trouvé plus ou moins diurétique , à proportion de ce qu'il occasionnoit plus ou moins de vertiges ou de nausées , de l'un ou de l'autre de ces accidens à la fois , il nous avertit , à moins que les évacuations ne commencent rapidement , d'augmenter & de régler les doses , de manière à exciter le vertige & les nausées pendant l'espace de trente ou quarante minutes. Mais quand ces effets sont trop violens , ainsi qu'il l'a vu arriver dans deux ou trois cas , il recommande de suspendre l'usage du remède

jusqu'à ce que ces accidens aient disparu , & d'en régler les doses en conséquence.

Il faut administrer ce remede deux heures avant le dîner , & à l'heure du coucher , car l'estomac ne le supporte qu'avec beaucoup de peine , à jeun : lorsque l'on veut l'administrer à jeun , il est indispensable de le donner à des doses moins fortes d'un quart , ou même d'un tiers , que lorsqu'on ne le donne que dans l'après-dîner.

De trente-un hydropiques sur lesquels l'Auteur a essayé l'infusion de tabac , & dont il fait l'histoire dans l'Ouvrage même , dix-huit ont été guéris ; quatre étoient dans l'anasarque ou hydropisie générale , deux dans l'ascite , & deux avoient des engorgemens œdémateux des jambes. Dans dix autres cas , il a procuré un soulagement considérable aux malades confiés à ses soins , quoiqu'il ne les ait point guéris ; en sorte qu'il n'y a eu que trois cas dans lesquels ce remede a été inutile.

Le Dr. Fowler rapporte dix observations de dysurie dans lesquelles il a administré son infusion , & dans lesquelles il l'a trouvée anodine & diurétique , par conséquent soulageant les douleurs , relâchant les voies urinaires , & excitant les urines. Dans les dysuries qui

viennent des graviers , elle facilite considérablement l'expulsion des matieres calcaires.

L'Auteur parle de l'usage des lavemens de tabac dans la colique , comme d'un secours fort efficace. Une once de son infusion dans une demi-pinte de lait ou d'eau d'orge ordinaire , est suffisante , à ce qu'il pense , pour un adulte d'une constitution ordinaire. Mais si ce lavement n'occasionne point d'étourdissement ni de nausées au bout de demi-heure ou une heure , il faut augmenter la dose de l'infusion dans le lavement , jusqu'à ce que l'un ou l'autre de ces symptomes ait paru ; car dans les cas de constipation invétérée , il faut le plus souvent que l'un ou l'autre de ces phénomènes ait lieu , pour que le remede purge.

Outre les hydropisies , les dysuries & les coliques , le Dr. Fowler a essayé les effets du tabac dans un grand nombre d'autres maladies. Il l'a employé avec avantage dans quelques maladies éruptives , particulièrement dans celles qui sont compliquées de scorbut , ainsi que dans l'asthme , les maux de tête nerveux , & les affections hystériques. Il a vu une douleur fixe depuis quatre mois , accompagnée d'une petite tumeur du coude , chez un ma-

lade écouelleux , entièrement guérie dans huit jours par l'usage de cette infusion ; & il parle d'une tympanite intestinale , qui , après avoir résisté pendant deux ans à différens remedes , fut foulagée par de forts lavemens de tabac.

IV. *Lettres du D^r. William Hunter , publiées pour servir d'introduction à son dernier Cours d'Anatomie , imprimées d'après le manuscrit corrigé de sa main , & tel qu'il se disposoit à le faire imprimer ; avec quelques Ecrits relatifs au plan de cet Auteur , concernant l'établissement d'un Museum à Londres , pour l'avancement de l'Anatomie , de la Chirurgie & de Médecine , in-4°. chez Johnson , à Londres , 1784 , 130 pages.*

DANS la premiere de ces deux excellentes leçons , l'Auteur donne une idée générale de l'origine & des progrès de l'Anatomie , & dans un tableau de la grande révolution qui se fit dans les Sciences au quinzieme siecle , il a repris l'histoire des progrès de cet Art , plus bas que ne l'avoient fait jusqu'ici nos Auteurs ; ce qui lui a fourni l'occasion d'inscrire dans les annales de l'Anatomie un génie

de la premiere force , Leonardo da Vinci , que l'on a négligé parce qu'il étoit d'une autre profession , & parce qu'il n'a rien publié sur ce sujet. Le Dr. Hunter pense qu'il étoit au dessus des Anatomistes & des Physiologistes de son siecle ; que son Maître & lui furent les premiers qui réveillèrent le zele pour l'étude de l'Anatomie , & qui inspirèrent quelque considération pour cette Science. Il ajoute que Leonardo est certainement le premier que nous connoissons qui ait introduit la coutume des desseins d'Anatomie.....

Vassare , dans ses Vies des Peintres , observe en parlant de Leonardo , « qu'il fit un livre » d'études peintes en craie rouge , & touchées » à la plume avec beaucoup d'exaëtitude. Il » avoit peint de cette maniere tous les os ; » il avoit ajouté tous les nerfs , & il avoit » peint le tout recouvert avec les muscles. Il » avoit écrit des remarques sur tout cela , en » lettres d'une forme bisarre , écrites de la » main gauche , & de droite à gauche , enforte » qu'on ne pouvoit lire ces explications , » excepté ceux qui en avoient la clef. Elles » devoient être lues dans un miroir. » Ces mêmes peintures & ces mêmes écrits se trouvent heureusement conservés dans la grande

collection des tableaux originaux de Sa Majesté, où le D^r. Hunter a eu la permission de les examiner. Elles forment un grand & épais in-folio, relié en vieux maroquin, avec cette inscription écrite en lettres d'or majuscules sur chaque côté de la couverture :

DISSEGNI DI LEONARDO DA VINCI

RESTAURATI DA POMPEIO LEONI.

*Etudes de Leonard da Vinci, rétablies par
Pompeio Leoni.*

Cette inscription, ainsi que l'observe notre Auteur, prouve l'authenticité de la collection ; car dans une note sur la vie de Leonardo, du Pile nous dit entre autres choses, d'après un manuscrit latin de Rubens, qu'il avoit entre les mains, que « Rubens s'étend » dans ce manuscrit sur l'habileté de Leonardo » en Anatomie. Il y parle fort au long de ses » études, & de tous les desseins qu'il a faits. » Du Pile ajoute : Rubens a vu parmi plusieurs autres curiosités, les desseins de ce » Peintre à Arezzo, chez Pompeo Leoni, qui » possède tous ses Ouvrages. »

Le D^r. Hunter ne s'attendoit guere, en examinant ces peintures, qu'à voir les objets d'Anatomie qui peuvent être utiles à un Peintre pour sa profession. « Mais je vis, dit-il, avec

» étonnement , que Leonardo avoit tout étu-
 » dié & tout approfondi. Quand je
 » confidere la peine qu'il s'est donnée pour
 » chacune des parties du corps humain , la
 » supériorité de son génie universel, ses con-
 » noissances particulieres en Méchanique, en
 » Hydraulique, & l'attention avec laquelle un
 » tel homme devoit avoir examiné & vu les
 » objets qu'il a voulu peindre , je suis très-
 » convaincu qu'il étoit le meilleur Anatomiste
 » de son temps. Nous devons faire honneur
 » au quinzieme siecle, des études anatomiques
 » de Leonardo, puisqu'il étoit âgé de cinquante
 » ans en 1500. » Le D^r. Hunter avoit eu
 l'idée de faire graver & de publier les prin-
 cipaux desseins de Leonardo : ce seroit sans
 contredit une acquisition curieuse pour l'his-
 toire de l'Anatomie.

Par le respect que nous avons pour notre
 illustre Compatriote le D^r. Harvey , & pour
 sa découverte de la circulation du sang, nous
 aurions désiré ne pas rencontrer ce passage où
 le D^r. Hunter dit , au sujet de cet article de
 l'histoire de l'Anatomie : « on avoit déjà fait
 » tant de découvertes, qu'il ne lui restoit plus
 » guere autre chose à faire que d'en former
 » un systême ; ce qui n'exigeoit pas un talent

» extraordinaire, ainsi que tout bon juge en
 » cette partie en conviendra. Cependant, quel-
 » que facile qu'il fût, cet Ouvrage ne l'a pas
 » moins rendu immortel. Aucun de ses Ecrits
 » ne prouve qu'il fût extrêmement habile; il
 » seroit facile de citer plusieurs passages de
 » ses Œuvres, qui le rabaisent au niveau
 » des autres hommes. Il vécut au
 » moins trente ans après qu'Asellius eût pu-
 » blié sa découverte des vaisseaux lactés;
 » cependant, s'il n'en nie pas positivement
 » l'existence, il paroît tout au moins disposé
 » à n'y pas croire, tandis qu'il pouvoit à
 » chaque instant dissiper tous ses doutes sur
 » ce sujet en moins de trente heures. »

Après avoir parlé de l'origine & des progrès
 de l'Anatomie, des différentes découvertes
 que l'on a faites dans cet Art, du grand nom-
 bre d'excellens Observateurs qui s'y sont ap-
 pliqués, le D^r. Hunter passe à l'examen de
 l'importance de cette étude pour la Médecine
 & la Chirurgie; ce qui lui fournit l'occasion
 de parler de l'ouverture des cadavres après les
 maladies. « En réfléchissant aux progrès qu'il
 » reste à faire en Médecine, dit-il, je crois
 » pouvoir avancer qu'ils viendront de recher-
 » ches mieux suivies & faites plus généralement

» sur les maladies , après la mort. . . . Pour
 » faire un homme véritablement *Grand* en
 » Médecine, je choisirois un bon Anatomiste,
 » qui eût un certain talent ; je le placerois
 » dans un grand Hôpital , pour y suivre les
 » malades & disséquer les cadavres. »

Afin que ceux qui commencent à étudier l'Anatomie , puissent se former une idée générale & satisfaisante de leur sujet. Le D^r. Hunter suppose que l'esprit ou la substance immatérielle étant placée dans un corps physique , ce corps doit avoir reçu une organisation qui mette l'ame à portée de correspondre avec les êtres matériels : il considère après cela de quoi il étoit besoin , pour que l'ame ou l'esprit pût correspondre avec les êtres qui l'environnent. Ce plan le conduit à décrire d'une manière très - intéressante , la nécessité ou l'avantage , & par conséquent les causes finales de la plupart des parties du corps humain. Il commence par établir la nécessité du cerveau , ou d'un siége pour la résidence de l'ame , pour le siége des organes des sens , qui mettent l'ame à portée de correspondre avec toute la matière , pour le centre de réunion des nerfs , ou d'organes par le moyen desquels la communication puisse se faire ; en sorte que
 les

les nerfs informent l'ame de toutes les impressions qu'ils reçoivent & portent ses ordres ; ou soient les agens de son influence dant tout le corps. De plus , l'ame ou l'esprit , observe-t-il , doit avoir la faculté de se mouvoir d'une place à une autre dans cette machine , afin de pouvoir éviter ce qui est désagréable , dangereux ou nuisible ; & rechercher ce qui est agréable & utile. En conséquence , elle est munie de membres , de muscles , de tendons ; instrumens du mouvement. « Mais pour étayer ,
 » pour donner la forme & la fermeté à l'en-
 » semble , pour maintenir les parties molles
 » à leur place , leur donner des points fixes ;
 » & diriger le mouvement avec intelligence ;
 » ainsi que pour défendre quelques - uns des
 » organes les plus tendres & les plus impor-
 » tans , des attaques du dehors , il faut qu'il
 » y ait quelqu'appui , observe notre Auteur ;
 » qui soutienne le tout ; & c'est pour cela
 » que les os furent faits. Il ne falloit pas
 » que cet appui fût d'une seule piece , que
 » la structure en fût trop roide , elle auroit
 » empêché le mouvement : il y a en consé-
 » quence un grand nombre d'os.

» Les pieces de cette charpente doivent
 » être solidement liées entre elles , pour pré-

» venir les dislocations ; c'est ce qui est très-
 » bien exécuté par les ligamens.

» Les extrêmités des pieces osseuses , dans
 » les endroits où elles se meuvent & frottent
 » les unes sur les autres , devoient être lisses
 » & polies , afin que le mouvement fût plus
 » facile : l'Être suprême y a pourvu par les
 » cartilages & la synovie des jointures.

» Les interstices de toutes ces parties de-
 » voient être garnies de quelque matiere molle
 » ductile , qui les contînt en leur place , qui
 » les unit , & en même temps qui leur per-
 » mît de se mouvoir les unes sur les autres :
 » le tissu cellulaire ou la substance adipeuse
 » remplit admirablement bien ces fonctions.

» Il doit y avoir une enveloppe extérieure
 » qui donne la fermeté & la consistance au
 » tout , qui le défende d'une foule d'acci-
 » dens : c'est pour cela que sont faits les té-
 » gumens.

» Comme l'ame est faite pour la société ;
 » & pour communiquer avec les êtres de son
 » espece , elle doit avoir des facultés pour
 » rendre ses pensées par quelques signes ou
 » marques sensibles , dont il lui soit facile de
 » se servir , & qui soient très-variés : par le
 » moyen de la voix , elle peut rendre ses

» conceptions avec une étonnante facilité, &
 » les varier à l'infini.

» Jusqu'ici nous avons construit un corps
 » animal qui peut paroître assez complet, mais
 » nous ne lui avons encore rien donné pour
 » sa conservation ; & comme il est de la na-
 » ture de la matiere de subir des altérations,
 » & d'être sans cesse modifiée par la matiere,
 » ce corps vivant seroit bientôt détruit, sans
 » une force conservatrice capable de réparer
 » les accidens auxquels il est exposé : c'est
 » pourquoi le cœur & le système vasculaire
 » contiennent un trésor précieux. Le sang, rem-
 » pli de particules nourrissantes & volatiles ,
 » pénètre jusques dans les plus petites parties
 » de l'animal, par sa fluidité : poussé par le
 » cœur & porté par les arteres, il arrose tout
 » le corps vivant, il rétablit ce qui étoit
 » rompu, il entraîne les particules usées &
 » inutiles. Telles sont les fonctions du cœur
 » & du système artériel ; tels sont leurs avan-
 » tages & leur nécessité.

» Le superflu de ce sang, ou ce qui n'est
 » point employé à réparer la machine, ne
 » doit pas être perdu, mais il doit être reporté
 » au cœur : ce sont-là les fonctions du système
 » veineux. Voilà l'explication *à priori* de la

» circulation du fang dans le corps de l'animal.

» Les particules ufées qui deviennent inutiles, & que la circulation du fang entraîne, doivent être féparées & portées hors du fyfteme ; c'est pour cela que font faites les glandes & les organes fécrétoires ; ils féparent de la mafle du fang tout ce qui eft furabondant , gâté ou nuisible , & lorsque la fécrétion en eft faite , ces particules font évacuées par les conduits excrétoires.

» Comme le fyftême animal eft constamment en danger , la réparation doit fe faire constamment, & les organes fécrétoires doivent toujours être en action : il y a donc une circulation continuelle du fang , & les fécrétions fe font constamment. Mais ce trefor s'épuiferoit & bientôt ne fuffiroit plus , la machine fe diffoudroit , fi la nature n'avoit pas pourvu à fa réparation ; c'est pourquoi elle a placé avec profufion autour de nous , foit dans le regne animal , foit dans le regne végétal , tout ce qui peut être néceffaire. A cet effet , nous fommes pourvus de mains , instrument le plus admirable que l'on puiffe trouver pour recueillir ce qui doit servir à cette réparation , & pour porter à la bouche

» nos alimens préparés de mille manieres dif-
 » férentes.

» Pour que ces alimens fussent changés en
 » sang , il falloit qu'ils subissent des modifi-
 » cations considérables : la nature en consé-
 » quence nous a donné des dents, qui rompent
 » & broient les alimens , un estomac qui les
 » dissout , en un mot , tous les organes qui
 » servent à la digestion. Il n'y a que les par-
 » ticules les plus déliées de la nourriture , qui
 » puissent servir à la nutrition ; il faut qu'elles
 » soient triées & portées dans le sang ; il faut
 » que le *marc* soit évacué : c'est pour cela
 » qu'est fait le canal intestinal. Il sépare la
 » partie nutritive que nous appellons chyle,
 » & cette partie nutritive est portée dans le
 » sang par le moyen du système des vaisseaux
 » absorbans , & les matieres fécales continuent
 » leur route dans le canal intestinal , pour être
 » ensuite évacuées.

» Nous avons fait voir l'être vivant , non-
 » seulement muni de tout ce qui est nécessaire
 » pour son existence actuelle , mais encore
 » de tout ce qui peut conserver cette existence
 » individuelle pendant un temps indéfini. Mais
 » sa durée est nécessairement limitée , car puis-

» qu'il se nourrit, croît & parvient à un état
 » de perfection, il faut que, comme tous les
 » être matériels, il décline par degrés, &
 » qu'enfin il périclite : de là la nécessité d'un
 » plan pour le renouvellement de l'espèce :
 » c'est pourquoi l'éternelle Sagesse, au lieu de
 » donner à l'homme un desir violent de per-
 » pétuer son individu, a fait des animaux
 » mâles & femelles, & leur a donné des or-
 » ganes & des passions qui assurent la propa-
 » gation de l'espèce jusqu'à la fin du monde.

» D'après l'idée très-imparfaite que l'esprit
 » humain peut se former du sujet que nous
 » traitons, le système & les opérations de cet
 » animal que nous appelons homme, doivent
 » être très-complicés. Il faut qu'il y ait un
 » système général de vaisseaux, dont les rami-
 » fications s'étendent par-tout, pour que la
 » circulation se fasse ; un second système de
 » nerfs avec son appareil d'organes, pour
 » toutes sortes de sensations ; il faut qu'il y
 » en ait un troisième, pour l'union & la con-
 » nexion de toutes ces parties.

» Outre ces premiers systèmes qui sont gé-
 » néraux, il faut qu'il y en ait d'autres qui
 » soient particuliers : l'un, pour donner la

» force , servir d'appui & de soutien ; c'est la
 » charpente osseuse : l'autre , pour mouvoir
 » les parties les unes sur les autres , ainsi que
 » pour les mouvemens de locomotion ; ce
 » sont les muscles : un autre , pour préparer
 » la nourriture qui doit servir à la réparation
 » journalière du tout ; ce sont les organes de
 » la digestion : un autre enfin pour la pro-
 » pagation de l'espèce ; ce sont les organes
 » de la génération.

» En cherchant à se former ainsi une idée
 » de ce qui peut paroître nécessaire *à priori* ,
 » pour rendre un animal capable des fonc-
 » tions de la vie humaine , on observe avec
 » une grande satisfaction que l'homme est en
 » effet organisé de manière à pouvoir remplir
 » ces fonctions. Il a tous les organes néces-
 » saires pour cela , & il n'a rien de plus ;
 » excepté les organes de la respiration. Nous
 » ne pouvons parler de la respiration *à priori* ,
 » nous savons seulement qu'elle est essentielle
 » à la vie ; malgré cela , lorsque nous voyons
 » toutes les autres parties du corps si bien
 » disposées pour remplir leurs fonctions , si
 » sagement organisées pour leurs fins parti-
 » culières , nous ne pouvons douter qu'il n'en

» soit de même de la respiration (1). Si nous
 » sommes jamais assez heureux pour voir clai-
 » rement & distinctement l'objet de cette
 » fonction , nous pourrions sans doute voir
 » que les poumons sont aussi sagement con-
 » formés , par rapport à leur importante fonc-
 » tion , que tous les autres organes ; de même
 » que nous voyons aujourd'hui le but &
 » l'importance du cœur relativement au sys-
 » tème vasculaire ; ce que nous ignorions ab-
 » solument avant la découverte de la circu-
 » lation du sang.

» L'utilité & la nécessité des différens sys-
 » tèmes du corps humain ne sont pas moins

(1) Je suis bien étonné que le savant & célèbre Hunter se soit arrêté en si beau chemin , & qu'il n'ait pas fait attention que toute matière tendante par sa nature au repos, il étoit nécessaire qu'il y eût un principe de mouvement toujours existant dans le corps humain , lequel , par son activité non interrompue , entretint ce mouvement & cette vie toujours prêts à s'éteindre , d'après les loix générales de la gravitation. En effet , tout le monde connoît l'influence de la respiration sur les mouvemens du cœur & du cerveau , sur-tout d'après les admirables découvertes des Lamure & des Haller. *Note du Trad.*

» sensibles que la sagesse d'invention avec la-
 » quelle ils ont été disposés de la maniere
 » la plus solide & la plus convenable ; ils
 » sont en effet si bien disposés , qu'ils peuvent
 » se prêter des secours mutuels , & que toutes
 » ou la plupart des parties remplissent non-
 » seulement leur but principal , mais encore
 » agissent utilement de plusieurs autres ma-
 » nieres.

» Si nous considérons la machine animale
 » sous ce point de vue , & si nous la compa-
 » rons aux machines les plus admirables que
 » l'esprit humain ait inventées , par exemple
 » au meilleur vaisseau qui ait existé , nous
 » pourrons nous convaincre , & nous ne se-
 » rons jamais tentés de douter qu'il y a une
 » Puissance & une Intelligence au dessus de
 » tout ce que l'homme peut imaginer.

» Dans cette comparaison , il y aura une
 » particularité qui ne sauroit échapper , &
 » qui est bien propre à nous donner une idée
 » de la supériorité de la machine animale sur
 » celles que les hommes peuvent exécuter ,
 » c'est que dans nos machines il n'y a point
 » de puissance intérieure inhérente à la ma-
 » chine même , qui puisse la réparer ou la
 » soutenir contre les accidens qui peuvent lui

» arriver. Mais les machines naturelles ou les
 » corps animaux ont été pourvus de puissances
 » intérieures admirables , dont la plupart ne
 » sont pas moins sensibles dans leurs effets ,
 » qu'elles sont au dessus de l'intelligence hu-
 » maine , par la maniere dont elles agissent ,
 » & par les moyens qu'elles emploient. C'est
 » ainsi qu'une plaie se cicatrise d'elle-même ;
 » le cal rétablit un os rompu ; une partie
 » morte est séparée des parties vivantes ; les
 » sucs nuisibles sont évacués ; la pléthore cede
 » à quelque hémorrhagie spontanée , & l'hémor-
 » rhagie s'arrête d'elle-même ; une grande
 » perte de sang , de quelque cause qu'elle
 » provienne , est en quelque façon remplacée
 » par la contraction du système vasculaire ,
 » dont le diametre se *moule* sur la quantité du
 » sang qu'il doit contenir. L'estomac nous
 » avertit que les particules nutritives sont
 » épuisées , nous instruit très - exactement de
 » la quantité & de la qualité de celles qui
 » nous manquent dans le moment présent ,
 » demande avec plus d'instance à proportion
 » du besoin qu'il éprouve , réitere ses avis ,
 » presse , commande , &c. Au moyen de ces
 » admirables facultés , on voit avec étonne-
 » ment le corps animal résister au froid , à

» la chaleur , portés à des degrés très-éloignés , & conserver un degré de chaleur égale au milieu des glaces du nord , ou des sables brûlans de l'Afrique.

» Il y a dans les machines naturelles une faculté bien supérieure , bien plus admirable , s'il est possible , & bien plus au dessus de l'esprit & de l'intelligence humaine , que celle dont nous venons de parler. Outre les facultés conservatrices que chaque individu possède , lorsque deux de ces individus coopèrent ou agissent de concert , ils peuvent produire un autre animal ou machine qui leur ressemble , qui possède la même faculté de produire d'autres êtres semblables , & de multiplier l'espèce à l'infini.

» Telles sont les facultés qui surpassent tout ce que l'esprit humain peut inventer ou imiter : ce sont-là les traits caractéristiques qui distinguent les ouvrages du grand Architecte. »

Après avoir ainsi donné une idée générale de son sujet , le D^r. Hunter passe à la méthode que l'on doit suivre dans l'étude de l'Anatomie , & finit par donner le plan de son propre Cours. Il ne parle pas seulement de ce qu'il se propose de faire , mais encore

de ce qu'il attend de ses Auditeurs ; & ses observations à ce sujet sont bien faites pour fixer l'attention des jeunes-gens , & les engager à se livrer avec ardeur aux recherches anatomiques.

A la suite de ces deux leçons du D^r. Hunter , on trouve plusieurs écrits relatifs à son plan d'établissement d'une Ecole d'Anatomie à Londres , sous les auspices du Gouvernement. Dans un Mémoire sur ce sujet , l'Auteur ne demande qu'un emplacement suffisant , dans lequel il puisse dépenser six ou sept mille livres sterlings de son propre fonds , pour les constructions nécessaires à cet objet. M. George Grenville , à qui le Comte de Bute avoit recommandé ce projet d'un homme désintéressé & d'un bon patriote , ayant négligé de s'en occuper , le D^r. Hunter lui écrivit au bout de quelques mois une lettre très-spirituelle , dans laquelle , après lui avoir demandé pardon de la peine qu'il lui a donnée , il le prie de se tranquilliser à ce sujet.



N. Recherches sur les moyens de prévenir la Variole, ou procédés d'une Société dont le but est d'engager à une inoculation générale, à des périodes déterminés, pour prévenir les ravages de la petite vérole naturelle à Chester; par John Haygarth, M. B. de la Soc. roy. de Londres, in-8°. à Chester, 1785, 223 pages.

IL y a deux opinions qui ont prévalu à Chester, au point d'empêcher toutes les précautions pour prévenir la variole; ces opinions sont : 1°. que les hardes exposées aux émanations varioleuses, sont contagieuses; 2°. que quand la maladie est épidémique, toute l'atmosphère des lieux où regne l'épidémie, est infectée. Dans l'Ouvrage dont nous parlons, on combat victorieusement ces deux opinions, par les preuves que les recherches de la Société établie dans cette Ville pour la variole, ont fournies pendant six années consécutives. Pendant tout ce période, on a examiné de près la marche & les progrès de la petite vérole à Chester; on a recherché avec soin les causes de la contagion, mais il ne s'est pas trouvé un seul fait qui pût faire

soupçonner que les miasmes varioliques aient communiqué cette maladie. Quoique pendant tout ce temps , excepté pendant quelques semaines, tous les Médecins-Praticiens aient vu des petites véroles ; quoique les Inspecteurs de la Société soient entrés tous les jours dans les chambres infectées de variole , & quoiqu'ils aient approché avec les même habits & sans précautions , les enfans susceptibles de prendre cette maladie , on ne s'est point aperçu qu'ils l'eussent communiquée. La Société de la petite vérole paroît avoir eu des preuves encore plus fortes & plus nombreuses, que l'atmosphère infecte qui environne les varioles, se borne à une circonférence très-peu étendue : toutes les expériences de la Société ont servi à confirmer cette opinion , & pendant les six dernières années, il n'y a eu que quelques semaines où l'on n'a pas eu les plus fortes preuves que l'infection ne s'étend point aux maisons les plus voisines.

Le Dr. Haygarth pense que la petite vérole naturelle se communique toujours par l'air ; & comme il suppose que la combinaison du virus avec l'air se fait par une solution chimique , il pense que les miasmes varioliques ne peuvent se combiner avec les hardes , à

moins que l'air n'en soit super saturé. C'est ce qui peut arriver , lorsque des hardes imprégnées de miasmes varioliques sont fermées ; ou qu'une lettre est pliée de maniere à empêcher le libre accès de l'air ; & notre Auteur est porté à regarder ces moyens comme les plus ordinaires par lesquels la variole est transportée d'un lieu à un autre , à des distances éloignées.

Dans des recherches sur les moyens de prévenir la variole , il est de la plus grande conséquence de déterminer les époques auxquelles la communication avec les malades cesse d'être dangereuse. Le D^r. Haygarth rapporte plusieurs faits , qui rendent probable qu'avant que l'éruption se fasse , le malade n'est que rarement, ou même n'est jamais dans le cas de communiquer sa maladie. Cette conjecture est fortifiée par le témoignage du D^r. Heberden , qui , dans une lettre à l'Auteur , dit qu'il a vu plusieurs cas qui démontrent qu'une personne qui n'a jamais eu la petite vérole , peut vivre en sûreté , & même coucher impunément avec un malade ayant la petite vérole , pendant les deux ou trois premiers jours de l'éruption , sans contracter la maladie.

Quant au temps où le malade cesse d'être un foyer de contagion , le D^r. Haygarth conjecture que c'est lorsque les croûtes sont tombées. Cette conjecture a été confirmée, ajoute-t-il , par toutes les expériences de la Société de la petite vérole : cependant il est à remarquer que la peau , les cheveux , &c. peuvent être imprégnés de miasmes varioliques qui y tiennent , & qui quelquefois rendent la communication avec le malade plus longtemps dangereuse , à moins qu'il ne soit nettoyé avec soin.

Nous devons au Baron Dimisdale cette observation si utile , que la petite vérole naturelle cede à la variole inoculée; mais ce Savant ne pouvoit pas déterminer le temps précis où la maladie a lieu naturellement. D'après les faits rapportés par le D^r. Haygarth , il paroît que l'espace entre l'instant où l'on reçoit la matiere de la petite vérole & la fièvre varioleuse , est environ deux jours plus long dans la petite vérole naturelle, que dans l'inoculée.

Comme la contagion de la petite vérole n'a lieu qu'en s'approchant très-près du foyer de la matiere varioleuse , ou lorsque le virus récent a été renfermé ; & comme les miasmes varioliques n'infectent point les hardes , il s'ensuit

s'enfuit que l'on peut garantir de la petite vérole les personnes qui ne l'ont pas eue , en les écartant du foyer de la contagion jusqu'à ce que ce foyer soit détruit.

Les regles que l'Auteur propose à cet effet , sont celles que la Société pour la petite vérole de Chester , institution dont nous avons eu occasion de rendre compte (1) , a adoptées & suivies avec succès. Les procédés de cette Société se trouvent dans un appendice à l'Ouvrage , avec une lettre du D^r. Waterhouse à l'Auteur , dans laquelle ce Médecin décrit les regles qu'on a suivies à Rhode-Island en Amérique , pour prévenir cette même maladie.

VI. *Observations & recherches en Médecine* , par une Société de Médecins à Londres , vol. VI. in-8°. chez Cadell , à Londres , 1784.

DANS la Préface de ce volume , qui , par l'importance des observations qu'il contient , ne le cede à aucun des premiers tomes de cette excellente Collection , les Editeurs

(1) Vol 3;

font une mention honorable des Drs. Fothergill, Solander & Hunter , trois de leurs Associés morts depuis peu. C'est à ces pertes irréparables pour le Public , ainsi que pour la Société de Médecine , qu'il faut attribuer le retard de la publication de ce volume. Les Ecrits qui le composent sont les suivans.

I. *Histoire d'une extravasation du sang dans le péricarde, par Jer. Wright, Chirurgien.* — Le sujet de cette observation , qui a été faite en 1749 , étoit un Dragon fort & vigoureux , âgé de vingt-huit ans. Ce Dragon avoit aidé à soulever un coffre très - pesant , & bientôt après étoit tombé. Il éprouvoit une sensation de grand froid , & sentoît quelque chose qui s'élevoit au gosier , & qui paroissoit prêt à l'étrangler. Le visage étoit livide & enflé ; il avoit des étourdissemens & des envies de vomir ; cependant il ne souffroit pas considérablement , mais il ne put jamais déterminer l'endroit de sa douleur. Quelquefois la respiration étoit interrompue par des spasmes , & alors il paroissoit à l'agonie. Ce qu'il y avoit de plus extraordinaire dans son état , c'est que la pulsation du cœur & des artères n'étoit pas sensible. Ces symptomes furent les mêmes , à quelques variations près , jusqu'à la mort du

malade , qui arriva subitement au bout de quarante-huit heures après son accident , & immédiatement après avoir fait quelques pas dans sa chambre. A l'ouverture du cadavre , on trouva le péricarde très-distendu , contenant environ deux quarts de sang coagulé , qui s'étoit épanché par une rupture de la veine cave , située près de l'oreillette droite. Cette ouverture étoit longue d'environ un pouce. Le sac remplissoit toute la partie antérieure de la poitrine , comprimoit les poumons , & les réduisoit à un très-petit volume dans la partie postérieure de cette cavité. Le cœur étoit ridé , comprimé , & réduit à la moitié de sa grosseur ordinaire : les gros vaisseaux qui l'environnoient étoient considérablement distendus.

II. *Histoire d'une angine du poumon , traitée avec succès par le D^r. David Macbride.* — Nous présumons que nos Lecteurs connoissent déjà cette observation , car elle a été publiée par l'Auteur , dans la seconde édition de son Introduction à la Médecine théorique & pratique , ainsi que par le D^r. Duncan , dans le cinquième volume de ses Commentaires de Médecine.

III. *Observations sur deux hydropisies guéries*

avec des petites doses d'opium , par M. John Mason , Chirurgien à Leicester. — Dans ces deux cas , accompagnés de symptomes douloureux , qui indiquoient l'usage de l'opium , ce remede , administré à petites doses , a calmé les douleurs , a augmenté la sécrétion de l'urine , & les symptomes de l'hydropisie ont disparu.

IV. *Observations sur un anévrysme de l'aorte & de la carotide gauche , dont le dégorgement s'est fait par la trachée artère , par M. John Hall , ancien Chirurgien de l'Hôpital de Leicester. —* La dilatation des arteres , dans le cas dont il s'agit , sert à confirmer cette opinion , que les anévrysmes sont souvent dus à une foiblesse du système artériel , plutôt qu'à une affection locale. On a joint à l'histoire de cette maladie une planche représentant les anévrysmes , tels que la dissection les offre.

V. *Maladie de M. Holder , par Richard Brown Cheston , Chirurgien à Gloucester. —* L'histoire de cette maladie , accompagnée des observations de l'Auteur , se trouve dans la troisième partie pour cette même année.

VI. *Hydrocéphale interne traitée avec succès ; par le Dr. Mathew Dobson.*

VII. *Nouvelles observations sur le succès du*

traitement de l'hydrocéphale interne , par le D^r. John Hunter.

VIII. *Mémoire sur les effets apparens du mercure , dans les cas où l'on soupçonne une hydrocéphale interne , par le D^r. Haygarth.*

Les observations qui font le sujet de cet article , ainsi que des deux précédens , servent à confirmer l'efficacité du mercure dans le traitement des symptômes que l'on attribue communément à l'hydrocéphale. Le malade qui fait le sujet des observations du Docteur Dobson , étoit un enfant de trois à quatre ans , le plus jeune de quatre freres qui étoient morts d'hydrocéphale interne , ainsi que l'on s'en étoit assuré par la dissection. Les symptômes qui accompagnoient cette maladie , étoient une grande fréquence & une grande irrégularité du pouls , la dilatation de la pupille & un strabisme considérable. On insista sur les mercuriaux , jusqu'à ce qu'on apperçut un léger ptyalisme , & les symptômes commencerent alors à diminuer , & cessèrent entièrement au bout de quelques jours : le strabisme dont nous avons parlé fut le symptôme qui céda le dernier.

Le malade du D^r. Hunter étoit une fille d'environ deux ans : les symptômes de sa

maladie étoient mieux caractérisés que dans le cas rapporté par le D^r. Dobson. Cette enfant étoit dans un état comateux. Le volume de sa tête , suivant le rapport de sa mere elle-même , avoit sensiblement augmenté dès le commencement de sa maladie , & le péricrâne étoit recouvert d'un grand nombre de larges veines bleues , lesquelles se distendoient considérablement , lorsque la malade faisoit des efforts pour tousser ; elle portoit souvent sa main à sa tête , & pouffoit des cris aigus de temps en temps. Son pouls étoit vif , & ses pupilles , quoique peu dilatées , étoient insensibles à la lumière. On lui donna le mercure doux à petites doses ; au bout de neuf jours , il y eut une salivation considérable. Les symptomes commencerent à diminuer dès le quatrieme ou le cinquieme après qu'elle eut commencé ces remedes ; le douzieme , elle commença à recouvrer ses sens , mais elle resta aveugle pendant plus de quinze jours après qu'elle fut rétablie. La cœcité disparut petit à petit , & environ six semaines après , elle y voyoit aussi bien que jamais , & les larges veines de la tête avoient disparu.

Le D^r. Haygarth rapporte plusieurs observations. La premiere est celle d'une jeune

Demoiselle de vingt-deux ans , laquelle se plaignoit depuis deux mois d'un violent mal de tête , qui occupoit sur-tout un côté , & que le mouvement , le bruit ou la lumiere portoient au plus haut degré. Le poulx étoit singulièrement lent , ne donnant que soixante pulsations par minute ; & lors même que les symptomes étoient les plus violens , il ne donnoit guere que soixante & dix-sept pulsations dans le même espace de temps. Elle avoit des baillemens violens , & de fréquentes quintes de toux ; son urine étoit trouble & en petite quantité ; elle étoit continuellement altérée. Après avoir essayé différens remedes , sans succès , on lui administra le mercure , avec de grandes précautions , jusqu'à ce que son haleine devint très-puante ; alors les symptomes se trouverent considérablement diminués , mais ils ne furent entièrement dissipés que deux ou trois semaines après. Depuis ce temps , la malade jouit d'une bonne santé. Il n'y a point eu de salivation dans ce cas-là. L'Auteur remarque , avec une candeur bien rare , que cette observation ne suffit pas pour établir une nouvelle doctrine , parce que le caractère de la maladie n'étoit pas assez évident , pour qu'il puisse passer pour incontestable que c'étoit une

hydrocéphale , & que les effets du mercure ne font pas assez démontrés , parce que la malade avoit fait usage de plusieurs autres remèdes avant d'en venir à ce dernier. Cette observation est suivie d'une autre dont le sujet mourut ; mais on attribue au mercure le soulagement de quelques symptômes de paralysie que le malade (c'étoit un enfant de six ans) éprouva.

Le Mémoire du D^r. Haygarth est terminé par une observation faite sur un petit garçon de huit ans. Entre autres symptômes décrits avec la plus grande exactitude , tels que le strabisme , le mal de tête , la diminution de la quantité des urines , &c. il est question de constipation , de toux fréquente , & d'un tic du malade , qui *s'épluchoit* toujours le nez & les levres. On fit prendre à ce malade tous les jours quatre grains de mercure doux , jusqu'à la dose de vingt-quatre grains , & on ne laissa passer qu'un jour sans lui en donner. Peu après avoir pris la première dose , il commença à mieux aller ; le mercure doux ne produisit pas d'autre effet sensible que deux ou trois selles par jour , & une augmentation dans la sécrétion des urines. Le D^r. Haygarth prévoyoit que quelques Lecteurs pourront attri-

buer cette fièvre aux vers ; mais si ç'avoit été une fièvre de vers , ce dont , nous dit-il , il a douté long-temps , il pense qu'elle ne pouvoit pas avoir été excitée par les vers que le malade rendit , car les symptomes n'auroient pas cessé en trente heures. Au reste , il pense qu'on ne peut pas douter que ce ne fût une hydropisie du cerveau : pour pouvoir porter son jugement là-dessus , il faut que le Lecteur lise l'observation dont il s'agit , toute entière. Quant à nous , lorsque nous considérons les symptomes de cette maladie & les effets du remède , nous sommes disposés à l'attribuer à quelque cause irritante des premières voies , plutôt qu'à une congestion d'eau sur le cerveau.

(*La suite à l'Ordinaire prochain*).



C A T A L O G U E.

I. **Œ**UVRES de *John Fothergill*, D. M. de la Soc. roy. de Londres, &c. avec un abrégé de sa vie, par *John Coakley Lettsom*, in-4°. chez *Dilly*, à Londres, 1784.

II. Mémoire sur la Vie & les Ecrits de *William Hunter*, D. M. de la Soc. roy. de Londres, Médecin extraordinaire de la Reine, &c. lu à une Assemblée générale de la Société de Médecine, dont il étoit Président, & publié, à la demande de cette même Société, par *Samuel Foart Simmons*, D. M. de la Soc. roy. de Londres, &c. in-8°. chez *Johnson*, à Londres, 1783.

III. Essai sur la théorie & la pratique de l'art des Accouchemens, par *Alexander Hamilton*, D. M. de la Soc. roy. d'Edimbourg, Professeur d'Accouchemens à l'Université, & Membre du College royal de Chirurgie d'Edimbourg, in-8°. chez *Elliot*, à Edimbourg, 1784.

IV. Expériences sur le kina rouge, suivies d'observations sur son histoire, sa maniere d'agir & son usage, avec des réflexions sur

quelques autres sujets qui tiennent aux phénomènes & à la doctrine des astringens végétaux ; dissertation qui a remporté le premier Prix de la Société Harvéienne d'Edimbourg , pour 1784 , par *Ralph Irving* , in-8°. chez *Elliot* , à Edimbourg , 1785.

V. Recherches sur la nature & les causes de la fièvre , avec une analyse des différentes opinions sur sa cause prochaine , & en particulier sur celle que l'on enseigne dans la chaire clinique de l'Université d'Edimbourg , contenant quelques observations sur la putréfaction dans le corps humain , & sur la méthode de traitement à suivre dans les fièvres , par *Caleb Dickinson* , D. M. in-8°. chez *Elliot* , à Edimbourg , 1785.

VI. Histoire du trépan du cerveau , & du traitement que l'on emploie après cette opération ; avec des observations sur une nouvelle méthode à suivre dans ces cas , accompagnée de l'histoire d'un cas particulier , par *Robert Mynors* , Chirurgien , in-8°. à Birmingham , 1785.

On nous accuse à tort dans ce pamphlet d'avoir omis à dessein un fait essentiel , & changé le sens d'un paragraphe , dans une observation qui nous a été envoyée par

l'Auteur (1). M. Mynors dit que nous avons refusé de réimprimer son observation dans un des numéros de notre Journal : cela est vrai ; mais il auroit dû ajouter , ce qui n'est pas moins vrai , que nous lui avons offert de rétablir cette omission dans un errata , & qu'il a refusé notre offre. (Cette omission consiste dans une dizaine de mots relatifs à l'adhésion du péricrâne à la dure-mere). Il n'a pas mis moins de mauvaise foi dans la réimpression de son observation , qu'il a donnée au Public sans en avertir le Lecteur , non pas dans la forme sous laquelle il nous l'avoit envoyée , mais avec la plupart des changemens dans la maniere dont elle étoit présentée , & les corrections dans le style que nous y avons faites. Tout ce qu'il dit en faveur de *l'originalité* de sa pratique , ne peut point nous faire changer de façon de penser à ce sujet , & ses argumens n'acquierent aucun poids des observations indécentes de sa Préface.

VII. Avis au Parlement sur la situation des Chirurgiens de vaisseaux , avec quelques aperçus de Médecine sur la santé des équipages des vaisseaux de Sa Majesté , adressés aux Lords

(1) Vol. V.

de l'Amirauté ; avec quelques observations sur le ralentissement de l'émulation , par *William Renwick*, Chirurgien du vaisseau du Roi , in-8°. chez *Law* , à Londres , 1785.

VIII. Dissertation sur la théorie & le traitement de la cataracte , dans laquelle on soutient la méthode par extraction , & dans laquelle on décrit cette opération telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui , & portée au plus haut degré de perfection , par *Jonathan Wathen*, Chirurgien , in-8°. chez *Dilly* , à Londres , 1785.

IX. Histoire de la dernière fièvre épidémique qui a régné dans les environs de Bridgenorth , dans le Comté de Shorp , en 1784 ; par *William Coley*, Chirurgien , in-8°. chez *Murray* , à Londres , 1785.

X. Fragmenta chirurgica & medica, Autore *Gul. Fordyce*, M. D. Eq. Aur. in-8°. chez *Cadell* , à Londres , 1785.

XI. Recherches sur les différentes théories & les divers traitemens des apoplexies & des paralyties , par *B. Chandler*, D. M. &c. in-8°. Canterbury , 1785.

XII. Remarques sur la nature & le traitement des rétentions d'urine , par *Charles Brandon Trye* , Membre de la Corporation des

Chirurgiens de Londres, & Chirurgien de l'Hôpital général de Gloucester , in-8°. chez *Murray* , à Londres , 1784.

XIII. Exposé des effets d'un stiptique extraordinaire découvert depuis peu. Lettres de plusieurs Membres de la Faculté à *Barth. Ruspini* , Chirurgien Dentiste , in-8°. chez *Johnson* , à Londres , 1785.

XIV. La philosophie de la Médecine , fondée sur une loi générale & immuable de la nature , l'action relative & nécessaire du feu élémentaire , par *T. Dewell* , D. M. seconde édition revue & corrigée , in-12 , à *Marlborough* , 1785.

XV. Almanacco di fanita , ou Almanach de fanté pour 1785 , in-8°. à *Turin* , 1785.

XVI. Medinisch-Chirurgische Beobachtungen , &c. ou Observations de Médecine & de Chirurgie , faites dans les Hôpitaux d'Angleterre & de France , par *J. Hunczousky* , in-8°. à *Vienne* , 1784.

XVII. Tradato medico-pratico del garotillo maligno ulcerado , ou Traité de l'ulcere malin du gosier , par *Don Juan Antonio Pasqual y Rubio* , in-4°. à *Valence* , 1784. Le principal objet de cet Ouvrage est de recommander le kina.

XVIII. *Andræ Bonn* Descriptio thesauri ossium morbosorum Hoviani; adnexa est dissertatio de callo, in-4°. Amsterdam.

XIX. De Infanticidio non temerè admit- tendo, Auctore *Christ. Godef. Gruner*, Med. Doct. & Prof. in-8°. Jena, 1784.

XX. *Barthol. Eustachii* Anatomici summi romanæ archetypæ tabulæ anatomicæ, novis explicationibus illustratæ, ab *Andr. Maximino*, in-fol°. Romæ, 1783.

XXI. *Jo. Andræ Murray*, M. D. Eq. Ord. R. de Vasa, &c. Opuscula, in quibus commentationes varias tam medicas quàm ad rem naturalem spectantes retractavit, emendavit, auxit, cum figuris æneis, vol. 1. in-8°. Gottingue, 1785.

XXII. *Joanis Weisſ*, M. D. Continuatio Pyretologiæ practicæ tentamen, editio secunda, in-8°. Viennæ, 1785.

XXIII. *Joanis Weisſ*, M. D. Continuatio prima tentaminis Pyretologiæ practicæ, sistens febres cardinales primas inflammatorias, in-8°. Viennæ, 1783.

XXIV. Considérations sur le magnétisme animal, ou sur la théorie du monde & des êtres organisés, d'après les principes de M. Mesmer, &c. par M. *Bergasse*, avec des re-

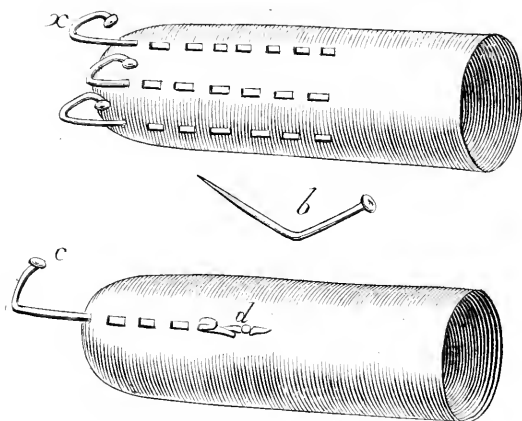
marques sur le mouvement , par le Marquis de *Chateleux*, de l'Académie françoise, in-8°. à la Haye , 1784.

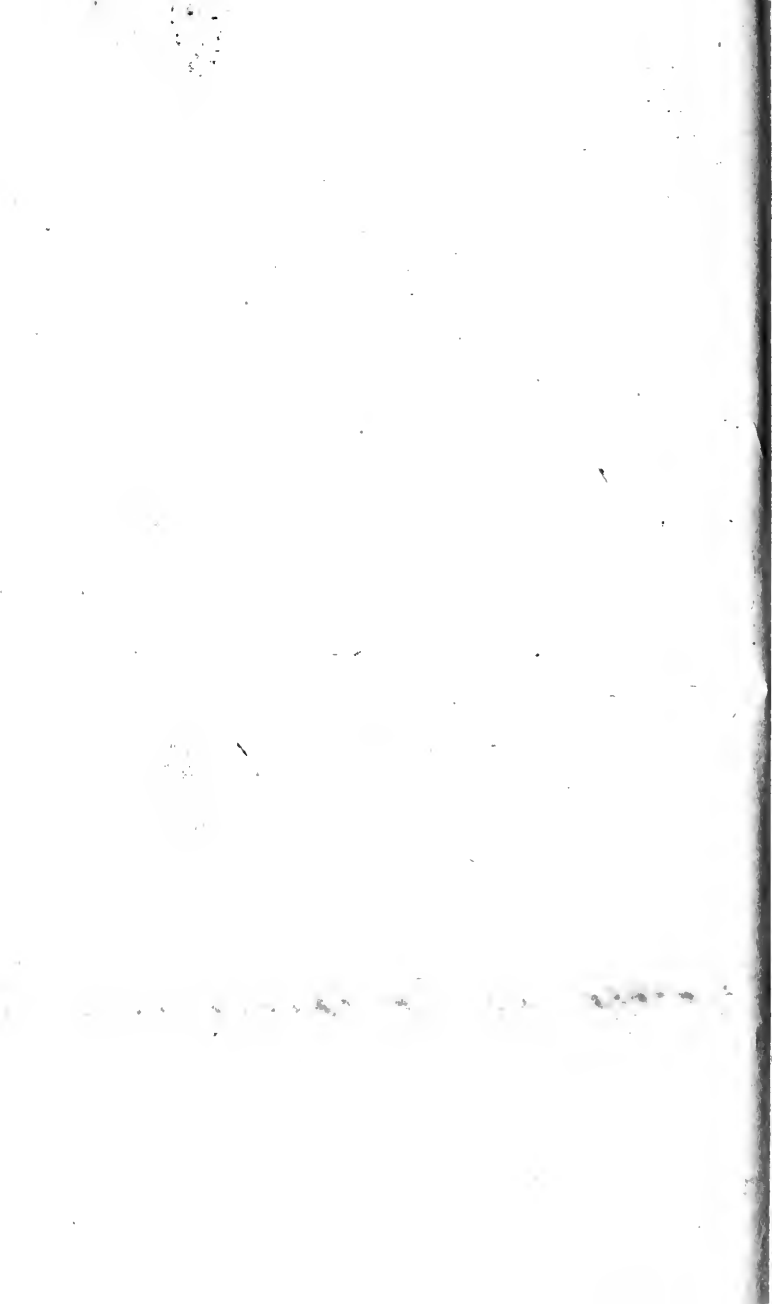
XXV. Differtatio botanico-medica de quibusdam plantis belgicis in locum exoticarum sufficiendis, &c. Auctore *P. E. Wanters*, Med. Gandavi , in-8°. à Gand , 1785.

XXVI. Tradato de las epidemias malignas y enfermedades particulares de los exercitos, con advertencias à sus generales Ingeneros, Medicos y Cirujanos , nueva maquina ventilatoria , &c. por le Doctör *Francisco Bruno Fernandez*, Præsbytero , ou Traité sur les épidémies malignes & les maladies particulieres des Armées , avec des avis aux Officiers généraux , Ingénieurs , Médecins & Chirurgiens ; avec une description d'un nouveau ventilateur, par le Docteur *Francisco Bruno Fernandez*, &c. in-4°. à Madrid, 1785.

F I N.

IV. *Partie 1785.*







JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1785.
III^e. PARTIE.



SECTION PREMIERE.
ESSAIS ET OBSERVATIONS.



I. *Maladie de M. Holder, avec quelques remarques sur les Concrétions polypeuses du cœur, par M. Richard Brown Cheston, de la Soc. R. de Londres, Chirurgien consultant de l'Hôpital général de Gloucester (1).*

M. Holder, parvenu environ à quarante ans, avec une constitution athlétique & un caractère actif, se trouvoit exposé, sur la fin de 1774, lorsqu'il marchoit un peu vite,



(1) Voyez la seconde partie de ce 6^e. volume, p. 213, où l'on annonce que cette Observation qui a

à de fréquentes attaques d'une sensation incommode à la poitrine. Cette sensation ou douleur se faisoit sentir particulièrement sous le *sternum*, & dispa-roissoit aussi-tôt qu'il cessoit ou ralentissoit les mouvemens qui l'avoient occasionnée.

Il y avoit environ quatre ans qu'il s'étoit apperçu de cette incommodité pour la première fois; mais comme il avoit observé qu'elle revenoit principalement lorsqu'il marchoit trop tôt après les repas, & qu'elle ressembloit à la sensation qu'il avoit éprouvée en avalant à longs traits un verre de petite bierre, lequel occasionna dans l'œsophage une distension douloureuse, il considéra ce symptome comme devant être attribué à des vents, & se trouvant d'ailleurs en fort bonne santé, il n'y fit pas grande attention. Il s'en occupoit même si peu, qu'il n'en parloit jamais, si ce

été inférée dans le 6^e. volume des *Medical Observations and Inquiries*, sans que l'Auteur en ait été prévenu, a été retouchée, & que l'on y a ajouté des remarques qui ne se trouvent point dans le Recueil des Médecins de Londres, parce que M. R. B. Cheston ne pensoit pas que son premier manuscrit alloit devenir public,

n'est à ceux de ses amis qui se trouvoient avec lui, lorsque les attaques revenoient.

La grande réputation dont M. Holder jouissoit à juste titre, comme Chirurgien & Apothicaire, lui donnoit de grandes occupations ; & il se trouvoit de temps en temps exposé aux intempéries des saisons. Il eut beaucoup à en souffrir à différentes fois pendant l'année 1784.

Avant d'aller plus loin, il faut faire observer qu'à vingt-un ans M. Holder jouissoit de la santé la plus robuste, & qu'à cet âge, il étoit de la plus grande sobriété. A vingt-deux ans, il fut attaqué d'une jaunisse qui lui dura six semaines. Il en fut guéri par la sortie d'un calcul biliaire ; mais depuis ce temps il fut sujet à d'abondantes excrétions de bile, qu'il évacuoit tantôt par les vomissemens, tantôt par les selles. Ces excrétions étoient accompagnées de douleurs si cruelles dans l'estomac & les intestins, qu'on ne pouvoit les calmer avec les opiates. Ayant éprouvé que du bon cidre étoit le meilleur préservatif qu'il pût se procurer contre ces accidens, il en fit sa boisson ordinaire, jusqu'à ce que sa rareté en 1772 & 1773 l'empêchât d'en faire un usage habituel. Depuis ce temps-là il s'étoit mis à la bierre.

En Août 1774, sentant son estomac s'affoiblir, il abandonna la bierre pour faire usage de l'eau panée, ne buvant que peu de vin après le dîner, & sur le soir, quelques verres de *rhum* & d'eau. Il se crut d'abord considérablement soulagé par ce nouveau régime; l'appétit lui revint, & la digestion se rétablit, quoiqu'il mangeât extrêmement vite. Il continua donc sur ce plan pendant environ trois mois, au bout desquels il se trouva maigri, & sentit ses forces lui manquer. Ne pouvant plus suffire à ses affaires, il revint à son premier genre de vie, & but du vin comme auparavant.

Dans le mois de Janvier 1775, sa douleur à la poitrine devint plus fréquente, & les paroxismes parurent augmenter en longueur & en intensité; mais résolu de lutter contre le mal, il continua de se livrer à ses affaires avec son activité ordinaire. Il se passoit peu de jours qu'il ne fit trente ou quarante milles. Sur la fin de ce mois de Janvier, il ressentit sa douleur étant à cheval; mais en ralentissant le pas, elle se dissipa comme lorsqu'il étoit à pied. Peu après il ne fit plus guere de courses sans s'en ressentir plus ou moins, jusqu'à ce qu'enfin elle devint si incommode,

qu'il ne put plus supporter le mouvement du cheval, à moins qu'il ne le mît au plus petit pas.

Au commencement de Février, après avoir été bien mouillé, il lui survint une toux & un enrouement, avec une si grande prostration de forces, qu'il fut obligé de s'arrêter. J'allai le voir dans cet état, & il m'apprit les particularités suivantes : la douleur qu'il ressentait autrefois lorsqu'il faisoit de l'exercice, & dont il ne s'apercevoit que rarement lorsqu'il étoit en repos, s'étoit changée la semaine précédente en une douleur fixe sous le *sternum*, qui à cette époque lui gênoit si fort la respiration, qu'il ne pouvoit monter son escalier, ou même se promener dans sa chambre que le plus lentement possible, sans être menacé de suffocation. — Il ne souffroit guère moins lorsqu'il se mettoit au lit, quoiqu'il variât ses situations avec le plus grand soin. Lorsque cette agitation & la fatigue qu'elle lui occasionnoit, étoient passées, il s'endormoit doucement, & passoit une fort bonne nuit. Le matin la douleur revenoit à son lever, & il ne se trouvoit bien pendant la journée, qu'après avoir resté un peu de temps assis. Depuis quelque temps sa douleur s'étoit

étendue au côté droit de la poitrine & au col, où il éprouvoit constamment une sensation semblable à celle *d'un courant d'eau, qui passeroit dans un canal engorgé, ou qui forceroit un passage étroit.* Dans certaines occasions, lorsqu'elle étoit plus considérable, il la comparoit à la sensation que peut faire éprouver *un éclat d'eau frappée avec un bâton* (1). Le pouls du poignet étoit en général dur & ferré, mais on ne pouvoit sentir les battemens du cœur, quoiqu'on les cherchât avec soin; il avoit les jambes & les pieds toujours froids & tellement engourdis, qu'il n'y éprouvoit aucune sensation. Le bas de la jambe étoit légèrement œdemateux.

Supposant que cette augmentation de la maladie étoit un effet du rhume, avec d'autant plus de fondement qu'il avoit une toux violente, qu'il n'avoit point auparavant, il se fit une saignée de six onces, qui parut l'avoir beaucoup affoibli. Le caillot présentoit quelques signes légers d'inflammation; mais le serum avoit une forte teinte de bile. Pour

(1) Les mots en italiques sont ceux dont se servoit M. Holder.

combattre tous ces symptomes, il prit du lait ammoniacal, de l'oximel scillitique, &c, & se fit appliquer un vésicatoire sur le sternum.

L'indisposition ne laissa pas d'augmenter. Le bruit du ruisselement qui se faisoit dans sa poitrine lui parut si fort, qu'il témoigna très-souvent sa surprise de ce que ceux qui lui tenoient compagnie ne l'entendoient pas. La douleur étoit si vive, que quoiqu'il la supportât avec la plus grande fermeté, on jugeoit facilement, à sa contenance, de ce qu'il éprouvoit. Comme ses forces diminuoient tous les jours, il ne trouva plus de posture qui lui convînt, excepté l'horizontale, & dès-lors il ne la quitta presque plus. Dans cette situation il étoit souvent si libre de ses douleurs, il conversoit avec tant de gaieté & de présence d'esprit, que l'on n'auroit pas cru qu'il eût été sujet à de si dangereuses attaques.

Il s'aperçut qu'en comprimant l'artere carotide, le bruit cessoit dans la poitrine; mais que si l'on continuoît la compression pendant un peu de temps, la douleur augmentoit, & ne cessoit que lorsque le bruit avoit recommencé. Quelqu'un s'étant imaginé que cette maladie étoit une suite d'une dilatation anévryf-

matique de l'artere sous claviere, on examina souvent avec la plus grande attention les arteres carotides, & l'on crut pendant quelque temps que les pulsations de la carotide droite étoient plus fortes que celles de la gauche, mais je ne me suis jamais apperçu qu'il y eût aucune différence entre ces deux arteres, avec quelque soin que je les aie examinées. Cependant l'appétit se soutint, le malade se conforma au régime qu'il crut devoir lui être le plus favorable, & il s'en trouva très-bien le plus souvent. Comme il avoit le ventre beaucoup trop resserré, on lui recommanda les lavemens; mais parce qu'il avoit une grande répugnance pour ce secours, il eut recours à un autre moyen sur les effets duquel, ainsi que sur les détails qui vont suivre, il vaut mieux l'entendre parler lui-même. C'est ainsi qu'il s'explique dans une lettre que j'ai reçue de lui au mois de Février 1785.

« Le lundi vingt-un Février, j'ai passé
 » une assez bonne journée. Mercredi matin,
 » n'étant point allé à la garde-robe, j'ai eu
 » recours à un suppositoire. Il fit son effet;
 » mais j'eus le plus terrible assaut à soutenir
 » que j'eusse encore éprouvé, & je craignis d'y
 » rester : le reste du jour se passa assez bien,

» & j'eus une bonne nuit. Jeudi à six heures
 » du matin , après avoir pris un peu de sagou,
 » je vomis & je me rendormis; le soir, je
 » pris mes pillules, & une demi-heure après
 » j'eus la bouche infectée de la plus abomi-
 » nable amertume, ce qui fut bientôt suivi
 » d'un vomissement si terrible, que je crus
 » que ma machine alloit s'écrouler. Je ren-
 » dis une bile jaune & épaisse, je pris là-des-
 » sus de l'eau chaude, & je vomis encore
 » une pinte de bile plus délayée; après cela,
 » je rendis par le bas les selles les plus bi-
 » lieuses qu'il fût possible de voir. Je bus abon-
 » damment de l'eau de poulet, je me fis don-
 » ner des lavemens avec cette même boisson,
 » enfin je me nettoyai le canal intestinal. Sur
 » les deux heures, je dormis pendant environ
 » une heure; à mon réveil, je pris un peu
 » de bouillon & du poulet haché, je bus un
 » peu de *Negus* (1), & je soupai avec une rôtie
 » & du cidre nouveau, qui est sans contredit
 » le nectar le plus délicieux. Je crois que l'on
 » peut appeller cela une maladie bilieuse,
 » je ne vois pas ce qui peut l'avoir provo-

(1) Le *Negus* est une liqueur composée de vin, d'eau,
 de sucre & de jus de limon, dont les personnes qui dan-
 sent font usage.

» quée chez moi. J'ai passé une bonne nuit ;
 » & j'ai été infiniment mieux aujourd'hui à
 » tous égards. Une chose qu'il faut observer ,
 » c'est que je n'ai point souffert du cœur ,
 » & j'ai marché plus librement que je ne l'a-
 » vois fait depuis une semaine. J'ai résolu de
 » prévenir tout engorgement de cette espece ,
 » en prenant tous les soirs dès aujourd'hui
 » cinq grains d'aloès succotrin, & deux grains
 » de calomel, car il y avoit des matieres très-
 » dures, mêlées avec la bile que j'ai rendue.
 » Est-il possible que la bile puisse occasionner
 » une maladie pareille à celle que j'éprouve
 » (en parlant de l'affection de la poitrine) ? Le
 » murmure est très-violent , & je le sens à pré-
 » sent jusques dans mon oreille droite. Ma fem-
 » me & moi sentons parfaitement que l'extrê-
 » mité du cœur est dans sa place ordinaire. »

Quoique le malade parût être mieux après
 cet accident, pendant un jour ou deux, ce-
 pendant il sentit quelques légers retours de
 son affection bilieuse, sur-tout le matin, c'est
 pourquoi il prit dix grains de racine de
Colombo, avec trois grains d'especes aro-
 matiques toutes les trois heures. Ce re-
 mede rétablit l'estomac, & procura plu-
 sieurs selles noires qui furent rendues assez

aisément ; ces felles ressembloient à de la poix dissoute , mais n'étoient point extrêmement foetides ; il continua donc l'usage de ces poudres , & il éprouva qu'elles fortifioient son estomac , & *qu'elles rétabliſſoient ses forces* (1).

Il observa à cette époque que la rémission de son indisposition qui avoit ordinairement lieu pendant la journée , revenoit pendant la nuit avec ces circonstances : — que , pendant les bonnes nuits , il pouvoit se mouvoir dans son lit , & même se coucher dans toutes sortes de postures , & aussi bas qu'il étoit possible , sans que cela l'empêchât de ne faire qu'un somme. Tandis que , pendant les nuits de l'exacerbation , les battemens du cœur étoient si lents , qu'il ne pouvoit changer de posture , lors même qu'il ne s'agissoit que du plus petit mouvement , sans les plus grandes précautions , car sans cela , *la circulation* , pour

(1) *Et qu'elles rétabliſſoient ses forces.* Les Anglois ont une expression pour rendre cette idée qui paroît avoir été puisée dans la doctrine des esprits animaux (*raise its spirits* , relevoient ses esprits). Nous n'avons pas jugé à propos de la rendre à la lettre , parce que cette doctrine paroît assez généralement abandonnée en France.

me servir de son expression , *se troubloit* , & il lui paroissoit qu'elle se faisoit toute dans un coin de son cœur qui battoit alors quelquefois avec bourdonnement.

Le dix-sept Mars , dans l'idée que sa maladie pouvoit être l'effet d'un spasme , on lui recommanda d'essayer l'éther , ce remede eut le plus grand effet sur l'engourdissement des jambes , & le dissipa entièrement pour quelque temps , il soulagea aussi sur-le-champ les violentes attaques de sa douleur de poitrine toutes les fois que l'on en fit usage. La première fois qu'il le prit , ce fut à la dose de deux cuilleres à thé , il dit qu'il éprouva une sensation d'une dilatation si violente à l'intérieur , & particulièrement à l'endroit de sa douleur , qu'il fut effrayé des suites qu'elle pourroit avoir. Mais le soulagement , qui suivit , dissipa bientôt ses craintes. Depuis ce temps-là , la douleur parut avoir changé de place , & être descendue presque jusqu'au cartilage xiphöide , elle devint plus constante , quoiqu'elle variât souvent en intensité.

Le bruit paroissoit diminuer à mesure que ses forces s'affoiblissoient , & de temps en temps il cessoit tout-à-fait. Dans ces instans le malade souffroit les plus grandes anxiétés ;

il avoit aussi-tôt recours à l'éther, qui, en rétablissant la circulation, ramenoit le bruit & quelquefois le rendoit plus fort. En général, pendant tout le temps de sa maladie, il souffroit les plus grandes douleurs à la poitrine, quand le bruit paroïssoit diminuer; enforte qu'en parlant de sa situation, il avoit coutume de dire : *que le murmure étoit son ami; que tant qu'il se feroit entendre, il vivroit.*

Il devenoit très-pâle, & il s'aperçut d'un murmure au côté gauche, semblable à celui du côté droit, mais beaucoup plus foible. Il lui survint une légère difficulté de respirer, qui l'obligea cependant à changer sa position horizontale en une position presque droite. La circulation devint de plus en plus languissante, & les forces diminuèrent rapidement.

Le murmure diminua avec les forces, au point que pendant la dernière semaine de sa vie, le malade ne le sentit plus d'aucun côté. A peu près dans ce temps-là il se plaignit d'une violente douleur à la tête, & par intervalles, il parut y éprouver un tel affaïssement, qu'il en perdoit la sensibilité pendant plusieurs minutes. Pendant ses paroxismes, il parut, à ses fréquens soupirs & à ses profondes inspirations, qu'il éprouvoit une légère suffo-

cation ; son pouls étoit très-petit & très-lent ; les extrémités étoient froides ; enforte que les personnes qui le soignoient le regardoient comme étant à l'agonie. Enfin , après avoir paru un peu assoupi , il s'éveilla mieux en apparence , & lui-même il dit qu'il se trouvoit beaucoup mieux. Son pouls devint plus fort , sa contenance plus assurée , & les extrémités reprirent une chaleur proportionnée à celle du reste du corps. Il passa trois ou quatre jours dans cet état ; mais succombant aux attaques réitérées de ses douleurs , il mourut le 31 Mars.

Ouverture du Cadavre.

En ouvrant l'abdomen on trouva l'*omentum* & les intestins fort gras , ainsi que le péritoine , mais particulièrement la région ombilicale & les ligamens suspenseurs du foie. Ce viscère étoit dans un état naturel ; en le coupant on n'appercevoit rien d'altéré dans sa couleur ni dans son tissu ; la vésicule du fiel ne présentait rien de remarquable , & la bile qu'elle contenoit n'étoit point en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. En un mot , tous les viscères de cette cavité n'offrirent que des signes

de vigueur & de santé. En enlevant le *sternum* avec la plus grande précaution, nous trouvâmes le médiastin parfaitement sain; le tissu cellulaire étoit dans un état naturel, que je n'ai pas même remarqué dans les sujets morts violemment.

La surface extérieure du péricarde étoit tellement recouverte par la graisse, qu'on n'y appercevoit aucune trace de membrane; on ne remarquoit rien à la surface intérieure, si ce n'est à l'oreillette droite, où l'on appercevoit de petits grains charnus de la grosseur environ des grains de millet, & qui occupoient environ la largeur d'un scheling. La liqueur du péricarde étoit naturelle, soit en qualité, soit en quantité.

Le cœur, dans sa situation naturelle, étoit plus allongé qu'à l'ordinaire. L'oreillette droite étoit considérablement distendue & très-mince avec des signes non équivoques d'inflammation. Le ventricule avoit perdu sa fermeté ordinaire & sa couleur naturelle, il étoit tellement transparent que l'on pouvoit voir l'intérieur. En ouvrant ces deux cavités, l'oreillette droite & le ventricule du même côté, on les trouva aussi vuides de sang que si on les avoit pressés, & il s'en échappa une quantité d'air considérable.

Les interstices entre les cordes tendineuses étoient remplis de bulles d'air, qui ressembloient à celles qui furnagent le sang que l'on tire du bras. A la partie supérieure de ce ventricule, entre les colonnes charnues, naissoit une large concrétion (1), de l'épaisseur à peu près d'un petit écu (2), d'un jaune léger & d'une grande consistance. Elle occupoit environ les deux tiers de cette cavité. De-là elle passoit dans l'oreillette, & s'étendoit de quatre pouces environ dans la veine cave ascendante, & d'un pouce environ dans la descendante. Le volume de cette concrétion dans ces différens vaisseaux étoit proportionné à leur diametre; une autre portion entroit dans l'artere pulmonaire. Les ramifications de cette concrétion n'étoient pas aussi fermes que le corps, & à mesure qu'elles s'éloignoient de leur origine, elles ressembloient davantage à de la lymphe coagulée, en faisant tomber le sang d'une veine

(1) Cette concrétion étoit si adhérente aux colonnes charnues, qu'il fallut la détacher avec des ciseaux.

(2) *Half a crown*, la moitié d'un écu; l'écu ou *crown*, en Angleterre, vaut à peu près 6 liv. de notre monnoie.

que l'on vient d'ouvrir , dans de l'eau chaude :

Le ventricule gauche étoit plein de graisse , & en le coupant dans sa longueur jusqu'à l'extrémité , il se trouva aussi vuide de sang que le premier. Aux colonnes charnues de cette cavité naissoit une petite concrétion d'une couleur plus foncée & d'une consistance plus délicate que celle de l'autre ventricule. Cette seconde concrétion pénétoit dans l'aorte d'un pouce & demi. Les valvules mitrales & sémi-lunaires étoient dans l'état naturel.

Les poumons étoient sains , à l'exception de celui du côté droit , qui étoit fortement attaché à la plevre ; mais le caractère de ces adhérences nous convainquit qu'elles étoient fort anciennes.

Remarques.

On forma diverses conjectures sur la nature de la maladie de M. Holder. Ceux qui l'environnoient , & les plus grands Médecins de Londres qu'il consulta par lettres, donnerent leur avis : on supposa un anévryfme de l'artere sous claviere , une affection des valvules du cœur (1), une

(1) Etant à Londres environ trois semaines avant

angine, une hydropisie de poitrine ; en un mot , toutes les maladies qui peuvent attaquer cette cavité.

la mort de M. Holder , je profitai de cette occasion , à sa priere , pour voir M. Hunter & lui parler de cette maladie. Je fis part à ce Médecin de mes idées. Après une très-longue conversation sur les topiques capables de résoudre les concrétions , M. Hunter , qui ne croyoit pas avoir des raisons suffisantes pour s'arrêter à cette idée , me dit qu'il pensoit que dans ce cas les valvules de l'aorte étoient dans un état de maladie , ou qu'elles étoient percées , ou qu'elles étoient tellement disposées , qu'il y avoit quelque chose qui divisoit la colonne du sang , & que c'étoit là ce qui occasionnoit le bruit dont M. Holder se plaignoit : il me pria de lui faire savoir , le plutôt qu'il me seroit possible , le résultat de cette maladie , & ce que la dissection nous en apprendroit ; ce que je fis , mais sans ajouter aucune remarque , parce que je ne fus que l'intention de M. Hunter étoit de publier mon Mémoire , que lorsque je le vis dans les observations & recherches en médecine.

Je dois faire observer ici que , dans le temps de notre conversation , le Docteur Hunter me dit que si c'étoit une concrétion , les symptômes étoient si particuliers & si bien caractérisés , que ses doutes seroient bien éclaircis. Je ne fais ce qu'il pensa en recevant ce Mémoire , car je n'ai pas eu occasion de le voir depuis ce temps-là.

Dès l'instant que la douleur devint fixe sous le *sternum*, le malade se persuada tellement que c'étoit un amas qui se formoit, ou que c'étoit quelque'autre affection du médiastin, que toutes les fois que j'étois avec lui, il me parloit des avantages qui pourroient résulter du trépan du *sternum*, & il me disoit toujours qu'il étoit résolu à supporter cette opération, si je soupçonnois qu'elle pût lui procurer quelque soulagement.

D'après deux cas dans lesquels j'ai vu ce symptôme particulier d'un bruit semblable au murmure de l'eau, qui se fait entendre dans l'oreille, & qui m'avoit été bien décrit par les malades, dont les cadavres m'ont offert des concrétions très-fermes dans le ventricule droit, je ne pus lui dissimuler mes craintes, & je lui fis entendre que je croyois que la maladie se borroit au cœur, & qu'il pouvoit bien y avoir un polype. Mais la persuasion dans laquelle il étoit, & les doutes que de grands Médecins ont élevés sur l'existence de ces concrétions polypeuses pendant la vie des malades, firent qu'il ne s'arrêta point à cette opinion.

On retrouve l'idée des concrétions polypeuses dans les Auteurs modernes. Mais sans

parler de la maniere de philosopher de ces temps qui dominoit , de la mauvaise physiologie , de l'amour du merveilleux qui séduisoit , on nous a donné à ce sujet de si bisarres observations , qu'on ne peut se promettre aucun avantage , en pratiquant d'après des descriptions aussi incertaines.

Morgagni , dans son excellent Ouvrage de *Sedibus & Causis* , &c. a rassemblé sur cet objet les divers sentimens du plus grand nombre des Auteurs qui l'ont précédé , & après les avoir bien discutés , il conclut fort ingénument que tous les symptomes & toutes les observations que l'on a rapportés à ce sujet , sont trop équivoques , pour que l'on puisse faire aucun fond sur ce qu'elles avancent , car les mêmes symptomes peuvent être la suite de tout dérangement dans l'action du cœur & des nerfs, quelle qu'en soit la cause.

Qu'y-a-t-il donc de surprenant , si faute de diagnostic assez assuré , on a élevé des doutes sur la probabilité des concrétions pendant la vie des malades , & si on les a rayées du catalogue des maladies ?

C'est par un examen attentif des faits seuls , & par les recherches les plus dégagées de tout préjugé , d'après les vrais principes de la phy-

siologie sur les phénomènes qui s'offrent à nos yeux, que nous pouvons créer une pathologie qui nous guide dans les cas les plus extraordinaires, & qui nous mette à portée de distinguer ceux de ces cas où nous ne pouvons guérir radicalement, mais où il est peut-être possible de soulager les malades au moins en quelque chose. Je fais combien nous devons être réservés pour ne pas tirer à la hâte des conclusions d'un seul fait, c'est pourquoi je me contente de marquer ici les circonstances particulières qui m'ont toujours frappé chez le malade dont je viens de faire l'histoire, & les phénomènes qui se sont manifestés à sa mort.

On a toujours pensé que c'étoit dans le poulx qu'il falloit chercher les plus fortes indications de cette maladie, & que l'intermittence dans les battemens de l'artere étoit un signe certain de l'existence des concrétions polypeuses : c'est ce qu'il est bon d'examiner.

Un grand nombre d'Auteurs ont rapporté que les concrétions les plus épaisses & les plus fortes se trouvent en général dans le ventricule droit, & le plus souvent sans qu'il existe aucune trace de concrétions semblables dans le ventricule gauche. En supposant que

ce soit là un fait appuyé sur les plus grandes autorités, l'intermittence du pouls ne peut pas venir de l'interruption que cette substance apporte à la circulation, puisqu'elle se trouve placée dans le ventricule droit. Si elle étoit placée de manière à intercepter, pendant le plus petit instant possible, la circulation dans l'artere pulmonaire, le malade périroit sur-le-champ par la surabondance du sang qui arrive continuellement au cœur. Si elle bouchoit simplement l'orifice de cette artere, de manière à empêcher le sang de passer en aussi grande quantité qu'il est nécessaire, cela ne feroit que rendre le pouls plus petit & plus vif, par les efforts redoublés du cœur pour se débarrasser de la surcharge qu'il éprouveroit. Mais parce que le pouls, comme on le fait, n'est réglé que par la manière dont le sang est chassé du ventricule gauche dans l'aorte, les concrétions du ventricule droit n'auroient aucune influence sur les pulsations de cette artere, au moyen du sang qui circule dans les poumons; il est vrai cependant que l'on peut supposer que l'affection de l'une de ces deux cavités agit sur l'autre.

Dans les affections de l'estomac & des intestins nous voyons souvent le pouls in-

termittent , & nous voyons l'intermittence cesser avec l'affection de ces viscères. Un malade attaqué d'une jaunisse des plus rebelles, avoit souvent le pouls intermittent, & il s'appercevoit constamment de ce phénomène, lorsqu'il avoit l'estomac embarrassé. Chez une autre personne qui avoit un cancer au rectum, le pouls avoit une intermittence toutes les quinze pulsations, lorsque le malade souffroit le plus. Qu'il me soit permis d'ajouter à ces faits une observation que j'ai eu occasion de faire sur une personne qui, dans l'état de santé, avoit le pouls intermittent, & qui, lorsqu'elle avoit la fièvre, avoit le pouls beaucoup plus vif, mais régulier, & le même à tous égards, qu'il a coutume d'être dans les fièvres analogues à celle dont pouvoit être affectée cette personne.

Puisque ce caractère du pouls (l'intermittence) accompagne les maladies qui n'ont d'autres connexions avec le cœur que celles qui existent entre toutes les parties, au moyen de la sympathie qui préside à tout le système, puisque dans une infinité de circonstances où le pouls a été très-intermittent, on n'a point apperçu dans le cœur un état de maladie, on ne peut point regarder ce mode de l'artere comme un signe pathognomoni-

que d'aucune affection particulière du cœur ; & par conséquent comme étant spécialement affecté à cette maladie.

Cependant il faut faire une distinction entre le pouls irrégulier, l'inégal & l'intermittent. Quelque circonstance à laquelle on n'aura point fait autant d'attention qu'elle en méritoit, aura fait faire le premier pas vers l'erreur, & aura conduit quelque Observateur peu exact à envisager ce caractère du pouls comme diagnostique, d'une affection avec laquelle il n'a rien de particulier.

Dans l'incertitude où nous sommes à cet égard, le cas que je viens de rapporter, accompagné d'un aussi grand nombre de symptômes si bien caractérisés, paroît mériter la plus sérieuse attention. Quoique l'on puisse dire que la plupart des symptômes mentionnés sont communs aux autres affections de la poitrine, on ne pourra qu'être frappé du bruit que M. Holder a prétendu entendre, & de l'existence d'une concrétion aussi ferme dans le ventricule droit, sans aucun indice de coagulum sanguinolent.

J'ai déjà observé que j'avois eu l'idée que ce bruit pouvoit bien indiquer une concrétion polypeuse, d'après ce que j'avois eu

occasion de voir dans deux autres malades chez lesquels ce symptôme avoit eu lieu. Cependant, comme dans ces deux autres cas les concrétions s'étoient trouvées accompagnées de sang caillé, je pouvois douter si la séparation de la lymphe coagulable n'avoit point eu lieu à l'article de la mort, ainsi que plusieurs Auteurs l'ont prétendu ; mais lorsque l'on réfléchit à la fermeté de la concrétion, & que l'on se souvient qu'il n'y avoit aucune substance colorée par le sang dans cas-ci, on est forcé de le considérer comme très-différent des séparations qui peuvent survenir lorsque la vie s'éteint, ainsi que de celles qui peuvent avoir lieu par l'action du cœur, dont les battemens réitérés ne pourroient donner une fermeté semblable à une concrétion quelle qu'elle fût.

Maintenant il se présente une question. Comment, & par quelle cause cette concrétion a-t-elle pu se former dans le principe ?

Mr. Hewson nous a transmis une observation d'après les notes particulières de Pringle, dans laquelle une concrétion ou un polype, de la forme & de la grosseur à peu près d'un œuf de pigeon, divisé dans sa longueur, empêcha

en renforçant la cloison à laquelle il étoit attaché, un abcès qui contenoit environ une demi-cuillerée d'une matiere noire, couleur de sang & de la consistance du pus, de s'épancher dans le ventricule gauche. Cette concrétion, comme il l'observe, a pu d'abord être formée par une sécrétion de la lymphe extravasée de quelques vaisseaux enflammés, qui, étant coagulée sur-le-champ, n'a point été entraînée par le torrent de la circulation, comme elle l'auroit été sans cette circonstance.

Voilà une explication digne d'attention. Elle est tirée d'un bel exemple des concrétions qui peuvent avoir lieu dans les cas d'inflammation de quelque portion du cœur.

Pour faire l'application de cette observation au cas dont il s'agit, il faut se souvenir que quoique l'inflammation puisse être l'effet de plusieurs causes qui augmentent l'action naturelle du cœur dans l'état de santé, elle peut aussi avoir pour cause l'augmentation des efforts de ce viscere à la suite de son affoiblissement particulier, occasionné par l'affoiblissement général, ou à la suite de plusieurs autres circonstances, qui ont sur cet organe une action particuliere : tels sont un exercice violent, & les affections soutenues de l'esprit.

Mais fans avoir recours aux exudations inflammatoires pour expliquer ces concrétions, nous sommes fondés à les regarder comme analogues au coagulum qui se forme en général dans les sacs anévrysmaux, lorsque les parois de l'artere sont dilatées au point qu'il y séjourne une certaine quantité de sang que l'organe, affoibli par sa dilatation, ne peut expulser.

On peut citer un grand nombre de cas où le ventricule droit a non-seulement plus ou moins perdu de sa fermeté naturelle, mais encore où il s'est élargi en différentes cavités d'une forme différente. Ces cas sont de fortes preuves de la diminution de son action. Comme le cœur ne peut point agir alors avec une énergie suffisante pour chasser dans les poumons la quantité de sang qu'il reçoit des veines caves, il en doit nécessairement résulter une surcharge qui favorise la séparation des parties les plus denses du sang, d'après la disposition de ce fluide à se coaguler lorsqu'il est en stagnation. Ajoutons à cela que la structure du ventricule, traversé par des faisceaux de fibres, est très-propre à favoriser cette séparation, & par conséquent

à recevoir le principe des concrétions polypeuses.

En considérant à quel point on seroit fondé à regarder le bruit que M^r. Holder décrivait avec tant de soin, comme un symptôme pathognomonique de l'affection dont nous parlons, on est nécessairement frappé du grand nombre de circonstances qui l'ont accompagné, du temps où il a commencé, du degré de force avec lequel il a eu lieu, de ses progrès vers le col & l'oreille droite, avec la perception de ce même bruit au côté gauche, sur la fin de la maladie, à mesure qu'il devint plus difficile au malade de faire du mouvement. Lorsque l'on compare ensuite ces bruits avec la densité respective des deux concrétions, & que l'on examine que la dernière moins ferme étoit évidemment formée postérieurement à la première, lorsque l'on fait attention aux sensations que le malade éprouvoit, & aux descriptions qu'il donnoit; qu'au moindre mouvement la circulation se troubloit, & paroïssoit se faire toute entière dans une portion du cœur seulement; que les pulsations de ce viscère se faisoient alors quelquefois avec bourdonnement; que lorsque le bruit

paroissoit moindre la douleur étoit plus forte ; & l'expression très-remarquable du malade , *qu'il vivoit tant que le murmure se feroit entendre* , &c. on trouve les plus fortes raisons de conclure que la concrétion étoit la cause de ces cruelles sensations , & que probablement elle a commencé à se former peu de temps après que la force contractile du cœur a été affoiblie. Ajoutons à tout cela ce que l'on peut déduire par analogie du murmure qui se fait entendre dans les cas de varices anévrysmales , ainsi que celui dont les malades attaqués de dilatations anévrysmales se plaignent ; ajoutons que dans ces cas on rencontre des coagulations , & nous aurons de nouvelles preuves des effets qui peuvent avoir lieu lorsque la colonne du sang est divisée , ou n'est pas chassée également des cavités qui la contiennent.

Puisque je me suis avancé jusqu'à en appeler à des observations ultérieures , & à réclamer l'attention des Praticiens à ce sujet , il ne me reste plus qu'à dire un mot du souhait que je fais que cette observation conduise à de nouvelles recherches sur une maladie de la plus grande conséquence. Je suis très-persuadé que les Observateurs pourront

nous donner dans la suite les explications les plus satisfaisantes sur cet objet.

Les maladies du cœur sont en grand nombre, & on les distinguera un jour avec beaucoup plus de précision qu'on ne le fait aujourd'hui. On saura alors à quel point les viscères en général peuvent être affectés par les dérangemens de ce grand mobile de la circulation.

L'ouverture des cadavres m'a souvent démontré qu'il falloit attribuer un plus grand nombre de morts subites au cœur qu'à la tête ; je crois qu'il ne seroit pas difficile de faire voir, d'après les observations des Auteurs qui ont examiné la poitrine des personnes mortes de l'*angina pectoris*, qui a été attribuée à un si grand nombre de causes, il ne seroit peut-être pas difficile, ai-je dit, de faire voir que cette maladie peut être regardée comme l'effet de l'affoiblissement ou de la diminution des forces du cœur lui seul. Je pourrai donner les raisons de cette opinion dans quelqu'autre occasion.



II. *Observation sur un polype des bronches , avec des remarques sur la formation des concrétions polypeuses dans le poumon , par M. Richard Moyle , Chirurgien à Marazion en Cornouailles.*

M. John Pearse , de Penzance , Chirurgien , d'une constitution délicate , & fort appliqué à sa profession , fut saisi sur la fin de 1772 d'une hœmophtisie , qui , quoique légère , occasionna des symptomes de phtisie. Cette hœmophtisie eut des retours fréquens jusqu'au neuf Décembre 1776. A cette époque , la toux devint plus forte , & à la suite de quelques quintes il se rompit un vaisseau considérable , par lequel le malade rendit , en peu de minutes , environ une pinte d'un sang rutilant , parce que la toux se soutint ; enfin , elle cessa , mais la difficulté de respirer , & les autres symptomes qui accompagnent la phtisie pulmonaire , augmentèrent considérablement. Pendant toute cette journée , ainsi que la suivante , le malade n'expectora guere que des caillots de sang ; mais le onze au matin , il rendit avec beaucoup de difficulté une grande con-

crétion polypeuse de la même forme & grandeur que la figure ci-jointe. Elle étoit recouverte à sa surface d'un peu de sang caillé. Nous la mîmes dans l'eau pour la mieux voir. La macération détruisit ses filamens les plus déliés, & sa surface devint très-blanche, elle étoit d'une texture fibreuse & très-molle; l'expulsion de cette concrétion dégagea considérablement la respiration, & il ne survint plus d'hémorragie jusqu'au milieu de la nuit du douze. Ce jour-là, le malade fut éveillé par une quinte de toux, il rendit un caillot de sang très-considérable, qui bouchoit l'ouverture du vaisseau qui avoit été rompu, & l'hémorragie qui survint fut si abondante, que le malade périt en quelques minutes.

Remarques.

Ce cas de polype des bronches paroît éclaircir la manière dont se forment ces fortes de concrétions. En considérant celui dont nous parlons, on voit qu'il étoit exactement figuré comme les vaisseaux qui reçoivent l'air dans les poumons, ou comme une branche de la trachée artère (voy. la fig.). Le corps formé de deux rameaux unis dans le dessus, formoit

un tronc dont les ramifications se divisoient en plusieurs autres ramifications , à mesure qu'elles descendoient , particulièrement d'un côté ; chacune de ces ramifications donnoit une branche plus déliée jusqu'à ce qu'enfin elles se terminoient par un filet de la grosseur d'une frange. Lorsque le malade rendit cette concrétion , elle avoit un coup d'œil blanchâtre , mêlé d'une teinte de carnation ; mais aujourd'hui qu'elle est dans l'esprit de vin , elle est d'un blanc mate. Sa substance , principalement celle des derniers filets , étoit très-molle & très-tendre ; en sorte que les plus petites ramifications qui ne se trouvent point dans la figure , sont tombées par la macération dans l'eau. Mais aujourd'hui elle est d'une consistance ferme , solide , comme celle de la chair ; elle est composée de différentes lames qui sont contournées les unes sur les autres.

La figure de ce polype & le soulagement de la respiration qui suivit son expulsion , prouvent assez qu'il étoit situé dans les bronches. Comme cette concrétion se forma probablement dans le temps de cette grande hémorragie qui eut lieu le neuf Décembre ; on peut en attribuer avec beaucoup de fondement , la formation à la lympe qui

se sépare du sang épanché dans la cavité du poumon , & qui est retenue dans ce viscere par la colonne d'air qui sert à la respiration.

On est bien convaincu , d'après ce que l'on connoît des différentes propriétés des parties constituantes du sang, que la lymphe coagulable, aussi-tôt qu'elle est jetée hors du torrent de la circulation, se coagule toujours ; or , comme les personnes disposées à la consommation sont particulièrement sujettes à une action plus forte du système artériel, leur sang abandonné à la coagulation, forme toujours un caillot plus ferme , & par conséquent les plus légères extravasations de sang dans les poumons chez ces personnes , les exposent davantage aux concrétions polypeuses.

Cette opinion differe bien de celle que le D^r. Warren expose dans les transactions de médecine (1). Mais la difficulté de respirer, qui survient très-promptement dans ces cas , écarte bien l'idée que ce sont les glandes muqueuses du poumon , qui, par une trop abondante sécrétion, de leur mucus, sont la seule cause des polypes des bronches. — Dans l'ou-

(1) Vol. 1. pag. 407.

vrage que je viens de citer , le Dr. Warren dit (1) : « Telle est l'histoire de ce cas , depuis » le commencement de la maladie en Février » 1764 , jusqu'à la nuit du 27 au 28 Mai » suivant. Cette nuit-là , la vitesse du pouls & la » difficulté de respirer revinrent avec autant de » violence qu'auparavant ; le malade rendit , le » matin , un polype plus considérable qu'aucun de ceux qui avoient précédé , & il » en rendit pendant les quatre jours suivans » autant qu'il en avoit rendu pendant les six » semaines précédentes. »

Cette observation paroît confirmer l'hypothèse que j'ai avancée ; car le retour subit de la difficulté de respirer , doit plutôt être imputé à l'épanchement de quelque substance dans les poulmons , qu'à la congestion lente & graduelle du mucus des bronches. D'ailleurs on a vu le plus grand nombre de ces cas accompagnés d'hémorragie semblable à celle que je viens de rapporter , en particulier celle dont Tulpius a parlé , pendant laquelle le malade mourut. L'hémorragie peut être due , ainsi que l'observe le Dr. Warren , aux fortes attaches

(1) Vol. 1. page 411.

du polype à la partie sur laquelle il s'est formé ; mais dans le cas dont il s'agit , je crois qu'il est probable que le polype seroit de bouchon à l'ouverture de quelque vaisseau : car après l'expectoration d'un caillot considérable , l'hémorragie , ainsi que nous l'avons observé , revint avec assez de violence pour faire périr le malade en quelques minutes. Dans les cas où l'on a expectoré des polypes sans hémorragie , il est probable que les particules rouges ont été absorbées avant l'expectoration , ou que ces concrétions se sont formées de l'épanchement de *la partie coagulable* seulement.

III. *Histoire d'une tumeur remarquable à la tête , ouverte & guérie par le même Auteur.*

RICHARD Murrish , de la Paroisse de Mardron en Cornouaille , âgé de 50 ans , se plaignit pendant l'été de 1782 , d'une légère douleur au pariétal gauche , qui augmenta de jour en jour , au point d'obliger le malade à se coucher ; il se forma un dépôt directement au dessous de l'apophyse mastoïde du même côté ; l'abcès s'ouvrit & rendit pendant plusieurs

mois un pus délié , sans soulager en aucune maniere la douleur que le malade éprouvoit.

Le vingt-trois Décembre suivant , lorsque je le vis pour la premiere fois , la foiblesse à laquelle sa douleur & le manque de repos l'avoient réduit , lui permettoit à peine de s'asseoir sur son lit , il avoit entièrement perdu l'appétit , il avoit des sueurs nocturnes abondantes , avec des frissons violens , & il étoit considérablement amaigri.

Il me dit que sa douleur s'étendoit sur l'os pariétal tout entier , & qu'il lui sembloit qu'il avoit une corde très-ferrée autour de la tête.

En examinant le péricrâne , j'apperçus une tumeur tout autour du pariétal , sans fluctuation sensible , mais dont le malade souffroit beaucoup lorsqu'on la touchoit. L'ulcere au dessous de l'oreille étoit peu considérable , rendoit un pus louable , la sonde pénétrait à travers quelques chaires fongueuses à deux ou trois doigts dans le crâne.

Au coup d'œil du péricrâne , jugeant que la matiere étoit rassemblée au dessous de cette membrane , je fis une ouverture de trois pouces en long à la partie supérieure du pariétal. Le péricrâne avoit acquis une épaisseur étonnante

(un pouce & demi), & il y avoit au deffous un grande quantité de pus , enforte que la boîte offeufe , étoit à découvert dans la plus grande partie du pariétal. Le jour suivant le malade étoit considérablement mieux , il avoit bien reposé pendant la nuit , & la douleur étoit fort diminuée.

En examinant l'os je découvris un trou au centre du pariétal assez large pour laisser passer la sonde. Je la fis pénétrer toute entiere dans le crâne. Il sortit par l'ouverture un peu de sang mêlé avec une matiere semblable à celle de l'ulcere qui étoit au bas de l'apophise mastoïde ; enforte qu'il étoit évident que le pus que rendoit cet ulcere , étoit fourni par la matiere qui passoit par le trou de l'os pariétal , & se glissoit entre le crâne & la dure mere , jusqu'à l'ouverture du bas. Au bout de quelques jours l'ulcere inférieur se cicatrifa , au bout de trois semaines le crâne étoit recouvert des quelques grains charnus , sans exfoliation de l'os , & quinze jours plus tard le malade fut parfaitement guéri.

Cet homme ne se souvient point d'avoir reçu de coups dans cette partie , & on ne peut attribuer cet abcès à aucune affection particulière du système. Le malade continue ce-

pendant à se bien porter , & ne ressent aucune douleur dans cette partie.

IV. *Cas de hernie étranglée , traitée avec succès , accompagné de remarques sur l'usage des applications froides dans les réductions des hernies , communiqué en deux lettres au Dr. Simmons , par M. William Crib , Chirurgien à Stortford-Evêque , dans la Province d'Hertford.*

THOMAS Stiles , âgé de soixante ans , Cochier d'un Ecclésiastique du voisinage , fut saisi , le mardi 16 Novembre 1784 , d'un vomissement violent , qui continua jusqu'au vendredi dix-neuf du même mois , jour auquel je le vis pour la première fois. Il ne se plaignoit de grandes douleurs dans aucune partie , mais il me dit que le ventre étoit très sensible , que sa hernie n'étoit point sortie , & qu'il n'avoit point quitté son bandage depuis qu'il étoit malade. Comme tout ce qu'il rendoit avoit une odeur de matières fécales , je présumai que ces symptômes étoient la suite de quelque hernie , qui interceptoit le passage des alimens dans le canal intestinal. En ôtant le bandage je trouvai une tumeur à l'aine

gauche , de la forme d'un œuf , mais un peu plus molle. Le malade avoit eu une felle un jour , après avoir été pris de son vomissement. Cette felle étoit probablement composée des matieres qui se trouvoient dans la portion des intestins situés au dessous de l'étranglement. Le vomissement étoit toujours accompagné d'un hoquet , il n'y avoit que peu ou point de tension dans l'abdomen ; mais la plus légère pression, lorsqu'on essayoit de réduire la hernie, causoit de grandes douleurs au malade.

Je lui fis une saignée de dix onces , je lui ordonnai un lavement stimulant à prendre aussi-tôt qu'on l'auroit préparé , une dissolution d'une once de sel de glauber dans une pinte d'eau à prendre par quatre cuillerées toutes les deux heures , jusqu'à ce qu'il eût tout pris. Je lui ordonnai en même temps de tenir sur la hernie des linges imbibés de l'eau la plus froide & je lui recommandai de les changer toutes les deux ou trois minutes , jusqu'à ce que je revins le voir , ce que je lui promis de faire dans six heures. Mais je revins au bout de deux.

Cet étranglement étoit probablement l'effet de la pression continuée du bandage sur la hernie , lorsque les intestins se trouverent dérangés.

C'est un cas parmi plusieurs autres , dans lequel j'ai éprouvé l'utilité des applications froides dans la réduction des hernies. Il est certain que quelque soit la cause éloignée de cette maladie , la cause prochaine la plus évidente est une dilatation de l'anneau de l'abdomen , qui permet aux parties contenues dans cette cavité , de s'échapper , & dont la réduction devient impossible , par plusieurs causes. La principale est , premièrement , la constriction des fibres tendineuses des muscles de l'abdomen , ou des parties au voisinage desquelles s'est faite la hernie , à la suite de la lésion de ces parties , ou en second lieu , la lésion des parties elles-mêmes , qui forment la hernie.

Je crois que la première de ces causes , quoique reconnue de la plupart des Auteurs modernes qui jouissent d'une réputation méritée , se rencontre plus rarement qu'on ne se l'imagine ; car dans aucun des cas où j'ai fait l'opération du bubonocèle , ni dans aucun de ceux dans lesquels j'ai eu occasion d'examiner les cadavres , je n'ai remarqué d'altération dans les élargissemens tendineux. La cause la plus ordinaire des hernies étranglées vient de l'altération qui survient aux parties contenues dans

le sac herniaire , altération qui est une suite de leur déplacement , ou , ainsi que l'a dit un Ecrivain ingénieux (1) , « l'étranglement ne » survient pas parce que l'ouverture se ré- » trécit , mais parce que les parties déplacées se dilatent. » Supposons que quelques parties de l'abdomen se déplacent , & qu'on néglige de les réduire ; dès-lors le sang ne circule point aussi librement que de coutume , ce qui occasionne un engorgement du système vasculaire. Si la hernie est intestinale , elle contient probablement des matieres fécales , desquelles les vaisseaux chyloferes séparent les parties les plus subtiles , tant qu'ils trouvent à exercer leur action ; lorsqu'elle cesse ils s'engorgent , les matieres fécales acquierent une solidité qu'elles n'avoient point auparavant , & il est aussi très-probable qu'il y entre plus de matiere fécale , qu'il n'en peut ressortir ; ajoutez à cela que l'air contenu dans les intestins se dilate à raison de l'augmentation de la chaleur qui survient au commencement de l'inflammation : tout cela augmente le volume des parties déplacées. Maintenant com-

(1) Cas & remarques de Wilmer , page 3.

ment les applications chaudes , telles que les bains chauds , &c. pourront-elles faire décroître cette turgescence. Je suis convaincu qu'elles produisent un effet tout contraire , & je crois que l'on peut appliquer dans ce cas, aux bains chauds , ce que dit M. Bell dans son *Traité de Chirurgie* , qui vient d'être publié, des fomentations , cataplasmes , & autres moyens que l'on emploie pour concentrer la chaleur sur une partie. « Tous ces moyens sont inutiles sur un » tendon contracté, car il est toujours situé trop » profondément pour se ressentir de leur » action. La chaleur excitée par ces secours , » tend sans contredit à raréfier les parties con- » tenues dans ces sortes de tumeurs , & à en » augmenter le volume , ce qui , d'après ce » principe , ne peut faire que du mal , au lieu » de faire du bien. » Les applications accélèrent la circulation , elles augmentent l'expansion des parties , & ne peuvent produire aucun effet , comme on l'a supposé , sur l'anneau des muscles abdominaux , & je crois que les malades auxquels l'on a cru que ces secours avoient été utiles , ont plutôt été soulagés par la saignée , les lavemens ou autres causes , que par la méthode à laquelle on croyoit devoir attribuer leur guérison ; les méthodes

à l'aide desquelles on peut supposer que l'on parviendra à diminuer le volume de la partie , ou à abattre l'inflammation , sont bien mieux indiquées. Nous connoissons aux compresses froides la propriété de condenser ou diminuer le volume des fluides , & c'est le meilleur topique antiphlogistique que l'on connoisse après les évacuations nécessaires , & quelques tentatives faites dans le plus grand état de relâchement possible de l'abdomen , relâchement dirigé sur-tout vers la partie malade , j'ai toujours conseillé l'usage de grandes compresses imbibées de l'eau la plus froide que l'on puisse se procurer , renouvelées toutes les deux ou trois minutes , & j'ai fait renouveler l'eau des vases , sur-tout dans les temps chauds , toutes les demi-heures. Par ce moyen on procure aux parties un degré de fraîcheur considérable , & la hernie se réduit avec les efforts du malade seul. Dans le cas que je viens de rapporter , elle céda au bout de quelques heures ; mais j'en ai rencontré d'autres où il a été nécessaire de continuer ces applications pendant six , douze , jusqu'à vingt-quatre heures , & quelquefois plus longtemps. En général le froid qu'on excite par ce moyen , abat la douleur de la partie , &

a un effet considérable sur les symptômes inflammatoires, en diminuant l'action du système vasculaire dans la partie & dans tout le système. Elle a ce grand avantage sur les topiques chauds, que le mal n'augmente pas, au lieu que c'est ce qui arrive lorsque l'on suit une méthode opposée. Ceux qui ont eu occasion de voir plusieurs cas de cette nature, ont gémi sur l'augmentation rapide des symptômes, lorsque le malade a été mis une ou deux fois dans les bains chauds, & que l'on a entrete nu sur les parties des fomentations chaudes.

Il n'est pas rare de voir les hernies se réduire d'elles-mêmes, & quelquefois avec une espèce de frisson produit par les applications froides. [Dans le cas de Th. Stiles, où il y avoit une inflammation plus forte qu'elle ne l'est ordinairement dans les hernies anciennes, à raison de la compression exercée par le bandage, la hernie fut réduite au bout de quelques heures d'application des topiques froids.

Dans les temps chauds, quelques Auteurs recommandent de rendre l'eau plus froide qu'elle ne l'est dans l'état naturel, par les moyens connus pour cela. Je n'ai jamais

suivi ce conseil que dans deux occasions. Dans l'une, c'étoit un homme d'environ quarante ans; je recommandai la glace fondue, mais j'eus de bonnes raisons pour croire qu'elle n'avoit pas été appliquée exactement, & je fus obligé d'en venir à l'opération qui fut suivie d'un heureux succès. Dans l'autre, c'étoit une femme de soixante ans, à laquelle on fit pendant deux jours des applications froides avec le sel ammoniac, & sur la fin du troisieme, après avoir essayé la méthode froide & la méthode chaude, on lui conseilla l'opération à laquelle elle se soumit. On remarqua que la plaie qui étoit de cinq pouces fut guérie dans le premier période de l'inflammation, & parfaitement cicatrisée : car au bout de quinze jours, elle fut en état de porter un bandage d'acier.

Comme je crois qu'il est du devoir de tout Praticien de faire part au Public de ses observations, toutes les fois qu'elles sont relatives au traitement des maladies, & qu'elles contiennent quelque chose qui differe, soit de la théorie, soit de la pratique reçue, j'espère que l'on me saura gré d'avoir publié ces remarques; car, quoique la méthode des ap-

plications froides dans les cas de hernie étranglée, n'ait rien de nouveau (1), on peut dire qu'elle n'est pas assez généralement connue ; & autant que je puis connoître les méthodes en usage, je crois qu'elle est très-peu pratiquée.

Bishop's Stortford, Herts, le 3 Juin 1785.

LE même malade a été attaqué, le 11 Juin, des symptômes qui accompagnent la hernie étranglée. Le lendemain matin, lorsque je le vis pour la première fois, il avoit une petite tumeur au côté gauche, qui soulevoit à peine la peau; elle étoit cependant accompagnée de vomissemens continuels de matières fécales, & d'un hoquet très-incommode. La hernie étoit douloureuse au plus léger attouchement, le ventre étoit tendu, le poulx étoit dur & irrégulier. On lui fit une saignée abondante, & on lui ordonna des lavemens avec la décoction d'orge toutes les six heures, une légère dissolution de sel de glauber, à prendre toutes les quatre

(1) V. Monro, Essais de Médecine d'Edimb. Bell, Wilmer, &c.

heures, & l'application de linges trempés dans l'eau froide, renouvelée toutes les deux ou trois minutes. Le treize, le malade étoit dans le même état, les lavemens lui avoient fait rendre une petite quantité de matieres fécales, mais il avoit discontinué l'application de l'eau froide demi-heure après que j'avois été parti ; je le pressai d'en faire un usage plus soutenu, je recommandai qu'on continuât les lavemens toutes les six ou huit heures, & je fis répéter la saignée. Sur le soir, l'inflammation étoit beaucoup diminuée, la tumeur étoit plus molle, moins tendue & sans douleur, ainsi que l'abdomen.

Le quatorze, l'étranglement étoit au même point, le vomissement étoit moins violent, mais le hoquet se soutenoit. Le malade fut saigné pour la troisième fois, on continua l'application des linges froids, & on lui fit prendre un lavement avec la fumée de tabac. Sur le soir, le D^r. R. Dimisdale & M. Scarr eurent la complaisance de le venir voir avec moi. Il se trouvoit bien ; sa peau étoit fraîche, mais le pouls étoit précipité & irrégulier, avec de fréquens retours de hoquet. On convint de différer l'opération jusqu'au lendemain matin, & en attendant, on lui ordonna de
prendre

prendre une légère dissolution de sels neutres.

Le quinze, le malade étoit dans une agitation extrême; sa contenance étoit altérée. Le poulx étoit foible, déprimé, intermittent; les vomissemens continuels. Le hoquet ne cessoit point, la peau étoit froide & couverte de sueur. Il parut alors indispensable d'en venir à l'opération, & je la fis en présence des deux personnes dont j'ai parlé.

En ouvrant le sac du péritoine, nous vîmes que la hernie étoit formée d'une portion de gros intestin, qui en remplissoit toute la cavité, sans *omentum*. L'anneau de l'abdomen, au lieu d'occasionner l'étranglement, étoit dans un état de dilatation peu naturel. En examinant plus attentivement, je vis que l'étranglement étoit formé par le col même du sac herniaire (1), situé dans l'abdomen, à plus d'un pouce de la tumeur, & cet étranglement étoit si ferré, que ce ne fut pas sans peine que j'introduisis une petite sonde. Comme le sac herniaire étoit épaissi & endurci, je crus qu'il étoit prudent de séparer

(1) V. deux cas de même nature, dans Wilmer, page 12.

tout de suite ce qui me parut devoir être séparé par la suite, & dont la séparation auroit retardé la guérison, si on avoit abandonné ce soin à la nature. Le malade fut rétabli au bout de vingt jours, & dès-lors il commença à porter son bandage.

Je dois observer qu'à raison de la contraction excessive de la partie, qui, dans cette occasion, formoit l'étranglement, il n'y avoit point de topique qui pût diminuer le volume de la hernie, au point d'en opérer la réduction. Il seroit inutile, ou même puérile de proposer aucun des moyens que nous connoissons pour relâcher un sac herniaire de cette nature, c'est-à-dire un sac herniaire épaissi, endurci, & privé de toute élasticité.

Nous eûmes lieu de remarquer l'efficacité du froid pour abattre l'inflammation; car après qu'on eut appliqué pendant quelques heures les compresses froides, la douleur, & l'excessive sensibilité de la hernie, & de tout l'abdomen, furent dissipés au point qu'ils ne reparurent plus. Il faut faire connoître que d'après ce cas, & plusieurs autres de même nature, je me suis tellement convaincu de la supériorité de la méthode des applications froides, sur celle des applications chaudes,

que j'y ai toujours recours dans l'occasion ; très-persuadé que, ce que je ne pourrai obtenir en condensant & diminuant le volume des parties contenues dans le sac herniaire, je ne l'obtiendrai pas en l'augmentant. Il ne me reste plus qu'à ajouter qu'autant que mes observations peuvent s'étendre, les parties soumises à ce traitement sont dans une meilleure condition pour l'opération, si elle devient indispensable, & les symptômes pendant la cure sont plus favorables, que lorsque l'on a suivi une méthode opposée.

Bishop's Stortford, le 30 Août 1785.



V. Observation sur le rétablissement d'un malade qui avoit pris une dose considérable de sublimé corrosif, communiquée au D^r. Simmons, par Thomas Houlston, D. M. Médecin de l'Hôpital de Liverpool.

JE vous envoie l'exposé d'un fait dont j'ai été témoin dernièrement. Ce fait est une forte preuve des avantages que l'on peut attendre des remèdes alkalis administrés à temps, & continués assez long-temps dans des circonstances semblables à celles dont il est ici question.

Un Chirurgien de vaisseau, le neuf Avril dernier, à une heure du matin, délaya six dragmes de sublimé corrosif dans un petit verre d'eau, qu'il avala; comme il en restoit une partie au fond, il rinça deux fois le verre, & but ce qui se trouvoit délayé; malgré cela, il en resta encore au fond environ deux dragmes, mais il en avoit au moins avalé une demi-once.

Ce jeune homme se repentit sur-le-champ de ce qu'il venoit de faire, & se mit à boire abondamment de l'eau chaude. Trois quarts

d'heure après, il prit trois cuillerées à thé d'huile; Il vomit bientôt, & on lui procura promptement des secours. On lui donna fort à propos une dissolution de tartre que l'on continua pendant la journée; le soir on l'envoya à l'Hôpital. Il souffroit cruellement, & ses douleurs étoient considérablement augmentées par le desir qu'il avoit de revenir à la vie. Les évacuations par haut & par bas étoient fréquentes & mêlées de beaucoup de sang.

Dans une consultation, à l'Hôpital, on déterminâ d'insister sur les dissolutions alkalines, prises autant qu'on le pourroit par la bouche, & forcément en lavemens fréquens & abondans. On fut du même avis sur la teinture thébaïque, rien de tout cela ne demeureroit long-temps dans le corps du malade (1). On substitua à ce dernier remède l'opium en substance, & on substitua de même le lendemain la magnésie calcinée aux sels alkalis, parce qu'il témoigna une répugnance invincible pour la

(1) Outre cela on lui faisoit prendre trois bains chauds par jour, on lui appliquoit des fomentations chaudes sur l'estomac, & avant de venir à l'Hôpital, il avoit pris deux scrupules d'ipécacuanha.

dissolution du sel de tartre (1). Il ne prit cette répugnance pour le sel de tartre, qu'à cause de son goût nauséabonde, à ce qu'il m'a dit après. Cette dissolution paroissoit aussi causer à l'estomac un certain degré d'irritation qui étoit aussi-tôt suivie du vomissement. Mais les sensations désagréables sont sans contredit de peu de conséquence, lorsqu'il s'agit d'arracher un malade à la mort. N'est-il pas probable que le sublimé livré à son action seule, auroit excité des douleurs & une irritation aussi fortes, & même plus fortes à proportion de ce qu'il se feroit dissous; les dissolutions alkalines prévenoient & modéroient cette action, lors même qu'elles ne séjournoient qu'un instant dans l'estomac.

A mesure qu'une nouvelle portion de sublimé se dissolvoit, il étoit nécessaire de recourir à une nouvelle dose d'alkali, & il ne paroît pas que l'on puisse faire une objection

(1) Il prit en trente heures la dissolution d'environ cinq onces de sel de tartre; on y suppléa alors avec la magnésie, & les vomissemens furent moins fréquens; mais ils revinrent encore de temps en temps pendant cinq jours: il est remarquable qu'il ne survint point de pryalisme.

folide contre cette méthode , dans un état si désespéré de l'estomac , puisque , contre toute attente , le malade , au bout d'une semaine , alla parfaitement bien , & malgré l'hémorragie , ne souffrit plus aucune douleur à l'estomac , ni aux intestins. Il sortit peu de temps après de l'Hôpital , pénétré de reconnoissance pour le bienfait qu'il y avoit reçu , & témoignant un grand repentir du crime qu'il avoit eu intention de commettre.

Liverpool , le 1^{er}. Mai 1785.

VI. *Observation sur un épanchement considérable de bile dans l'abdomen , à la suite d'une chute , accompagnée du rapport de l'ouverture du cadavre , & de quelques remarques , par Thomas Skeete , M. D. Médecin à Londres.*

WILLIAM Carter , âgé de quatorze ans , d'une bonne santé , tomba d'un mûrier le onze Août mil sept cent quatre-vingt-trois , & se froissa le ventre contre terre. Il fut reçu le même jour après dîner , à l'Hôpital de Guy , confié aux soins du Dr. Saunders , qui me fit venir l'idée de faire part de cette observation

au Public , & qui me donna la permission de prendre à ce sujet toutes les informations qui m'étoient nécessaires.

Lorsque le malade fut reçu à l'Hôpital , il avoit une douleur atroce à l'abdomen , & cette douleur augmentoit , lorsqu'on y portoit la main , il avoit de légères nausées , son pouls étoit vif , il avoit vomi plusieurs fois peu après l'accident , & on lui avoit fait une petite saignée peu de temps avant de l'apporter à l'Hôpital. A la première visite , on lui ordonna une seconde saignée de dix onces , on lui prescrivit un purgatif avec l'huile , la manne & les sels , un opiate à prendre après l'opération de la médecine , & des lavemens émolliens , répétés de temps en temps.

Le jour suivant , la douleur augmenta , & le malade se plaignit de soif , le pouls étoit vif & petit , le sang cœneux , mais l'abdomen peu tendu. Le malade avoit eu quelques selles. On répéta les saignées , les purgatifs & les lavemens , & on le mit dans un bain chaud. Le lendemain matin , il se trouva considérablement soulagé pendant les quatre jours suivans , il fut assez bien pour se tenir levé , & se promener dans la chambre ; mais le cinquième , il se plaignit de sa douleur , & il eut des

frissons & autres symptomes de fièvre , avec une augmentation considérable de la douleur , particulièrement lorsqu'on touchoit l'abdomen : ces accidens étoient accompagnés d'un peu de tension & de constipation. On répéta les lavemens , les purgatifs , & l'on ordonna des fomentations sur le bas ventre.

Le mal alla en augmentant pendant les deux jours suivans ; la douleur devint excessive ; le pouls fut plus vif ; il y eut beaucoup d'agitation & de soif , enforte que le huitieme , on ordonna une saignée de huit onces , une dissolution de tartre toutes les quatre heures , & des lavemens répétés. On appliqua un large emplâtre stimulant sur l'abdomen ; toutes les fois que le malade demandoit à boire , on lui accordoit de l'eau d'orge à discrétion. Il demeura à peu près dans le même état le neuvieme , si ce n'est qu'il eut quelques selles. Le sang redevint coëneux , la douleur se soutint , le dix , sur-tout au creux de l'estomac , & à l'hypochondre droit : elle étoit accompagnée de fièvre & de gonflement de l'abdomen : on appliqua un large emplâtre vésicatoire. Le jour suivant , le malade se trouva considérablement soulagé. Le douzieme & le treizieme , il ne souffrit point , mais la tuméfaction de l'abdo-

men augmenta, la fluctuation devint sensible, & le malade ne rendit que peu d'urine. Pendant les cinq jours suivans, il n'y eut point de changement remarquable ; la respiration étoit de temps en temps difficile, mais aussitôt qu'il avoit rendu quelques felles, il étoit mieux. L'urine étoit fort colorée, & en petite quantité. Quoique l'appétit se soutînt, le malade étoit considérablement amaigri. On lui prescrivit deux grains de scille seche, trois fois par jour : ce remede n'eut aucun effet remarquable, enforte que, pendant les cinq jours suivans, l'abdomen continua à enfler. Les purgatifs huileux n'ayant plus d'effets, on remédia à la constipation, avec une infusion de féné & le sirop de nerprun ; on conseilla aussi de prendre quinze grains de jalap & autant de crème de tartre, deux fois la semaine.

Le vingt-quatrieme jour après l'accident, la difficulté de respirer augmenta ; le pouls étoit très-vif, & les extrémités supérieures, en particulier, étoient extrêmement amaigries ; le visage étoit pâle, l'abdomen excessivement distendu, & la fluctuation sensible dans tous les points. On fit l'opération de la paracenthese ; on évacua seize pintes d'un fluide

jaune , qui ressembloit , à tous égards , à de la bile , & qui , suivant toutes les apparences , en contenoit une grande quantité. Ce fluide étoit amer , & devint vert par l'addition des acides ; évaporé jusqu'à ficcité , il entroit en déflagration avec le nitre. On apprit que depuis son accident , les déjections du malade avoient été couleur d'argile : on lui donna une potion anodine après l'opération , & l'on prescrivit une mixture de confection cardiaque & d'eau de menthe , à prendre de temps en temps. Le malade ne souffrit point pendant les deux jours suivans , excepté la nuit qui suivit l'opération. La vitesse du pouls disparut ; il se sentit des forces , & son appétit augmenta ; il n'y avoit point de gonflement dans l'abdomen , ni le plus léger indice de bile mêlée dans le sang. Trois jours après l'opération , & le vingt-septieme depuis l'accident , les symptomes revinrent , & jeterent le malade dans un grand abattement , parce qu'il s'étoit flatté que sa maladie n'auroit plus de retour. Le vingt-huitieme , on ordonna une demi-once de la teinture vineuse de rhubarbe , pour remédier à la constipation. Le vingt-neuvieme , le trentieme & le trente-unieme , cette teinture le soulagea , mais le volume du ventre

augmenta ; les urines étoient peu abondantes , fort colorées , & dépofoient confidérablement. Les cinq jours fuivans , les fymptomes furent à peu près les mêmes ; l'abdomen étoit très-enflé , le pouls vif & foible , les forces abattues , & l'émaciation confidérable : cependant le malade defiroit qu'on lui fit une féconde fois l'opération.

Le trente-feptieme jour après l'accident , & le quinzieme après la premiere opération , on fit une nouvelle tentative , pour évacuer le fluide , mais fans fuccès. Cette féconde opération fut faite du côté droit & du côté gauche ; il fortit , par la premiere ponction , environ une cuillerée de matiere bilieufe , & par l'autre , on n'obtint qu'un peu de fang. En examinant attentivement le ventre , on reconnoiffoit qu'il n'étoit point auffi mol , & que la fluctuation n'étoit pas auffi fenfible , que lors de la premiere ponction. Le lendemain , le pouls & la refpiration furent très-précipités , l'abdomen très-douloureux , au point qu'il étoit impossible d'y porter la main , fans faire fouffrir le malade. L'appétit difparut entièrement. On ordonna une diffolution de fels , à prendre trois fois par jour , avec cinq gouttes de laudanum fur chaque prife , & douze gouttes de plus

pour la nuit : on fit aussi des fomentations , & on continua la teinture de rhubarbe. Le lendemain , la douleur étoit moins violente , & le pouls avoit un peu diminué de vitesse ; on répéta les mêmes remèdes ; malgré cela , les deux jours suivans le malade alla plus mal ; la respiration étoit courte & gênée , le pouls vif & foible , la douleur insupportable : enfin , le malade mourut au bout de six semaines après son accident.

Ouverture du cadavre.

On ouvrit d'abord le côté gauche , à l'endroit où le troisquart avoit pénétré ; mais cette incision , ainsi qu'une autre plus grande que l'on fit quelques pouces plus haut , ne donnerent qu'une petite quantité de pus. En ouvrant depuis le creux de l'estomac jusqu'au nombril , & en incisant le péritoine , il sortit une quantité considérable d'un fluide épais & bilieux. Lorsque ce fluide fut évacué , on continua les recherches , & les viscères abdominaux offrirent la plus grande confusion. L'hypochondre droit , au lieu de renfermer le foie , formoit une large cavité , encore remplie d'une grande quantité de fluide. Ce fluide éva-

cué & mêlé avec le premier , pouvoit remplir deux à trois gallons (1) ; le foie avoit été poussé avec force du côté de l'hypochondre gauche ; la surface convexe étoit presque concave , & étoit couverte d'un enduit de lymphe coagulable , colorée par la bile avec laquelle cette lymphe avoit été si long - temps en contact. La substance du foie n'étoit point altérée.

Il y avoit quantité d'adhésions des intestins les uns avec les autres , & avec le péritoine , particulièrement au côté gauche. Il y avoit entre plusieurs de ces adhésions des amas de matiere purulente. On trouva aussi un peu de pus dans la cavité d'une portion d'intestin situé au côté droit. Cette portion d'intestin étoit fortement adhérente au péritoine , dans l'endroit où le troisquart avoit pénétré , & paroissoit avoir été blessée par cet instrument ; enfin , ce fluide bilieux étoit contenu dans une grande cavité , formée en partie par l'hypochondre droit , qui avoit été considérablement agrandi par la pression que le fluide avoit exercée contre le diaphragme. Cet organe cé-

(1) Le gallon fait environ quatre pintes de Paris.

dant peu à peu , étoit remonté dans la poitrine , jusqu'à l'espace qui sépare la seconde & la troisième côte. Le péritoine qui environnoit le fluide , étoit couvert de lymphes coagulables , qui avoit quelque ressemblance avec un *kist* régulier.

On sépara le foie du diaphragme & des parties qui l'environnoient , pour en examiner plus attentivement la surface concave , pour mieux voir dans quel état étoit la vésicule du fiel , & les conduits biliaires ; mais les adhésions que ce viscère avoit contractées avec l'estomac & les organes voisins , avoient mis ces parties dans un si grand désordre , qu'on ne put rien voir de satisfaisant ; en sorte que l'on ne peut pas dire positivement quelles parties étoient lésées.

Remarques.

Les détails que je viens de donner sur cette maladie & sur l'ouverture du cadavre , me paroissent mériter la plus grande attention ; comme il se rencontre un nombre infini de cas anomaux en médecine - pratique qui s'éclaircissent les uns par les autres , on doit considérer une description exacte de ces sortes de

cas , comme faite pour reculer les bornes de l'art. Ce que nous avons rapporté ne peut mettre aucun Praticien à portée de traiter avec succès de semblables accidens ; cependant si cette observation peut contribuer à rendre le pronostique plus sûr , à éclaircir ou à confirmer quelque point de physiologie ou de pathologie , encore incertain , son utilité ne sera point équivoque.

L'évacuation d'un fluide bilieux par l'opération de la paracenthese , n'est point un phénomène nouveau en Médecine , depuis que l'on a vu quelque chose d'approchant dans les cas d'hydropisie compliquée avec la jaunisse ; mais dans ces cas , la proportion de la bile avec le serum , est très-petite , car la bile ne fait que donner sa couleur au serum : je ne sache pas que les Praticiens aient fait mention d'aucun cas de la nature de celui-ci ; il est sur-tout intéressant , par le long intervalle pendant lequel le malade a survécu à son accident. Lorsque le foie , la rate ou d'autres viscères sont rompus par quelqu'accident extérieur , les malades périssent dans peu à la suite de quelque hémorrhagie ou de quelqu'inflammation , qui dégénere bientôt en gangrene.

L'ouverture du cadavre ne donne pas des
lumières

lumières aussi satisfaisantes qu'on pourroit le souhaiter , car elle ne nous apprend point si c'est la vésicule du fiel ou les conduits biliaires , qui étoient rompus. Si l'on suppose que c'étoit la vésicule du fiel , on ne voit pas pourquoi il ne passoit pas un peu de bile dans le duodenum , par les conduits hépathiques , & par le conduit commun : dans ce cas , les déjections auroient été plus naturelles. Si , d'un autre côté , l'on suppose que c'étoient les conduits biliaires, on comprendra difficilement comment la veine porte & l'artere hépathique , qui sont aussi renfermés dans la capsule de glisson , ont pu résister à la même secousse qui les a rompus. Quoi que l'on puisse alléguer en faveur de l'une ou de l'autre de ces suppositions, je ne crois pas que personne refuse d'admettre que, dans ce cas , la bile , à mesure que la sécrétion s'en faisoit , étoit répandue par l'une ou l'autre voie , dans la cavité de l'abdomen. On le conjectura dès la première fois que l'on fit l'opération , & c'étoit au moins l'explication la plus naturelle , & celle qui se présentait la première , si ce n'étoit pas la seule que l'on pût donner des phénomènes qui se présentoient.

On avoit toutes sortes de raisons pour pen-

fer , avant que l'on eût fait l'opération , que la tuméfaction de l'abdomen étoit occasionnée par l'épanchement d'un fluide aqueux ; car l'on fait que les symptomes d'inflammation qui avoient précédé , & qui n'avoient point été équivoques , conduisent souvent aux hydropiques les plus opiniâtres , principalement aux hydropiques de poitrine. L'augmentation de l'action des vaisseaux , dans le premier période de la maladie , & le relâchement qui en est la suite dans le second , occasionnent , de la part des vaisseaux exhalans dans la cavité de l'abdomen , une effusion beaucoup plus considérable que dans l'état naturel. On ne peut guere douter que cette exhalation augmentée , n'ait eu beaucoup de part dans ce cas-ci , à la tuméfaction du ventre , lorsque l'on fait attention que le foie n'auroit jamais pu fournir seize pintes de bile , dans un aussi court espace de temps.

Pour ce qui regarde les adhésions , il est probable qu'elles ont toutes été formées après la premiere opération ; car , à cette époque , la fluctuation étoit sensible dans tous les points de l'abdomen , & le fluide fut complètement évacué par la ponction pratiquée au côté gauche , dans l'endroit où on la pratique ordinairement.

rement. Voici quelle est l'explication que je voudrois donner de ce phénomène. Probablement il s'excita une légère inflammation du péritoine , peu après l'opération , & les adhésions se formèrent , pour en arrêter les progrès : c'est ce qui se voit dans plusieurs cas. Dans les malades qui meurent à la suite de l'opération de la paracentèse , & qui sont en plus grand nombre , à ce que je crois , qu'on ne le pense ordinairement , on peut se former une idée des circonstances qui s'opposent aux adhésions : ces circonstances sont l'état d'infirmité des viscères , ou leur extrême foiblesse , occasionnée par les retours fréquens de la maladie. Quelquefois ces retours jettent aussi le péritoine dans un état d'infirmité , qui ne permet pas à la nature de parcourir les périodes de l'inflammation , telle qu'elle a coutume d'être dans l'état de santé.

Les symptômes favorables qui se firent remarquer chez le malade , le premier & le second jour après la première opération , me firent d'abord penser que les adhésions s'étoient formées de manière à empêcher un nouvel épanchement. Je ne faisois pas attention alors que l'effusion continuelle suffisoit seule pour empêcher ces adhésions.

Les phénomènes qui se manifestèrent à l'ouverture du cadavre , suffirent pour nous autoriser à conclure que les adhésions commencèrent par les parties les plus éloignées de l'endroit où se faisoit l'épanchement , c'est-à-dire au côté gauche & dans le bas ventre , d'où s'ensuivit la cavité qui se forma dans l'hypochondre droit , pour recevoir le fluide bilieux. Il faut convenir , en second lieu , que la seconde tentative que l'on fit pour l'évacuation de ce fluide , excita une nouvelle inflammation , & un nouveau dépôt de lymphé coagulable.

Il est très-remarquable que la bile , quoique dans un contact immédiat avec une surface aussi considérable , n'ait pas été absorbée , & ne soit point passée dans la masse des fluides. Si l'on avoit besoin d'une nouvelle preuve pour démontrer que les parties enflammées ne sont pas susceptibles d'absorption , on pourroit avancer le cas dont il s'agit ici , comme une preuve sans réplique.

L'effet des vésicatoires , pour diminuer ou suspendre l'inflammation , mérite d'être remarqué , & ceci doit nous apprendre à ne jamais négliger un remède aussi efficace , quand on suppose le péritoine , ou quelque autre viscère

de l'abdomen dans un état d'inflammation.

Il y a encore une remarque , qu'on ne manquera pas de faire dans le cas dont il s'agit. Je crois qu'elle tend à prouver que les Chirurgiens ont raison de faire l'ouverture avec le troisquarts , dans l'endroit où la fluctuation est le plus sensible ; car d'après cette idée , l'endroit où l'on auroit pu faire la paracenthèse avec plus de succès chez le jeune homme dont nous avons parlé , auroit été la partie moyenne entre l'ombilic & les dernières côtes du côté droit , au lieu de la partie moyenne entre l'ombilic & la crête des os des îles , au coté gauche.

Bow-Lane , Cheapside , le 10 Août 1785.

VII. *Observations sur la fragilité des Os , par M. W. Goodwin , Chirurgien à Earl-Shoam , dans le Comté de Suffolck , communiquées en première instance au D^r. Hamilton , Médecin à Ipswich , & par ce dernier , au Docteur Simmons.*

MARY Bradcock , pauvre femme de la Paroisse de Dalinghoe auprès de Wicskam , dans le Comté de Suffolck , pendant le cruel

hiver de 1783 , fut attaquée de douleurs dans les membres ; elle les attribua au rhumatisme. Un jour , en allant & venant dans sa maison , elle se heurta contre une brique , & fut très-surprise de se trouver la jambe cassée , auprès de la cheville du pied.

Avant qu'elle fût parfaitement rétablie de cet accident , elle devint grosse ; & comme elle s'affoiblissoit de plus en plus , un jour que son mari l'aidoit à descendre de son lit , le fémur gauche se rompit , sans qu'elle eût fait aucun effort.

Elle accoucha heureusement. Peu de temps après le bras gauche se fractura auprès de l'épaule , en voulant l'appuyer sur une personne qui l'aidoit à se soulever dans le lit. Le calus se forma également sur cette nouvelle fracture. Bientôt après , l'os de la cuisse droite se trouva rompu très-près de la hanche ; sans que la malade fût sortie du lit , & peu de temps après , il le fut encore plus bas vers le genou. Un os du col se sépara également sans violence. Le même accident arriva au bras droit , en voulant lever de dessus une table un vase contenant à peu près une pinte.

Aujourd'hui , cette femme se trouve avec l'os de la cuisse droite fracturé , pour la troi-

sième fois : cet accident lui arriva Dimanche dernier, en voulant se lever sur son séant dans son lit, non sans employer toutes les précautions possibles. Cette dernière fracture est près de l'endroit où étoit celle qui étoit voisine du genou, dont le calus est formé maintenant.

On laisse les os se raccommoder dans la situation où ils se trouvent ; on se contente d'en favoriser le calus, avec des bandages & des fomentations, l'extension des membres ne pouvant qu'être dangereuse, car la situation de cette malade est si déplorable, qu'on ne peut la remuer, même pour faire son lit, crainte de lui casser quelques os.

Elle est âgée de trente-deux ans, d'une complexion délicate, d'une fibre relâchée ; sa chevelure est d'un noir châtain ; elle est au sixième mois de sa neuvième grossesse ; elle a toujours eu une manière de vivre très-régulière ; elle n'a jamais fait usage des mercuriaux, & elle a joui jusqu'ici d'une assez bonne santé.

Avant que ses os se brisent, elle souffre constamment pendant quelques semaines, une douleur considérable, à l'endroit même où doit se faire la fracture ; cette douleur augmente jusqu'à ce que l'os se rompe, disparoît après cela en peu de jours, & l'os se réunit en cinq ou six se-

maines. Elle se plaint aujourd'hui d'une douleur un peu au dessus du coude , & s'attend à voir son bras se casser en cet endroit , ainsi qu'elle l'a éprouvé plusieurs fois.

Cette malheureuse femme a eu huit fractures , dans l'espace d'un an & demi , dont sept ont eu lieu pendant l'année dernière , & toutes ces fractures se sont faites sans violence.

Earl-Soham , près Framlingham , dans le Comté de Suffolk , le 7 Août 1785.

Observations du Docteur Ramilton sur le Cas précédent.

J'AI fait les recherches que vous m'avez demandées , au sujet de l'observation que je vous ai envoyée dernièrement ; je suis allé voir la malade , ainsi que cent autres personnes ; on s'y est transporté en foule , parce que la situation de cette malade avoit été insérée dans le Journal d'Ipswich , pour engager les personnes charitables à lui envoyer des secours. Je n'ai rien apperçu dans sa transpiration ni dans ses urines , qui différât de l'état naturel. On pourroit croire , à raison de sa

complexion & de plusieurs autres circonstances , qu'elle a une disposition aux écrouelles , quoiqu'elle n'ait jamais eu cette maladie ; cependant elle m'a dit que plusieurs de ses parens les avoient eues , & qu'un de ses enfans en étoit attaqué.

Sa cuisse droite a souffert une distorsion considérable , que l'on peut attribuer à l'irrégularité avec laquelle on l'a laissé se rétablir. Sa cuisse gauche est deux fois plus grosse que la droite ; ce qui est peut-être dû à la pression exercée sur les vaisseaux lymphatiques de ce membre , car la malade est toujours couchée sur le côté gauche.

On peut ajouter à cet exemple , & à plusieurs autres observations de fragilité des os que l'on rencontre dans différens Auteurs , celui d'une Dame de cette Ville , qui se rompit l'os de la cuisse en se levant de sa chaise. Cette Dame avoit un cancer , dont elle est morte.

Ipswich , le 28 Août 1785.



VIII. *Observation sur une tumeur enkistée de la paupiere , dans laquelle il y avoit des poils ; par M. Goodwin.*

UNE jeune femme de vingt - cinq ans s'adressa dernièrement à moi , pour une tumeur qu'elle portoit à la paupiere supérieure. Cette tumeur étoit de la grosseur à peu près d'une noix , & tenoit l'œil fermé par son poids , enforte qu'elle empêchoit souvent la malade de s'en servir.

Comme elle étoit mobile & évidemment enkistée , je lui en conseillai l'extirpation. Elle y consentit. Je disséquai donc la tumeur ; elle étoit adhérente antérieurement au tissu cellulaire , & postérieurement , à la conjonctive. En examinant ce qu'elle renfermoit , j'y trouvai une substance noire , de la consistance du miel , qui contenoit une quantité considérable de poils noirs & courts.



IX. *Hydatides rendues par la toux : observation de M. James Johnson , Chirurgien à Lancastre.*

M^{rs}. E. Taylor de Lancastre, veuve , âgée de quarante-neuf ans , d'un grand embonpoint, souffroit depuis trois ou quatre ans une douleur au côté droit; on lui avoit dit qu'elle étoit hydropique , & qu'elle étoit attaquée au foie. En 1779, après avoir été bien mouillée, elle éprouva une grande difficulté de respirer. Pour combattre ce symptome , j'eus recours à l'élixir parégorique , aux pillules de scille , à la gomme ammoniacque , & à d'autres remèdes expectorans , mais sans lui procurer de soulagement considérable. Comme la difficulté de respirer, accompagnée de l'expectoration d'une matière gélatineuse , continua à augmenter pendant l'hiver de 1780 , au mois de Mars de la même année , les symptômes devinrent si fâcheux, qu'enfin elle consentit à essayer l'effet d'un vésicatoire entre les deux épaules.

Dans ce même temps , elle commença à expectorer des hydatides. La première fois qu'elle s'en aperçut , il y en avoit quatre attachées les unes avec les autres , & elles

étoient toutes rompues. Depuis cette époque , jusqu'aux derniers jours de Juillet , elle cracha tous les jours des hydatides , en plus ou moins grand nombre. La toux & la difficulté de respirer diminuerent alors peu à peu , & elle se trouva si considérablement soulagée , que , quoiqu'elle expectorât encore de temps en temps des hydatides , elle ne voulut plus prendre de remèdes , jusqu'au mois de Janvier 1783. La maladie revint alors avec plus de violence que jamais , & elle expectora un grand nombre d'hydatides. On employa la teinture thébaïque , la gomme ammoniacque , la scille & autres remèdes expectorans , sans aucun bon effet soutenu , jusqu'à ce qu'enfin elle prit un vomitif d'oximel scillitique & d'ipécacuanha , qui eut un effet prodigieux. Pendant l'opération du remède , la malade rendit trois hydatides , & elle n'en a plus rendu depuis ce temps-là ; sa santé s'est rétablie dès-lors , enforte qu'aujourd'hui elle a repris son embonpoint ordinaire ; elle ne souffre plus au côté , & elle peut faire plusieurs milles par jour , sans se trop fatiguer. Cependant elle a toujours l'air d'avoir le foie attaqué , & je soupçonne aussi qu'il y a hydropisie de poitrine.

Peu de temps après avoir eu recours aux

vomitifs , elle a pris un demi-grain de calomel tous les soirs ; mais je ne prétends point affurer que ce remede ait quelque part à sa guérison.

Pendant sa maladie , Mrs. Taylor a expectoré un grand nombre d'hydatides , dont la plupart étoient rompues. Un grand nombre de celles qui étoient rompues , étoient de la grosseur d'un œuf de jeune poule ; celles qui ne l'étoient pas , étoient à peu près de celle d'une noisette , elles étoient pleines d'une matiere gélatineuse , & la plupart étoient colorées par le sang.

X. *Cas de Pyurie , traité avec succès par le même Auteur.*

UNE Dame de moyen âge , Mme. P. n'urinoit qu'avec douleur depuis plusieurs années ; son urine étoit souvent sanguinolente. On crut d'abord que ces douleurs étoient occasionnées par des graviers ; mais après avoir pris une infinité de remedes , sans aucun avantage , la malade fut fondée , & on ne trouva point de pierre.

En 1782 , cette maladie étant plus fâcheuse

qu'elle n'avoit jamais été, Mme. P. s'adressa à un fameux Médecin de cette Ville ; elle commençoit à souffrir des hémorrhoides ; ses urines étoient sanguinolentes , & elle ne les rendoit qu'avec beaucoup de peine , particulièrement lorsqu'elle avoit fait quelqueexercice : elle rendoit tous les jours quelques onces d'une matiere qui ressembloit plutôt à du pus, qu'à du mucus (quoiqu'elle eût un peu de la viscidité du mucus) ; en un mot, sa maladie étoit conforme à celle dont parle Sauvages , sous le nom de Pyurie.

On lui fit prendre différens remedes , & il parut que quelques-uns la soulage rent ; mais ils cessèrent bientôt de lui être utiles. Leur inutilité me décida , en Janvier 1783 , à lui conseiller d'essayer une infusion de dreche , préparée de la maniere suivante.

Prenez six grandes cuillerées de dreche en poudre , faites-les infuser pendant toute la nuit auprès du feu , dans trois pintes d'eau bouillante , & le matin tirez la liqueur au clair.

Je conseillois la dreche , d'après une observation qui m'avoit été communiquée il y a quelques années , sur les bons effets de ce remede , dans un cas semblable , & parce qu'en 1782 j'avois appris que la personne qui en

n'avoit fait usage étoit en bonne santé, & qu'elle n'avoit point eu de retour de son indisposition.

Mme. P. commença cette infusion le 3 Février 1783 , & continua à en prendre trois pintes par jour , jusqu'au commencement de Mai : alors elle en diminua la dose petit à petit , mais elle ne la cessa entièrement , que plusieurs mois après. Dès qu'elle en eût commencé l'usage , elle ne rendit plus de sang par les urines , excepté un jour après une longue promenade. L'évacuation de la matiere viscide diminua rapidement , & l'urine fut très-claire le mois de Mai de la même année.

La malade ne prit plus d'autres remedes , dès qu'elle eut commencé cette infusion , mais elle observa exactement la diete laiteuse , & ne prit que des alimens tirés du regne végétal. Elle est encore aujourd'hui en bonne santé , & n'a point eu de rechûte.

Lancastre , le 16 Août 1785.



SECONDE SECTION.

OUVRAGES DE MÉDECINE.

- I. *Essai sur la Digitale pourprée , & sur son usage en Médecine , avec des remarques pratiques sur l'hydropisie & sur quelques autres maladies , par William Withering, D. M. Médecin de l'Hôpital général de Birmingham ; in-8°. à Birmingham , 1785. 207 pag. (1).*

LE Docteur Withering, dans son introduction à cet excellent Ouvrage , reconnoît que c'est à l'empyrisme qu'il doit la connoissance de ce remède , dont il paroît qu'il a fait usage dès l'année 1775. Il l'a employé sur cent foixante-trois malades , dont il rapporte le traitement avec toute l'ingénuité possible , sans en déguiser les bons ni les mauvais succès.

(1) On trouve à la tête de l'Ouvrage la figure de cette plante , coloriée & copiée sur celle de l'excellent Ouvrage de M. Curtis, *Flora Londinensis*.

De

De ces cent soixante - trois cas , & d'une infinité d'autres qui lui ont été communiqués par ses Correspondans , le Dr. Withering tire ces conséquences : 1°. la digitale pourprée n'agit pas toujours comme diurétique , mais agit plus souvent en cette qualité , qu'aucun autre remede ; 2°. cette plante produit souvent son effet diurétique , lors même que l'on a tenté toutes les autres méthodes en vain ; 3°. si elle échoue , il n'y a plus guere à espérer des autres remedes ; 4°. à des doses convenables , ses effets sont très-doux , & elle dérange moins que la scille , & même qu'aucun autre remede ; 5°. quand l'hydropisie est accompagnée de paralysie , de vices organiques , d'une grande foiblesse , ou qu'elle est compliquée avec quelque autre maladie , ni la digitale , ni aucun autre diurétique , ne peuvent produire d'autre effet que de faire gagner du temps , & de mettre par là les autres remedes dans le cas de combattre efficacement les affections protopathiques ou premières ; 6°. on peut faire usage de la digitale pourprée dans toutes les especes d'hydropisies , excepté dans les hydropisies enkistées ; 7°. elle peut être utile dans plusieurs maladies qui n'ont rien de commun avec l'hydropisie ; 8°. enfin , elle a une action sur les fonctions du cœur ,

que l'on n'avoit point encore observée dans aucun autre remede, & l'on peut tirer un grand parti de cette propriété. Cette action de la digitale pourprée, que j'ai eu occasion d'observer dans les tentatives que j'ai faites avec ce remede, est vraiment remarquable. Le D^r. Withering a vu le pouls réduit, par son usage, jusqu'à trente-cinq pulsations par minute; & quoique cet effet n'ait ordinairement lieu qu'après de grandes doses fréquemment répétées de ce remede, cependant il a vu des cas où les pulsations du pouls ont été retardées, au point de donner des inquiétudes, avant que ce remede eût produit aucun autre effet.

En parlant de la préparation & des doses de la digitale, le D^r. Withering donne la préférence aux feuilles. Il prévient qu'il faut les recueillir après la floraison, ou à la chute des fleurs. Il faut en rejeter les tiges & la côte du milieu des feuilles; il faut faire sécher le reste au soleil, ou sur une poêle, ou sur un plat d'étain, devant le feu.

Lorsque ces feuilles sont séchées à propos, il observe qu'on peut facilement les réduire en une poudre d'un beau vert, qui pèse un peu moins d'un quinzieme du poids des feuilles sèches,

Notre Auteur fait prendre aux adultes depuis deux jusqu'à trois grains de cette poudre, deux fois par jour. A raison de l'état de foiblesse dans lequel les Médecins trouvent en général leurs malades dans les cas d'hydropisie, il pense que quatre grains de cette poudre par jour doivent suffire. Quelquefois il a donné la poudre seule ; quelquefois il l'a donnée unie avec les aromatiques ; quelquefois aussi il l'a donnée en pillules , avec le savon & la gomme ammoniac.

Si l'on aime mieux prendre ce remède liquide, il ordonne une infusion d'une dragme de ces feuilles seches, dans une chopine d'eau bouillante, pendant quatre heures, & il ajoute à la liqueur mise au clair, une once de quelqu'eau spiritueuse. Une once de cette infusion, deux fois par jour, est la dose ordinaire pour un adulte. Si le malade est fort, ou que les symptomes soient pressans, on peut en donner jusqu'à trois onces par jour. Il ajoute que quelquefois il suffit d'une demi-once par prise. On peut prendre jusqu'à trente grains de ce remède en poudre, ou huit onces de l'infusion, avant que les nausées commencent.

- Nous avons eu occasion de remarquer, au-

sujet de cette plante (1), que son effet diurétique ne paroît pas dépendre du mal-aise ou des nausées qu'elle excite ; des expériences ultérieures nous ont convaincus de la vérité de cette observation. Le D^r. Withering nous dit positivement dans cet Ouvrage , que les effets diurétiques de cette plante cessent quelquefois , lorsqu'elle occasionne des nausées , ou lorsqu'elle agit comme purgatif. Cette observation , ainsi que l'attention qu'il faut donner au pouls , l'ont convaincu depuis longtemps qu'il est de la plus grande conséquence de ne pas répéter les doses , avant de leur avoir laissé un temps suffisant pour produire leur effet ; car il a trouvé qu'il étoit très-facile d'administrer une trop forte dose de ce remède , ayant qu'il ait paru aucun signe qui indiquât le moment où il faut s'arrêter. « Il faut donc , » dit-il , donner ce remède à la dose & dans » les intervalles mentionnés ; il faut le continuer jusqu'à ce qu'il opère sur les reins , » l'estomac , le pouls ou les intestins ; il faut » s'arrêter , dès que son action sur quelques-uns de ces organes se manifeste. De cette » manière , je réponds que le malade n'en

(1) Page 58 , tom. VI.

» souffrira pas , & que le Médecin ne fera pas
» trompé dans son attente. »

Le Dr. Withering conseille l'usage abondant des délayans pendant l'usage de ce remède. Dans les cas d'ascites & d'anasarque , lorsque les malades sont foibles , & que les évacuations sont rapides & abondantes , il est indispensable d'avoir recours aux bandages.

Si l'eau n'est pas entièrement évacuée au bout de quelque temps , l'Auteur pense qu'il est bon de suspendre l'usage du remède pendant quelques jours , & de faire prendre au malade une bonne nourriture , & quelques toniques. Il observe , au sujet des toniques , que , dans ces cas , ils ont souvent échoué.

D'après quelques observations qu'il a faites depuis peu , il est disposé à croire que l'on peut donner la digitale à petites doses de deux ou trois grains , avec sécurité ; que l'on peut dissiper petit à petit , par ce moyen , les hydropisies , sans être obligé d'en interrompre l'usage , & sans que cette plante ait d'autres effets , qu'un effet légèrement diurétique.

Quant à ce qui regarde les constitutions sur lesquelles elle agit avec plus ou moins de succès , le Dr. Withering observe qu'elle manque souvent son effet sur les personnes d'un

fort tempérament, dont la fibre est tendue, la peau chaude & les couleurs fortes, ou chez celles dont le pouls est plein & fort. Si, dans l'ascite le ventre est tendu, dur & circonscrit; si, dans l'anasarque, les membres sont roides & rénitens, il y a peu à espérer de ce remède. Mais au contraire, si le pouls est foible & intermittent, le visage pâle, les levres décolorées, la peau froide, le ventre mol, & si l'on sent la fluctuation; si, dans l'anasarque, les membres conservent l'empreinte du doigt, on peut s'attendre à voir les plus heureux effets de la digitale.

L'auteur s'est avisé depuis quelque temps, dans les cas où tous les secours possibles échouent, d'altérer la constitution du malade, de manière à pouvoir administrer la digitale avec succès. C'est ce qu'il a exécuté assez heureusement avec les saignées, les sels neutres, les cristaux de tartre, la scille, les purgatifs répétés de temps en temps, quoique cependant ses succès n'aient pas été complets. Après la saignée, le moyen le plus efficace pour affoiblir le ton du système, c'est l'emploi des préparations de scille; c'est pourquoi il pense que c'est le meilleur remède dans ces cas, parce que, si elle manque son effet, elle est le meil-

leur préparatif pour employer utilement la digitale.

Dans une copie de l'herbier de M. Parkinson, l'Auteur a trouvé une note manuscrite sur la digitale, qu'il croit être de M. Saunders, ancien Apothicaire à Stourbridge, dans laquelle on recommande la digitale comme un remède infallible dans la consommation. Il desiré, sur l'autorité de M. Saunders, que l'on fasse de nouveaux essais avec cette plante, dans cette maladie, quoiqu'il avoue que dans ses mains elle n'a été que peu utile.

En parlant de la phthisie, le D^r. Withering regarde la dilatation de la pupille, comme du signe caractéristique le plus certain de cette maladie.

On trouve dans l'Ouvrage auquel nous renvoyons nos Lecteurs, plusieurs autres excellentes observations de pratique; mais nous ne pouvons finir cet extrait, sans applaudir au zèle avec lequel l'Auteur insiste sur la prudence & les précautions qu'il faut apporter à l'usage de ce remède. Nous sommes convaincus que la sollicitude de le voir administré à petites doses, & suivant la méthode qu'il recommande, est très-fondée, par deux exemples des effets de la virulence de

cette plante , qui font parvenus dernièrement à notre connoissance.

II. *Suite de l'extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris , pour l'année 1780 (1).*

III. *Traité-pratique sur l'efficacité du Stizolobium, ou Pois à gratter, dans les maladies occasionnées par les vers, suivi de quelques observations sur les autres remèdes anthelmintiques des Indes orientales ; par William Chamberlaine, Chirurgien. in-8°. chez Murray, à Lond. 1784. 77 pag.*

CE petit Ouvrage mérite beaucoup d'attention , en ce qu'il est écrit avec candeur, & qu'il tend à confirmer l'efficacité d'un remède qui , quoique recommandé par différens Ecrivains, comme un puissant anthelmintique dans les cas de vers lumbricaux , n'a été jusqu'ici que très-peu employé dans ce pays.

(1) Nous n'avons pas cru devoir donner la traduction de l'extrait de cet Ouvrage , parce qu'il est trop généralement connu en France, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter.

Le *stizolobium* (1), ou pois à gratter, ainsi que l'appellent les Européens, est le *dolichos pruriens* de Linnæus. Le D^r. Kerr donne une description exacte de cette plante, qui croît naturellement aux Indes orientales & occidentales. Voyez le second vol. des Commentaires de Médecine.

La partie de la plante dont on fait usage, est cette substance filamenteuse qui croît à l'extérieur de la gousse. On la rape, on la mêle avec du miel ou du sirop, on en forme un mélange de la consistance d'un électuaire. Administré de cette manière, ce remède paroît n'avoir qu'un effet mécanique sur les vers; car une teinture ou une décoction des mêmes foies ou filamens n'a aucun effet.

Cet électuaire, pris à la dose d'une cuiller à thé suffit pour les enfans; mais l'Auteur en recommande plein une cuiller à bouche ou même deux cuillerées, pour les adultes. On peut répéter cette dose deux ou trois matins de suite; mais M. Chamberlaine observe qu'en général il est rare d'avoir besoin d'y recourir plus de trois fois. Un purgatif doux achève la cure.

(1) Ainsi nommé par le D^r. Browne, dans son Histoire naturelle de la Jamaïque.

M. Chamberlaine ne va pas jusqu'à dire qu'il ne l'a jamais vu échouer ; mais il assure qu'il en a constamment éprouvé des meilleurs effets , des effets plus certains , & moins de suites fâcheuses , que d'aucun autre anthelmin-tique.

Pour constater l'efficacité de ce remede , il rapporte sept cas choisis parmi un grand nombre d'autres , dans lesquels le stizolobium n'a pas été administré avec moins de succès. On trouve dans cet Ouvrage une lettre de M. Neil Stewart, Chirurgien à la Jamaïque , à l'Auteur, dans laquelle ce Chirurgien lui dit qu'il pense que l'on peut regarder ce remede comme un spécifique plus sûr contre les vers , que le kina contre les sievres intermittentes.

M. Brancroft , qui parle de ce remede dans son histoire naturelle de la Guiane , en restreint le propriétés contre les vers , aux vers ronds. M. Chamberlaine , dans le petit Ouvrage dont nous parlons , étoit de même avis ; mais depuis qu'il l'a publié , il a eu la bonté de nous faire savoir qu'il s'étoit convaincu pas des expériences réitérées , qu'il réussissoit également contre les ascarides.



IV. *Caractère générique du Caoutchouc ; par M. Richard, Botaniste du Roi à Cayenne. Voy. le Journal de Physique pour le mois d'Août 1785.*

L'ARBRE qui donne la caoutchouc, ou la gomme élastique, est depuis long-temps l'objet de la curiosité des Botanistes. Le premier qui en a parlé est M. de la Condamine (1), qui l'a vu croissant naturellement sur des bancs de la rivière des Amazones. Il a été décrit depuis par M. Fresneau (2), Ingénieur françois, qui le vit à Cayenne, où il croît naturellement. Depuis lui, M. Aublet (3) lui a donné le nom de *hevea guianensis* ; mais aucun de ces Messieurs n'a vu les fleurs de cet arbre, en sorte que ses caractères génériques n'avoient point été déterminés.

Linnæus soupçonna, au caractère de ses

(1) Relation d'un voyage, &c. in-8°. Paris, 1745.

(2) Mémoires de l'Académie des Sciences, in-4°. Paris, 1751.

(3) Histoire des plantes de la Guiane françoise, in-4°. Paris, 1774.

fruits, qu'il étoit de l'espece du *Jatropha* (1); mais M. Richard, qui a eu occasion de le voir dernièrement en fleur, prétend qu'il forme un genre particulier, & il en a communiqué la description suivante à l'Editeur du Journal de Physique, dans une lettre datée de Cayenne, du 7 Janvier 1785.

» Caoutchouc

» Caractèr genericus

» FLORES, *Mares* numerosi & unicus foemina terminalis in eodem receptaculo.

Marium.

CALYX. Globoso campanulatus, femi quinque fidus; dentibus erectis, acutis, marginibus introflexis.

STAMINA. In fundo calycis surgit columna ipso tertiâ parte brevior, cylindricea, gerens *antheras* quinque, infrâ ipsius apicem immediatè & longitudinaliter dorso suo annexas. Hæ sunt subovatæ, apice subemarginatæ.

(1) Supplement. plant. pag. 422. M. Richard observe que ce genre est de la famille des *euphorpes*, & doit être placée dans la *monœcia monadelphia* du système de Linnée.

natae , basi acuminatae ; biloculares ; loculis bivalvibus *pollinis* particulae ovatae.

Fœminarum.

CALIX. Subpyriformi-campanulatus ; dentibus quinque acutis , recurvo patentibus. Circumscisse à basi discedit & cadit.

PISTILLUM. Calice duplo brevius ; *germen* subconoideo-globosum : *stigmata* tria , apici istius immediatè adnata , crassiuscula , depresso-biloba.

FRUCTUS. *Capsula* magna tricocca : *pericarpium* tenuè fibrosum ; adhæse vestiens *nucem* magnam tricoccam , durissimam , osseam , crassum apice depressam , basi excavatam & perforatam , tribus rimis inter loculamenta pertusam. Discedit in tres loculos subovatos , elasticè bivalvos ; valvis sub auriculæ formibus. In singulo semen unicum (aut duo , Aublet.) subovatum , hinc lincola depressa longitudinali leniter exaratum , griseo flavescens , fusco-maculosum.



V. Traité sur les maladies des enfans , avec des remarques pour les bien gouverner dès l'instant de leur naissance , particulièrement ceux pour lesquels on a été obligé d'avoir recours à l'art , pour les arracher du sein de leur mere ; par Michael Underwood , M. D. Licentié ès accouchemens , du College royal des Médecins de Londres , &c. in-12. chez Mathews , à Londres , 1784. 288 pages.

LE but de cet essai est de présenter un tableau raccourci des maladies des enfans, non-seulement aux gens de l'art, mais encore aux parens & aux nourrices. Les observations qu'il contient, sont celles d'un Praticien intelligent ; mais d'après ce que nous avons dit du plan de cet Ouvrage, on s'attend sûrement que nous dirons quelque chose de ce qu'il contient. Le principal motif qui nous a engagés à en parler ici, a été de faire part à nos Lecteurs de la description d'une espece d'inflammation anormale & particuliere aux enfans, qui m'a paru nouvellement découverte. La voici, dans les termes de l'Auteur.

« Les enfans sont sujets à une espece d'inflammation érétypélateuse très-dangereuse ;

» dont aucun Auteur que je sache n'a parlé ;
 » & que je n'ai guere rencontré que dans les
 » Hôpitaux des femmes en couche. Cette in-
 » flammation n'a plus lieu au bout d'un mois ;
 » mais le plus souvent elle paroît quelques
 » jours après la naissance. Elle attaque les
 » enfans les plus robustes comme les plus dé-
 » licats , & presque subitement ; les progrès
 » en sont rapides , la peau prend un coup
 » d'œil de pourpre , & devient dans peu de
 » temps excessivement dure.

» L'espece la plus benigne de cette mala-
 » die se manifeste sur les doigts , les mains ,
 » les pieds , les chevilles de pieds , & quel-
 » quefois près des jointures & sur les jointures
 » mêmes. L'espece la plus dangereuse est
 » presque toujours située dans la région de l'os
 » pubis , s'étendant en haut sur le ventre , &
 » en bas aux cuisses & aux jambes ; cepen-
 » dant je l'ai vue deux ou trois fois com-
 » mencer au col. L'enflure est peu de chose ,
 » mais après être devenue très-dure , les
 » parties deviennent couleur de pourpre , li-
 » vides , & passent souvent au sphacele , par-
 » ticulièrement chez les petits garçons , lors-
 » qu'elle attaque le scrotum. La verge s'enfle ;
 » & présente cette espece d'enphysme , que

» l'on remarque chez les enfans qui ont une
 » pierre dans le canal de l'urethre.

» On a employé , fans succès , différens
 » moyens dans les Hôpitaux des femmes en
 » couche de la Grande Bretagne, contre cette
 » maladie. On crut cependant un certain
 » temps que les fomentations des remedes fa-
 » turnins , les cataplasmes appliqués de bonne
 » heure , faisoient quelque bien ; mais l'inflam-
 » mation gagne , & la gangrene survient ; ou
 » bien s'il s'est formé un amas , l'enfant meurt
 » pendant la suppuration. Il y a déjà quelques
 » années que je proposai d'essayer le kina ,
 » auquel on ajoute quelquefois un peu de
 » confectiion cardiaque , & depuis ce temps-
 » là , on a sauvé quelques-uns de ces petits
 » malades. Le Dr. Gartshore , l'un de mes
 » Collegues , a essayé dernièrement des com-
 » presses trempées dans l'esprit de vin cam-
 » phré , à la place de l'eau végeto-minérale.
 » On s'en est bien trouvé dans plusieurs cas ,
 » néanmoins le plus grand nombre des enfans
 » attaqués de cette maladie , périssent , & le
 » plus souvent en peu de jours. »

Le Dr. Underwood parle encore d'une
 épaisseur & d'une dureté de la peau des nou-
 veaux-nés , qui quelquefois accompagne cette
 espece

espèce de dévoiement dans lequel les enfans rendent des selles de la consistance de la cire & de l'argille , & qui quelquefois survient au dernier période de cette maladie. Il observe que c'est le Dr. Denman qui le premier a fait mention de cette affection de la peau des nouveaux-nés : cet Auteur y faisoit la plus grande attention. Le seul enfant que le Dr. Underwood a vu échapper à cette maladie , avoit fait usage d'un julep aromatique & absorbant.

VI. *Suite de l'extrait des observations & recherches en Médecine , vol. VI.*

IX. *Remarques sur la cure de l'Epilepsie , suivies de quelques réflexions sur l'usage de la saignée dans les cas d'apoplexie ; par John Fothergill, M. D. de la S. R. de Londres.*

CES remarques sur l'épilepsie , écrites sur la fin d'une vie exercée par une pratique très-étendue , tendent plutôt à augmenter nos doutes sur l'efficacité des remèdes que l'on a employés dans cette maladie , qu'à nous indiquer une nouvelle méthode de traitement plus heu-

reuse. Le D^r. Fothergill considérant un estomac distendu & des intestins empâtés, comme les causes les plus générales qui prédisposent à cette maladie, fait consister la plus grande partie de son traitement en une diete austere, & dans les moyens qui tendent à prévenir la constipation. Il va même jusqu'à mettre en question si la valériane, le castoreum, les gommés fœtides, & les autres remèdes dégoûtans que l'on a coutume de prescrire dans ces cas, n'ont pas rendu quelque service en certaines occasions, uniquement en diminuant l'appétit du malade. — Les remarques sur l'usage de la saignée dans les cas d'apoplexie, par lesquelles l'Auteur termine cet Ecrit, tendent à inspirer la plus grande prudence, lorsqu'il s'agit d'employer ce remède. Le D^r. Fothergill pense que dans ce cas le pouls est souvent un guide incertain; il peut se faire, observe-t-il, que les efforts du principe de vie pour rétablir la santé, soient la cause du reste de force qui se manifeste dans l'artere; & il est possible que l'on détruise ces restes de l'énergie vitale, par une saignée copieuse, au point d'arrêter les efforts de la nature, déjà combattus par la maladie, & de maniere que le malade meure peu après, ou qu'il ne survive que quelques

jours , ou qu'enfin il lui reste une hemiplegie ; ce qui n'arriveroit peut-être pas sans la saignée. Comme il suppose que cette maladie est le plus souvent l'effet d'une indigestion , & qu'alors l'estomac se trouvant distendu , l'aorte pressée , tandis que d'un autre côté les poumons ne peuvent plus se dilater , ce qui augmente la congestion du sang sur la tête , il pense qu'au lieu de diminuer les forces du malade par la saignée , il faut évacuer l'estomac & les intestins par les émétiques , les purgatifs , les lavemens irritans , & en même temps déterminer autant qu'il est possible le cours du sang vers les parties inférieures , en excitant en même temps les forces de la nature , au moyen des sinapismes & autres remèdes stimulans. Nous ne pouvons nous empêcher d'élever quelques doutes sur cette doctrine , quoique présentée par un Médecin aussi respectable , & d'une aussi grande expérience. Sans doute que l'on peut considérer les excès ou le défaut de régime , comme une cause occasionnelle de l'apoplexie , dans bien des cas ; il est sûr qu'il faut alors avoir recours aux émétiques : mais les émétiques ne déterminent-ils pas une congestion de sang sur la tête plus considérable ? C'est ce qui n'est pas évidemment dé-

montré. Dans ces cas , il faut sans contredit préférer les lavemens purgatifs , mais en même temps il ne faut pas négliger les secours que l'on peut tirer de la saignée , qui débarrasse les vaisseaux du cerveau du sang , dont la congestion , dans le plus grand nombre de cas , doit être considérée comme la cause principale de cette maladie (1).

Le Dr. Fothergill conseille avec raison aux personnes qui , par leur constitution , paroissent plus disposées à l'apoplexie que les autres , de ne pas regarder derriere elles pendant un certain temps , sans tourner le corps tout entier : il observe que si l'on prend un tube de cuir flexible , long de six pouces , ou même davantage , par les extrêmités , avec les deux mains , & qu'on le torde , on ne fera qu'une impression médiocre sur le diametre du tube ; mais si on rapproche les mains à la distance d'un ou deux pouces , & que l'on vienne à exercer la même torsion , on rétrécira le diametre , au point même d'empêcher un fluide

(1) L'usage de la saignée , dans les cas d'apoplexie , est très-bien défendu par le Dr. Chandler , dans un Ouvrage que ce Médecin vient de publier. Voy. ce sixieme vol.

quelconque de passer. La même chose arrive en quelque façon , remarque l'Auteur , aux veines jugulaires des personnes dont le col est très-court : les arteres carotides , qui sont très-près du centre de mouvement , ne sont que peu affectées de cette même torsion ; elles continuent à envoyer à la tête le sang à plein canal. Mais il n'en est pas de même des veines jugulaires ; elles sont à la surface , & si le col est court & gros , la torsion diminue leur diametre au point qu'il est impossible que le sang circule ; d'où il s'ensuit un appesantissement , qui se termine bientôt par une cessation totale de toutes les facultés , ou , en d'autres termes , par l'apoplexie. Tous ces raisonnemens sont appuyés de l'exemple d'un homme qui avoit un col fort court , lequel , en traversant la Tamise dans un bateau découvert , tint ses yeux constamment fixés sur un vaisseau qui lui avoit appartenu , jusqu'à ce qu'enfin il tomba dans le bateau.

X. *Observation sur une tumeur enkistée remplie d'eau , laquelle , située à la partie postérieure de la vessie & de l'intestin rectum , s'est terminée par une suppression d'urine , suivie de la mort ; par Thomas Gery-Cullum , Chirurgien à*

Saint-Edmond-Bury , dans le Comté de Suffolk , Membre de la Corporation des Chirurgiens de Londres (1).

LE malade qui fait le sujet de cette observation intéressante , étoit un jeune homme de dix-huit ans , qui avoit une suppression d'urine depuis trois jours , lorsque l'Auteur le vit pour la première fois. L'abdomen étoit très-tendu , & douloureux au toucher , la vessie paroissoit remplie jusqu'à deux pouces au dessus de l'ombilic. M. Cullum , en introduisant le doigt dans l'anus , qui étoit dans un état de relâchement , trouva la vessie aussi distendue qu'il pouvoit s'y attendre. Comme il ne lui fut pas possible de faire passer un catheter au-delà de la prostate , il fut obligé de faire la ponction au dessus de l'os pubis ; il tira d'abord trois pintes d'urine , & quelques heures après , le malade en rendit encore à peu près deux quarts par la canule , ce qui le soula-gea considérablement. Cependant on appercevoit encore la tumeur au dessus de l'ombilic ,

(1) Aujourd'hui Baronet , son frere aîné , sir John Cullum Bart , étant mort au mois d'Octobre 1785 , sans enfans.

& celle que l'on sentoît par l'anüs , n'étoit point sensiblement diminuée. Deux jours après cette opération , la canule étant sortie , on fut obligé de faire une seconde ponction. Environ dix jours après cette seconde opération , le malade commença à se plaindre de douleurs par tout le corps , particulièrement aux jambes , avec des frissons & des foiblesses. Environ quinze jours avant sa mort , il se trouva comme embarrassé pendant la nuit , & se plaignit d'une douleur. Le matin , il rendit à peu près une demi-pinte de pus par la canule , & pendant les trois ou quatre heures qui suivirent , il en rendit encore autant. Dès ce moment jusqu'au moment où il mourut , il rendit continuellement une matiere purulente mêlée avec ses urines. Sa mort arriva trente-un jours après la premiere opération.

A l'ouverture du cadavre , on trouva quantité de tumeurs enkistées , de la grosseur à peu près d'un œuf de poule , adhérentes à l'épiploon. Lorsqu'on eut enlevé cet organe , on vit une tumeur enkistée , du volume à peu près d'une bouteille de quarte sans son col , laquelle étoit remplie d'un fluide aqueux. Cette tumeur , à son sommet ni à sa partie antérieure , n'adhéroit dans l'espace de quelques

ponces à aucun des viscères contenus dans le bas-ventre , mais elle étoit fortement attachée par sa partie postérieure à toutes les parties contenues dans le bassin , & elle en remplissoit presque toute la cavité. Deux ou trois pouces au dessous de l'ombilic , on apperçut la vessie située à la partie antérieure de cette énorme tumeur , & tout-à-fait vuide ; elle ne contenoit guere que deux ou trois cuillerées d'urine. Les reins étoient deux fois plus gros que dans l'état naturel , & on trouva environ une cuillerée de pus dans le bassinnet de l'un de ces viscères. L'Auteur pense que c'étoit de là que provenoit la matière purulente évacuée par la canule.

M. Cullum témoigne ses regrets de n'avoir pas fait la ponction de la vessie par le rectum , au lieu de la faire au dessus des os pubis , car l'ouverture du cadavre fit bien voir qu'il n'y avoit que la ponction de cet intestin qui pût soulager le malade.

Il pense , d'après les recherches qu'il a faites , que cette maladie duroit depuis six ans. Il tâche ensuite de déterminer par quels signes on peut distinguer une affection de cette nature : ces signes , suivant lui , sont premièrement une tumeur qui se fait sentir au-delà du

sphincter de l'anüs , une grande distension de l'abdomen , qui a lieu avant que la suppression d'urine survienne. Outre ces signes , on peut reconnoître cette affection , en ce que la tension du bas-ventre ne diminue pas , lors même que la vessie est vuide ; enfin , à ce que le malade peut supporter une forte pression sur le bas-ventre sans ressentir de douleur , ou sans en ressentir beaucoup.

XI. *Remarques sur l'affection connue sous le nom de vomissement céphalalgique ; par John Fothergill , M. D.*

QUOIQUE cette maladie n'ait pas été aussi généralement oubliée par les Auteurs systématiques que le Docteur Fothergill le suppose , puisque Sauvages en a parlé sous le nom de vomissement céphalalgique ; cependant on ne l'a jamais décrite avec autant de clarté , que dans l'Ecrit dont il s'agit. Ce n'est pas une maladie , nous dit le D^r. Fothergill , qui soit particuliere à l'âge , au sexe , à la constitution du malade , ou de la saison ; mais elle a lieu indistinctement dans toutes sortes de circonstances. Cependant les personnes sédentaires , celles qui ne sont pas réservées sur leur manger , & qui sont naturel-

lement resserrées, y sont plus exposées. Le malade s'éveille le matin avec un mal de tête qui occupe rarement toute la tête, mais une portion seulement, le front le plus ordinairement. Il se joint à cela un mal de cœur plus ou moins violent; la durée & la violence de cette maladie sont plus ou moins longues chez différentes personnes : chez les unes, elle disparoît au bout de deux ou trois heures; chez d'autres, elle dure jusqu'à vingt-quatre heures. Elle disparoît ordinairement bientôt chez les jeunes gens; mais s'ils en sont affectés pendant plusieurs années consécutives, comme cela arrive quelquefois, l'Auteur observe que les accès deviennent alors de plus en plus longs, au point de ne laisser rétablir le malade qu'au bout de quelques jours. Les retours de cette affection sont très-irréguliers; quelques malades l'ont tous les deux ou trois jours, d'autres ne l'ont qu'une fois dans un ou plusieurs mois.

Le D^r. Fothergill pense que cette affection provient le plus souvent d'une irrégularité dans la diète, & que la principale attention dans le traitement doit se porter sur le régime; cela le conduit à quelques réflexions générales sur la diététique.

La suite à l'Ordinaire prochain.

C A T A L O G U E.

I. **O**BSERVATIONS sur les climats de Naples, Rome, Nice, &c. Lettre du D^r. *Benjamin Pugh*, D. M. à Sir George Baker, D. M. pour servir d'avis à ceux qui veulent se rendre dans ces contrées pour raison de santé, in-8°. chez *Robinson*, à Londres, 1784.

II. Recherches sur la cause & la cure des fièvres, par *Garret Hufsey*, D. M. Licentié du College de Médecine de Dublin, & Médecin de l'Hôpital du Quai des Marchands à Dublin, in-8°. chez *Robinson*, à Londres, 1784.

III. Dissertations sur l'Histoire naturelle des animaux & des végétaux, traduites de l'italien de l'Abbé *Spatranzani*, Professeur royal d'Histoire naturelle en l'Université de Pavie, Surintendant du Musée de cette Ville, Membre de plusieurs Sociétés savantes, suivies de deux lettres de M. *Bonnet* à l'Auteur, d'un appendice à chaque volume de cette traduction ; dont le premier contient un manuscrit du D^r. *Hunter*, de la S. R. de Londres ; le second, un Mémoire de M. *Demours*, & un Essai de M. *Debrow*, sur la fécondation des abeilles,

in-8°. 2 volumes , chez *Murray* , à Londres ; 1784.

IV. Manuel de matiere médicale , contenant une Histoire abrégée des simples dont il est fait mention dans les Pharmacopées de Londres & d'Edimbourg , de leurs différentes préparations , des différentes compositions dans lesquelles elles entrent , par *J. Aikin* , D. M.

V. Rapport de la Société des amis de l'humanité , instituée en 1774 , pour rappeler à la vie les personnes affectées de morts apparentes , pour les années 1783 & 1784 , in-8°. chez *Dodley* , à Londres , 1785.

VI. Pratique de Médecine , ou nouveau système de pratique , rédigé sur les manuscrits & d'après les leçons des plus fameux Professeurs , par feu *T. Potter* , Chirurgien à North-Shields , près Newcastle-sur-Tine , in-8°. 2 vol. à Londres , 1785.

VII. De l'efficacité de l'air fixe , dans les cas d'extrémités mortifiées , ouvrage suivi de l'Histoire de quelques cas d'affections vermineuses , par *John Harrison* , Chirurgien d'Ep-som , in-8°. chez *Bladon* , à Londres , 1785.

VIII. Observations sur les propriétés & l'effet du café , par *Benjamin Mosely* , D. M. in-8°. chez *Stockdale* , à Londres , 1785.

IX. Traité sur les eaux minérales de Balaruc en Languedoc , contenant l'Histoire de leur découverte , leur nature & leur analyse , leurs propriétés , & la maniere de les employer ; avec des observations sur les cures merveilleuses qu'elles viennent d'opérer , particulièrement dans les cas de paralysie , par M. *Pouzaire* , D. M. de la Faculté de Montpellier , résidant aux bains de Balaruc , traduit du françois en anglois par *Benjamin Pugh* , suivi de quelques observations que cet Auteur a eu occasion de faire par lui-même , avec quelques remarques sur Montpellier , ses environs , son Université , & les différentes routes qui y conduisent depuis l'Angleterre , in-8°. à Chelmsford , 1785.

X. Réflexions sur la formation & les propriétés des diverses especes de gaz , avec des remarques sur la végétation , le pyrophore , la chaleur , les sels caustiques , le mercure & sur les différentes especes d'air , in-8°. chez *Faulder* , à Londres , 1785.

XI. Essai sur la rétroversion de l'uterus , accompagné d'observations & de remarques , par *William Cochell* , D. M. de Pontefract , in-4°. à Londres , chez *Law* , 1785.

XII. Lettres sur les élémens de Botanique ,

adressées à une jeune Dame par le célèbre *J. J. Rousseau*, traduites du françois en anglois, avec des notes, & vingt-quatre nouvelles lettres, dans lesquelles le système de *Linnaeus* est exposé très-clairement, & fort bien expliqué, par *Thomas Martyn*, B. D. in-8°. à Londres, chez *White*, 1785.

XIII. Commentaire de Médecine sur l'air fixe, par *Mathews Dobson*, D. M. de la Soc. roy. de Londres, seconde édition, avec un appendice sur l'usage des dissolutions des sels alkalis fixes saturées d'air fixe, dans les cas de gravelle, par *William Falconer*, D. M. de la Société roy. de Londres, & Médecin de l'Hôpital général de Bath, in-8°. à Londres, chez *Cadell*, 1785.

XIV. *Richardi Relhan*, A. M. Collegii regalis Capellani, flora Cantabrigensis, exhibens plantas agro Cantabrigiensi indigenas, secundum systema sexuale digestas; cum characteribus genericis diagnosi specierum, synonymis selectis, nominibus trivialibus, loco natali, tempore inflorescentiæ, in-8°. Cantabrigiæ, 1785.

XV. *Jacobi Dickson* Fasciculus plantarum cryptogamicarum Britanniae, quæ in floribus *Budsoni*, *Lightfootii* & *Curtisii* non reperiuntur.

tur , tabulis æneis illustratus , in-4°. à Londres , chez *Nicoll* , 1785.

XVI. Réflexions sur l'étude de la Nature , traduites du latin de *Linnaeus* , in-8°. chez *Nicoll* , à Londres , 1785.

XVII. Afhandling om hushoallningen til sjoes , &c. ou Traité sur l'entretien des vaisseaux , relativement à la santé des gens de mer , par *Arvid Faxæ* , D. M. Médecin de l'Amirauté , in-8°. à Cartsseroon , 1782.

XVIII. Die geschichte der Kriebelkrankheit , &c. Histoire de l'ergot ou feu St. Antoine , *necrosis ustilaginea* de Sauvages , particulièrement de cette espece qui a régné aux environs de Zell en 1770 & 1771 , par *J. Taube* , D. M. Médecin de la Cour , & Membre du College royal économique de Zell , in-8°. à Gottingue , 1782.

XIX. Praktische und Vortheile und verbesserungen verschiedener pharmaceutisch-chemischer operationen , &c. ou Procédés pharmaceutico-chymiques , corrigés & rendus plus faciles aux Apothicaires , par *J. F. A. Goething* , in-8°. à Weimar , 1783.

XX. Geschichte der medichinischen und physikalischen electricitæt , &c. ou Histoire médico-physique de l'électricité , & des expériences les plus modernes sur cette partie de

la Physique , *compilée* d'après les derniers Ecrivains sur cette matiere , & augmentée de quelques expériences particulieres à l'Auteur , par C. G. Kuhn , 1^{ere}. partie , in-8°. 1784 , à Leipfic.

XXI. Acta Medicorum sueciorum , five Sylloge observationum & casuum rariorum in variis Medicinæ partibus , præsertim in historiâ naturali , praxi-medicâ & chirurgicâ , tom. I , in-8°. à Upsal , 1784.

XXII. Collectio opusculorum selectorum ad Medicinam forensẽ spectantium , &c. curâ Joh. Christ. Frangolt. Schlegel , M. D. in-8°. Leipfic , 1783.

XXIII. Observationes de febre pãtechiali , Auctore Lud. Christ. Althof de Detmold , Med. & Chir. Doct. in-8°. Gottingæ , 1784.

XXIV. De despiciendis Artium & Medicinæ Irrisoribus differitur Carol. Gehler , M. D. Anotom. & Chirurg. Profes. publ. ordin. &c. in-4°. Lipsiæ , 1784.

XXVI. De acrimoniâ urinosâ in corpore humano retentâ , Auctore Simon Neuburg , Med. & Chir. Doct. in-4°. Gottingæ , 1783.

XXVII. Dissertatio medica de aeris fixi usu medico nuper celebrato , Auctore Carolo Johan. Nyberg , in-4°. Jena , 1783.

XXVIII.

XXVIII. Tractatio de quibusdam notabilioribus objectis ad artem obstetricandi spectantibus , Tyronum usui destinata , Auctore *Christ. Jacob. Theophilo de Meza* , M. D. in-8°. Havniæ , 1783.

XXIX. *Jacobi Henrici Proepffer* Dissertatio de causis phthiseos pulmonalis , in-8°. Jena , 1784.

XXX. *Christ. Henric. Krumbholz* Dissertatio medica sistens examen feminis mulieris , in-4°. Jena , 1784.

XXXI. Dissertatio de virtute boracis medicinali dubia , Auctore *Joanne Freder. Meticke* , in-4°. Jena , 1784.

XXXII. Dissertatio medica sistens momenta quædam de moscho naturali & arte facto , Auctore *Gab. Goutlieb Reinick* , in-4°. Jena , 1784.

XXXIII. Dissertatio medica zincum chemicum inquirens , Auctore *Henr. Emmanuel Geller* , in-4°. Jena , 1784.

XXXIV. Descriptio anatomica nervi cranialis & obturatorii , icone illustrata , Auctore *Martino Ernesto* , Styx , in-4°. Jena , 1784.

XXXV. Dissertatio medica de usu dulcamaræ , Auctore *Johanne Godofredo Otto* , in-4°. Jena , 1784.

XXXVI. Obras posthumas de D. *André Piquer*, Medico, &c. ou Œuvres posthumes de Don *André Piquer*, Médecin, avec la vie de l'Auteur, par son fils Don *Juan C. Piquer*, Prêtre, & Chapelain de Sa Majesté au Monastere royal de la Visitation, in-8°. à Madrid, 1785.

F I N.

JOURNAL DE

MÉDECINE, TRADUIT DE L'ANGLAIS, DÉDIÉ

*A Monsieur AMELOT DE CHAILLOU,
Intendant de Bourgogne, &c.*

QUATRIÈME PARTIE.



A DIJON,

Chez { L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi;
EDME BIDAULT, Libraire, Place Royale;

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION.

Avis du Traducteur.

Nous avons cru devoir supprimer les interlignes de ce Journal , afin d'ajouter des Notes par-tout où il en feroit besoin , sans en trop augmenter le volume.

DES circonstances imprévues ont retardé la publication de ce N°. mais on réparera ce manque d'exactitude , par la rapidité avec laquelle les autres Cahiers se succéderont.

JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1785.
IV^e. PARTIE.

SECTION PREMIERE.

ESSAIS ET OBSERVATIONS.

- I. *Lettre de M. William Tickell, Apothicaire à Bath, à Sir Joseph Banks, Président de la Société royale de Londres, contenant l'histoire abrégée de l'éther vitriolique, avec un exposé de son efficacité dans les cas d'affection gouteuse de l'estomac, suivie d'un essai sur la véritable manière dont Hoffman préparoit sa liqueur minérale anodine.*

L'ÉTHER est le plus léger, le plus volatil & le plus inflammable de tous les fluides connus. Il surnage l'esprit de vin le mieux rectifié, & , versé sur la main, il se dissipe en un instant, en répandant une odeur pénétrante, & sans laisser d'humidité après lui. Il

ne se mêle point à l'eau, aux liqueurs acides ni alkalines ; mais il dissout quelques corps onctueux & résineux. Il a une plus grande affinité avec l'or que les autres huiles essentielles ; car si l'on ajoute de l'éther à une dissolution d'or par l'eau régale, l'or demeure suspendu dans le mélange. — On peut attribuer l'inflammabilité de ce composé chymique, à l'extrême ténuité & volatilité de ses parties huileuses.

Valerius Cordus est le premier Auteur qui ait décrit le procédé pour faire l'éther : sa description est aussi parfaite qu'on puisse le desirer, & l'on auroit peine à en trouver une meilleure dans les Ouvrages des Ecrivains postérieurs. Conrade Gesner copia ce procédé, & le publia environ l'an 1552. Depuis ce temps-là, cette préparation paroît avoir été négligée pendant plus d'un siècle, &, parmi les modernes, on regarde Frobenius, Auteur allemand, comme le premier qui l'ait perfectionnée : quelques Ecrivains lui en ont même attribué l'invention : je puis citer entre autres M. Macquer. Cet Auteur nie que les anciens Chymistes la connussent, ou prétend que s'ils la connoissoient, leur description étoit conçue en termes si énigmatiques, qu'elle étoit intelligible ; défaut très-ordinaire aux Alchymistes. Il observe que MM. Duhamel, Grosse & Bellot, qui ont donné au Public une méthode exacte & sûre pour faire l'éther, & qui n'ont été dirigés dans leurs travaux que par leur pénétration & leur sagacité, sont en droit de réclamer en leur faveur le mérite de

l'invention. Cependant il reconnoît que d'autres Chymistes favoient faire l'éther , particulièrement Boyle & Newton ; mais ces grands Génies n'ont donné aucun procédé de leur invention. Peut-être que l'Auteur que j'ai cité n'est jamais tombé entre les mains de ces Savans, non plus qu'entre celles du célèbre Fréd. Hoffman : ce dernier Ecrivain déclare qu'il avoit découvert un procédé semblable à celui de Valerius Cordus, avant qu'il connût la méthode employée par ce Chymiste.

M. Macquer a donné la théorie la plus plausible sur la production de ce fluide subtil : il le regarde comme de l'esprit de vin en partie décomposé par l'acide vitriolique, presque entièrement dépouillé de son phlegme ou de sa partie aqueuse , & dont les parties huileuses sont extrêmement divisées ; ce qui le rend immiscible à l'eau, & le rapproche en quelque façon de la nature des huiles essentielles.

Il est probable que si l'on faisoit plus d'attention aux effets de l'éther , on le regarderoit comme bien plus important en Médecine qu'on ne le croit communément , quoiqu'il faille reconnoître que son action n'est pas toujours sûre : ses effets , lorsqu'il réussit , sont très-prompts ; il opere comme par enchantement. Dans les accès d'hystéricisme , quelques gouttes prises intérieurement soulagent souvent sur-le-champ , & les douleurs de tête qui viennent de spasme, cedent à quelques gouttes de ce remede versées dans le creux de la main , & appliquées sur la partie. J'ai aussi vu

des douleurs de dents très-promptement foulagées par l'usage de l'éther ; & dans les affections rhumatismales fixées sur une partie, on peut retirer les plus grands avantages de ce remède appliqué extérieurement. Je l'ai vu rendre les services les plus essentiels dans une maladie des plus dangereuses , & quelquefois lorsque tous les autres remèdes avoient échoué, je veux parler de la goutte à l'estomac (1). Je vais tâcher de justifier cette assertion , par l'exposé d'une maladie de cette nature , très-remarquable. Je me félicite de ce que le célèbre Dr. Lind l'a employé dernièrement avec le plus heureux succès , sur plusieurs personnes attaquées de cette même indisposition (2).

PREMIERE OBSERVATION.

Le Directeur d'une Paroisse située à la partie occidentale de la Province de Devon, homme d'une bonne constitution & d'une fibre très-ferme , essuya malheureusement , à l'âge de dix-huit ans , un accès de goutte violent , que

(1) L'éther est sur-tout utile lorsque, par une foiblesse extrême du malade , ou par quelqu'autre accident non prévu , il s'est fait une métastase de l'humeur de la goutte sur l'estomac. Lorsque la goutte s'est fixée sur le viscère , à raison d'une surabondance de sucs gastriques qui s'y sont gâtés par un trop long séjour , ou à raison d'une bile âcre & stagnante , on peut administrer un émétique avec la plus grande sécurité & le plus grand avantage : après cela , l'éther agira plus efficacement comme antispasmodique.

(2) Voy. page 52 de notre Traduction.

J'appellerai héréditaire , malgré l'opinion d'un favant Auteur , parce que la mere du malade , ainfi que plusieurs de fes parens du côté maternel , avoient été attaqués de très - bonne heure de cette cruelle maladie. Son Médecin , fur la fin du paroxifme , lui confeilla de fe mettre à l'ufage du mufc , qu'il continua pendant fort long - temps , dans l'efpérance mal fondée de fe délivrer pour toujours de l'âcre goutteux. Quoi qu'il en foit , au bout d'un an il eut une autre attaque de goutte , & cette maladie eut fes retours périodiques pendant quelques années au printemps. Les accès , par la fuite , devinrent plus fréquens , plus douloureux , plus longs , & fe firent sentir à des intervalles irréguliers : l'humeur goutteufe avoit formé des dépôts fur les doigts des pieds & des mains. Le ton de l'eftomac & des inteftins paroiffoit confidérablement affecté ; les naufées , les envies de vomir précédoient en général les paroxifmes , & les inteftins du malade étoient constamment dans un état de relâchement. Pendant les intervalles d'un paroxifme à un autre , ce malade fe portoit affez bien ; ce qui fans doute étoit dû à un exercice continuel qu'il prenoit à cheval. Mais comme il étoit gai & de bonne compagnie , il n'apportoit pas toujours une attention des plus fcupuleufes au régime & à l'ufage des fix chofes non naturelles ; ce qui eft d'une fi grande importance pour les goutteux , & ce qui eft peut - être le feul moyen pour eux de conferver leur fanté.

Pendant l'été de 1761 , & une grande partie

de l'hiver suivant, il fut obligé de garder le lit, ou tout au moins la chambre, à raison de plusieurs accès de goutte qui se succéderent; l'acrimonie gouteuse étoit en si grande quantité, que malgré ce que l'inflammation en emportoit au dehors, & malgré les dépôts dont j'ai parlé, la tête & l'estomac étoient encore affectés de temps en temps. On lui conseilla d'avoir recours aux eaux de Bath l'année suivante, pour rendre du ton à l'estomac & aux intestins, pour soutenir tout le système, & préparer la nature à supporter l'accès de goutte qui devoit suivre. Il vint à Bath en conséquence, & après avoir pris les eaux à petite dose pendant environ trois semaines, il sentit les approches d'un paroxisme, qui fut le plus douloureux de ceux qu'il eût encore éprouvés, l'humeur gouteuse occupa tous les membres à la fois, sans en excepter le nez & les oreilles. Peu de jours après le paroxisme, quoique le malade eût bon appétit, il se soumit à prendre sa nourriture avec une cuiller à café, & à la diète la plus sévère, ne mangeant que de la panade, du sagou, du bouillon, &c. il n'essaya même pas de prendre de la nourriture solide, parce qu'il avoit de la peine à mâcher.

L'accès dura quelques semaines; mais, de retour à la campagne, à l'aide d'un exercice à cheval soutenu, il se rétablit si bien, & sa constitution se fortifia au point que, pendant près de deux ans après, ses accès de goutte furent si modérés, qu'ils demandoient à peine les soins d'un Médecin. Cependant, au bout de ce temps, les douleurs de tête & d'estomac

revinrent , & lui firent sentir la nécessité d'un second voyage à Bath : mais soit que ses affaires ou l'embarras de quitter sa maison ne le lui permissent pas , il ne put se résoudre à ce second voyage. Au mois d'Avril 1764 , il devint mélancolique , perdit l'appétit , se plaignit de maux de tête le matin , & de fréquentes envies de vomir. Il ne reposoit point les nuits , & il étoit toujours mal jusqu'après le dîner , c'est-à-dire , jusqu'à ce qu'avec quelques verres de bon vin , il eût rétabli ses forces pour quelques heures.

Le 5 Mai , de grand matin , après avoir passé une mauvaise nuit , ce malade fut attaqué d'une douleur violente à l'estomac , accompagnée d'envies de vomir ; les efforts qu'il faisoit étoient violens & très-douloureux ; il souffroit cruellement à la tête : ces symptômes étoient d'ailleurs accompagnés de beaucoup de soif , & d'un état de relâchement dans les entrailles , d'urines pâles & crues. Le pouls étoit petit , vif & déprimé. Le malade éprouvoit ces cruelles anxiétés & ces oppressions des viscères les plus nobles , qui ne se rencontrent guere que dans les cas les plus dangereux & les plus alarmans.

On administra un émétique , qui ne procura qu'un soulagement momentané ; on y joignit bientôt les cordiaux les plus chauds unis aux opiatiques , mais avec très-peu de succès , car le malade les rejetait. On eut recours à l'usquebac (1) & à l'eau-de-vie brûlée , dans

(1) Boisson spiritueuse qui se prépare en Irlande.

laquelle on avoit fait infuser de la tanaisie & de la menthe ; on appliqua des emplâtres stimulans sur la région épigastrique , mais les remedes , ni les alimens , ni aucune espece de cordial ne pouvoient rester dans l'estomac , & chaque effort que le malade faisoit pour vomir , augmentoit ses douleurs. Il n'avoit point dormi depuis environ quarante - huit heures , & il avoit à peine eu quelques instans de repos pendant tout ce temps - là : en un mot , je ne me suis jamais trouvé dans une si grande perplexité. J'avois essayé tous les secours possibles , sans succès , & l'extrême violence de cette maladie me fit désespérer de pouvoir y remédier. L'éloignement où l'on étoit des Médecins , faisoit qu'il étoit dangereux d'attendre , & l'humanité exigeoit que l'on procurât au malade un prompt soulagement. Dans cette extrémité , il me vint à l'esprit que l'éther vitriolique , à raison de sa vertu antispasmodique , en portant son action sur l'estomac , pourroit adoucir les symptomes les plus alarmans , quoique je ne fusse pas qu'il eût encore été recommandé dans un cas semblable. Je commençai par vingt gouttes , dans un peu d'eau de menthe poivrée : ce remede passa , ce qui étoit un point important , & ce qui m'encouragea à le répéter à la dose de trente gouttes ; bientôt le malade eut un peu de repos. Une heure après j'en ordonnai quarante gouttes , ce qui procura non-seulement du repos , mais encore une demi-heure de sommeil au malade : en un mot , je portai l'éther jusqu'à soixante gouttes , & je parvins

à procurer quelque repos au malade. Le 6 Mai, sur le midi, il se trouva si bien, qu'il demanda à manger. Je lui fis faire une potion, dans laquelle il entroit quarante gouttes d'éther, quelques grains de semences de cardamome en poudre, & un peu d'eau de menthe poivrée, à prendre toutes les six heures pendant cinq ou six jours : au bout de ce temps, le malade parut parfaitement rétabli.

Quelque chose de très-singulier dans cette observation, c'est que le malade s'est parfaitement rétabli en suivant cette méthode, sans que la goutte se soit portée sur les extrémités; circonstance qui me dispose à croire que ce fluide, si volatil & si pénétrant, a non-seulement la faculté de chasser l'humeur gouteuse du plus noble des viscères, mais aussi de la repousser par une espece de propriété électrique, & de la porter hors du corps à travers les pores de la peau.

Il y a long-temps que l'on desire un spécifique dans cette maladie; car les plus puissans cordiaux, aidés des opiates, sont souvent inutiles dans ces circonstances, ou du moins les plus grands avantages qu'ils puissent procurer, sont de porter la goutte sur les extrémités. L'éther est-il ce spécifique si désiré? C'est ce que je laisse à décider à l'expérience.

Depuis ce temps-là, je l'ai souvent employé avec le plus grand succès, & je puis rapporter un grand nombre de cas qui en démontrent l'efficacité, dans les affections gouteuses de l'estomac; mais celui dont je viens de donner les détails me paroît si concluant, qu'il est

inutile d'en citer un plus grand nombre : cependant je vais rapporter une autre observation , qui , par les circonstances particulieres qui l'accompagnent , est très-propre à appuyer ce que j'ai rapporté dans la premiere.

SECONDE OBSERVATION.

J. W. Eq. d'une fibre délicate , mais d'une bonne constitution , obtint très-jeune une commission dans l'armée. Il affoiblit considérablement sa santé , en se livrant aux plaisirs de la table ; il avoit sur le visage & sur plusieurs autres parties du corps , un grand nombre de ces boutons que l'on regarde en général comme scorbutiques : dès avant l'âge de vingt - cinq ans , il avoit eu plusieurs accès de goutte anomale.

A la fin il perdit entièrement l'appétit , & devint si foible & si maigre , qu'il pouvoit à peine marcher. Son Médecin l'envoya aux eaux de Bath. Après quelques évacuations préliminaires , il prit ces eaux , à petite dose , pendant l'espace de trois semaines , mais sans en retirer d'avantages ; car quoiqu'il eût des douleurs au pied pendant la nuit , la nature étoit trop foible pour parvenir à l'expulsion de la matiere gouteuse. Le malade éprouvoit une douleur d'estomac accompagnée de nausées , qui revenoient exactement tous les jours sur les cinq heures du matin. — On lui ordonna toute sorte de remedes anti-arthiritiques sous diverses formes , mais sans succès. — On lui fit enfin prendre quarante gouttes d'éther dans un

peu d'eau de menthe poivrée , environ une heure avant le retour accoutumé de la douleur. Cette première dose le soulagea d'une manière sensible ; au bout de cinq ou six jours , il ne s'en ressentit absolument plus ; les eaux de Bath acheverent sa guérison , quoiqu'il ne les prît que par intervalle , & seulement pendant trois mois.

Si l'éther est capable de produire de si grands effets , que ne peut-on pas attendre de la liqueur minérale anodine d'Hoffman , préparée avec tous les soins qu'elle demande ? Cette question pourra paroître étrange à ceux qui croient que l'on emploie tous les jours ce remède , qu'il se trouve dans toutes les boutiques , & que tous les Chymistes le vendent : mais ceux qui savent qu'Hoffman n'a donné que des apperçus à ce sujet , la trouveront très-importante.

Je crois que l'on peut avancer sans scrupule , que la préparation que l'on vend tous les jours pour la liqueur minérale anodine d'Hoffman , n'est autre chose qu'un éther mal fait & mal rectifié , qui consiste , comme tout le monde sait , en un mélange d'esprit de vin , d'éther , d'un peu d'acide sulfureux crud , & d'une très-petite quantité d'huile douce de vitriol. Les Chymistes ont adopté cette erreur , en grande partie , d'après la remarque de M. Macquer , qui dit : « on pense que la liqueur » anodine n'est autre chose que cette huile » (l'huile douce de vitriol) , dissoute & combinée avec les deux liqueurs qui montent » dans la première distillation , & qui préce-

» dent immédiatement le phlegme acide sulfureux. » Je ne fais d'où ce Savant tire cette conclusion, car Hoffman dit expressément qu'il faut que l'huile douce de vitriol soit dissoute dans une liqueur spiritueuse (1); & quoiqu'il ne dise point de quelle liqueur spiritueuse il entend parler, d'après les propriétés qu'il lui attribue, ce ne peut être que l'éther (2). — Puisque l'huile douce de vitriol est reconnue pour la base de ce remède, & puisque l'éther est nécessairement son dissolvant, il ne s'agit plus que de déterminer les proportions du mélange, & le procédé à suivre dans la préparation. — D'après ce qu'Hoffman dit, & le peu de jour qu'il répand sur ce sujet, je pense que l'on peut proposer le procédé suivant pour cette préparation.

*℥ Vingt-neuf onces d'éther pur, à la mesure.
 Une once d'huile douce de vitriol, au poids.
 Mêlez l'huile avec l'éther, & mettez le mélange dans une cornue de cristal dont*

(1) Observations physico-chymiques, liv. II. page 495.

(2) Hic quoque spiritus, quem liquoris anodini mineralis nomine insignire soleo, totus sulphureus est, subito & flagrantissime ardet atque absumitur, & occysimè à flammâ candelæ, etiam tribus adhuc digitis remotus, flammam concipit, atque in calido conclavi in auras avolat; tactu tamen instar glacie frigidissimus, ac probè distillatus & rectificatus, omni aquæ instar olei supernatat. Vid. Medicinæ rationalis, tom. III. sect. II. de Sedantibus. Cette description & ces propriétés ne conviennent qu'à l'éther.

*le col aura été bien adapté au récipient :
distillez à un degré de chaleur modérée.*

On a universellement reconnu les rares talens d'Hoffman; son intégrité n'a jamais été suspecte, à ce que je crois : quel cas ne devons-nous pas faire d'un remède dont lui-même fait un cas si particulier dans tous ses Ouvrages (1)? C'est son anodin universel; il le considère comme possédant des vertus divines; il s'adresse, pour la découverte de ce remède, à l'Être suprême avec des élans de reconnoissance (2), qui ne conviennent qu'à la plus entière conviction de son utilité en Médecine-pratique, & des avantages que le genre humain peut en retirer.

Il ne fera peut-être pas hors de propos de rapporter les propriétés qu'Hoffman attribue à sa liqueur minérale anodine, dans quelques cas particuliers. Il dit que l'usage en est très-étendu, & que ses propriétés sont surprenantes; qu'il soulage les douleurs d'une manière admirable; qu'il dissipe comme par enchantement les plus cruelles coliques, les douleurs occa-

(1) « Cujus virtutes in medendo mihi sunt notissimæ, & quas ego non satis deprædicare possum. » Observ. chym.

(2) En parlant des opiates, il dit : « Ex quo tamen divina benignitas mihi concessit inventionem liquoris penetrantis & fragrantis aromatici saporis, & odoris, ex ipsius vitrioli portione sulphureâ, quæ etiam à veteribus Chymicis pro anodinâ habita est, singulari quadam chymica encheiresi præparandi, *ab omnibus alijs tunc abstinui.* » De Sedantibus.

fionnées par la présence de la pierre dans les voies urinaires, & par celles de la goutte; qu'il fait cesser subitement les spasmes, dans quelque partie du corps qu'ils se trouvent. Ce remede est, dit-il, de la plus grande utilité dans les affections hypocondriaques & histériques, dans l'épilepsie, les affections convulsives, dans les vomissemens violens, dans les hoquets, la diarrhée. Sa principale action, observe-t-il, se porte sur l'estomac, & il le recommande comme très-efficace dans toutes les maladies dont le siege se trouve dans cet organe, tels sont les gonflemens hypocondriaques, les nausées, les chaleurs d'estomac. Enfin, la liqueur minérale anodine a une propriété admirable pour chasser les vents. — Hoffman ajoute qu'avec toutes ces vertus, ce remede n'a aucun des mauvais effets des opiates; qu'au contraire le sommeil qu'il procure raffraîchit, & donne de la vigueur aux malades. Il dit l'avoir donné sans danger dans les fievres accompagnées de délire, d'insomnie & de foiblesse : « *vires enim non consternit, sed* » *custodit.* »

Hoffman pense que l'éther est supérieur à tous les autres remedes, dans les épilepsies symptomatiques, dans les douleurs néphrétiques. Pris à petites doses, il l'a vu appaiser les spasmes des premieres voies, & faciliter l'expulsion des graviers. — Je suis moi-même très-persuadé que si l'on faisoit des essais bien entendus avec la liqueur minérale anodine, telle qu'on vient de la décrire, les éloges que lui donne Hoffman ne paroïtroient point exa-

gérés , & l'on se convaincroit qu'elle possède à un plus haut degré que l'éther vitriolique , toutes les vertus que l'on attribue à cette dernière préparation.

Bath , 23 Août 1785.

II. *Observations sur une fracture des os du crâne , traitée avec succès par James Johnson , Chirurgien à Lancastre.*

AU mois de Février 1782 , je fus appelé pour voir un jeune garçon de cette Ville qui étoit tombé d'un échafaud , & que l'on me dit être dans un état d'insensibilité , avec une plaie à la tête. Je le trouvai dans les convulsions , ayant en effet une très-petite plaie aux tégumens , vers le milieu du pariétal gauche. En dilatant la plaie par une incision longitudinale , & en soulevant les tégumens , je trouvai une portion de l'os un peu plus large qu'un *schilling* , à peu près comme une piece de vingt-quatre sols , qui étoit ébranlée ; je l'enlevai , & après avoir pansé la plaie avec du linge sec , j'appliquai par dessus un cataplasme de pain , de lait & de lard.

Les convulsions cessèrent aussi-tôt que l'os fut enlevé : au bout de quelques heures le malade fut en état de marcher , comme s'il ne lui étoit rien arrivé. La plaie fut parfaitement guérie au bout de trois semaines , & pendant tout le traitement , on ne fit prendre au ma-

lade qu'une infusion de féné de temps en temps , pour lui tenir le ventre libre.

La simplicité & le succès du traitement suivi dans ces cas , pourront peut-être mériter à cette observation une place dans votre Journal , d'autant plus qu'elle tend à prouver combien il est utile de ménager le péricrâne dans les cas de fracture des os de cette partie , ainsi que le recommande M. Wilmer (1).

III. *Observations sur des noyaux de prunes retenus dans les intestins , par le même.*

QU'IL me soit permis d'ajouter le fait suivant aux observations que différens Ecrivains nous ont laissées sur l'endurcissement des matieres fécales , occasionné par le séjour de quelques corps étrangers dans les intestins (2) : il pourra contribuer à fixer l'attention des Praticiens sur cette maladie , que M. White (3), de Manchester, a très-bien décrite , & qui se rencontre plus souvent qu'on ne pense.

Au commencement de 1782 , Mrs. Parker , femme de M. Parker , Architecte à Green-

(1) Observations & Réflexions de Chirurgie.

(2) Voy. les Transact. philos. vol. XXIII. & XXV. Essais de Méd. d'Edimb. vol. I. & V. Essais de Phys. & de Belles-Lettres , vol. II.

(3) Observations de Chirurgie.

bank Wyersdale , à huit milles environ de Lancaſtre , ſ'adreſſa à moi pour une affection douloureuſe des entrailles , qui l'incommodoit de temps en temps depuis plus de ſept ans , & pour laquelle elle avoit pris inutilement un grand nombre de remedes. Elle avoit remarqué que la douleur étoit toujours plus forte , ſoit qu'elle eût la diarrhée , ou qu'elle fût conſtipée.

Je lui recommandai différens remedes , qui ne réuſſirent pas mieux que les autres , juſqu'à ce qu'enfin , au mois de Septembre 1782 , je lui fis prendre un purgatif actif , au moyen duquel elle rendit une boule de matiere fécale endurcie qui peſoit trois quarts d'once , & au centre de laquelle étoit un noyau de prune.

La maladie ne ſe termina cependant point là ; car le rectum étoit bouché par une autre concrétion plus conſidérable , que M^{rs}. Parker ne pouvoit point rendre. Pour en faciliter l'expluſion , je fis faire des injections avec de l'huile & des jaunes d'œuf , ſuivant la méthode de M. White. Mais ces ſecours ne ſuffiſant pas , je fus obligé d'introduire le doigt dans l'anſus , & je parvins à ſentir la concrétion. Je la tirai facilement. Elle peſoit trois onces , & comme l'autre , qui étoit plus petite , elle avoit dans ſon centre un noyau de prune.

La malade m'aſſura qu'il y avoit plus de ſept ans qu'elle n'avoit mangé de ces fruits ; mais elle ſe ſouvint que la premiere fois qu'elle fut attaquée de ſa maladie , ce fut la nuit après avoir mangé une tarte aux prunes. Elle fut ſaignée cette même nuit , & fit d'autres remedes ;

mais elle ne s'étoit jamais imaginée que sa maladie vînt de cette cause. Elle observa aussi que dans le temps où sa douleur étoit plus forte, elle avoit senti deux boules dures au dessous des côtes. — Après avoir rendu ces deux concrétions, la maladie cessa, & la malade est aujourd'hui en parfaite santé.

IV. *Courbure de l'épine du dos, traitée avec succès par M. Munning, Chirurgien à Londres.*

UN Porte-faix, âgé de 47 ans, commença à se plaindre, en 1779, d'une douleur & d'une roideur du col, & de la partie supérieure du dos; il éprouvoit, outre ces symptômes qu'il attribuoit à un fardeau qu'il avoit été obligé de porter sur sa tête, une sensation analogue dans les lombes, & un certain embarras dans les mouvemens des extrémités inférieures.

Au bout de deux ans, il y eut une projection sensible de la partie supérieure de l'épine du dos, mais sans douleur (ce qui est particulier à cette maladie). Le malade avoit alors des spasmes & des lassitudes dont il étoit surpris de temps à autres, il chanceloit souvent, & quelquefois il tomboit. Ces symptômes augmentèrent de jour en jour pendant cinq ans, au bout desquels il se confia à mes soins. Il étoit pour-lors considérablement amaigri, sa tête étoit penchée en avant, enforte que le menton portoit sur le sternum; il avoit de temps en temps des spasmes en différentes par-

ties du corps, les muscles des bras & des doigts étoient contractés, de maniere qu'il ne pouvoit pas redresser les doigts. Les organes de la respiration étoient affectés, au point que cette fonction étoit devenue très-laborieuse, & accompagnée d'un pouls vif & serré. Il expectoroit une grande quantité de phlegme, n'avoit que peu ou point d'appétit, avoit une chaleur considérable dans les voies urinaires, & étoit constipé.

En examinant l'épine, les deux dernières vertebres cervicales & les deux premières dorsales me parurent avoir souffert une distorsion considérable, elles formoient presque une demi-cercle. Il y avoit une fluctuation & une crépitation sensible. D'après ce que j'ai vu dans les différentes ouvertures que j'ai faites de cadavres morts de cette maladie, je ne doute pas que le corps des vertebres chez ce malade ne fût dans un état de carie, & qu'il n'y eût suppuration; en sorte que sa maladie seroit devenue mortelle en très-peu de temps, si on n'en avoit pas tenté la guérison. Je l'entrepris avec les caustiques, suivant la méthode de M. Pott, publiée dans son excellent Ouvrage sur ce sujet (1).

Trois jours après l'application des caustiques, il y eut une diminution sensible des affections spasmodiques; & comme la suppuration continua à être abondante, tous les symptômes fâcheux diminuèrent petit à petit. Au bout de

(1) On annonce au Public une traduction de cet Ouvrage de Percival Pott, par M. Duchanoy.

trois mois, le malade se trouva si considérablement foulagé, qu'on laissa venir les ulcères presque au point de se cicatrifer, mais les symptômes reparurent aussi-tôt; on revint en conséquence à l'application des caustiques, qui fut suivie du même succès; on tint les ulcères ouverts pendant quatre autres mois, au bout desquels le malade se trouva parfaitement bien: la courbure de l'épine ne disparut pas, mais fut moindre que dans les commencemens.

Au bout de quinze jours que ces ulcères eurent été cicatrifés, le malade eut un léger retour de ses premiers symptômes, ce qui m'engagea à renouveler les caustiques. Ces derniers produisirent une évacuation abondante, & il survint une inflammation érépisplateuse autour de la courbure. Je me déterminai à les faire suppurer jusqu'à ce que la courbure eût entièrement disparu, s'il étoit possible. J'y réussis au bout de dix mois. Le malade est très-droit maintenant, & jouit d'une parfaite santé.

Il est fort à désirer que l'on en vienne plus généralement à l'application du caustique dans cette maladie, car on ne peut croire que ni les remèdes, ni les machines, quelque bien inventées qu'elles soient, puissent avoir aucuns bons effets dans ces cas....

*Falcon square, Aldersgate street, le 30
Août 1785.*

V. *Observations sur une hydrophobie , communiquées au D^r. Samuel Foart Simmons , D. M. de la Société Roy. &c. par John Haighton , Chirurgien.*

JE prends la liberté de vous envoyer quelques détails sur les symptômes d'une hydrophobie que j'ai eu occasion d'observer dernièrement à Southwark. J'aurois désiré pouvoir les rendre plus intéressans en y ajoutant l'ouverture du cadavre. J'ai fait ce que j'ai pu pour avoir la permission de l'examiner , mais je n'ai pu l'obtenir. J'en suis d'autant plus fâché , que les Pathologistes ne sont point encore d'accord sur le vrai siége de cette maladie. Il paroît , d'après quelques dissections que l'on a faites dernièrement , que c'est principalement l'œsophage qui est affecté dans ces cas. Mais si l'on rapproche ces observations de celles qui ont été faites antérieurement (1) , on se convaincra que , quoique les parties mentionnées soient le plus ordinairement le siége de la maladie , elles n'en sont pas invariablement affectées.

Quant à ce qui regarde les autres phénomènes de la rage , ils sont si variés , qu'il n'y en a aucun qui soit le même chez tous les sujets. Il n'est pas nécessaire de dire ici en quoi cette variété consiste , on peut s'en former une idée dans les Ouvrages de Morgagny ,

(1) Voy. Transact. philos. Vol. XLVIII. art. 68.

Bonet & autres. Si cet essai peut engager d'autres gens de l'Art à porter leurs recherches sur ce point de pathologie, le but que je me suis proposé en vous l'envoyant, fera parfaitement rempli.

O B S E R V A T I O N.

William Macey, de Southwark, âgé de cinq ans, fut mordu à l'oreille droite par un chien enragé, le Jeudi 4 Août 1785. La blessure fut si légère, & lorsque je vis le malade, elle étoit si parfaitement cicatrisée, que l'on pouvoit à peine en appercevoir quelques traces. On s'étoit contenté d'y appliquer un peu de cérat, sans employer de traitement prophylactique.

Le Jeudi 24 Août (trois semaines après la morsure) le malade se plaignit d'une douleur à la partie mordue; mais en l'examinant de près, on n'y découvrit rien. Quelques heures après, il se plaignit d'un grand mal-être à la région épigastrique; cependant il mangea ce jour-là comme à son ordinaire, & dormit un peu pendant la nuit.

Le Vendredi 25, la douleur de l'abdomen se soutint, la respiration devint laborieuse, le malade refusa toutes sortes de nourriture, & ne dormit pas du tout pendant la nuit.

Le Samedi 26, environ à une heure, lorsque je le vis pour la première fois (une femme le tenoit sur ses genoux, en attendant que l'on eût refait son lit) il avoit le visage pâle, les yeux fixes, & l'horreur étoit peinte sur sa

physionomie. La pupille étoit dans un état de dilatation peu naturelle, quoiqu'encore susceptible de contraction, lorsqu'on exposoit le malade à une forte lumière. Son col étoit dans un état naturel, la langue étoit humide, mais recouverte d'un mucus blanc, son pouls donnoit cent vingt pulsations par minute. Il répondoit aux questions qu'on lui faisoit d'une manière aussi satisfaisante, qu'un enfant de son âge pouvoit le faire. Sa respiration étoit gênée. Il tréfaillit à la vue d'un breuvage qu'on lui présentoit, comme si on l'avoit menacé du coup de la mort; cependant peu après, pendant que j'étois présent, il demanda à boire, & prit du lait environ plein une cuiller à thé, d'un air avide.

Quand les spasmes étoient très-violens, ils n'étoient pas continuellement au même degré de force, il crioit avec horreur « je ne veux pas boire; » quelquefois même, sans qu'on lui offrit aucune boisson, il pouffoit le même cri. Il jouissoit le plus souvent de toute sa raison, son imagination paroissoit cependant troublée; d'instans à autre, dans ces momens de calme, il se jetoit à l'écart dans son lit, comme si quelque chose l'avoit effrayé. Quoique ses yeux fussent fixes le plus souvent, & que l'horreur fût presque continuellement peinte sur sa physionomie, il revenoit quelquefois à son état naturel, & il regardoit alors autour de lui, comme s'il avoit craint quelque chose des personnes qui l'environnoient.

Quelques minutes après qu'il eut pris le lait, il en régorgéa une partie à demi coagulée,

& mêlée avec un fluide de couleur de cendre. Il paroissoit ne pouvoir parler qu'avec efforts, & cette difficulté de parler étoit quelquefois si grande, qu'il sembloit que ce fût la voix d'une personne suffoquée. Il ne paroissoit point que cette altération vînt du mouvement des levres. Quelquefois il prononçoit plusieurs mots de suite assez haut; mais lorsque le spasme revenoit, ce que l'on apperçoit à un tiraillement convulsif, la voix lui manquoit tout-à-fait, & d'autres fois elle étoit réduite à un espece de sifflement.

La respiration étoit fréquente, irrégulière & laborieuse. J'apperçus, en le dépouillant, que la dilatation de la poitrine se faisoit principalement par l'effort des muscles intercostaux; car les côtes étoient considérablement élevées & abaissées, sans que l'abdomen eût part à ce mouvement.

Je revis encore cet enfant à trois heures du soir, mais je n'apperçus aucun mieux; au contraire, les symptômes étoient plus violens. Les Médecins qui lui donnoient leurs soins, avoient ordonné l'application des sang-sues à la région épigastrique, des fomentations avec le pavot & les vésicatoires. — Mais le malade mourut à six heures du soir, après une violente convulsion.

Walworth, le 12 Septembre 1785.

V I. *Observations sur un renversement de la matrice , traité avec succès ; sur deux cas de mouvemens spontanés du fœtus , & sur une opération césarienne pratiquée par une femme sur elle-même. Lettre de M. Thomas Cawley, ancien Chirurgien de l'Hôpital du Roi à la Jamaïque, à Robert Adair, Ecuyer, Inspecteur - Général des Hôpitaux Militaires de Sa Majesté, communiquées par ce dernier au D^r. Simmons.*

M O N S I E U R ,

JE prends la liberté de vous envoyer quelques détails sur un renversement de l'utérus ; sur deux cas de mouvemens spontanés du fœtus (1), & sur une opération césarienne pratiquée par une femme sur elle-même. Je vous prie de les communiquer au D^r. Simmons, pour les publier dans le Journal de Médecine de Londres, si on les juge dignes d'occuper une place dans cette excellente Collection.

Je suis, Monsieur, &c. THOMAS CAWLEY.

Chester, le 23 Septembre 1785.

Pour rendre compte du renversement de l'utérus, je vais commencer par un extrait

(1) Vol. 5.

d'une lettre du Dr. F. Rigby Brodbelt, datée de Spanish-Town à la Jamaïque, le 20 Juin 1785 : après cela je donnerai les détails de cette observation, d'après ce que j'ai vu moi-même.

« Voici dans quel cas se trouvoit Mary
 » Aislow. — Au milieu d'une nuit, en 1783,
 » M. Lée me pria d'aller voir avec lui un acci-
 » dent auquel il ne savoit comment remédier. Lorsque je fus arrivé, & que j'eus
 » examiné la malade, je fus pleinement persuadé que c'étoit un renversement de l'utérus, accompagné d'une inflammation & d'un
 » gonflement considérable de ce viscere. La
 » Sage-femme avoit pris le fond de la matrice
 » pour la tête de l'enfant, & l'avoit tiré avec
 » violence. Mais l'enfant & le placenta étoient
 » sortis avant qu'elle fût arrivée ; & si on
 » n'avoit point envoyé chercher l'Accoucheuse, l'utérus n'eût point souffert de violence. J'essayai d'abord d'en faire la réduction par les moyens les plus doux, mais je
 » ne pus y réussir. La malade fut saignée, on
 » lui fit prendre un opiate, des lavemens
 » émolliens, & on la mit à un régime rafraîchissant. Le lendemain matin elle se trouva
 » dans la même situation, ainsi que le jour
 » suivant. M. Lée fit plusieurs scarifications à
 » la matrice, ce qui produisit un bon effet, &
 » & diminua le volume de la tumeur au point
 » que l'on put en faire la réduction cette même
 » nuit. — Dès ce moment la malade commença à bien aller, & elle rendit beaucoup
 » de caillots. »

Marie Aislow , qui fait le sujet de la lettre du D^r. Brodbelt , est une fille *Mistive* (1), de Spanish - Town , âgée d'environ trente - deux ans ; elle étoit accouchée clandestinement à terme , & l'on avoit fait périr l'enfant , pour en dérober la naissance à tous les yeux , & sauver à la mere l'infamie dont un préjugé barbare couvre , à la Jamaïque , toute femme blanche ou d'une couleur rapprochée du blanc , qui a eu quelques liaisons avec un Noir (2) : tandis que les femmes de couleur , loin de rougir de vivre avec les Blancs , en tirent vanité. La honte attachée aux unions de cette espece , fut le premier , & peut-être le seul

(1) On appelle *Mistifs*, dans les Colonies, ceux qui se rapprochent le plus des Blancs. Le *Mistif* est l'enfant d'un Blanc & d'une Quarterone ; le *Quarteron* l'est d'un Blanc & d'une Mulâtresse , & le *Mulâtre* est le fruit d'un Blanc & d'une Nègresse. On emploie les mêmes noms lorsque les meres sont Blanches & les peres Noirs, Mulâtres ou Quarterons ; mais cela arrive très-rarement. L'ambition des femmes est que leurs enfans se rapprochent des Blancs par la couleur , & depuis long-temps elles regardent comme un grand déshonneur d'avoir des enfans moins blancs qu'elles.

Note de l'Auteur.

(2) Il est très-ordinaire de voir vivre ensemble, & même se marier , des personnes dont la couleur est à peu près de la même nuance : il ne l'est pas moins de voir des hommes basanés vivre avec des femmes plus noires. Mais les femmes se prêtent à ces alliances par nécessité , plutôt que par choix : de cette maniere , si la couleur ne se rapproche pas du blanc , du moins elle ne s'en éloigne pas. — Il n'y a dans ces unions , ni honneur , ni infamie.

Note de l'Auteur.

motif d'un crime aussi atroce. — Les Noirs trouvent nos cérémonies de mariage ridicules ; enforte que les liaisons , ni les naissances illégitimes n'emportent parmi eux aucun déshonneur , mais sont aussi considérées que , parmi nous , les titres d'épouse & d'enfans légitimes.

J'accompagnai le Dr. Brodbelt chez cette malade , le lendemain de ce qu'il eut été appelé pour lui donner ses soins. Nous nous y rendîmes très - matin. La tumeur étoit alors de la grosseur d'une tête d'enfant nouveau né ; toute sa surface étoit dilacérée & sanguinolente ; il y avoit une ouverture , à travers laquelle pénétoit un cathéter pour femme , dans toute sa longueur. Des bords de cette ouverture naissoit une corde blanche irrégulièrement entortillée , & qui ressembloit au cordon ombilical. Cette corde adhéroit à toute la cavité de la matrice , & en la détortillant , elle suffisoit pour recouvrir toute la surface de la tumeur , ce qui nous la fit reconnoître pour la *decidua* (1) décrite par le Dr. Hunter ;

(1) Outre le chorion & l'amnios , qui contiennent les eaux dans lesquelles le fœtus est plongé , il est une troisième membrane moins connue , & qu'il importe cependant de bien connoître. Cette membrane forme à la surface extérieure du chorion une espèce de tissu cellulaire ou de duvet floconneux , fin & poreux : on la voit sur-tout dans les premiers temps de la conception , lorsque l'œuf membraneux commence à s'attacher aux parois internes de la matrice. Elle présente alors une sorte de tissu spongieux & gélatineux , parsemé d'une infinité de petits vaisseaux qui s'étendent de tous côtés pour s'attacher à la matrice , & y puiser

& la violence de l'Accoucheuse nous parut avoir été la cause de son desséchement & de sa configuration en corde. On faisoit passer autour de la tumeur un cathéter qui pénétrait le vagin : cet organe paroissoit avoir toute la longueur qu'il a ordinairement. Ces circonstances , jointes aux témoignages des femmes qui environnoient la malade , & qui favoient qu'elle étoit accouchée , nous con-

les sucs nécessaires à la suite du développement de l'embrion : aussi observe-t-on que si une femme fait un avortement dans les premières semaines de la conception , le chorion est opaque, hérissé de petits filamens , que l'on apperçoit très-sensiblement en faisant flotter dans l'eau le corps expulsé. Dans la suite de la grossesse , ces filamens contractent avec la surface interne de la matrice une adhésion intime , & forment une membrane fongueuse qui unit le chorion à la matrice. C'est cette troisième membrane que le Dr. HUNTER désigne sous le nom de *membrana decidua* , la membrane qui doit se séparer de la matrice : voyez à ce sujet le grand & magnifique Ouvrage du Dr. HUNTER , intitulé : *Anatomia uteri humani gravidi* , 1774 , in-fol. Quelques Anatomistes ont aussi parlé de cette membrane. ALBINUS , dans ses *Annotationes academicae* , lib. 1. 1754 , la désigne sous le nom de *chorion fungosum* , le chorion fongueux. ROEDERER , dans son *Traité des Accouchemens* , 1766 , la nomme *membrana filamentosa*. REUFF , dans son *Encyclopedia medica* , 1783 , l'appelle *villosa* , & tout récemment , dans ses *Observationes circa structuram vasorum in placenta* , &c. 1784 , la décrit sous le nom de *cotyledon humana*. On trouvera un précis des recherches & du sentiment du Dr. Hunter sur cette matière , dans le premier volume des *nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon* , année 1782 , pages 198 & suivantes.

Note de M. Chauffier.

vainquirent que c'étoit un renversement de la partie inférieure de l'utérus, dont la partie supérieure étoit restée à sa place ; d'où l'on peut conjecturer que le placenta étoit attaché à cette partie inférieure du viscere, sans quoi son fond eût été entraîné hors du vagin, & l'inversion eût été complète.

Pendant toute la journée cette tumeur suppura ; & comme j'essayois d'introduire un cathéter dans la vessie pour évacuer l'urine, ce qui de temps en temps étoit nécessaire, il sortit par le vagin une grande quantité d'une matiere très-fétide. La fièvre survint le soir ou le lendemain, avec toutes les apparences de gangrene, à raison de l'étranglement de la tumeur, ce qui engagea à scarifier l'utérus. Les scarifications furent exécutées par M. Lée. Il sortit par les incisions une grande quantité de sang, & le gonflement diminua immédiatement, ainsi que l'a rapporté le D^r. Brodbelt ; la fièvre devint intermittente, & l'on administra le kina à hautes doses. On appliqua sur la tumeur des fomentations & des cataplasmes avec le même remède, & la malade recouvra promptement ses forces & sa santé.

Les autres faits que j'ai annoncés, sont tirés de la lettre dont j'ai parlé plus haut.

« J'ai eu dernièrement occasion, dit le D^r.
 » Brodbelt, de voir deux cas très-rares en
 » fait d'accouchement. — Dans le premier,
 » l'enfant présentoit le bras, les eaux étoient
 » écoulées, & la matrice étoit contractée au
 » point de me repousser toutes les fois que
 » j'essayois de remettre le bras à sa place,

» & de prendre l'enfant par les pieds. Comme
 » cette femme étoit très-robuste, je lui fis
 » une saignée abondante ; je lui fis prendre
 » des opiatiques, des lavemens émolliens toutes les deux heures, & je lui fis faire des
 » injections avec quatre onces d'huile, toutes
 » les heures. Au bout de douze heures environ il survint des douleurs violentes ; la
 » nature délivra la malade, & ceux qui l'environnoient, crurent que c'étoit moi. —
 » L'autre fait est exactement de même nature,
 » & la femme fut délivrée au bout de dix-sept heures environ ; mais, dans ce cas-ci,
 » je ne cherchai point à faire rentrer le bras
 » & à prendre les pieds : car la matrice, ainsi
 » que dans le précédent, étoit dans une contraction extraordinaire. — Les deux femmes
 » vivent encore, avec un de leurs enfans.

» Il y a plus d'un an que le Dr. Morton
 » est en Angleterre ; mais je puis vous raconter l'histoire de la malade au sujet de laquelle
 » vous m'écrivez. Une Nègresse appartenante
 » à Mrs. Bland, fut saisie par les douleurs de
 » l'enfantement à Ferry, & ne se sentant pas,
 » comme elle le dit, en état de les supporter,
 » elle saisit un bistouri, se fit une profonde
 » incision, se délivra elle-même de l'enfant
 » & du placenta. L'incision étoit si profonde,
 » qu'elle avoit pénétré jusqu'à la fesse de
 » l'enfant. Après cette opération elle appella
 » du secours, & on lui envoya d'Ellis-Crawl,
 » qui est à un mille de Ferry, un Negre, Médecin Vétérinaire. Aussi-tôt que cet habile
 » homme fut arrivé, il fit une suture à la plaie

» comme à un cadavre ; ce qui produisit bien-
 » tôt des douleurs de la tension , &c. On lui
 » envoya , aussi-tôt qu'il fut possible , le D^r.
 » Morton : il défit la future , la remplaça par
 » des bandages appropriés , & fit prendre à la
 » malade ce qu'il jugea à propos. L'enfant
 » mourut le lendemain ; la mere alla bien jus-
 » qu'au septieme jour , mais elle fut attaquée
 » de dysenterie , & mourut le neuvieme. »

VII. *Observations sur l'ulcere putride , communi-
 quées au D^r. Samuel Foart Simmons, D. M.
 de la Société Royale , &c. par M. Léonard
 Gillespie, Chirurgien de Vaisseau , & ci-devant
 Aide-Chirurgien à l'Hôpital Naval de Sa Ma-
 jesté , à Sainte-Lucie.*

L'ULCERE putride ou scorbutique est une
 maladie des plus désagréables , des plus
 difficiles à guérir , & des plus dangereuses , dont
 aient été attaqués les équipages anglois , em-
 ployés aux Isles sous le vent. Les ravages que
 j'ai vu produire à cette maladie dans les Hô-
 pitaux de la Marine , ainsi que sur les vais-
 seaux , les fréquentes occasions que j'ai eues
 de comparer les différentes méthodes de trai-
 tement , & d'observer la meilleure , ce que
 l'on doit à l'humanité en général , ce que je
 dois au service de mer de ma Patrie en par-
 ticulier , tous ces motifs m'engagent à faire
 part au Public des observations que j'ai faites
 sur ce sujet.

Je

Je préfère le nom d'ulcere putride à tout autre, parce que les symptomes de putréfaction sont toujours sensibles, quoique ceux du scorbut ne le soient pas. En général, l'ulcere putride n'attaque guere les équipages avant qu'ils aient passé un an aux Indes orientales, & souvent il m'a paru épidémique sur certains vaisseaux, tandis que d'autres en étoient exempts. C'est ainsi que les vaisseaux de Sa Majesté, l'Ajax, le Montagu, le Ruffel & le Triomphe, déchargeront dans les Isles de Pigeon & de Sainte-Lucie, au commencement de 1781, un grand nombre de malades atteints d'ulceres putrides de la plus mauvaise qualité, tandis que plusieurs autres vaisseaux de la flotte, qui avoient servi aussi long-temps, dans les mêmes climats & au même service, ne s'en ressentirent que peu. Il attaqua souvent les Marins qui sortoient des fievres & des dysenteries, & ceux qui avoient des symptomes de scorbut; mais il se jeta principalement sur ceux qui s'étoient bien portés aux grandes Indes, pour peu qu'ils se blessassent ou qu'ils reçussent quelques légères contusions, particulièrement aux extrémités inférieures.

Tous ceux qui avoient reçu quelques blessures dans les actions générales, portoient de ces ulceres putrides, & les ravages qu'ils produisoient étoient affreux. Ceux qui avoient eu des ulceres aux jambes, les virent presque tous se r'ouvrir après avoir passé quelque temps dans ces parages.

Les piqures des moustiques ont souvent occasionné l'ulcere putride, & souvent

sans aucune cause apparente. Cet ulcere naissoit d'un petit mammelon aux jambes ou aux pieds, lequel, en l'égratignant, rendoit quelque peu de serum, & l'égratignure étoit bientôt suivie d'une inflammation de couleur livide. Lorsque, dans cet état, on avoit recours aux fomentations & aux cataplasmes chauds, dans la vue de dissiper l'inflammation, l'ulcere s'élargissoit très-vîte, rendoit une ichorosité fétide & corrosive, qui, par son action sur les parties voisines, & dans l'espace de quelques jours, produisoit un ulcere de mauvais caractère & gangréneux. La fièvre en général se joignoit à cet état; elle se monroit accompagnée de soif & de grandes inquiétudes. En général, lorsque l'ulcere affectoit les extrémités, particulièrement les inférieures, il paroissoit que les vaisseaux lymphatiques & les glandes de ces parties étoient plus ou moins enflées & douloureuses; phénomène que j'ai souvent observé, lors même qu'il n'y avoit point d'exulcération, & dont Celse paroît vouloir parler, lorsqu'il dit au sujet de la fièvre, cap. 5, lib. 3. « Igitur » si semel tantum accessit, deinde desit, eaque » vel ex inguine, vel ex lassitudine, vel ex » æstu, aliâve simili re fuit, sic ut interior » nulla causa metum fecerit, postero die, » cum tempus accessionis ita transiit ut nihil » moveret, cibus dari potest. »

Lorsque cette maladie étoit aux jambes, elle se borroit rarement aux parties molles, la gangrene gaignoit souvent le périoste, & souvent elle étoit accompagnée des plus cruelles douleurs; il se formoit des escarres profonds,

les membres devenoient œdémateux, & il sur-
venoit souvent des hémorrhagies.

Pendant l'automne de 1780, j'ai eu une occasion de voir environ deux cents ulcères scorbutiques dans l'Hôpital de la Marine de New-York; tous ces malades avoient été versés en partie par les vaisseaux de l'escadre des Indes orientales, qui s'y étoient réfugiés pour éviter les ouragans, & d'autres par l'escadre de l'Amérique. L'Hôpital étoit abondamment pourvu de tout ce qui étoit nécessaire, tant pour un régime convenable, que pour les remèdes. On apportoit la plus grande attention à tenir les ulcères propres; on employoit le vin & le kina à hautes doses, on n'épargnoit point l'opium. Mais on employoit inutilement les cataplasmes, les fomentations & les applications chaudes: elles paroissoient hâter les progrès de la maladie. Le précipité que l'on essaya comme détergent, ne produisit que de mauvais effets. Les appareils simples avec la charpie sèche, n'arrêtoient point les progrès de la putréfaction. Un grand nombre de malades devinrent incapables de faire leur service, on fut obligé d'avoir recours à l'amputation dans certains cas, mais sans succès, car l'ulcère se reproduisoit au moignon, & plusieurs malades périrent de cette funeste maladie, dans laquelle on peut dire qu'ils mou-
roient par pièces.

Lorsque l'on s'aperçut de l'inutilité de l'appareil simple & des mauvais effets des cataplasmes chauds, on essaya les fomentations avec le kina en substance & avec sa décoction,

mais sans aucun avantage sensible. L'eau & le vinaigre produisirent de beaucoup meilleurs effets ; mais ce qui parut le plus efficace, fut une solution de gomme kino, mêlée avec une égale quantité de claiette ou de vin rouge d'Oporto. La suppuration s'arrêtoit par l'usage de ce remede, & l'ulcere se bornoit.

Au commencement de 1781, on établit un Hôpital de Marine à l'Isle Pigeon, qui fut bientôt rempli de malades atteints d'ulceres dangereux ; les progrès de cette maladie, comme l'on peut s'y attendre, étoient beaucoup plus rapides dans un climat chaud, tel que celui de Sainte-Lucie, qu'à New-York, & ce qui contribuoit à en augmenter la malignité, c'étoit la disette des végétaux dans laquelle on se trouvoit : l'ouragan du mois d'Octobre de l'année précédente les avoit fait périr.

On suivit à Sainte-Lucie le même plan de traitement qu'à New-York, on administra intérieurement le kina & l'opium à aussi hautes doses qu'ils aient jamais été administrés ; on permit aux malades, pour boisson ordinaire, l'essence de dreche étendue dans l'eau ; mais je n'ai point observé dans ces circonstances que cette substance dont on a pourvu si abondamment, & avec tant de frais, les vaisseaux destinés pour les Indes orientales, méritât les éloges que l'on en a faits. Je suis persuadé que si l'on avoit employé la moitié de cet argent en cannes à sucre, ou en suc exprimé des végétaux, on auroit eu un meilleur antiseorbutique, & à meilleur marché.

On appliqua extérieurement, tantôt des cataplasmes chauds, tantôt des topiques fermentés, des linges secs ou mouillés dans l'eau végeto-minérale, des plumaceaux de cérat, &c. Nous insistâmes sur ce traitement pendant quelques temps, & nous fûmes tentés d'en attribuer les mauvais succès à la disette des végétaux; mais lorsque nous vîmes qu'ils ne pouvoient arrêter les progrès de la maladie, nous eûmes recours à un autre traitement.

L'ulcere putride fit périr un nombre considérable de malades, pendant les cinq premiers mois qui suivirent l'établissement de l'Hôpital. Quand la maladie se portoit sur la jambe, elle commençoit en général par quelque égratignure, provenant souvent d'une légère contusion; bientôt l'égratignure étoit environnée d'une inflammation érysipélateuse, laquelle rendoit une matiere ichoreuse, qui noircissoit les linges appliqués sur l'ulcere. Les malades rendoient souvent du sang dans un état de dissolution; tantôt toute la surface de l'ulcere étoit sanguinolente, tantôt il en sortoit de quelques vaisseaux, dans lesquels on avoit peine à l'arrêter, quoique leurs orifices fussent visibles, ce qui étoit dû à un état de putréfaction porté très-loin. Il y avoit en général une certaine douleur, accompagnée de tension aux glandes inguinales. La fièvre accompagnoit toujours le premier période de cette maladie, ainsi que la soif. Dans les commencemens de la maladie, il y avoit constipation; mais lorsque le mal avoit fait quelques progrès, la diarrhée & la dysenterie surve-

noient & emmenaient le malade, quelquefois la maladie étoit plus rapide, & dans l'espace de quelques jours dépouilloit la jambe.

Lorsqu'un scorbutique recevoit un coup à un doigt du pied, souvent l'ulcere survenoit, occasionnoit la carie, & si l'on se déterminoit à couper les orteils, la carie n'en faisoit que des progrès plus rapides dans certains cas, de maniere que l'amputation de la jambe devenoit nécessaire. J'ai de même observé les mauvais effets de l'amputation des doigts, & j'ai reconnu la vérité de l'observation de M. Pott, sur les mauvais effets de cette pratique dans les cas d'ulcere avec escarre, tant qu'il reste encore une fibre vivante.

Comme j'avois observé à l'Hôpital de la Marine de New-Yorck les bons effets du vinaigre appliqué sur les ulcères putrides, & convaincu par l'analogie que l'acide végétal du limon seroit encore plus efficace, je m'informai parmi les Negres comment ils guérissent leurs ulcères, lorsqu'ils en avoient de mauvaise qualité. Je ne fus pas très-surpris d'apprendre qu'ils avoient coutume d'appliquer sur les ulcères des tranches légères de limon, & réitéroient ces applications deux ou trois fois par jour.

M. Bulcock, Chirurgien de l'Hôpital, sous lequel je servois, permit que l'on essayât ce nouveau topique. Nous commençâmes par employer un mélange de jus de citron & d'eau, dans lequel on trempoit les linges que l'on devoit appliquer sur l'ulcere, ainsi que les bandages & les compresses. Mais nous fûmes bientôt encouragés à continuer ce remède, par

les bons effets qui en suivirent l'usage ; on en vint même jusqu'à couvrir la surface de l'ulcère de tranches de limon.

La rapidité avec laquelle les ulcères bornoient leurs ravages , étoit étonnante ; les escarres tomboient promptement , les hémorrhagies cessoient en général après les premières applications du topique ; la fétidité , qui étoit insupportable , disparoissoit entièrement ; il se faisoit une suppuration louable.

Nous continuâmes à faire usage du limon & du jus de ce fruit , dans le plus grand nombre de cas. — Premièrement , dans les ulcères scorbutiques , gangréneux & avec escarre , tels qu'ils se voient après les fièvres & autres maladies aiguës qui surviennent dans des constitutions altérées , ou dans les Pays où l'atmosphère est fortement imprégné de miasmes marécageux , ou tels qu'on les observe dans les Hôpitaux qui sont trop chargés . . . ce qui constitue la *gangrene humide des Hôpitaux* des Chirurgiens françois : affections qui , suivant moi , quoique distinguées par des noms différens , se ressemblent beaucoup , & peuvent être traitées de la même manière.

Je pense que l'on peut comprendre tous ces ulcères sous le nom d'ulcère putride , d'après ce caractère général d'une suppuration fétide , souvent sanguinolente , ce coup d'œil de sanie ou d'ichorosité différente du plus louable , qui irrite , corrode & agit comme un ferment septique sur les parties voisines , & souvent est accompagné de grande douleur , de foiblesse , de fièvre hectique & de diar-

rhée. Dans tous ces cas , je puis , d'après une grande expérience , recommander l'application des acides végétaux frais , comme un excellent remède. Aujourd'hui que le système des vaisseaux absorbans , & les fonctions de ce système sont si bien connus , cette partie de la Chirurgie qui traite des topiques (partie si bien cultivée par les anciens Chirurgiens , & si peu considérée par les modernes) , semble reprendre la considération qu'elle mérite ; & je m'estimerai fort heureux , si ce que j'ai à dire ici des acides végétaux , comme topiques , peut engager les Chirurgiens à essayer leurs effets , ainsi que celui de plusieurs autres végétaux frais , dans les maladies chirurgicales : car je suis convaincu que le manque de succès des opérations dans les grands Hôpitaux , doit en grande partie être attribué à ces suppurations putrides , qui trop souvent résistent à l'usage des remèdes internes , lorsque l'on néglige les applications locales.

J'ai suivi constamment l'Hôtel-Dieu de Paris pendant plus d'un an , & j'ai été témoin d'un grand nombre d'opérations faites avec la plus grande adresse , & cependant suivies des plus mauvais succès , à raison de la suppuration putride qui survenoit & emmenoit les malades. Je suis tenté de croire que l'on sauveroit tous les ans la vie à plusieurs centaines de malades qui périssent dans cette Maison , par les suppurations de mauvaise qualité qui surviennent après des fractures , des abcès , &c. &c. si on avoit soin de corriger la putridité des ulcères par les végétaux antiseptiques ,

& , en particulier , par les acides végétaux frais.

Quelques Auteurs ont allégué que les supurations putrides sont contagieuses pour les malades attaqués des maladies chirurgicales , qui sont dans la même salle , & je suis très-disposé à adopter cette opinion , d'après ce que j'ai observé dans les Hôpitaux ; car j'ai souvent remarqué que des personnes bien portantes qui avoient été reçues pour une légère blessure , & placées dans la salle des maladies chirurgicales d'un Hôpital où il y avoit plusieurs malades attaqués des supurations putrides , avoient bientôt été affectées des mêmes symptômes , & je ne doute pas que les acides végétaux , en corrigeant la putridité ou en la neutralisant , n'en prévinssent les progrès.....

Secondement, dans les cas d'ulceres accompagnés de carie des os , l'application du jus de limon étoit suivie des plus heureux effets , & procuroit promptement l'exfoliation. Lorsque la carie pénétrait à une profondeur considérable dans le tibia , ou dans quelqu'autre os , on perforoit cet os jusqu'au vif , on appliquoit après cela des tranches de limon sur la carie & autour des parties molles , pour prévenir les progrès du mal , réprimer les excrescences fongueuses (qui dans ces sortes d'ulceres sont si incommodes , & que nous ne pouvions empêcher avant que nous ayions employé cette méthode) , diminuer la douleur & prévenir les hémorrhagies.

Nous avons plusieurs exemples d'ulceres avec carie du tibia , guéris par cette méthode , en

très-peu de temps. Lorsque la carie n'est pas profonde , & lorsqu'elle n'affecte que les lames extérieures de l'os , il ne se fait point d'exfoliation , mais la matiere terreuse se trouve en poudre noire sur les topiques.

Troisièmement , nous avons éprouvé de la maniere la plus décisive les bons effets de cette application dans les affections vénériennes invétérées , particulièrement dans les ulcères rongeurs avec escarre qui surviennent quelquefois , après l'ouverture des bubons , aux malades dont les constitutions sont altérées. Ils sont en grand nombre parmi les gens de mer , & j'en ai vu des exemples fâcheux dans les Hôpitaux de Marine. Quelques Auteurs ont exposé les dangereux effets des traitemens par le mercure , continués pendant long - temps , chez des malades d'une mauvaise constitution. Mais si ces traitemens ont été si funestes à des personnes qui jouissoient de leur air natal & de toutes les commodités de la vie , combien doivent - ils être plus destructifs encore pour des gens de mer chez qui le scorbut est porté à son plus haut période , dans des parages mal sains , entre les tropiques. Nous recevions à l'Hôpital de Sainte - Lucie un très - grand nombre de malades , dont les constitutions avoient cruellement souffert par un usage trop long-temps continué des mercuriaux ; ce qui étoit sensible par les ulcères des aînes & du prépuce , par les dysenteries , les diarrhées , accompagnées de fièvre hectique ou de phtisie pulmonaire , chez ceux qui y étoient prédisposés , &c. Je suis très-porté à croire que ce

remede occasionne plus de mal que la maladie elle-même dans ces climats , particulièrement chez les gens de mer ; & je ne faurois trop recommander à ceux à qui la fanté de nos braves Marins est confiée , de prendre garde à la maniere dont ils administrent le mercure , & d'observer avec soin la tendance à la diathese scorbutique , bien convaincu que cette complication a lieu plus souvent qu'on ne le pense.....

Comme la plupart des malades reçus à l'Hôpital de l'Isle Pigeon pour maladies vénériennes , avoient d'abord été soumis au traitement par le mercure , qui les avoit affoiblis ; & comme leurs ulceres , soit aux aînes , soit au prépuce , avoient cette même suppuration putride dont j'ai parlé plus haut , nous n'hésitions presque pas pour abandonner l'usage du mercure & passer à l'usage des toniques , tels que le vin , le kina , corrigeant aussi la diathese scorbutique par les fruits & les végétaux , & procurant du repos & du soulagement aux malades , avec l'opium. On appliquoit des tranches de limon ou leur jus , & ce remede a eu les mêmes succès pour corriger la suppuration putride , ou pour déterger les ulceres situés sous le prépuce. Lorsqu'ils occasionnoient un phimosis , on injectoit avec succès du suc de limon mêlé avec l'eau , & même dans la gonorrhée : lorsqu'elle étoit évidemment compliquée avec le scorbut , nous avons eu quelquefois recours avec succès aux mêmes injections. Je suis tenté de croire , d'après quelques expériences que j'ai faites , qu'une

légère solution de mercure calciné, ou de tout autre précipité mercuriel, dans le jus de limon, est un excellent topique dans plusieurs cas de maladies vénériennes, l'opération en étant beaucoup plus douce, &, si je ne me trompe, beaucoup plus efficace que celle des préparations minérales salines de mercure.

Quatrièmement, dans les grands abcès, nous avons obtenu les plus heureux effets de cette application topique. Les Chirurgiens anglois connoissent parfaitement bien tous les dangers qui accompagnent les amas de matière putride dans les constitutions affoiblies, particulièrement lorsque l'on fait de grandes ouvertures (1) pour les évacuer; ils connoissent fort bien les avantages du séton dans ces cas. Mais je puis recommander avec confiance d'avoir recours dans ces mêmes circonstances à l'application topique du jus de limon. Comme les abcès, après les fièvres, sont très-fréquens

(1) Je souhaiterois que les Chirurgiens françois conussent aussi bien que les anglois les dangereuses conséquences des grandes ouvertures pour l'évacuation des amas de pus (*) : je suis persuadé que toutes les années il périt un grand nombre de malades à l'Hôtel-Dieu de Paris, victimes de cette mauvaise coutume de pratiquer de larges incisions. *Note de l'Auteur.*

(*) Dans une lettre qui se trouve à la suite des *Dissertations* de M. LOMBARD, sur l'utilité & l'abus des compressions, sur l'usage de l'eau dans le traitement des maladies chirurgicales, Serasbourg, 1786, in-8°. M. CHAUSSIER a fait sentir que cette assertion de l'Auteur étoit peu fondée, & que le reproche de faire de trop grandes incisions ne pouvoit, avec justice, être adressé aux Chirurgiens françois.

Note du Traducteur.

parmi les gens de mer , à Sainte-Lucie , comme souvent ces abcès rendent une grande quantité de pus , & comme cette suppuration abondante dure beaucoup plus long-temps qu'il ne conviendrait , de manière à faire craindre pour l'éthisie , nous essayons dans ces cas le jus de limon , parce que les végumens voisins des plaies , dans quelques cas , se chargent d'escarres putrides , & nous lui avons vu produire les meilleurs effets. Lorsque l'on avoit pratiqué un féton , & que l'on entretenoit une suppuration putride , nous humectons les appareils avec une mixture de bande de citron & d'eau , quelquefois nous appliquions des tranches de citron sur les orifices , mais nous nous contentions de faire une ouverture à la partie inférieure de la tumeur , que nous tenions ouverte en y introduisant de petites tentes trempées dans notre mélange , & nous recouvrons le tout avec des compresses humectées de même. Le suc de limon , en corrigeant la putridité des fluides , procuroit l'évacuation d'un pus doux & louable , & bientôt cette inflammation qui a toujours lieu avant la cicatrisation des parties ulcérées.

Nous avons eu deux ou trois amas de pus sous le fascia - lata , & plusieurs autres en différentes parties du corps , d'un volume considérable : ils ont été traités de cette manière avec succès. Nous avons aussi eu une ou deux fractures compliquées , où il s'étoit formé des amas de pus qui ont été suivis de cette pente à une dissolution putride , accompagnée d'une fonte abondante : elles ont été traitées

avec succès de la même manière. Comme toutes les amputations auxquelles on a été forcé d'avoir recours dans le même Hôpital, ont été faites suivant la méthode de M. Alanfon (sur le succès de laquelle M. Wm. Bulcock, Chirurgien de ce même Hôpital, ne tardera probablement pas de publier ses remarques); toutes les fois qu'il se formoit un amas au moignon, ou qu'il s'y établissoit un escarre, nous avons aussitôt recours aux tranches de limon : & je suis très-persuadé que l'on peut attribuer en partie le succès des opérations que nous avons pratiquées à Sainte-Lucie, au traitement dont elles étoient suivies. Je ne saurois m'empêcher de remarquer ici que le tétanos qui a été si fatal à plusieurs braves Marins, auxquels on avoit fait l'amputation après les différentes actions générales qui ont eu lieu dans les Indes orientales, & qui avoit fait périr au moins la moitié de ceux qui avoient subi cette opération suivant la méthode ordinaire, dans les commencemens de l'établissement de notre Hôpital à Sainte-Lucie, n'a plus eu lieu, lorsque l'on a pratiqué l'amputation suivant la méthode de M. Alanfon; circonstance qui en démontre mieux l'utilité que tous les autres avantages que l'on peut se proposer d'en retirer. Je puis également recommander le suc de limon, comme prévenant le tétanos dans les cas d'ulcère des extrémités, d'après la connoissance négative de ses effets. Car quoique ces sortes de maladies, dans les Indes orientales, surviennent facilement après quelque légère contusion, &

que rarement les malades leur échappent, je n'ai jamais vu le tétanos survenir, lorsque l'on a mêlé le jus de limon à l'appareil des ulcères.

Nous avons éprouvé les bons effets de ce topique dans les fistules à l'anus, après l'opération, & je suis très-porté à croire que, dans un cas de fistule au périnée, ce remède ne contribua pas peu à arrêter les progrès de la maladie, & à entraîner la cicatrisation.

Cinquièmement, nous avons eu quelques raisons pour croire que l'on peut avoir recours avec succès à l'application de l'acide végétal, employé souvent dans cet état de suppuration du péricrâne, suppuration qui est une suite très-fréquente des contusions de la tête, que M. Pott a très-bien décrite, & qui est si fatale dans ses suites (1). Un Marin du vaisseau de Sa Majesté, la Princesse Amélie, qui avoit été attaqué par plusieurs Negres armés de coutelas, & qui avoit été blessé en plusieurs endroits, fut mis à l'Hôpital en Janvier 1783. Il avoit plus de douze taillades sur la tête dans des directions différentes. Quelques-unes pénétoient jusqu'à la table interne, & il y avoit un morceau triangulaire du péricrâne enlevé; de manière qu'é-

(1) La suppuration des meninges, qui suit les coups à la tête, n'est pas particulière à cette partie du corps humain; les blessures & les viscères des parties externes du thorax & de l'abdomen, font souvent tomber ces cavités dans des suppurations putrides, dont je me suis souvent assuré par la dissection.

tant tombé en suppuration, il laissa l'os à nud. Les blessures de ce malade furent traitées suivant la méthode ordinaire pendant quelques jours, jusqu'à ce que le coup d'œil bourbeux, décrit par M. Pott, se fut fait appercevoir; il étoit accompagné d'une grande fièvre & d'un peu de délire. Le péricrâne se détacha de l'os, & il y avoit toute sorte de raisons pour croire que le mal gaignoit le cerveau. Dans le même temps que l'on soignoit les blessures du malade par des remèdes internes, par des évacuations, &c. on appliqua sur ses blessures des tranches de limon, par dessus lesquelles on mit des linges mouillés avec du jus de limon délayé dans de l'eau, on humectoit continuellement l'appareil avec un mélange de lait ammoniacal, de vinaigre & d'eau. Les bons effets de ce traitement se firent bientôt sentir; il arrêta la suppuration putride, les ulcères se détergerent & donnerent un pus louable, les exfoliations se firent en très-peu de temps.

Je pourrois citer un beaucoup plus grand nombre de cas de Chirurgie, dans lesquels nous avons employé le jus de limon avec succès, tels que dans une fistule lacrymale, des ophtalmies scorbutiques, des ulcères fétides des oreilles. Dans tous ces cas, je puis recommander avec confiance l'usage de ce remède.

Quoi qu'il en soit, il faut observer que, quoique nous ayions vu les plus heureux effets des applications topiques du limon, nous ne nous en tenions pas là. Lorsque son
efficacité

efficacité paroïssoit se ralentir; après l'avoir employé constamment, nous en suspendions l'usage, dès que l'ulcere étoit détergé, & nous le remplacions souvent par un cataplasme fait avec la racine fraîche de *cassavi* ou *cassadu*. Je ne connois rien qui approche de l'efficacité du jus de limon, comme cette racine, dont le suc, pris intérieurement, est un poison mortel dans les ulcères de mauvais caractère. Je suis très-convaincu qu'on en retireroit de grands avantages pour soulager la douleur, & corriger la suppuration des cancers. Comme on la cultive en grande quantité dans les Indes orientales, & que l'on peut la conserver fraîche dans le sable pendant fort long-temps, les Chirurgiens de vaisseaux pourront, dans d'autres guerres, s'en procurer la racine avec ses tiges, lorsqu'ils seront dans ces parages : je puis assurer qu'ils en reconnoîtront bientôt l'utilité. Nous obtînmes aussi des bons effets de l'usage des topiques astringens, tels que la dissolution de gomme-*kino*, ou *terra-japonica*, dans le vin rouge, mêlé avec l'eau, ainsi que d'une décoction de l'écorce du *cassu* & du mangrove (1); de l'infusion des feuilles & des fruits du *guava*, ou poirier d'Indes, dans la clairette & l'eau. Nous jugeâmes ces topiques nécessaires dans des climats aussi chauds, où les fibres sont dans un grand relâchement, & les fluides très-disposés à la putridité; nous eûmes aussi recours aux préparations métalliques comme

(1) Le mangrove, ou le paléturier, ou palétuvier des Africains.

toniques : telles font la teinture de cuivre , dans une dissolution de fel ammoniac , ou une dissolution de vitriol de cuivre. Nous employâmes souvent le vitriol romain comme escarotique.

Nous maintenions les malades , autant qu'il étoit possible , dans une situation horizontale , lorsque l'ulcere étoit aux jambes , & nous ne négligions pas l'usage des bandages faits de *bunting* , légère étoffe de laine.

Quant à ce qui regarde les remedes & le régime , on peut observer qu'au commencement de la maladie , lorsqu'il y avoit beaucoup de fièvre , de douleur & d'inquiétude , on tenoit le ventre libre avec des laxatifs ou des lavemens ; on administroit à hautes doses les potions salines faites avec les acides végétaux frais , on donnoit la limonade pour boisson ordinaire , & l'opium seul , si l'estomac étoit dans un état d'irritation , ou bien on le donnoit uni avec l'ipécacuanha , pour le soir. On aidoit la transpiration avec un peu de *negus* (1) chaud , ce qui procuroit en général l'intermission de la fièvre ; & alors on administroit le kina à aussi hautes doses que l'estomac pouvoit le supporter. Cependant on ne continuoit pas l'usage du kina , sans interruption , pendant quelques jours , sans une nécessité très-urgente : l'expérience nous ayant convaincus

(1) Voy. page 9 du troisieme Cahier de notre Traduction. Le *negus* est un breuvage composé de vin , d'eau , de sucre , de jus de limon , ajoutez , & de muscade.

qu'un usage long-temps continué de ce remede lui ôtoit toute son efficacité. D'un autre côté, nous avons observé que les ulceres étoient sujets à prendre une mauvaise tournure, & la fièvre disposée à revenir au déclin & dans la pleine lune. Après les autorités citées par le Docteur Mead, & plusieurs autres Auteurs, relativement à l'influence des phases de la lune sur les maladies, soit pour le temps de leur invasion, leur marche ou leurs retours, & d'après la certitude que tous les Peuples, qui sont entre les tropiques, ont acquise de cette influence, mon témoignage sera de peu de poids, pour convaincre ces Raisonneurs qui, uniquement parce qu'ils ne connoissent pas assez les loix de l'économie animale, pour en déduire une théorie, qui explique l'action de cet astre sur le corps humain, rejettent des observations de tous les temps & de tous les pays les plus éloignés, faites par les Sauvages & par les Philosophes. Quant à moi, je suis tellement convaincu des effets que les phases de la lune ont sur nous, que je pense que les Médecins doivent, non-seulement faire attention aux équinoxes avec Sydenham, mais aussi que, comme les Marins & les Fermiers s'attendent à des variations de l'atmosphère, ils doivent s'attendre à quelques changemens dans les maladies, à cette époque. Toutes les personnes qui ont eu des fièvres intermittentes, entre les tropiques, peuvent avoir remarqué la régularité dans les paroxismes, à la fin de la quinzaine qui correspond au plein & au déclin de la lune. J'ai moi-même été obligé pen-

dant fort long-temps de prendre le kina à toutes les pleines lunes & à tous ses déclin à Sainte-Lucie. J'ai eu occasion de remarquer les retours périodiques de plusieurs autres maladies, comme celui des fievres intermittentes.

Quant au régime, on interdisoit absolument tout usage des liqueurs spiritueuses, excepté du vin de Teneriffe ou de Madere. Lorsque, dans les commencemens, il y avoit un degré considérable de fievre, on supprimoit toute nourriture animale, & on n'en permettoit dans la suite l'usage qu'avec la plus grande réserve. On donnoit abondamment des fruits & des végétaux de toute espece. On a souvent éprouvé les bons effets du *capsicum* (1), infusé dans le vinaigre, dont les Naturels du pays font un usage si général.

La méthode que j'ai recommandée, a eu tant de succès, que plusieurs Chirurgiens de vaisseaux des Indes orientales l'ont adoptée avant la fin de la guerre. La plupart, ainsi que le Docteur Blane, Médecin de vaisseau, rendront sûrement témoignage aux excellens effets des végétaux acides, dans les ulceres de mauvais caractère (2). Il seroit fort à desirer que les vaisseaux, particulièrement en temps de guerre,

(1) *Capsicum*, ou poivre de Guinée.

(2) Le Dr. Blane, dans un très-bon Ouvrage sur les maladies des gens de mer, publié depuis que nous avons ces observations entre les mains, confirme ce que dit ici M. Gillespie, sur la grande efficacité du jus de limon appliqué extérieurement.

fussent abondamment pourvus de jus de limon préparé , pour être conservé ; ce qui seroit un préservatif beaucoup plus efficace que l'essence de Dreche ou le Sauerkraut. L'exemple suivant fournit une preuve convaincante , que l'on peut faire cette provision en assez grande quantité pour l'usage d'un vaisseau. — Un navire Hollandois , parti des Côtes de Guinée & de Surinam , fut pris au commencement de 1782 , & envoyé au carenage de Sainte-Lucie. Il avoit sur son bord plus de douze cents gallons de jus de limon , enfermé dans des caques contenant chacune quarante gallons. Il avoit été purifié avec du talc , & je crois qu'il se seroit gardé pendant plusieurs années. Nous en employâmes en quantité à l'Hôpital de l'Isle Pigeon , & nous ne le trouvâmes que fort peu inférieur au jus récent. Depuis ce temps-là j'ai appris de quelqu'un qui a fait un long séjour à la Côte de Guinée , que tous les Facteurs Hollandois sont obligés d'envoyer , toutes les années , en Hollande , une certaine quantité de jus de limon préparé , pour être gardé. On pourroit faire un semblable règlement dans les comptoirs de la Grande-Bretagne , & nous pourrions alors approvisionner nos vaisseaux du plus excellent préservatif contre cette maladie.

Lorsque l'on ne peut pas se procurer du jus de citron ou de limon , on peut employer beaucoup d'autres choses pour arrêter les progrès du scorbut : tels sont la clairette , le vin rouge d'Oporto , le vinaigre , les végétaux astringens seuls ou combinés avec le vin rouge , les fruits de différentes especes , tels que les

oranges, les tamarins, &c. les racines fraîches de cassave, de l'efficacité desquelles j'ai déjà parlé, & je ne doute pas que les pommes, les prunes, ainsi que les turneps, les carottes, les patates (1), &c. ou leur pulpe appliquée sur les ulcères qui rendent une sanie putride, n'eussent un effet semblable à celui des acides végétaux frais.

Au mois de Juin 1783, je reçus ordre du Commissionnaire Laforey, de me charger de trente-deux Invalides que l'on embarquoit pour l'Angleterre : ils avoient tous des ulcères invétérés. Les uns rendoient une sanie putride, & d'autres avoient le tibia carié ; j'obtins un ordre pour avoir du vin au lieu de liqueurs spiritueuses ; j'eus soin que l'on fît des provisions de sucre, de riz de sagon, de limons, d'oranges, de tamarins, &c. Lorsque nous eûmes consumé tous nos citrons, je fus obligé d'avoir recours aux oranges coupées par tranches, & appliquées sur les ulcères. Quoiqu'elles fussent beaucoup plutôt saturées de sanie putride,

(1) Un Marin, qui avoit servi sur le vaisseau de Sa Majesté le *Rainbow*, m'a dit qu'il avoit été guéri sur mer d'un vice scorbutique porté à un haut degré, en mangeant tous les jours quelques patates. Ce régime lui avoit été recommandé par un vieux Pilote américain. Je me suis informé de la vérité du fait, & d'après ce que j'ai appris, je le crois vrai.

Note de l'Auteur.

(*) Les bons effets des patates dans la cure du scorbut, n'ont point échappé à l'attention du D^r. Blane, dans l'Ouvrage dont j'ai parlé dans la note précédente.

Note de l'Editeur.

que les limons , je trouvai qu'elles remplissoient mieux mon but que tout le reste. Mais comme notre traversée fut longue , nous employâmes aussi toutes nos oranges , j'eus alors recours à un mélange de sirop & de pulpe de tamarins mêlés avec du vin de France. Ce mélange réussit très-bien , comme détersif & comme antiseptique. On peut croire que je n'avançai pas beaucoup la guérison de ces ulceres pendant que nous fûmes sur mer , je fus très-content d'arriver à Portsmouth , avec une amélioration sensible de l'état des malades.

Les éloges que j'ai donnés aux effets du jus de limon , pourroient paroître extraordinaires à bien des gens ; mais je desire seulement qu'ils veuillent bien ne pas me condamner avant d'avoir essayé la méthode que j'ai suivie ; auresle le passage suivant de Bontius , cité par l'Hippocrate de la mer , le Docteur Lind , passage dont j'ai eu occasion de vérifier plusieurs fois la vérité , servira à confirmer ce que j'ai dit. — « Les plus habiles Praticiens aux Indes orientales ont plus de confiance aux limons , » contre les fievres malignes & pestilentiellles , » qu'au bezoar ou à la thériaque. Quant à moi , » dit-il , je puis assurer que dans ma pratique » j'en ai obtenu de meilleurs effets que d'aucun autre remede.

Lothbury , le 5 Octobre 1785.

VIII. *Sur un enfant qui avoit avalé une épingle : observation communiquée dans une lettre au D^r. Simmons, par Guillaume Boys, Ecuyer, Membre de la Société Royale du Corps des Chirurgiens de Londres, & Chirurgien à Sandwich.*

ON m'amena l'autre jour l'enfant d'un de mes voisins, qui venoit d'avalé une épingle. La jeune femme qui le conduisoit, me dit que cette épingle étoit arrêtée dans la gorge, & qu'elle l'avoit sentie à la partie antérieure. Je portai mon doigt dans la bouche de l'enfant, aussi profondément qu'il me fut possible, & je ne sentis rien ; mais comme la jeune femme persistoit à soutenir que l'épingle étoit certainement arrêtée à l'endroit indiqué, je fis une nouvelle recherche, & je ne pus douter de la vérité de son assertion. L'épingle étoit située en travers à la partie supérieure du passage, mais si éloignée, que je ne pouvois la sentir que par l'extrémité du doigt. L'enfant étoit dans une situation fâcheuse, il souffroit & faisoit des efforts continuels pour vomir, ainsi il devenoit nécessaire d'entreprendre le plutôt possible l'extraction de ce corps étranger.

J'avois par hazard quelques-unes de ces longues épingles que les Ouvrières emploient pour la dentelle. J'en choisis trois des plus unies, & avec de petites pinces je les pliai de manière à former avec leur tête des espe-

ces de hameçons mouffes ou de petits crochets , dont l'extrémité étoit fort renversée en dedans , afin de ne point égratigner l'œsophage , de n'être point arrêté par quelques-uns de ses replis , & aussi afin que l'anse du crochet , une fois engagée sous l'épingle , pût facilement la déplacer & la ramener en devant.

Les épingles ainsi préparées , je les rangeai à quelques distances l'une de l'autre , sur le doigt indice d'un gant de peau , je les plaçai & en arrêtai la pointe , de manière qu'il me parût impossible qu'elles pussent s'en détacher. Je portai mon doigt ainsi armé dans la gorge de l'enfant , ses efforts tromperent d'abord mon espérance ; mais , dans une seconde tentative , mon doigt se trouva arrêté par quelque chose , & je sentoie que je ne pouvois le dégager sans un effort considérable. Je le retirai donc avec une force très-grande & même effrayante ; mais à mon grand regret , je n'amenai point l'épingle. Le sang sortit aussi-tôt de la bouche & du nez. Je présimai d'abord que , malgré mes précautions , mes petits crochets avoient déchiré quelque partie de l'arrière-bouche , dont les suites pourroient être fâcheuses ; mais je fus bientôt rassuré par l'état de l'enfant qui se trouvoit bien , & disoit ne plus sentir l'épingle. Je lui donnai un verre d'eau qu'il but sans difficulté , & il retourna chez ses parens. Je recommandai à sa mere d'examiner les felles de son enfant , & le quatrième jour elle y trouva l'épingle marquée B (1). Elle étoit re-

(1) Voyez la figure à la fin.

pliée , quoiqu'elle fut droite lorsque l'enfant l'avalâ (1).

Je dois observer que le crochet marqué X. se trouva , après l'opération , redressé comme il est représenté en C. & que sa pointe avoit été tordue & cassée dans son attache au gant , comme il est exprimé en D. ce qui fait sentir combien il avoit fallu employer de force pour déplacer l'épingle arrêtée au gosier. Il est évident que la tête de l'épingle étoit plus basse , & que l'effort que je fis pour la soulever , engagea la pointe dans les chairs , les déchira , & qu'ainsi échappée de l'anse du crochet , l'épingle devenue libre dans l'œsophage , fut aussitôt avalée par l'enfant. Aucun accident n'a suivi le déchirement de la gorge ; l'enfant étoit âgé de huit ans.

Dans de semblables circonstances , on peut profiter avec avantage de l'essai que nous avons

(1) Le procédé décrit dans cette observation est sans doute fort ingénieux , & , à défaut d'autres moyens , il peut être employé : mais il est infiniment plus simple , plus facile de glisser sur l'extrémité du doigt qui touche le corps étranger , une pince recourbée. C'est le procédé que j'employai , il y a quelques années , pour un Particulier qui avoit avalé une arrête de poisson. Je sentoisi à l'extrémité du doigt la surface du corps étranger , & à l'aide de ce doigt , je portai sur le corps même un *bec de grue* , je le saisis facilement , & en faisant différens mouvemens latéraux , je retirai facilement , & sans aucun inconvénient , une longue arrête de poisson engagée fortement & profondément dans le gosier.

Note du Traducteur.

fait, peut-être eût-il été plus heureux si nous eussions introduit le crochet entre l'épingle & la partie antérieure de l'œsophage, de manière à relever le corps étranger dans la partie la plus large de l'arrière-bouche; cette direction seroit sans doute préférable, mais dans le cas présent, l'épingle étoit si contiguë à la membrane, que ce procédé n'auroit pas été praticable.

Sandwich, le 11 Septembre 1785.

IX. *Sur les bons effets du suc gastrique (1) dans le traitement des ulcères, & sur ceux du magistère de bismuth dans les affections douloureuses de l'estomac : observations communiquées dans une lettre au D^r. Simmons par M. Butini, D. M. &c. Médecin à Geneve.*

DEPUIS quelque temps nous avons ici beaucoup employé des remèdes, dont vous ne ferez peut-être pas fâché de connaître les effets.

(1) M. Senebier, de Geneve, paroît être le premier qui ait conseillé l'application topique du suc gastrique, dans un Mémoire sur ce sujet, intitulé *Observations importantes sur l'usage du suc gastrique dans la Chirurgie*, article inséré dans le *Journal de Physique*, Mars, 1785. M. S. rapporte plusieurs cas dans lesquels ce suc a été employé avec succès par M. Jurine, Chirurgien à Geneve, & d'après ces effets, il suppose qu'il possède des propriétés semblables à

1°. *Le suc gastrique.* — L'usage de ce suc a été adopté avec le plus grand succès dans la cure des ulcères rebelles : aucune application topique n'a un meilleur effet pour nettoyer la surface des ulcères , corriger leur fétidité ou les disposer à la cicatrice. Je l'essaie actuellement sur un homme fort âgé , qui a un ulcère phagédénique à la joue gauche. Cet ulcère commença il y a environ quatorze ans ; & depuis plusieurs années , malgré les soins , les efforts des Chirurgiens les plus expérimentés , malgré une multitude de remèdes différens , le mal a toujours fait des progrès. Quand j'ai vu le malade pour la première fois , l'ulcère avoit plusieurs pouces de diamètre avec des bords durs proéminents , & s'étendoit presque dans toute la bouche. Dans l'espace de quatre semaines l'application du suc gastrique , aidée par l'usage interne du quinquina & du sublimé corrosif , a produit le changement le plus favorable sur les bords de cet ulcère , & l'a réduit au tiers de sa première étendue. — Le suc gastrique est pris de l'estomac d'un mouton , que l'on garde un jour sans le laisser man-

celles dont M. Butini fait ici mention. — On nous dit que beaucoup d'expériences semblables ont été faites avec le même succès , par M. Carminati , Professeur de Chirurgie à Paris ; mais à l'Hôpital de Westminster , où ce nouveau remède a été essayé sur différens ulcères malins , par M. Watson , ses bons effets , ainsi que nous l'apprend ce Praticien , n'ont pas été assez sensibles pour l'engager à en continuer l'usage.

Note de l'Editeur.

ger. Le Boucher nous fournit chaque jour du suc frais. Le pansement consiste simplement à tremper dans ce suc un plumace au mollet, que l'on applique sur l'ulcere, & que l'on renouvelle huit fois par jour.

2°. Le *magistere de bismuth*. — Ce remede peut être considéré presque comme un spécifique dans les douleurs nerveuses & chroniques de l'estomac, maladies si fréquentes dans ce Pays, & jusqu'ici si difficiles à guérir. On a fait de nombreux essais de ses effets dans ces cas, & en général avec le plus grand succès. La dose est d'abord d'un grain quatre fois par jour; on l'augmente peu à peu, & dans quelques cas on la porte jusqu'à une dragme, & même davantage. Au lieu d'exciter des nausées, comme font les fleurs de zinc chez le plus grand nombre des malades, ce remede semble les prévenir.

Geneve, le 30 Octobre 1785.



SECONDE SECTION.

L I V R E S.

CAJETANUS TACCONUS, *de morbo qui lapsum ab excelsa loco, & inde ortum terrorem consecutus est. Vide de Bononiensi Scientiarum & Artium Instituto atque Academiâ Commentariorum tomum sextum, in-4°. Bononiæ, 1783.*

Le sujet de cette observation est une pauvre fille, âgée de quinze ans, qui demandoit l'aumône dans le voisinage de l'Auteur, & qui attira son attention par la singularité de sa figure; elle marchoit lentement, & il paroissoit qu'elle éprouvoit beaucoup de difficulté, car elle s'arrêtoit un peu à chaque troisième pas. L'Auteur remarqua aussi que les mains, les bras, la face, les levres, & même la conjonctive des yeux de cette fille, étoient d'une couleur livide.

Toutes ces circonstances exciterent la curiosité du Docteur Tacconus; il s'informa auprès de cette fille de la cause, & de la nature de ses affections; il en apprit les détails suivans. Outre une pulsation continuelle qu'elle éprouvoit au côté gauche de la poitrine, & une extrême foiblesse dans tous ses membres, elle ne pouvoit avaler que des alimens liquides ou fort clairs, & encore avec beaucoup de

difficulté; le plus ordinairement elle étoit constipée, & elle avoit observé que ses douleurs augmentoient toujours pendant l'hiver. Elle n'avoit jamais eu ses regles. Sa voix étoit basse, entre-coupée, son pouls fréquent & foible; cette fille ajouta que sa maladie avoit commencé à l'âge de cinq ans, & elle l'attribuoit à une frayeur subite & extrême qu'elle éprouva à la suite d'une chute qu'elle fit d'un endroit fort élevé.

Depuis l'instant que l'Auteur eut parlé à cette malheureuse fille, il l'observa attentivement pendant trois ans, il passoit à peine un jour sans la voir ou lui parler, & pendant tout ce temps il ne remarqua jamais que les narines, le thorax ou l'abdomen, eussent dans la respiration le plus léger mouvement. Cependant les maux de cette fille augmentèrent peu à peu, & pendant l'hiver, quand la saison fut très-froide & très-humide, elle commença à se plaindre d'une douleur au côté gauche, & rendit par la bouche un sang noir & grumeleux. Malgré ce nouvel accident, cette malheureuse fille continua encore pendant vingt-quatre jours à se placer dans la rue, comme à son ordinaire; mais enfin ses forces s'épuisèrent tellement, qu'on fut obligé de la porter dans sa chambre qui étoit très-près, & bientôt après elle y mourut.

En examinant le cadavre, notre Auteur trouva que cette lividité qu'il avoit d'abord remarquée sur la face, le col & les mains, étoit répandue sur tout le corps : l'estomac, le foie & l'épiploon paroissoient avoir plus

de volume que dans l'état ordinaire, le diaphragme étoit extrêmement mince, & tellement repoussé en haut par les intestins, que la capacité du thorax étoit fort petite ; les poumons étoient fermes, secs & contractés, le lobe gauche étoit d'une couleur livide foncée ; il étoit adhérent à la plevre, ce qui répondoit à l'endroit de la douleur dont s'étoit plaint la malade. On trouva aussi environ trois onces d'un sang noir & grumelé sur la surface du diaphragme & dans la trachée artère ; mais ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit la forme & la disposition du cœur. Au lieu de cette forme conoïde qui lui est propre, il ressembloit à un cube : la disposition de ses deux ventricules étoit encore plus singulière : le ventricule gauche présentoit dans sa forme, dans sa structure, cette disposition que l'on remarque ordinairement au ventricule droit, & *vice versâ*. L'orifice de l'artère pulmonaire étoit fermé par les valvules sigmoïdes, qui avoient contracté entre elles une adhésion si forte, que l'eau injectée dans ce vaisseau ne s'échappoit que par une fort petite ouverture, encore l'Auteur soupçonne-t-il que cette ouverture a été faite par la sonde dont il s'étoit servi pour examiner l'état des valvules. La veine pulmonaire étoit vuide & contractée, le canal artériel étoit fermé ; mais le trou ovale étoit ouvert & plus large qu'il n'est ordinairement dans le fœtus : le reste de la dissection ne présenta rien contre nature.

Après la description des dispositions singulières
observées

observées dans la dissection , notre Auteur en présente l'explication. Il attribue l'ouverture du trou ovale à la chute & à la frayeur qui en résulta : dès-lors , dit-il , le sang commença à passer par cette ouverture accidentelle , & l'artere pulmonaire perdant peu à peu ses fonctions , son orifice se ferma par l'adhésion des valvules. Ainsi le sang n'étant plus exposé à l'action de l'air dans les poumons , n'eut plus cette couleur vermeille qui lui est propre. L'Auteur pense que ce changement dans la circulation du sang , suffit pour expliquer l'altération observée dans la figure du cœur. Cette augmentation de capacité du ventricule gauche , qu'il compare à une dilatation anévrysmatique , a dû occasionner la pulsation dont la malade se plaignoit au côté gauche. Telle est la description que l'Auteur donne de cette disposition extraordinaire : mais le Lecteur qui se rappellera les descriptions des conformations vicieuses du cœur , publiées ici depuis peu (1) , pensera peut-être que , dans le cas dont il s'agit , l'altération de cet organe est due plutôt à un vice de conformation , qu'à un changement secondaire & accidentel survenu dans la circulation du sang , après la naissance. Au reste , quelles que soient les causes de cette disposition contre nature , ces faits sont certainement très-curieux ; ils fourniront une nouvelle preuve que l'altération du

(1) Voyez les Transactions médicales , tome 3. page 339 , les Observations & Recherches médicales , tome 6. page 291.

cœur peut subsister , au moins un certain temps , sans faire périr le sujet qui en est affecté.

II. Christianus-Fredericus Reuss, *de Virtutibus caricis arenariæ , radicis falsæ-parillæ vires ferè superantibus. Vide Novorum aëtorum Physico-Medidorum Academiæ Cæsareæ Leopoldino-Carolinæ Naturæ Curiosorum tomum septimum , in-4^o. Norimbergiæ , 1783.*

L'objet de ce Mémoire est de recommander la racine du caret des sables , comme pouvant être substituée avec avantage à la falsepareille (1). L'Auteur observe que la décoction de ce caret a été long-temps employée avec succès dans l'Armée prussienne ; mais il ne nous donne aucune expérience pour assurer l'efficacité comparative de ces deux remèdes : ses recherches sont principalement bornées à l'analyse chymique. On obtient du caret des sables un extrait par l'esprit de vin & par l'eau ; & comme l'extrait résineux obtenu du caret , est plus abondant que celui obtenu par la falsepareille , l'Auteur donne la préférence , pour l'usage médical , à cette plante indigène.

Ce que dit l'Auteur de l'emploi du caret

(1) MM. Coste & Villemet , dans leur excellent Ouvrage , intitulé *Essais botaniques , chymiques & pharmaceutiques sur les plantes indigènes que l'on peut substituer aux végétaux exotiques*, Nancy, 1778, in-8^o, recommandent la racine de houblon & de persicaire , pour substituer à la falsepareille.

en Prusse ; est fondé sur l'autorité du Professeur Gleditch , qui s'exprime ainsi dans les Mémoires de l'Académie de Berlin , année 1768.

« Il est une espece de caret , communément
 » appelée par les Allemands , *flug sand* , *carex*
 » *arenaria* , Linn. qui , d'après les expériences
 » les plus exactes , paroît être d'une grande
 » utilité en Médecine. Cette plante se trouve
 » en grande quantité dans quelques parties du
 » Marquisat de Brandebourg ; ses racines ,
 » fraîches & nettoyyées , ont quelque ressem-
 » blance à celles de la fause-pareille.
 » Elles ont un goût douceâtre , balsamique ;
 » les teintures , les extraits & les autres pré-
 » parations de cette plante , soit avec l'eau ,
 » soit avec le vin ou l'esprit de vin rectifié ,
 » ressemblent aux préparations du gayac , par
 » les mêmes dissolvans : en un mot , son
 » goût , son odeur , ses effets & sa maniere
 » d'opérer , annoncent qu'elle possède des
 » vertus supérieures à celles de la fausepa-
 » reille. Depuis quelques années , elle a été
 » employée avec grand succès à Berlin &
 » dans les Armées de Sa Majesté , au lieu
 » d'un remede exotique & dispendieux. »

Depuis la publication des Observations du Professeur Gleditch , cette plante , proposée pour remplacer la fause-pareille , a été le sujet de deux Dissertations : l'une , du Dr. C. G. Meier , intitulée , *de Carice arenariâ , sive falsâ-parillâ germanicâ* , parut à Francfort-sur-l'Oder , en 1772 , & est accompagnée d'une gravure de la plante. L'autre Dissertation parut à Er-

lang, en 1784; elle est du D. C. F. Merz, & intitulée, de *Caricibus quibusdam medicinalibus falsæ-parillæ succedaneis*. Nous trouvons dans ces deux Ouvrages une description botanique fort exacte, ainsi que l'analyse chimique de la plante; mais nous n'y trouvons aucune expérience satisfaisante sur ses propriétés médicinales, & les effets de ce remède dans les maladies. Le D^r. Merz pense que deux autres especes de caret (1), favoir, le caret fourchu & le caret hérissé, ont une efficacité égale à celle du caret des fables; & comme ces deux especes sont communes en Angleterre, nous pouvons espérer de voir bientôt leur propriété médicinale éclaircie, d'une maniere satisfaisante.

III. *Observations & Recherches en Médecine*, volume VI.

(La notice des premiers articles de ce volume se trouve pages 329 & suivantes de ce Journal.)

XII. *Difficulté spasmodique dans la déglutition*

(1) Il y a un grand nombre d'especes de carers: on les désigne généralement dans cette Province, & dans une partie de la France, sous le nom de *lauche*, & plus généralement encore sous celui de joncs. Les especes qui sont principalement recommandées ici, sont le *carex arenaria*, *carex disticha*, & *carex hirta*; Linn. Ces différentes especes se trouvent facilement ici. Voy. la Flore françoise du Chevalier de la Mark.

Note du Traducteur.

guérie par les frictions mercurielles ; par J. H. Sequiera , D. M.

Le sujet de cette observation est un jeune homme dont la maladie commença d'abord par une toux sèche , continuelle , convulsive , qui résista à une grande quantité de remèdes ; les facultés intellectuelles s'altérèrent ; le malade éprouva bientôt un tremblement général semblable à la danse de St. Vit ; il lui survint une difficulté d'avaler qui augmenta si promptement , qu'en peu de jours il ne put prendre ni solide , ni liquide. A la première apparition de ce symptôme alarmant , on donna d'abord des opiates à grandes doses ; mais comme ils ne produisoient aucun bon effet , notre Auteur eut recours aux frictions mercurielles. Le sixième jour la bouche fut affectée par le mercure ; aussi-tôt le malade commença à pouvoir avaler , & peu d'heures après la déglutition fut entièrement libre : mais ce qui est le plus remarquable , la toux , le tremblement , en un mot tous les symptômes morbifiques s'évanouirent comme par enchantement , & depuis ce temps le malade a toujours joui d'une bonne santé.

XIII. Usage du bain froid dans les trismos ; par G. Wright , M. D.

On trouve dans ce Mémoire plusieurs observations de tétanos & d'opisthotonos , qui ont été traitées avec succès par l'application externe de l'eau froide. Cette méthode paroît avoir été suggérée à l'Auteur par son ami le Dr. Lind , Médecin de l'Hôpital d'Haflar ; mais

quoi qu'il en soit, l'Auteur assure qu'elle n'a jamais trompé ses espérances, & que les succès qu'il en a obtenus ont été plus prompts que ceux que l'on obtient par aucun des moyens connus & proposés jusqu'ici. Il rapporte en preuve six faits particuliers. Dans deux desquels l'Auteur ne dit rien de l'usage de l'opium; mais dans les quatre autres, il a joint ce remède aux bains froids : cependant les bons effets de son application sont sensibles dans tous les cas. La manière d'employer l'eau froide consiste à verser, toutes les trois ou quatre heures, sur le corps du malade, deux ou trois seaux pleins d'eau : la première, ainsi pratiquée, augmente d'abord la chaleur, & diminue considérablement les symptômes (1).

XIV. *Histoire d'une toux singulière ; par R. Douglas, Médecin de Londres.*

Le malade dont il s'agit dans cette observation, étoit âgé de cinquante-sept ans, & paroissoit jouir d'une fort bonne santé, lorsqu'il fut attaqué de cette toux. Il éprouva d'abord une forte demangeaison ou de chatouillement profond dans le côté gauche de la gor-

(1) On trouve dans le Journal de Médecine militaire, rédigé par M. de Horne, année 1784, tom. 3. p. 487. l'histoire d'une maladie convulsive extraordinaire, par M. Barilly, guérie par l'usage des douches d'eau froide sur la tête & les tempes. Voyez les détails de cette observation dans l'Ouvrage que nous venons de citer.]

ge ; près l'angle de la mâchoire inférieure , chatouillement qui fut suivi presqu'aussi - tôt d'un violent accès de toux , un effort succédant à un effort avec la plus grande rapidité , jusqu'à ce qu'il fût nécessaire d'inspirer ; après quoi la toux recommençoit comme auparavant , & duroit dix ou douze minutes. Demi-heure après , le malade étoit aussi bien que s'il n'avoit rien éprouvé. Dès cet instant la toux revint fréquemment , mais sans ordre périodique , & jamais deux fois dans le même jour. On essaya d'abord beaucoup de remèdes , mais sans beaucoup d'effets. Notre Auteur se trouvant un jour auprès du malade , qui étoit violemment attaqué de sa toux , lui approcha des narines un flacon contenant dix à douze onces d'eau de Luce ; aussi-tôt la toux cessa : cependant la maladie continua plusieurs années ; mais l'application d'un flacon contenant deux onces au plus d'eau de Luce , n'a jamais manqué d'arrêter ou de diminuer beaucoup l'accès , quoique jamais aussi promptement & aussi efficacement que la première fois , quand le flacon contenoit dix ou douze onces : aussi l'Auteur observe que l'avantage qui suivoit l'usage de ce moyen , étoit en quelque sorte proportionné à la quantité contenue dans le flacon. Enfin la toux cessa entièrement , sans aucune raison apparente ; car le malade se reposant entièrement sur l'usage de l'eau de Luce pour soulager ses accès , avoit depuis longtemps abandonné tous les remèdes internes , & n'avoit fait aucun changement à sa manière de vivre.

XV. *Incontinence d'urine guérie par l'usage d'une sonde flexible, par G. Mitchell, Chirurgien à Wapping.*

Une femme de trente-six ans , que l'on fut obligé de délivrer avec le forceps d'un gros enfant , eut le vagin blessé dans l'opération , très-près du col de la vessie , & il s'établit une communication entre le vagin & l'urethre. Pour remédier à cette incommodité , on introduisit dans l'urethre une sonde flexible , on engagea la femme à la conserver aussi longtemps qu'il lui seroit possible , & on lui apprit la manière de l'introduire. Cette femme , dit l'Auteur , porta la sonde constamment pendant trois semaines , l'ôtant seulement quelquefois pour se soulager , & observer si l'urine passoit encore par le vagin : peu de jours après l'introduction de la sonde , elle s'aperçut que l'écoulement de l'urine étoit moins abondant par le vagin ; enfin , au bout des trois semaines dont j'ai parlé , sa guérison fut complette.

Dans une note ajoutée à ce Mémoire , la Société observe qu'un de ses Membres (vraisemblablement le D^r. Hunter), qui a vu beaucoup de pareilles fistules urinaires chez les femmes , pense que la méthode proposée par M. Mitchell ne peut être utile & efficace , que quand la perforation se trouve dans quelque point de l'urethre , mais qu'on ne peut en espérer aucun avantage , quand l'ouverture se trouve au corps de la vessie. Il craindroit que , dans ces derniers cas , la vessie ne pût supporter l'irritation produite par la présence d'une sonde assez longue pour remplir l'objet que

l'on se propose. A ce sujet , il a rapporté qu'il avoit essayé cette méthode sur une de ses malades qui étoit dans cette fâcheuse situation , quoique bien persuadé de l'importance de cette opération , pour remédier à une incommodité qui devoit durer toute sa vie ; la femme ne pouvoit supporter la sonde dans la vessie ; l'irritation déterminoit des efforts continuels , jusqu'à ce que la sonde fût sortie de cet organe & fût passée dans l'urethre ; mais alors l'urine s'écouloit par le vagin , & ainsi l'ouverture resta fistuleuse.

XVI. Lettre écrite au D^r. J. Fothergill sur l'avantage de rétablir la salivation pour la guérison de quelques symptômes anomaux ; par le D. Mat. Dobson.

Le fait rapporté dans ce Mémoire , fournit une nouvelle preuve de l'efficacité de la méthode que M. J. Silvester a employée dans trois cas déjà décrits dans le troisième volume de cet Ouvrage. Une jeune Dame avoit eu des boutons au visage , pour lesquels elle avoit pris à petites doses les pillules de Plummer , jusqu'à exciter une légère salivation. Dès que cette salivation eut cessé , la malade se laignit de douleurs plus ou moins vives à la région de l'estomac. Elle éprouvoit une difficulté d'avaler , & quelques autres symptômes alarmans , tels que les convulsions & délir fréquent. Après avoir essayé sans succès l'opium & les autres antispasmodiques , notre Auteur présume que tous ces accidens devoient être attribués à la suppression subite de la saliva-

tion. D'après cette idée sur la cause du mal ; il étoit naturel , ainsi que l'a conseillé le D^r. Silvester , de rétablir la salivation : la violence des symptomes , l'extrême foiblesse de la malade paroissoient ne laisser aucune ressource , & ne permettoient pas d'espérer que les remèdes eussent le temps d'agir ; cependant on essaya les frictions mercurielles , & notre Auteur prescrivit en même temps l'usage interne du calomel : le quatrième jour le ptialisme commença , & les symptomes diminuerent. La salivation se soutint plus de vingt jours , & tous les accidens disparurent entièrement. — Cette observation seroit sans doute plus satisfaisante , si l'Auteur eût fait connoître la nature de l'éruption cutanée , pour laquelle on avoit d'abord conseillé l'usage des mercuriaux.

XVII. *Histoire d'une affection extraordinaire au cerveau : lettre des D^{rs}. Smith , Mart. Wall & M. J. Langford , Chirurgiens , au Docteur Hunter.*

Le fait rapporté dans cette lettre est fort curieux. — Un jeune homme se plaignoit de temps en temps de douleurs à la tête & au ventre , ce que l'on attribua d'abord à des vers ; par la suite , il survint des symptomes qui sembloient indiquer quelque affection particulière à la tête ; ces symptomes étoient une stupur remarquable , une suspension momentanée des facultés intellectuelles : enfin , dans les derniers temps , il survint une fièvre aiguë avec délire , qui enleva le malade le quinzième jour , à l'âge de vingt ans.

A l'ouverture du cadavre , on trouva que la dure-mere , la pie-mere & la substance du cerveau étoient unies à l'épine supérieure & transversale de l'os occipital , par une concrétion osseuse plus large qu'une piece de dix sols , & plus épaisse qu'un schelling ; les bords & la surface de cette concrétion étoient dentelés , inégaux , adhéroient à la faux & au sinus longitudinal , du côté gauche.

Après la mort du malade , nos Auteurs apprirent qu'il avoit reçu précédemment un violent coup à la partie postérieure de la tête , & que pendant plusieurs années il s'étoit plaint d'une sensation douloureuse à cette partie externe de la tête (qui correspond exactement au siege de la concrétion interne) , principalement quand on le peignoit : on avoit aussi remarqué que les cheveux étoient moins épais dans cet endroit ; mais les Auteurs n'ont point été instruits de quelle maniere le coup avoit été donné , quels symptomes le malade avoit d'abord éprouvés , & quel traitement on avoit employé.

XVIII. *Observations sur la cure des flux ; par des petites doses d'ipécacuanha ; par J. Fothergill. M. D.*

Dans ce Mémoire , l'Auteur ne se propose pas de décrire les différentes especes de flux qui se présentent dans la pratique , & dans lesquels l'ipécacuanha peut être employé avec avantage ; il borne ses observations à cette especie qu'il appelle diarrhée habituelle , qui dépend de quelque irritation résultante de

l'acrimonie des liqueurs, & accompagnée d'une grande foiblesse & d'irritabilité aux intestins. Cette maladie, nous dit l'Auteur, attaque également les personnes des deux sexes & de tous âges : quelques-uns ont la bouche amère, la langue épaisse, ils éprouvent du mal-aise, & une fièvre plus ou moins vive ; chez d'autres, la maladie se présente sans ces symptômes, seulement le malade est affoibli par la fréquence des selles : alors, lorsque le tissu des viscères n'est point altéré, notre Auteur a obtenu de bons effets de l'ipécacuanha à petites doses, il en prescrit un grain, un grain & demi ou deux grains à prendre le matin dans le lit ; en même temps il prescrit pour le soir un opiat chaud, tel que la confécion de Damocratte ou le philonium, à une dose capable de procurer du calme pendant la nuit. L'ipécacuanha doit être répété ou omis le lendemain, suivant les effets qu'il a produits ; s'il a procuré des évacuations abondantes, il faut en suspendre l'usage jusqu'au lendemain, mais il convient toujours de continuer le calmant.

Le plus ordinairement, nous dit l'Auteur, il arrive que quelques doses de ce remède, aidées par un régime convenable, diminuent peu à peu ces diarrhées ; cette méthode continuée, en laissant des intervalles plus longs entre chaque dose d'ipécacuanha, arrête enfin sûrement & efficacement ces sortes de flux. Ici l'Auteur prend occasion d'observer que la méthode ordinaire d'administrer journellement de petites doses d'ipécacuanha, ou de verre d'antimoine ciré, est souvent nuisible, parce

qu'elle entretient une disposition aux évacuations , & qu'on ne laisse pas un intervalle suffisant pour retirer du remede les effets que l'on doit en attendre.

Par rapport au régime , le D^r. Fothergill conseille d'être sévère sur la quantité des alimens ; il voudroit que le malade se bornât , pendant un certain temps , à un seul genre d'aliment ; le mouton lui paroît aussi convenable qu'aucune autre nourriture : enfin , il recommande , pour rétablir entièrement la santé , l'usage du quinquina & des martiaux.

XIX. *Histoire d'une tumeur venteuse à la tête , ouverte & guérie ; par M. Stoid , Chirurgien à Wrexham.*

Cette tumeur étoit située à l'union des sutures sagittales & lambdoïdes. Quand l'Auteur la vit pour la première fois , elle étoit de la grosseur d'un œuf de pigeon ; la malade étoit une femme de moyen âge , qui avoit toujours joui d'une bonne santé ; mais environ huit ans avant l'apparition de cette tumeur , elle avoit fait une chute de cheval sur un pavé , ce qui lui avoit causé un étourdissement , & l'avoit privée pendant quelques minutes de l'usage de ses sens ; cependant elle ne se rappelloit pas qu'elle eût eu à la tête quelque contusion ou blessure. La tumeur diminuoit peu par la pression , mais la malade éprouvoit alors un bruit dans l'oreille gauche ; enfin , dans l'espace d'un an , cette tumeur augmenta considérablement ; elle occasionnoit des douleurs de tête , des vertiges , une nausée continuelle ,

& une sensation d'engourdissement dans les membres , mais principalement aux bras. Ce fut dans ces circonstances que l'on se décida à ouvrir la tumeur : elle ne contenoit que de l'air ; mais le crâne étoit découvert , & carié dans toute l'étendue de cette tumeur. La parrie qui avoit été la première affectée , étoit la plus altérée ; tous les symptomes disparurent après l'opération , la plaie fut guérie en peu de temps , & sans aucune exfoliation sensible.

XX. *Observations sur la goutte ; par feu Al. Small , Chirurgien de l'Isle de Minorque.*

Ces observations ont d'abord été publiées en françois dans le Journal de Médecine : l'Auteur y rapporte d'une manière fort intéressante les preuves qu'il a acquises des bons & des mauvais effets du tartre stibié & du quinquina. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage même.

XXI. *Des effets dangereux des baies de Bella-Dona : lettre de M. Brunwell , Chirurgien de la Milice de Surrex.*

Six Soldats avoient mangé des baies de Bella-Dona ; quatre éprouverent ardeur , sécheresse à la gorge , & dilatation de la pupille ; les deux autres , qui avoient mangé une plus grande quantité de ces baies , eurent les mêmes symptomes , mais à un plus haut degré : ils furent aussi dans le délire. On administra à ces Soldats des émétiques actifs & des purgatifs ; tous furent guéris , sans aucun symptome de

paralysie. L'un de ceux qui avoit été le plus dangereusement affecté, resta dans le délire jusqu'au quatrième jour ; un second émétique qu'on lui donna alors, lui fit rendre une grande quantité de graine, & bientôt après il se rétablit.

Ce Mémoire est terminé par une lettre de M. J. Hoffman, Chymiste à Cambridge, qui décrit les effets de ce poison sur un chien. Il y est fait aussi mention de symptômes remarquables, semblables à ceux de l'hydrophobie, observés dans un levrier à qui on avoit fait avaler deux dragmes de camphre.

XXII. *Histoire d'une plume de douze pouces de longueur, heureusement retirée de l'œsophage d'un homme, qui l'avoit laissée échapper en s'irritant l'œsophage pour se faire vomir ; par M. J. Croker-King, Chirurgien à Dublin.*

Ce cas est presque semblable à celui rapporté par le Dr. Cleghorne, dans le troisième volume de l'Ouvrage que nous analysons.

XXIII. *Observation sur une maladie du rein ; par G. Pearson, Médecin de Doncaster.*

Il s'agit dans cette observation d'un enfant de quatre ans & demi, dont le rein acquit un volume considérable. La maladie commença par des douleurs de ventre, principalement dans la partie inférieure : ces douleurs se faisoient ressentir de temps en temps, & persistèrent plusieurs mois : à la fin on s'aperçut que le ventre se tuméfoit. Cette cavité acquit

un volume considérable, & étoit extrêmement tendue ; mais le côté droit étoit plus gros & plus dur que le gauche. La quantité des urines étoit diminuée, & on sentoît une fluctuation obscure dans la partie inférieure de l'abdomen ; circonstance qui déterminâ à y faire la ponction avec un trois-quarts ; mais il ne sortit, par cette opération, aucun fluide aqueux. Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de suivre l'Auteur dans l'exposition des symptômes, des progrès de cette maladie, & de rapporter les différens remèdes que l'on essaya : nous nous bornerons à dire, avec l'Observateur, que quand les douleurs de l'abdomen n'existoient pas, l'enfant pouvoit marcher, dormoit bien, étoit gai, & à tous égards paroissoit se bien porter, si on en excepte le volume énorme du ventre. Le poulx donnoit cent trente à cent quarante pulsations dans une minute. Dans les derniers temps de la maladie, l'enfant se plaignoit de beaucoup de douleurs aux bras, au col ; les veines de l'abdomen & du thorax étoient fort dilatées ; les jambes, les cuisses étoient oedématisées : enfin le malade tomba dans l'étisie, en sorte qu'il lui fut bientôt impossible de sortir de son lit, & il mourut en Septembre 1778, vingt trois après les premiers symptômes de sa maladie.

A l'ouverture du cadavre on trouva le rein droit altéré, & considérablement tuméfié, il pesoit seize livres dix onces. Le rein gauche & les autres viscères étoient dans l'état naturel.

M. Pearson ajoute deux lettres qui lui ont été adressées, l'une, par le D^r. Al. Monro, l'autre, par le D^r. Ch. Webster. Ces lettres contiennent le récit d'une pareille maladie observée en 1770 dans l'Infirmierie d'Edimbourg. La malade dont parlent ces Messieurs, étoit une femme âgée de cinquante ans; elle ne se plaignoit que d'une tuméfaction du ventre, qui parvint peu à peu à un volume énorme. Comme on remarquoit une fluctuation obscure, deux fois on fit la ponction de l'abdomen, mais l'évacuation fut peu considérable. On trouva le rein gauche extrêmement dur; il pesoit quarante-cinq livres. Le D^r. Monro, dans sa lettre à notre Auteur, dit que, vu la souplesse que présentent les tumeurs qui renferment de l'eau, la surface unie des parties qui les composent, leur indolence, la fluctuation que l'on y sent lorsqu'on la touche, lui font craindre que l'on ne puisse parvenir à bien distinguer ces cas des vraies hydropisies.

Sauvages, dans sa Nosologie méthodique, a recueilli de différens Auteurs quelques cas de cette maladie, qu'il désigne sous le nom de *physconia renalis*.

XXIV. *Des bons effets de l'opium dans un cas dangereux de rétention d'urine; par J. Pearson, Chirurgien à l'Hôpital de Lock, &c.*

La rétention d'urine, dans ce cas, étoit l'effet d'une gonorrhée; le resserrement & l'inflammation de l'urethre rendoient le cathétérisme impraticable: les bains chauds, les laxemens, &c. furent essayés, sans aucun avan-

tage. Enfin ; notre Auteur se déterminâ à donner l'opium , dans la vue , comme il le dit lui-même , de suspendre l'action tonique des fibres motrices , espérant ainsi priver le sphincter de la vessie de sa force contractile. Le malade prit un grain d'extrait thébaïque toutes les quatre heures ; après la quatrième dose il s'endormit : alors l'urine coula involontairement en grande quantité , & après six heures de sommeil il s'éveilla , fort soulagé. Enfin , tous les symptômes inflammatoires se dissipèrent par degrés.

XXV. *Sur la cataracte ; par Jean Lucas ; Chirurgien de l'Infirmerie de Leed.*

Les remarques contenues dans ce Mémoire , sont évidemment la production d'un Ecrivain judicieux & expérimenté pour la cure de la cataracte. Il recommande beaucoup l'abaissement , & il préfère , pour cette opération , l'aiguille ronde à la plate , que l'on emploie communément. Cette correction est généralement adoptée par les Chirurgiens de l'Infirmerie de Leed ; & l'Auteur convient qu'il en est redevable au Baron Helmer , Oculiste voyageur. M. Lucas observe aussi que les aiguilles dont on se sert , sont généralement plus longues & plus pesantes qu'il n'est nécessaire : celle qu'il emploie ne pèse qu'une demi-dragme ; sa longueur en tout est de quatre pouces & demi ; la pointe est un peu aplatie , & le manche a un côté plat qui correspond à celui de la pointe.

On trouve dans ce Mémoire plusieurs cas

particuliers ; & entre autres ceux des cinq enfans de M. Hall, de Leaven près Beverley, qui tous sont nés aveugles. L'auteur dit qu'ils ont plus ou moins de signes d'imbécillité, qu'ils sont presque dans un mouvement perpétuel, remuant tantôt un membre, tantôt un autre, à peu près comme dans la danse de Saint-Vit; de sorte qu'il est probable qu'il y a quelque particularité dans la structure du cerveau de ces enfans.

XXVI. *Sur l'incertitude des signes d'infanticide ; par William Hunter, D. M. de la Soc. Roy. &c.*

Ce que l'on entend ordinairement par infanticide, est un crime que les circonstances modifient. L'excellent Ouvrage que nous avons sous les yeux, est destiné à éclaircir quelles sont ces circonstances qui changent l'espece du crime, & à écarter les préjugés qui malheureusement n'ont que trop prévalu jusqu'ici. — « J'ai vu, dit l'Auteur, les vertus privées & publiques, les foiblesses secretes & éclatantes des femmes de tous les rangs; j'ai été le témoin de leur conduite, lorsqu'elles se préparoient à encourir les dangers, & j'ai entendu leurs dernières & leurs plus sérieuses réflexions, lorsqu'elles n'avoient plus que quelques heures de vie. — Cette connoissance des femmes me met à portée de dire (ce qui sans doute n'est pas sans de grandes exceptions) que les femmes qui sont grosses sans oser avouer leur situation, sont ordinairement les objets les plus dignes de compassion, & qu'elles sont en

général moins criminelles qu'on ne se l'imagine. » — Chez quelques-unes (il est à souhaiter qu'elles soient en petit nombre) l'infanticide est un crime atroce ; mais l'Auteur est persuadé que les circonstances qui l'accompagnent en changeant l'espèce, & en modifiant considérablement l'atrocité. La mere dominée par un sentiment de honte insurmontable, & par le plus violent desir de conserver sa réputation, ne peut prendre sur elle d'avouer sa foiblesse & d'encourir l'infamie ; le désespoir s'empare de son ame, à proportion de ce qu'elle sent le danger augmenter. Dans cette situation, un grand nombre de femmes qui sont après cela accusées d'infanticide, se détruiroient elles-mêmes, si elles ne savoient pas que leur mort occasionneroit des recherches qui trahiroient leur secret. Elles méditent toute sorte de moyens pour dérober au Public la connoissance de leur foiblesse ; mais elles se trouvent au milieu d'un labyrinthe, & elles écartent l'idée de l'heure qui doit révéler ce qu'elles ont un si grand intérêt de cacher ; elles donnent beaucoup trop au hasard & à leur bonne fortune. Dans cet état elles sont souvent surprises par les douleurs qui surviennent plutôt qu'elles ne le croient ; leurs projets s'évanouissent, leurs douleurs & leurs inquiétudes les privent de leur jugement, & leur ôtent toute leur présence d'esprit. Elles se délivrent elles-mêmes ; souvent elles sont expirantes dans les souffrances ; elles ignorent ce qui se passe, & lorsqu'elles recouvrent un peu leurs forces, elles trouvent leur enfant mort. — Voilà une petite

partie des raisonnemens de notre Auteur, sur ce sujet : il justifie ces raisonnemens par des observations.

Après avoir fait voir que l'accouchement ne peut donner que de simples soupçons sur la réalité du crime, le D^r. Hunter passe à une discussion sur le point le plus important, savoir si, dans les cas d'accouchemens clandestins, à supposer que l'on prouvât que l'enfant a respiré, on peut en conclure qu'il a été tué : il donne plusieurs raisons convaincantes pour prouver que cela ne peut pas être, & que ce n'est-là, non plus que l'accouchement, qu'une simple prévention.

XXVII. *Trois observations sur des conformations vicieuses du cœur ; par William Hunter, D. M. de la Soc. Roy. &c.*

Ces observations ont été rapportées pour accompagner une du même genre, communiquée à la Société par le D^r. Pulteney, & publiée dans le troisieme volume des Transactions médicales. Le sujet de la premiere des observations du D^r. Hunter, étoit un enfant mâle, chez lequel, dès le moment de sa naissance, on observa une respiration laborieuse. Sa peau étoit noire par-tout, mais le symptome le plus extraordinaire étoit le mouvement du cœur, que l'on appercevoit de très-loin. L'enfant mourut sur la fin du treizieme jour. En l'ouvrant on apperçut que cette singularité provenoit d'une conformation contre nature de l'artere pulmonaire, laquelle a son origine

près le ventricule, étoit contractée de manière à former une substance absolument imperméable; le ventricule droit avoit à peine une légère cavité, & le sang rapporté par les deux veines caves, passoit par le trou ovale dans le ventricule gauche, de là dans l'aorte, d'où, par le moyen du canal artériel, il en refluoit une petite portion dans la branche gauche de l'artere pulmonaire, & il n'y avoit que cette petite portion du sang qui fût élaborée par la respiration.

Le second fait raconté par le D^r. Hunter, est celui d'un jeune homme qui vécut jusqu'à l'âge de treize ans. L'Auteur le vit pour la première fois à huit ans; il étoit aussi grand qu'un enfant de son âge, mais il étoit extrêmement maigre & mince; cependant cette maigreur ne paroissoit point être l'effet de la consommation. Son teint avoit toujours été obscur & presque noir. Ses symptômes les plus inquiétans étoient des accès, à l'approche desquels le cœur se trouvoit oppressé, le malade s'évanouissoit, il devenoit presque noir, & paroissoit insensible. Il sortoit ordinairement bientôt de cet état, avec des sanglots, des bâillemens, & un sentiment de lassitude. Toute affection un peu vive, ou tout mouvement précipité, lui occasionnoit en général ces accidens. Mais quelques années auparavant sa mort, il avoit observé que quand il sentoit approcher l'accès, il pouvoit l'éviter, ou tout au moins en diminuer la violence & la durée, en s'étendant promptement sur un

tapis , en se tournant sur le côté gauche , & en demeurant immobile dans cette situation pendant environ dix minutes.

Le Dr. Hunter déclara qu'il pensoit que ; dans ce cas , il y avoit quelque conformation particuliere du cœur , & cette conjecture fut vérifiée après la mort du malade. L'artere pulmonaire , à son origine du ventricule droit , étoit si petite , qu'elle pouvoit à peine laisser passer une petite sonde ; on découvrit aussi une autre particularité dans la structure du cœur lui-même , le *septum* manquoit , ou étoit troué à la base du viscere.

A ces deux observations , qui sont ornées de gravures , le Dr. Hunter en ajoute une troisième à peu près semblable. Le sujet de celle-ci est conservé dans son cabinet d'Anatomie : c'est l'histoire d'un enfant dont on ne fait rien , si ce n'est qu'il naquit au bout de six mois de conception. En examinant le cœur de ce fœtus , on trouva un trou au septum , à la base du viscere : ce trou étoit assez large pour laisser passer une plume d'oie , & par l'amincissement de ses bords , il paroissoit avoir existé dès le moment de sa formation.

Entre autres réflexions intéressantes du Dr. Hunter , sur les faits qu'il rapporte , il remarque que le teint noir des malades qui sont le sujet des premieres observations , tend à confirmer l'opinion des Savans , qui ont prétendu que le sang prend sa couleur rutilante dans les poumons ; par la respiration. Le malade de la seconde observation ne se nourrissoit qu'imparfaitement ; il grandissoit , & ne

grossoissoit pas en raison de son âge. Ces phénomènes forment des problèmes difficiles à résoudre ; le D^r. Hunter n'en tente pas la solution , & l'abandonne à ceux pour qui le système de la nutrition n'est point une énigme inexplicable. Ils nous diront pourquoi le sang ne remplit pas bien ses fonctions , lorsqu'il ne passe pas en entier à travers les poumons.

Dans les cas contre nature , observe-t-il , nous voyons souvent que ce qui manque d'un côté , est compensé d'un autre de quelque manière. C'est ainsi que , dans le second de ceux-ci , où l'artere pulmonaire étoit extraordinairement petite , il y avoit une communication entre le ventricule gauche , le ventricule droit & l'aorte , comme si elle avoit été faite dans l'intention de suppléer à ce défaut. Il remarque qu'un grand nombre d'animaux périssent presque à leur naissance , faute de quelques moyens qui suppléent à des conformations naturelles , & qui permettent au système de remplir ses fonctions ; ce qui le conduit à conjecturer que les accidens qui arrivent dans les grossesses , sont peut-être dus à quelque vice d'organisation qui n'a point été compensé par quelque moyen , ce qui ne permet pas au fœtus de vivre plus long-temps.

XXVIII. *Histoire d'une affection cruelle de l'estomac , guérie par le lait pris souvent & à petite dose ; par feu William Hunter , D. M. de la Soc. Roy. &c.*

Le sujet de cette observation , que l'Auteur

avoit coutume de rappeler dans ses leçons ; étoit un enfant âgé d'environ huit ans , & qui souffroit depuis long-temps d'une grande douleur d'estomac. Il avoit des vomissemens fréquens & violens , une grande foiblesse , & il étoit si maigre , que l'Auteur dit n'avoir jamais vu rien de si décharné. Lorsque le D^r-Hunter le vit pour la première fois , il y avoit déjà plusieurs mois qu'il souffroit ; le mal avoit toujours fait des progrès , & le malade étoit dans un état désespéré. On avoit fait beaucoup de remèdes , entre autres on avoit essayé l'opium , mais sans succès. L'opium avoit procuré quelque soulagement , mais après en avoir fait quelque temps usage , le malade le rejettoit , comme tout le reste , par le vomissement. Ce fut dans ces circonstances que l'Auteur fut consulté. Comme on ne pouvoit rien déterminer avec quelque certitude sur la cause de la maladie , il se contenta de recommander des frictions sur l'estomac , avec la main & l'huile chaude , devant le feu , matin & soir , & en même temps il avertit les parens de prendre garde de surcharger ce viscere , soit par la quantité , soit par la qualité des alimens. Comme le lait lui parut la nourriture la plus convenable , il en conseilla l'usage , d'abord à une cuillerée , & même moins. « S'il » en supporte la plus légère quantité , dit-il » au pere , vous pouvez être sûr qu'elle suffira pour le soutenir. Il faut qu'il y ait une » personne auprès de lui , uniquement occupée à le nourrir. Si vous réussissez dans le » commencement , persévérez & augmentez ,

» mais très-lentement, la dose du lait & des
 » autres alimens liquides , particulièrement
 » ceux qu'il préférera. »

Le Dr. Hunter n'entendit plus parler du malade qu'au bout de deux ou trois mois. Le pere vint le trouver un jour avec un air gai, & lui apprit que le plan de traitement qu'il avoit prescrit avoit été suivi avec la plus scrupuleuse exactitude, & qu'il avoit réussi d'une maniere admirable ; que dès ce moment son fils n'avoit plus vomi, & que tous les jours il reprenoit des forces & de l'embonpoint. En un mot, l'Auteur nous dit qu'il se rétablit entièrement, & qu'il devint un homme robuste.

Cette observation a été communiquée à la Société, à la priere de M. William Hey, Chirurgien à Leed, qui rapporte dans une lettre qui fait suite à l'observation du Dr. Hunter, des observations d'un semblable succès dans des cas analogues. M. Hey a essayé cette méthode d'après l'observation du Dr. Hunter, qu'il lui avoit entendu citer dans une de ses leçons.

XXIX. *Observation sur un rétablissement après une mort apparente, occasionnée par une forte dose d'opium ; par Thomas Whately, Chirurgien.*

Ce Mémoire nous offre un récit intéressant de l'accident du Domestique d'un Droguiste de Derby, qui avala environ une demi-once l'extrait solide d'opium. Au bout d'une demieure, lorsque M. Whately le vit, il étoit dans une espece de délire, quelquefois agité par un mouvement presqu'involontaire, d'autres fois assoupi. On lui fit prendre de hautes

doses de tartre émétique , & après avoir vomé plusieurs fois , ses douleurs se trouverent si considérablement diminuées , qu'il fut capable de marcher , & qu'il parut gai ; mais ayant été laissé seul dans cette situation pendant deux ou trois minutes , on le trouva bientôt après dans un état de mort apparente. Son visage étoit pâle , froid & cadavéreux ; ses levres étoient d'un blanc sale , ses yeux avoient perdu leur éclat , les paupieres restoient ouvertes , & l'on n'ap-
percevoit plus de respiration : mais il restoit encore un pouls petit & irrégulier. On souffla dans la bouche de ce malheureux avec un soufflet ordinaire , en comprimant les levres & les narines avec un mouchoir , & l'on réitéra les insufflations pendant plusieurs minutes , sans succès apparent. Mais M. Whately ne voulant point abandonner le malade , recommença son opération , & au bout de sept minutes on entendit un foible bruit , lorsque l'air sortit par l'expiration. A l'expiration suivante le bruit fut un peu plus fort , & il augmenta jusqu'à ce qu'enfin il survint des signes sensibles de vie. Le malade reprit son air naturel , il reconnut ceux qui l'environnoient , & répondit aux questions qu'on lui fit. Il étoit cependant toujours dans un état d'assoupissement sensible , & si on n'y avoit fait attention , il seroit mort sans que l'on s'en fût douté. Mais à force de répéter l'émétique (il en prit quarante grains à différentes fois dans l'espace de douze heures) , & de lui faire prendre de l'eau chaude , il fut si bien , que le lendemain matin il ne fut plus nécessaire

de lui donner des soins particuliers. Le soulagement que l'on obtenoit à chaque vomissement , étoit dû à l'évacuation de la cause morbifique ; car comme on n'observoit aucune portion d'opium solide dans les matieres rejetées , il ne s'en évacuoit que ce qui étoit dissout. D'après cela , M. Whately est porté à conclure qu'il faut donner ses soins au malade beaucoup plus long-temps lorsque l'opium est sous forme solide , que lorsqu'il est sous forme liquide.

XXX. *Essai sur les maladies épidémiques qui ont régné à Londres sur la fin de 1775 ; par feu le D^r. John Fothergill , D. M.*

XXXI. *Histoire d'une maladie de l'estomac ; par Michell Morris , D. M. de la Soc. Roy. avec l'ouverture des cadavres ; par M. Watson , de la même Société , & Chirurgien de l'Hôpital de Westminster.*

Les maladies décrites dans cet Ouvrage , ont été occasionnées par un amas de tubercules au dedans du pylore , lesquels obstruèrent totalement le passage de l'estomac au duodenum. On a ajouté une gravure au Mémoire , avec une description très - exacte de ce que l'ouverture du cadavre a offert.

De la traduction de M. Chaussier fils.



C A T A L O G U E.

1. **E**SSAI sur la fièvre puerpérale , par *Thomas Denman*, D. M. Licentié aux Accouchemens , & du Collège de Médecine de Londres , troisième édition , in - 8°. chez *Johnson* , à Londres , 1785.

Dans la nouvelle édition de cet excellent Ouvrage , l'article le plus soigneusement corrigé & augmenté , est celui qui regarde la nécessité de l'emploi très-prompt des remèdes qui sont les plus efficaces dans cette maladie , que l'Auteur considère comme étant dans le principe une maladie vraiment inflammatoire.

2. Traité sur la maladie des glandes des Îles Barbades , dans lequel on prouve que le siège de cette maladie est dans le système lymphatique , par *James Hendy*, D. M. Membre de la Société Royale de Médecine d'Edimbourg , Médecin de l'Hôpital de la Marine de Sa Majesté aux Barbades , & Médecin en chef des Milices de l'Île , in - 8°. chez *Dilly* , à Londres , 1784.

3. Remarques sur la maladie décrite depuis peu par le D^r. Hendy , sous le nom de maladie des glandes des Îles Barbades , par *John Rollo* , Chirurgien de l'Artillerie Royale , in - 8°. chez *Dilly* , à Londres , 1785.

4. Observations sur le *typhus* ou fièvre lente contagieuse , & sur les moyens de prévenir cette maladie & sa communication , par *Davis*.

Campbell , D. M. in-8°. chez *Johnson* , à Londres , 1785.

5. Observations sur les préparations anatomiques , avec la description d'une poudre d'antimoine d'une efficacité particulière dans les maladies inflammatoires , & sur-tout dans les fièvres des enfans.

6. Tentamen medicum & aerostatum usu Medicinæ applicando , Auctore *Ludov. Leulier-Duché* , in-4°. Monspeliï , 1784.

7. Essai sur les moyens de perfectionner les études de Médecine , &c. par S. A. D. *Tissot* , in-8°. Lausanne.

F I N.

TABLE GÉNÉRALE

DES Matieres contenues dans les quatre parties du sixieme Volume.

Nota. La lettre *a* indique la page des deux premiers cahiers , & la lettre *b* celle des deux derniers.

A.

Acta Medicorum Sueciorum ,	b 112
Aikin, édit. de la Mat. méd. de Lewis, par le Dr. J. Akin ,	a 91
— <i>Idem.</i> Manuel de Mat. médic.	b 108
Air (Réflexions sur différentes especes d')	b 109
Almanach de santé ,	a 226
Antidotarium coll. med. Bononiensis ,	a 107
Antimoine (Observations sur les préparations d')	b 210

B.

Balfour, de l'influence de la lune sur les fievres ;	a 103
Baldinger, Silloge selector. Opusculorum ,	a 111
Banks, Description d'une nouvelle espece de cinchona ,	a 183
Batch, Elenchus fungorum ,	a 114
Bath, Essai sur le caractère d'un Médecin ,	a 104
Belladonna, effet de ses baies ,	b 194
Bergman, sur l'utilité de la Chymie ,	a 101
Berkenhout (Symptomatologie de)	a 102
Bertier, Traité d'Ostéologie ,	a 113

Bismuth (bons effets du magistere de)	b 177
Block, Von der Eingeweidewurmer,	a 76
Bonu, Descriptio thesauri Hoviani,	a 227
Borsieri, Institut. Medicin. practic.	a 112
Boys, Observations sur un enfant qui avoit avalé une épingle,	b 172
Brodbelt (Observations rapportées par le Dr.)	b 142
Brunswell, sur les effets de la Belladonna,	b 194
Butini, sur le suc gastrique & le magistere de bismuth,	b 176

C.

Césarienne opération, pratiquée par une femme sur elle-même,	b 146
Caldani, Instit. physiolog. curâ E. Sandifortii,	a 104
Campbell, sur le typhus,	b 209
Camper, sur le calcul,	a 109
Camphre, ses effets dans la manie,	a 124
— Ses effets surprenans sur un chien,	b 195
Caoutchouc, ses caractères génériques,	b 91
Carex arenaria, recommandé pour suppléer à la fausse-pareille,	b 182
Cassavi ou Cassadu, ses racines employées dans les ulcères putrides,	b 165
Cavendish, Expériences sur l'air,	a 180
Cawley (Observations de Sir)	b 141.
Chamberlaine, sur le stizolobium,	b 88
Chandler, sur l'apoplexie & la paralysie,	a 225
Cheston, sur les concrétions polypeuses du cœur,	b 1
Cinchona (Description d'une nouvelle espèce de)	a 183
Cockell, sur la rétroversion de l'utérus,	b 109
Coley, sur une fièvre épidémique,	a 225
Corp, sur la jaunisse,	a 103
Cribb, sur le traitement de la hernie,	b 39
Cullen, Elémens de Médecine pratique,	a 60
Cullum, sur une tumeur située entre la vessie & le rectum,	b 101

D.

Davidson, sur une nouvelle espece de cinchona,	a	181
Day, sur les moyens de corriger l'air infect,	a	102
Denman, Essai sur la fièvre puerpérale,	b	209
Detmold, sur la fièvre pétéchiale,	b	112
Dewell, Philosophie de la Médecine,	b	226
Dickinson, sur les fièvres,	a	223
Dickson, sur les plantes cryptogames,	b	110
Digitale pourprée,	a 53-150.	b 80
Dobson, sur l'air fixe,	b	110
— Sur les bons effets du rétablissement de la salivation,	b	189
Douglas, sur une rupture de l'utérus,	a	93
— Sur une toux singulière,	b	186
Duché l. l. de Aerostatum usu medicinali,	b	210

E.

Emmet, Oratio coram Soc. Phys. Edimb.	a	103
Eustachii Tabular. anatom. explicationes novæ,	a	227
Ether vitriolique (Observ. sur l')	a 52.	b 117

F.

Fabricii Animadversiones Medicæ,	a	112
Fécales (endurcissement des matieres)	b	132
Faxe, sur la santé des gens de mer,	b	111
Fearon, sur les cancers,	a	102
Fernandes, sur les maladies des armées,	a	228
Fœtus extra-utérin,	a	50
— (Mouvement spontané des)	b	146
Ford, sur les hernies étranglées,	a	122
Fordyce, Fragmenta medica & chirurgica,	a	225
Fothergill (Œuvres du Dr.) publiées par le Dr. Lettsom,	a	222
— Sur l'épilepsie,	b	97
— Sur le mal de tête,	b	105

Fothergill, sur la cure des flux ;	b 191
Fowler, sur les effets du tabac ,	a 185
Fragilité des os ,	b 69

G.

Gardane, sur les maladies des Créoles ;	a 108
Gardiner, sur l'économie animale ,	a 102
Gastellier, sur les spécifiques en Médecine ;	a 103
Gastrique (effets du suc)	b 175
Gehler, de despiciendis Medicinæ irriforibus ,	b 112
Geller, de zinco ,	b 113
Gillepsie, sur l'ulcere putride ,	b 148
Goettling. Pharm. chemischer operationen ;	b 111
Goodwin, sur la fragilité des os ,	b 69
— Cas de tumeur enkistée ,	b 74
Goutte de l'estomac, guérie par l'éther ,	a 52. b 117
Grant, sur l'usage de l'opium ,	a 1-135
Gruner, sur l'infanticide ,	a 226
— Von Kleinen Med. Schriften ;	a 107

H.

Haighton, sur l'hydrophobie ;	b 137
Hall, sur un anévrysme de l'aorte ;	a 216
Hamilton, sur l'art des accouchemens ;	a 222
— Sur la fragilité des os ,	b 69
Harrison, sur les effets de l'air fixe dans la gangrene ,	b 108
Hatzfeld, de Antropophago ;	a 113
Haigarth, sur les moyens de prévenir la va- riole ,	a 209
Heineker, de morbis nervorum ,	a 112
Hendy, sur la maladie des glandes des Bar- bades ,	b 209
Hoffman, préparation de sa liqueur minérale anodine ,	b 117
Houlston, sur un homme qui avoit pris du sublimé corrosif ,	b 52

Hunczousky, sur les Hôpitaux de France & d'Angleterre,	a 126
Hunter, Introduction à ses Leçons,	a 191
— (Cas & observations du Dr.)	b 199-201-204
Huffey, sur les fievres,	b 107
Hydatides rendues par la bouche;	a 1-144
Hydrocéphale (cas d')	a 117-217
— Description de celle qui a eu lieu dans les cas de manie,	a 164
Hydrophobie (cas d')	b 137

J.

Johnson (Observations de)	b 75-77-131-132
-----------------------------	-----------------

I.

Irving, Expériences sur le kina;	a 222
----------------------------------	-------

K.

King (plume retirée de l'œsophage par le Dr.)	b 195
Kirwan, Remarques sur les expériences de M. Cavendish,	a 180
Krumholz, de semine mulieris;	b 113
Krzovits und-Trnka, de febre hecticâ;	a 81
Kuhn, der Med. vn Physf. electricitæt;	b 111

L.

Lamure, Elémens de Matière médicale;	a 109
Lausanne (Mémoires de la Société de)	a 107
Leonardo da Vinci, son habilité en Anatomie,	a 192
Lettsom (Edition des Œuvres du Dr. Forthergill, par)	a 222
Lewis, Matière médicale,	a 91
Lind, sur les effets de l'éther dans la goutte,	a 52
Linné, sur l'étude de la nature,	b 111

[216]

Lloyd, sur une tumeur de la tête ;	b 197
Lucas, sur la cataracte,	b 198

M.

Macquer, Dizionario di Chimica ;	a 108
Magnétisme animal (Ouvrages sur le)	a 104-105 - 106-112
Malt, des bons effets de son infusion,	b 77
Marat, sur l'électricité médicale,	a 112
Marchan, sur la cataracte,	a 110
Martyn, Lettre sur la Botanique,	b 109
Mason, sur la guérison de l'hydropisie par l'opium,	a 215
Maximinus, Explic. des Tables d'Eustache,	a 22
Meier, de carice arenariâ,	b 182
Merz, de caricibus quibusdam,	ibid.
Meticke, de borace,	b 113
Meza, Tractatio de arte obstetricandi,	ibid.
Michell, de sympathiâ inter caput & partes generationis,	a 103
Michelitz, de causis respirationis,	a 109
Mills, sur une Dame qui avoit avalé une épingle,	a 33
Mitchel, sur une incontinence d'urine,	b 188
Monch Uber Einige Arzneymittel,	a 107
Moseley, sur le café,	b 108
— Sur les effets du mercure dans l'hydro- céphale,	a 117
Moyle (Cas & remarques par M.)	a 50 b 31-36
Munning, sur une courbure de l'épine,	b 134
Murray, Apparatus medicaminum,	a 110
— Opuscula,	a 227

N.

Newburg, de acrimoniâ urinosâ ;	b 112
Nyberg, de aeris fixi usu,	ibid.

O.

O Donnel, Observation sur un homme couvert de loupes,	a 30
Oliver, sur les effets du camphre dans la manie,	a 124
Opium, ses effets pour prévenir l'irritabilité morbifique,	a 1-135
Otto, de usu dulcamaræ,	b 113

P.

Paris (Mémoires de la Société Royale des Sciences de)	a 185
Pascoe, sur une tumeur à la jambe,	a 146
Payne, sur une plaie au gosier,	a 25
Pearson, sur un rein malade,	b 195
— Effet de l'opium dans une suppression d'urine,	b 197
Piquer, Obras posthumas,	b 114
Place, de Diabete,	b 112
Polype du cœur (remarque sur le)	b 1
— Des bronches (cas d'un)	b 31
Poullé, de aere vitali,	a 109
Powel, hydatides rendues par la bouche,	a 144
Proepffer, de Phthisi pulmonali,	b 113
Pugh, sur le climat de Naples,	b 107
— Sur les eaux de Balaruc,	b 109

R.

Ramazzini, sur les maladies des Artisans, traduit en allemand,	a 111
Reinich, de Moscho,	b 113
Relâchement (Réflexions sur le)	a 101
Relhain, Flora Cantabrigiensis,	b 110
Renwich, son Mémoire au Parlement,	a 224
Ribaucourt, sur l'eau minérale de Fruges,	a 112

Richard, caractère générique du caoutchouc ;	b	91
Riollay, sur la doctrine d'Hippocrate ,	a	87
Roederer, de morbo mucoso ,	a	111
Rolle, sur la maladie des glandes des Barbades ,	b	209
Rubio, del Garotillo ,	a	226
Ruspini, sur un sliptique extraordinaire ,	ibid.	

S.

Scarpa, de promovend. Anatom. admin. rationibus ,	a	104
Schlegel, Collectio Opusculorum ,	b	112
Squiera, sur une déglutition difficile ,	b	184
Simmons, sur l'espece d'hydrocéphale des maniaques ,	a	164
— Sur la vie du Dr. Hunter ,	a	222
Skeete, sur un épanchement de bile ,	b	55
Small, Observations sur la goutte ,	b	194
Spallanzani, ses Dissertations ,	b	107
Stack, Observations de Medecine ,	a	103
Styx, de nervo crurali ,	b	113
Sublimé corrosif, pris à haute dose ;	b	52
Swediar, sur les maladies véneriennes ;	a	83

T.

Tabac, ses effets médicaux ;	a	185
Tacconus, sur une conformation vicieuse du cœur ,	b	178
Tænia (Division systématique du genre des)	a	78
Taube, der Kriebelkrankheit ,	b	111
Thouvenel, sur la formation de l'acide nitreux ,	a	110
Thickell, Histoire de l'éther vitriolique ,	b	117
Tissot, sur les études de Médecine ,	b	210
Transactions philosophiques ,	a	176
Trie, sur la rétention d'urine ,	a	225

V.

Veine (rupture d'une)	a 146
Vers (Ordre systématique des)	a 76
Vogel, Handbuch der praktischen Arzneywissenschaft,	a 110

U.

Underwood, sur les maladies des enfans ;	b 94
--	------

W.

Waren, sur la digitale pourprée ;	a 150
Wathen, sur la cataracte.	a 225
Watt, sur les parties constituantes de l'eau ;	a 183
Wauthers, de plantis belgicis,	a 228
Webel, de sputis,	a 113
Weisz, Pyretologia practica,	a 227
Werner, de vermibus intestinalibus ;	a 110
White, sur les écrouelles,	a 101
Whitering, sur la digitale pourprée,	b 80
Wright, sur une extravasation du sang dans le péricarde,	a 214
— Sur l'usage du bain froid dans le tétanos,	b 185

Fin de la Table des Matieres.

